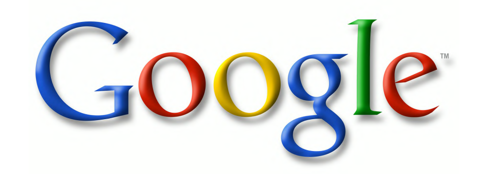








ESSAI

SUR

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE,

PANÉGYRIQUES, ÉLOGE ET DISCOURS,

PAR LE CARDINAL

JEAN SIFREIN MAURY.

Nouvelle Édition

PUBLIÉE

SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES DE L'AUTEUR,

PAR LOUIS SIFREIN MAURY, SON NEVEU.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ P.-J. GAYET, LIBRAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 20.

1827.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le cardinal Maury publia, en 1777, un *Discours sur l'Éloquence de la Chaire*. Ce discours avoit été réimprimé souvent, et toujours sans sa participation, quand il en fit paroître lui-même, en 1810, une nouvelle édition beaucoup plus volumineuse.

Dans quelques-unes de ces publications furtives, l'ouvrage étoit intitulé : *Principes d'Éloquence pour la Chaire et le Barreau*. L'auteur, ayant achevé de remplir tous les cadres de son plan primitif, auroit dû choisir un titre plus juste, plus convenable, mieux adapté surtout à la grandeur du sujet ; mais il préféra celui d'*Essai sur l'Éloquence de la Chaire*. Je dois la vérité au public : voici donc le motif secret d'une réserve si excessive en apparence.

Cet ouvrage si plein, si nourri de toutes les saines doctrines que viennent confirmer, dans un si bel ordre, les citations les plus heureuses, choisies avec goût parmi les grands modèles de l'art oratoire, pour en faire un traité complet d'éloquence ; cet ouvrage, produit de tant de veilles, de si longues méditations, ne paroissoit au cardinal Maury qu'une pierre d'attente pour un édifice bien autrement majestueux. Mais, fidèle à sa maxime qu'*il faut laisser mûrir ses connoissances dans son esprit, afin qu'elles y contractent une*

alliance intime avec ses idées, il avoit voulu méditer encore et préparer ses matériaux à loisir. Enfin tout étoit prêt; déjà même son livre, ébauché à grands traits, étoit en entier tracé dans sa tête, et le temps seul lui a manqué pour le transcrire, à l'aide de cette mémoire à laquelle rien n'échappoit de ce qui, une fois, avoit été confié à sa garde.

J'ai ce dépôt sous les yeux; je lis et relis sans cesse ces écrits si chers à mon cœur. Je voudrois rapprocher et réunir tous ces membres épars; trop heureux s'il m'étoit donné d'acquitter ainsi la dette de la reconnoissance, et d'offrir au public une production éminemment utile! Mais, vains efforts! je ne puis qu'entrevoir la lumière, et j'erre inutilement dans ce dédale, où les jalons, plantés de distance en distance pour guider le vol du génie créateur, ne sont ni assez nombreux ni assez saillants pour diriger mes pas incertains, en m'indiquant l'issue qu'il s'étoit préparée à l'avance.

Je me flatte qu'en faisant cette confidence aux lecteurs, ils n'en abuseront pas pour juger le cardinal Maury avec sévérité. D'ailleurs, s'il étoit pour lui-même un censeur si rigoureux, si difficile, j'ai la consolation de faire hommage au public d'un ouvrage accueilli avec bienveillance; et cet ouvrage, quoique resté, pour le fond, tel qu'il fut publié en 1810, reparoît aujourd'hui singulièrement amélioré. En effet, l'auteur, ayant dû le relire d'un bout à l'autre, a pesé de nou-

comptés parmi nos trésors oratoires, attendoient depuis long-temps la justice qu'on se plaît à leur rendre dans le cours de ces observations, et n'avoient besoin que d'être reproduits en partie sous les yeux des François, pour se recommander d'eux-mêmes à l'admiration publique.

Les sermonnaires étrangers sont jugés, dans l'*Essai sur l'Éloquence*, avec autant d'impartialité que nos orateurs françois. On s'est borné aux plus célèbres prédicateurs de l'Italie et de l'Angleterre, selon le degré d'estime et d'intérêt qu'ils peuvent inspirer aux jeunes orateurs. Les lecteurs qui voudront approfondir cette étude comparée, pourront aisément recourir aux ouvrages qu'on leur désigne, en choisissant les plus estimés dans la carrière de la chaire parmi ces deux nations, les seules de l'Europe qui méritent d'être nommées en France avec quelque estime dans l'histoire de l'éloquence sacrée. Les jugements hasardés parmi nous avec tant

de légèreté sur quelques prédicateurs anglois, qu'on n'a pas craint de comparer et même de préférer à nos immortels orateurs, seront relevés dans cet *Essai* avec la justice que réclame de la vérité l'intérêt de la gloire nationale, pour défendre les droits et l'incontestable prééminence de nos grands hommes.

On ne blesseroit jamais dans ses compositions ni la langue, ni le goût, ni les bienséances, si l'on exerçoit une critique aussi délicate et aussi sévère en revoyant ses propres ouvrages, qu'en examinant les productions d'autrui, surtout de ses rivaux. Mais cette sagacité n'a encore été donnée à aucun écrivain, puisqu'il n'en existe pas un seul auquel on ne puisse reprocher des fautes, ou des redondances, ou des négligences de style dans un travail de longue haleine. Cette observation explique le grand sens du conseil de Boileau, quand il exhorte les auteurs *à faire choix d'un censeur* dont le goût se mon-

genres de littérature, et peuvent, pour ainsi dire, intéresser autant nos jeunes écrivains que les orateurs eux-mêmes.

En essayant de tracer la route de l'éloquence, on doit se proposer d'en exciter le goût, plutôt que d'en rappeler les éléments. Une exposition sèche des règles fatigue plus l'esprit qu'elle ne l'éclaire, et leur multitude embarrasse l'inexpérience sans rien inspirer au talent. Les traités didactiques n'ont jamais formé un seul orateur. Les leçons des rhéteurs, qui sont l'objet des premières études, ressemblent le plus souvent aux réponses des anciens oracles qui enveloppoient la vérité de nuages et de ténèbres.

Pour jeter plus de lumière sur la route des orateurs, il faut donc les environner sans cesse d'exemples toujours plus instructifs que les préceptes. La multitude, le choix et la nouveauté des modèles que nos grands maîtres ont fournis à presque tous les chapitres de l'*Essai sur l'Élo-*

quence, donnent lieu d'espérer qu'un genre si précieux d'intérêt ne sauroit manquer à cet ouvrage. Nos orateurs du premier ordre, et surtout Bossuet, qui est à leur tête, y sont cités à chaque page, soit pour révéler de nouvelles beautés cachées dans leurs compositions, soit pour signaler des morceaux importants, qui n'ont pas été remarqués, soit même quelquefois pour indiquer des fautes que l'autorité d'un grand nom rendroit contagieuses, et qu'on peut discuter avec un respectueux esprit de critique, qui devient alors un hommage de plus qu'on rend à leur mémoire. Mais si l'on s'est quelquefois permis de relever des fautes assez généralement ignorées dans les productions des grands maîtres, on a justifié cette liberté légitime de la critique par le plus grand zèle à les venger des reproches injustes qui ont été faits à leurs chefs-d'œuvre. Quelques discours assez généralement inconnus, mais dignes d'être

AVANT-PROPOS.

On avoit souvent réimprimé ce recueil, et toujours à mon insu, quand j'en publiai moi-même une édition en 1810. Tous les écrits dont il étoit composé reparurent alors avec des développements nécessaires, des corrections importantes et des additions très considérables. L'*Essai sur l'Éloquence*, augmenté de plus des deux tiers, devint en quelque sorte un ouvrage nouveau. Mais, quoique la doctrine en fût beaucoup plus étendue et plus motivée, le fond resta encore le même, sans aucun changement essentiel, ni dans les principes, ni dans les jugements oratoires qui en forment le véritable esprit littéraire.

Cet *Essai* n'avoit été d'abord destiné qu'à ma seule instruction. Quand j'eus

ainsi raisonné mes études et ma méthode, on crut que mon travail pourroit être utile aux jeunes orateurs qui voudroient suivre la même carrière. Je trouvai dans ces cahiers d'observations journalières un ensemble, et un traité presque tout fait sur l'éloquence sacrée. La marche progressive de mes premières idées a été pour moi une espèce de *voyage* littéraire, dont les souvenirs me retraçoient les jouissances de mon travail, et les motifs de mes opinions sur l'art oratoire, soit dans le cours de mes lectures raisonnées dont j'avois conservé des extraits, soit dans les leçons encore plus instructives que fournit l'exercice habituel du ministère de la parole.

Quoique cet ouvrage soit spécialement approprié aux candidats de la chaire, les préceptes de l'art d'écrire, les principes de la composition, les règles du bon goût, et presque toute la théorie de l'art oratoire, s'appliquent également à tous les

triomphes oratoires au niveau de notre gloire littéraire, que de tracer la route, de révéler les secrets de son art, et de chercher à multiplier les chefs-d'œuvre de ce genre, en réunissant tous les résultats de ses études, de son assiduité au Palais, et de sa propre expérience, dans un manuel éloquent propre à naturaliser la véritable éloquence au milieu du sanctuaire des lois.

Cette carrière fourniroit jusqu'à présent très peu de citations dignes de servir de modèles : on n'en trouveroit guère d'exemples que dans les défenses du surintendant Fouquet par Pélisson. Il en est des avocats qui improvisent avec le plus de succès leurs plaidoyers et leurs répliques, comme des acteurs qui obtiennent le plus d'applaudissements au théâtre : cette gloire éphémère meurt avec eux, parce qu'elle n'a point d'autre consistance que le souffle fugitif de la parole qui s'évapore dans les airs. Quelqu'analogie qu'il y ait entre les deux genres des

prédicateurs et des avocats, sous tous les rapports de l'art d'écrire, de disposer et d'enchaîner ses preuves, de propager et de soutenir ses mouvements oratoires, les règles de l'éloquence sacrée ne sauroient suppléer entièrement à la méthode et à la connoissance du barreau.

Puisse cet ouvrage ranimer et fixer dans les bons principes de l'antiquité et du *grand siècle* le goût de l'éloquence sacrée! L'époque actuelle me semble éminemment propre à électriser les âmes d'une noble ardeur, qui peut seule donner cette impulsion et cette direction aux talents vers les travaux et les succès de la chaire. Quelle période de notre histoire put jamais, en effet, promettre autant d'illustration à la France dans cette carrière, où la supériorité dont elle jouit déjà l'élève au-dessus de toute espèce de parallèle et de concurrence?

---

sieurs beautés du premier ordre, cachées dans les monuments oratoires du siècle de Louis XIV, ne seroient plus intelligibles pour la postérité. On étoit encore assez généralement instruit, il y a quarante ans, de ces traditions orales qui ne sont consignées encore nulle part, et dont il ne resteroit bientôt plus de vestige. Nos plus grands orateurs ne publièrent pas eux-mêmes leurs sermons. Les éditeurs chargés de ce soin n'ont jamais songé à y joindre un commentaire opportun, qui auroit ajouté beaucoup d'instruction et d'intérêt à la lecture de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon. Tout ce qui intéresse un genre de littérature dans une période à jamais mémorable de gloire, appartient éminemment à l'histoire littéraire de cette époque, et doit être transmis à l'émulation des âges suivants.

Quelque désir qu'on ait d'exciter une honorable émulation dans tous les domaines de l'éloquence, cet Essai contient

très peu d'additions aux articles qui concernent les orateurs du barreau. Ce sujet a été complétement traité par Quintilien, qui en a fait l'unique objet de son *Institution de l'Orateur*. La chaire elle-même n'a jamais eu pour l'instruction de ses candidats un livre élémentaire qu'on puisse comparer à ce chef-d'œuvre de l'antiquité, qui leur sert encore d'ouvrage classique, et dont les excellents principes consacreront toujours notre doctrine sur l'éloquence sacrée.

Si l'on vouloit approprier spécialement les leçons de l'art oratoire au barreau, cette matière mériteroit d'être traitée par un homme de talent et de goût qui auroit long-temps suivi les audiences, et qui même y auroit obtenu des succès assez imposants pour accréditer ses conseils et sa méthode par toute l'autorité de sa renommée. Rien ne seroit plus honorable pour un avocat justement célèbre au barreau, et noblement jaloux d'en élever les

tre toujours pur et inexorable, sans être jamais ni pointilleux ni timide,

> Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
> L'endroit que l'on sent foible, et qu'on veut se cacher.
>
> *Art poétique*, chant IV.

Le sujet de cet ouvrage est d'autant plus intéressant, qu'il est bien peu d'études plus philosophiques sans doute, que d'approfondir et d'expliquer tout ce qui doit plaire ou déplaire dans un orateur. L'abbé Batteux doit aux anciens cet heureux aperçu, dont il se fait honneur en ne les citant pas. C'est en effet, selon l'observation judicieuse de Denys d'Halicarnasse et de Cicéron, la plus curieuse et la plus instructive métaphysique de l'esprit humain, que de remonter ainsi à la source et aux principes du vrai beau dans tous les genres, et de développer les jouissances du bon goût par l'analyse raisonnée des plaisirs de l'esprit. On ne sauroit éprouver l'impression de ces beautés originales, et en avoir tout le sentiment, que

lorsqu'une méditation profonde peut nous rendre raison des jugements savants d'une saine critique, dont les observations deviennent pour ainsi dire palpables, quand on sait confronter les règles de l'art avec les compositions des grands maîtres.

La chaîne de nos orateurs sacrés semble menacée d'une interruption déjà trop sensible. Il faut donc renouer les études de la génération actuelle aux chefs-d'œuvre du genre, et signaler tous les grands anneaux auxquels on doit se rattacher, pour en perpétuer l'éclat et la solidité. Aussi n'a-t-on négligé dans cet *Essai* aucune occasion de conserver toutes les traditions de la chaire, lesquelles se perdroient infailliblement, si l'on différoit plus long-temps de les recueillir; et c'est ce qu'on a fait sur la foi des successeurs de Massillon, qui ont eu le plus de succès dans cette carrière. Aucun prédicateur n'a songé à perpétuer le souvenir de ces anecdotes historiques, sans lesquelles plu-

veau les divers jugements qu'il avoit portés, *non pas pour prendre un ton doctoral, mais uniquement pour parler avec franchise, sans présomption, fort éloigné surtout de regarder les résultats de ses observations comme des règles de l'art;* et, toujours sincère, ne cherchant jamais que la vérité, il n'a pas craint de mettre plus de réserve dans ses opinions, trouvées peut-être un peu exagérées par ceux qui ne sauroient voir de sang-froid, qu'après avoir fait largement la part du génie, on relève quelques-unes de ses imperfections. De plus, l'auteur a revu cet ouvrage, avec un nouveau soin, sous le rapport du style; il a donné plus d'unité et d'ensemble aux diverses parties qui le composent; il a fondu et amalgamé dans plusieurs chapitres des additions propres à mieux développer sa doctrine; et ce travail, si utile, se fait remarquer presqu'à chaque page.

Le cardinal Maury s'étoit proposé de classer l'Essai de l'Éloquence en cinq ou six livres, qui auroient réuni tous les objets analogues; mais il n'a fait qu'en énoncer le plan. J'ai cru d'abord qu'il me seroit facile de former cette division, si simple en apparence. J'y ai renoncé, pour ne pas scinder un ouvrage où la connexion et l'unité de la composition sont le triomphe du talent de l'écrivain; tellement ses *sentiments et ses pensées se rencontrent et s'enchaînent, sans avoir besoin d'aucune transition artificielle, pour s'allier sur leur route, où elles tendent et se poussent vers le même*

les vérités morales t'appartiennent; tous les hommes ne sont plus devant toi que des pécheurs et des mortels; et les dépositaires du pouvoir ne se distinguent à ta vue que par de plus grandes obligations, de plus redoutables dangers, et la perspective d'un plus sévère jugement. Découvre à tes auditeurs le tribunal suprême de la justice, les asiles de l'humanité souffrante, les chaumières, les tombeaux, les abîmes de l'éternité; et fais-en sortir des leçons utiles à la terre, en forçant l'homme de devenir lui-même son accusateur et son juge dans le secret de ses pensées et dans la solitude de ses remords (1).

(1) L'éloquent panégyriste de Marc-Aurèle, Thomas, orateur et poëte, a très bien peint l'éloquence de la chaire, dans l'Essai de son épopée sur le czar Pierre le Grand, chant III, de la France. On me permettra la citation de cette tirade poétique au commencement d'un traité sur l'éloquence sacrée, dont ces beaux vers retracent dignement les objets, les genres, la majesté, le courage, les bienfaits et les triomphes toujours liés à la félicité publique. Ce n'est point l'explication de l'art; mais c'est une noble exposition du sujet que je me propose de développer dans cet ouvrage. La poésie ne célébra jamais si éloquemment le ministère de la parole évangélique.

« Czar, à des traits si fiers, reconnois l'éloquence;
« Mais son règne est passé, ses honneurs sont éteints.

Tel est le tableau que présente le ministère évangélique; de sorte que si cette méthode d'instruction n'existoit pas dans le christianisme, il faudroit l'y introduire pour l'avantage du genre humain.

Mais ce que la chaire offre de divin dans l'é-

« Semblable à ces héros que forcent les destins
« De plier leur orgueil sous le pouvoir d'un maître,
« C'est sous des traits plus doux qu'elle ose ici paroître :
« Elle orne les vertus, console les douleurs,
« Au pied d'un mausolée aime à verser des pleurs.
« Sous les coups de la mort lorsqu'un grand homme tombe,
« Elle arrête son nom aux portes de la tombe,
« S'en saisit, et le lance à l'immortalité;
« La gloire encor lui reste, et non l'autorité.
« Mais la religion, qui quelquefois l'inspire,
« Par intervalle encor le rappelle à l'empire.
« Elle lui dit : Ton sceptre est brisé dans ces lieux;
« Rajeunis ta grandeur en montant dans les cieux.
« Ta voix secondera mes pompes solennelles.
« Cours rallumer ta foudre aux foudres éternelles.
« Alors majestueuse, et le front imposant,
« Dans un saint appareil, terrible elle descend;
« Une main dans les cieux, et l'autre sur la terre,
« Aux vices des humains elle porte la guerre,
« Réveille un formidable et sacré souvenir,
« Suspend l'homme tremblant sur l'immense avenir,
« Épouvante les rois étonnés de l'entendre.
« Leur trône et leurs flatteurs ne peuvent les défendre:
« Son intrépide voix les poursuit sous le dais,
« Accuse leur foiblesse et trouble leurs forfaits,
« Leur montre un Dieu vengeur au bout de leur carrière
« Et d'avance à la mort dénonce leur poussière. »

conomie de la religion ne sauroit être l'objet d'un traité didactique : on ne doit s'y occuper que des moyens humains dont l'art oratoire peut renforcer un si auguste ministère. Dès que les hommes sont assemblés pour entendre un orateur, le seul instinct de la sensibilité devient pour eux l'oracle du goût. Ils se communiquent tous les mouvements qu'ils éprouvent. Ils apprécient l'éloquence par le sentiment, qui en est le meilleur juge; et le jugement qu'ils prononcent aussitôt sur l'effet d'un discours, en se livrant aux émotions continues et aux explosions soudaines qu'un prédicateur excite dans les âmes, devient le plus sûr et le plus glorieux suffrage qu'il puisse jamais obtenir.

Voici, d'après cette esquisse, l'idée générale qu'on peut se former de l'éloquence de la chaire.

II.

Image de l'éloquence de la chaire.

Un homme sensible voit son ami engagé dans quelques desseins contraires à son intérêt ou à ses devoirs : il veut l'en détourner; mais il craint d'éloigner de lui sa confiance par une opposition trop brusque : il s'insinue donc avec douceur; il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute point; il ne demande qu'à être

entendu : il prend l'accent de la pitié ; et peu à peu il expose ses raisons, en présentant les arguments de l'évidence avec la réserve du doute. On ne lui répond rien, on feint de ne pas le comprendre. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du silence ; il va au devant de toutes les objections, et les réfute. Animé du zèle indulgent de l'amitié, il est loin de prétendre à briller par l'esprit : il ne parle que le langage du sentiment. Bientôt, sûr d'intéresser, il s'interdit tout reproche ; il découvre le précipice aux yeux de son ami, et lui en montre toute la profondeur pour assaillir en lui l'imagination, la plus foible mais la plus vive de nos facultés. C'est avec ce ressort qu'il parvient à l'ébranler ; il s'abaisse jusqu'à la supplication, et donne un libre cours à ses soupirs et à ses plaintes. C'en est fait, le cœur cède, la vérité triomphe, les deux amis s'embrassent, et c'est à l'éloquence d'une persuasive tendresse que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateur chrétien ! voilà votre premier modèle dans l'art de préparer et de graduer les triomphes de l'éloquence sacrée. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous-même ; cet ami qu'il faut émouvoir pour le gagner, c'est votre auditoire.

Eh ! que dis-je ? Une mission toute divine

va-t-elle donc se borner aux artifices d'un rhéteur? Non, sans doute. En présentant ainsi à votre talent des préceptes en exemples, ou plutôt en action, j'ai voulu vous faire envisager les moyens d'insinuation oratoire, que développe cette allégorie ; mais je sens que je dégraderois trop votre ministère, si je n'établissois point sur les marches du trône même de Dieu le solide point d'appui du levier que la religion met entre vos mains pour enlever à la fois tous vos auditeurs. N'avez-vous donc que des motifs humains à développer dans la chaire où vous exercez l'autorité du juge suprême de l'univers ? N'en connoissez-vous donc point d'autres étrangers et supérieurs aux intérêts de la vie présente ? Et ne sentez-vous pas combien vous affoibliriez le ressort tout-puissant de votre éloquence, si elle oublioit qu'elle emprunte toute sa force des souvenirs profonds de la conscience, et de l'imposante perspective de la mort et de l'éternité ?

Vous voilà donc placé entre le ciel et la terre, comme le défenseur de tous les droits du Créateur et de tous les intérêts des créatures. Vos auditeurs, dès-lors, ne sont plus à vos yeux qu'un seul individu, qu'un seul être collectif qui les réunit, et les représente tous avec la plus exacte ressemblance.

III.

Des moyens de convaincre une grande assemblée.

En effet, il n'existe en quelque sorte, par cette fiction oratoire, qu'un seul homme pour l'orateur, dans la multitude qui l'environne ; et, à l'exception des détails qui exigent quelque variété pour peindre les passions, les états, les caractères, il ne doit parler dans sa composition qu'à un seul auditeur, à un seul infortuné, à un seul coupable, dont il déplore les égarements, les désastres, les erreurs, les peines, les misères ou les vices : cet homme est pour lui comme le démon de Socrate, qu'il voit toujours debout, toujours à ses côtés, et qui tour à tour s'attendrit ou s'irrite, résiste ou promet, s'humilie ou se courrouce, et ne cesse de lui répondre que pour l'interroger. C'est lui qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on compose, jusqu'à ce que l'on parvienne à triompher de ses préjugés, de ses inconséquences et de ses travers. Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter sa résistance individuelle suffiront pour subjuguer la plus nombreuse assemblée. L'orateur tirera même de nouveaux avantages d'une grande affluence, où tous les mouvements excités à la fois, comme les vagues

d'une mer agitée qui s'entre-choquent de tous les côtés, multiplieront les triomphes de l'art, en formant une espèce d'action et de réaction entre l'orateur et l'auditoire. C'est dans ce sens que Cicéron a raison de dire que *nul homme ne peut être éloquent, sans une multitude qui l'écoute* (1). L'auditeur venoit entendre un discours; mais dès qu'il paroît, l'orateur le prend à partie : il l'accuse, il le confond : il lui parle, tantôt comme son confident, tantôt comme son médiateur, tantôt comme son juge. Voyez avec quelle adresse il lui dévoile ses sentiments les plus cachés, avec quelle sagacité il lui révèle ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit ses excuses les plus séduisantes. Le coupable se reconnoît : une attention profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'orateur a deviné, dans ses méditations solitaires, le secret des consciences. Alors, pourvu qu'aucune saillie ingénieuse ne vienne émousser les traits de l'éloquence chrétienne et refroidir cette sainte émotion des cœurs, la parole évangélique se gravera plus avant et achèvera son œuvre. Vous verrez encore, il est vrai, dans le temple, des

(1) *Orator sine multitudine audiente eloquens esse non potest*. Brutus. 358.

milliers d'auditeurs; mais il n'y aura plus qu'une seule pensée, un seul intérêt, un seul sentiment; c'est-à-dire, Dieu et le pécheur, ou plutôt le repentir et la clémence. Je me trompe : le ministre de la parole, devenu ainsi un ange de réconciliation, se confondant avec son auditoire, qui réagira puissamment sur lui-même, mêlera de douces larmes de joie aux pleurs attendrissants de l'amour, qui scelleront le pacte solennel de la miséricorde; et tous ces individus réunis reproduiront devant vous, pour l'honneur immortel d'un si beau ministère, l'homme idéal que l'orateur avoit présent à sa pensée pendant la composition de son discours.

IV.

Des avantages de l'orateur qui s'étudie lui-même.

Mais où chercher cet homme abstrait, cet interlocuteur fictif, ainsi formé de tous ces traits divers, sans s'exposer à peindre un être chimérique ? Où trouver ce fantôme, cette espèce de simulacre d'atelier, dans lequel tous peuvent se reconnoître, sans qu'il ressemble individuellement à personne ? Où le trouver ? Dans votre propre cœur. Descendez-y souvent, parcourez-en tous les replis : c'est là que vous découvrirez, et les prétextes des passions que vous voulez

combattre, et l'origine des foiblesses et des contradictions que vous devez nous développer pour nous en guérir. Massillon avouoit sans détour que c'étoit celui de ses livres qui l'avoit le plus instruit; et le peintre le plus fidèle du cœur humain, l'éloquent et pieux Racine, se vit honoré du plus digne éloge que puisse obtenir un écrivain moraliste, lorsqu'après avoir entendu ces deux vers de ses cantiques :

> Mon Dieu! quelle guerre cruelle!
> Je trouve deux hommes en moi,

Louis XIV dit aussitôt : *Je connois bien ces deux hommes-là.*

Il faut donc rentrer ainsi en soi-même pour être éloquent. Aussi les premières productions d'un jeune orateur sont-elles ordinairement trop recherchées, parce que son esprit, toujours tendu, fait des efforts continuels, sans oser s'abandonner jamais à la simplicité de la nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que, pour atteindre au sublime, il est bien moins nécessaire d'exalter son imagination que de se recueillir profondément en soi-même et dans son sujet. Si vous avez médité les livres saints; si vous avez étudié les hommes; si vous avez bien lu les moralistes, qui ne sont pour vous que des historiens; si vous vous êtes familiarisé avec la langue des orateurs, peignez-nous en-

suite vos propres combats, vos foiblesses, vos inclinations, vos inconséquences : c'est le secret de la nature humaine que vous allez nous révéler. Faites sur vous-même l'épreuve de votre éloquence. Devenez, pour ainsi dire, l'auditeur de vos propres discours; et, en anticipant ainsi sur l'effet qu'ils doivent produire, vous tracerez, sans les altérer jamais, des caractères frappants; vous nous subjuguerez par une suite de ces mouvements et de ces tableaux qui entraînent l'auditoire, dont le silence attentif et profond atteste que l'orateur est dans le vrai, et qu'il a saisi l'accent et la langue de la nature. Vous verrez que, malgré les nuances qui les distinguent, tous les hommes se ressemblent intérieurement, et que leurs vices sont uniformes, parce qu'ils dérivent toujours ou de la foiblesse, ou de l'intérêt, ou de l'orgueil, et surtout de l'orgueil; car la première et la plus dominante de nos passions n'est pas l'intérêt personnel, dans le sens qu'on attache vulgairement à ce mot, mais l'amour-propre qui en triomphe presque toujours. Enfin, vous ne mettrez rien de vague dans vos peintures; et plus vous aurez approfondi les sentiments de votre propre cœur, mieux vous retracerez l'histoire du cœur humain.

V.

De la manière de préparer les compositions oratoires.

Ces principes généraux sont insuffisants. Il faut donc passer aux détails, et appliquer les règles de l'art à la composition d'un discours. *C'est une grande et dangereuse entreprise*, dit l'orateur romain, *d'oser parler seul au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement et avec plus de rigueur les défauts que les beautés de nos discours, et on nous juge toutes les fois que nous parlons en public* (1). En effet, outre le talent naturel que l'éloquence exige, et auquel le travail ne supplée jamais, tout orateur qui veut satisfaire son auditoire est obligé d'ajouter à l'instruction qu'il a puisée dans ses études préliminaires, une connoissance très approfondie du sujet qu'il se propose de traiter, et qu'il est et doit être supposé connoître mieux que ses auditeurs. Plus il l'aura

---

(1) *Magnum quoddam est onus atque munus suscipere atque profiteri se esse, omnibus silentibus, unum maximis de rebus, magno in conventu hominum, audiendum. Adest enim ferè nemo quin acutiùs atque acriùs vitia in dicente quàm recta videat: quoties enim dicimus, toties de nobis judicatur.* Brutus. 27. 125.

étudié à loisir, plus il s'assurera d'avantages sur eux et de confiance en lui-même, pour en faire l'objet d'un discours public. Qu'il le médite donc long-temps, s'il veut en pénétrer tous les principes et en découvrir tous les rapports. C'est par ce travail préalable que l'*on fait amas*, selon l'expression de Cicéron, *d'une forêt d'idées et de choses* (1), qui, en s'accumulant, donnent à l'orateur je ne sais quelle impatience d'écrire, ou plutôt un invincible besoin de déclamer seul, dans le silence même des nuits, ses heureuses et soudaines inspirations, et qui rendent ensuite la matière plus abondante, et la composition plus riche, plus rapide et plus pleine. Mais, pour n'être point appauvri ou détourné par d'importunes réminiscences après ces instants de création, il faut écrire à mesure que l'on produit, et tenir ainsi son imagination toujours en haleine et toujours libre dans son essor, en ne l'exposant à aucune distraction par les dépôts divers qu'elle seroit chargée de surveiller, si elle les confioit à la mémoire. Ce sont deux facultés qu'on ne peut employer à la fois, sans les affoiblir l'une et l'autre; et de là vient que pour improviser avec succès, il

(1) *Silva rerum ac sententiarum comparanda est.* De Orat. 29.

faut s'abandonner à la verve du moment, et se défendre en toute rigueur de préparer d'avance une seule phrase. Quand on a ainsi rapproché les principales preuves, qui sont comme les matériaux de l'édifice, on se rend bientôt maître de son sujet : on en fait aisément la distribution oratoire, et l'on entrevoit déjà de loin l'ensemble du discours à travers ces idées détachées, qui deviendront des masses régulières, dès qu'une combinaison oratoire les réunira. Cette ordonnance coûte peu à l'orateur; car *le discours*, dit Fénélon, *est la proposition développée, et la proposition est le discours en abrégé* (1).

Au moment où j'indique cette méthode de travail, je m'y conforme, et j'en recueille le fruit. Le dépôt de mes notes et de mes idées de réserve est sous mes yeux. Ces réflexions détachées que me suggéroient mes lectures, sur les principes ou sur les compositions de l'art oratoire, et que je jetois dans ce cahier, sans ordre et sans liaison, viennent se placer ici d'elles-mêmes sous ma plume. Si toutefois, malgré ces provisions, vous éprouvez en écrivant la lassitude et les langueurs d'une imagination refroidie, sortez aussitôt de votre retraite, et ne

(1) Lettre sur l'Éloquence.

perdez pas plus de temps, selon le langage des anciens, à vouloir écrire *malgré Minerve*. Une conversation de choix est un stimulant plus prompt et plus actif qu'aucune lecture qui seroit de commande et non pas d'instinct. Allez donc vous délivrer de cette sécheresse d'esprit, dans les entretiens d'un ami éclairé qui partage vos études. Sa présence et vos entretiens intimes agrandiront la sphère de vos conceptions solitaires. La stérilité, qui n'est que le sommeil du talent, cessera bientôt. L'inspiration vous sera rendue. Vous trouverez, dans un instant de verve, ces raisons, ces images, ces pensées fécondes que vous cherchiez vainement quand vos ressorts intellectuels étoient détendus. Vous vous écrirez alors comme le favori des Muses, au moment où son génie poétique revient l'inspirer : *Deus! ecce Deus!* et dans cet accès d'effervescence et d'enthousiasme, votre imagination électrisée enrichira vos tableaux d'une multitude de traits heureux qui auroient échappé à vos méditations dans la solitude du cabinet.

VI.

Du plan d'un discours.

Avez-vous ainsi creusé les principes, et vu le fond de votre sujet? C'est ici que l'art commence. Il est temps de fixer votre plan; et c'est

presque toujours la partie qui coûte le plus de travail à l'orateur, et qui a le plus d'influence sur le succès de son discours. Toute sa gloire dépend de cette première ordonnance du tableau. Le plan doit ouvrir un champ vaste et fécond à l'éloquence. S'il est trop circonscrit, il vous met hors de votre matière, au lieu de vous fixer au centre du sujet. C'est ainsi que Cheminais, séduit par le cliquetis d'une antithèse brillante, se borne, dans son sermon sur l'ambition, à présenter l'ambitieux esclave et l'ambitieux tyran; sans s'apercevoir combien il s'appauvrit en se renfermant dans ces deux coins trop resserrés, où il ne peut plus peindre les sacrifices, les bassesses, les injustices d'un autre genre, que coûte cette malheureuse passion, et tous les étranges mécomptes auxquels ses mauvais calculs livrent ordinairement ses victimes. Il ne faut qu'une erreur pareille dans le plan, erreur qui est l'équivalent d'un mauvais choix de sujet, pour ôter à un discours comme à un drame toute espèce d'intérêt, et pour égarer et entraîner à une chute inévitable le même orateur, le même poëte, dont le talent mieux dirigé s'est signalé par des chefs-d'œuvre dans la même carrière. Ce danger est principalement réservé aux beaux-arts d'invention, surtout à l'éloquence et à la poésie; et c'est aussi

ce qui rend nos succès plus difficiles, plus incertains, et par conséquent plus honorables. Un écrivain ne court jamais le même risque dans les ouvrages d'un ordre inférieur, qui n'exigent que du travail, de la raison, ou même que de l'esprit et du goût.

Plus un orateur méditera son plan, plus il abrégera sa composition. Laissons donc blâmer la méthode des divisions comme une contrainte funeste à l'éloquence, et adoptons-la néanmoins sans craindre qu'elle ralentisse la rapidité des mouvements oratoires, en les dirigeant avec plus de régularité. Le génie a besoin d'être guidé dans sa route, ou de se guider lui-même, en nous disant d'où il vient et où il va ; et la règle qui lui épargne des écarts le contraint pour le mieux servir, quand elle lui donne de salutaires entraves; car le génie n'en est que plus ferme et plus grand, lorsqu'il marche avec ordre, éclairé par la raison et dirigé par le goût. L'auditeur qui ne sait où l'on veut le conduire est bientôt distrait; et le plan est tellement nécessaire pour fixer son attention, qu'il ne faut plus délibérer si l'orateur doit l'indiquer. Ce plan, aussi indispensable pour composer avec méthode que pour être entendu avec plaisir, est-il mal conçu, obscur, indéterminé? il y aura dans les preuves une confusion inévi-

table, une fatigante divagation, et du mouvement sans progrès. Les objets ne seront point nettement séparés, et les raisonnements s'entrechoqueront, au lieu de se prêter une force corrélative et un appui réciproque. Plus on creuse son plan, plus on étend son sujet. Des rapports qui paroissoient d'abord assez vastes pour présenter la matière du discours dans toute son étendue, forment à peine une sous-division assez riche, quand on sait généraliser et développer ses idées. Loin donc, loin d'un orateur chrétien ces plans éblouissants par une singularité sophistique, ou par une antithèse stérile, ou par un paradoxe subtil! Loin ces plans qui ne sont ni assez clairs pour être retenus, ni assez importants pour mériter d'être remplis, et qui ne présentent qu'une vaine abstraction sans intérêt! Loin ces plans fondés, ou sur des épithètes sans fécondité, qui n'ouvrent aucune route à l'éloquence, ou sur des aperçus sans étendue, plus propres à servir d'épisode que de partage à une solide instruction! Loin surtout ces sous-divisions correspondantes et symétriques entre les deux parties d'un discours, où elles forment une opposition puérile, également indigne et d'un art si noble et d'un ministère si auguste! Évitez ces défauts brillants; présentez-moi un plan simple et raisonnable. Vos

preuves lumineuses et bien distinctes se graveront aussitôt dans ma mémoire, et je rendrai à votre éloquence le plus beau de tous les hommages, si je conserve un souvenir profond de ce que j'aurai entendu : car le meilleur sermon est toujours celui que l'auditeur retient le plus aisément.

VII.

Des plans tirés du texte.

Tout orateur qui a des idées à lui, des idées originales, aura des plans neufs et frappants, sans se proposer jamais d'étonner, et par le simple besoin de marquer le but vers lequel l'appelle son génie. Les plans ne sont souvent que singuliers ou bizarres, surtout lorsqu'on veut les tirer du texte du discours. Cette pénible contrainte ne réussit presque jamais dans les sermons de morale. Massillon a calqué la division de son sermon sur la confession, dans lequel on trouve tant de beautés de détail, sur un passage de l'Évangile; il prend pour texte ce verset de saint Jean : *Erat multitudo cæcorum, claudorum, et aridorum. Il y avoit un grand nombre d'aveugles, de boiteux, et de ceux qui avoient les membres desséchés.* Massillon compare les pécheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence, aux malades qui étoient

rassemblés sur les bords de la piscine de Jérusalem; et il montre l'analogie de ces infirmités corporelles avec les abus les plus communs qui rendent les confessions inutiles. *Il y avoit des aveugles :* défaut de lumière dans l'examen. *Il y avoit des boiteux :* défaut de sincérité dans l'aveu de ses fautes. *Il y avoit des malades dont les membres étoient desséchés :* défaut de douleur dans le repentir. Cette application est très ingénieuse sans doute; mais elle est aussi très recherchée, et le goût exquis de Massillon n'a succombé que cette seule fois à la tentation de puiser un plan artificiel dans l'analyse de son texte. L'usage qu'il a fait du fameux passage, *Consummatum est*, dans son sermon sur la passion, est plus heureux. Cette interprétation ne lui appartient point : elle avoit été développée avant lui dans plusieurs ouvrages ascétiques, d'où il a très bien fait de la tirer pour la produire au grand jour. Il me semble que la méthode d'adapter le texte au plan ne sauroit presque jamais être employée avec succès dans les instructions purement morales, et qu'elle réussit beaucoup mieux dans les mystères, dans les homélies, dans les oraisons funèbres, et dans les panégyriques, où le texte devient étranger au discours quand il n'annonce pas le sujet, et même quand il ne renferme pas, au moins im-

plicitement, la division. Il est aisé de trouver dans l'Écriture sainte des versets analogues à l'idée principale qu'on veut développer en ce genre, et on sait toujours gré à l'orateur de ces applications heureuses qui consacrent en quelque sorte le plan qu'il a choisi.

Je regarde comme le modèle d'un plan fécond et heureux d'un sermon, et qui ouvre une belle et vaste carrière à la logique, à l'imagination, à l'éloquence de l'orateur, cette division admirable du discours du père Le Chapelain, pour la profession religieuse de madame la comtesse d'Egmont : « Dans ce monde distin-« gué qui m'écoute, il est un monde qui vous « condamne : il est un monde qui vous plaint : « et il est un monde qui vous regrette. Il est « un monde qui vous condamne : et c'est un « monde injuste que je dois confondre. Il est « un monde qui vous plaint : et c'est un monde « aveugle que je dois éclairer. Il est un monde « qui vous regrette : et c'est un monde ami de « la vertu que je dois consoler. Voilà ce qu'on « attend de moi, et ce que vous devez en at-« tendre vous-même. En trois mots, justifier « la sagesse de votre sacrifice aux yeux du monde « injuste qui vous condamne : ce sera la pre-« mière partie. Éclairer sur le bonheur de votre « sacrifice le monde aveugle qui vous plaint :

« ce sera la seconde partie. Consoler enfin, au-« tant qu'il est en moi, de l'éternité de votre « sacrifice, le monde raisonnable et chrétien « qui vous regrette : ce sera la troisième par-« tie. C'est à vous, divin Esprit, que j'ai re-« cours. Vous êtes l'esprit de force, l'esprit de « lumière, l'esprit de consolation : j'ai besoin « de tous ces dons pour confondre le monde, « pour éclairer le monde, pour consoler le « monde. » Le discours est, pour ainsi dire, fait dès qu'un plan si riche est trouvé. L'orateur qui ne sauroit pas le remplir seroit incapable de le concevoir.

VIII.

De la progression du plan.

Mais soit que l'on traite ainsi un sujet moral, soit que l'on exerce son talent sur les mystères ou sur les panégyriques dont les sujets vraiment propres à l'éloquence sont en très petit nombre, il importe toujours d'observer dans la distribution du plan une graduation marquée, pour assurer ou plutôt pour augmenter toujours l'intérêt des faits, la progression des preuves, la force du raisonnement et la véhémence des mouvements oratoires. Il est aussi rare que difficile de faire les deux parties d'un sermon égales en beauté, parce qu'elles n'offrent pres-

que jamais les mêmes ressources à l'imagination de l'orateur. Mais la seconde, si le sujet s'y prête, doit l'emporter sur la première : c'est la méthode de nos grands maîtres. En Italie, au contraire, la seconde partie des sermons n'est comptée pour rien, ne prouve rien, ne conduit à rien, et elle finit toujours ou presque toujours sans aucune péroraison éloquente, à moins que l'orateur ne termine son discours par la paraphrase d'un psaume : ce qui est très beau, et malheureusement aussi très rare. Cette mauvaise routine d'énoncer un second point, et de le réduire à deux ou trois pages insignifiantes, est l'une des causes de l'infériorité des prédicateurs italiens comparés à nos orateurs du premier ordre ; car plusieurs d'entr'eux ont beaucoup plus de talent qu'on ne le suppose à Paris, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Il est manifeste que l'éloquence déchoit toujours quand elle cesse de s'élever ; c'est donc au second membre de la division, habilement combiné pour distribuer avec art l'intérêt progressif du sujet, qu'il faut réserver les raisons les plus triomphantes et les sentiments les plus pathétiques. La marche de Cicéron, dont les plans sont très nets et très oratoires dans toutes ses harangues, quoiqu'il les énonce rarement dans l'exorde, sa marche, dis-

je, est très favorable à l'accroissement de ses preuves, et l'oblige de se surpasser continuellement par de nouveaux efforts, à mesure qu'il avance dans les difficultés de sa matière. Ouvrez ses plaidoyers : il nie d'abord le fait qu'on lui oppose, et ensuite il prouve qu'en le supposant vrai on n'en pourroit rien conclure contre son client. Je me bornerai à citer ici deux exemples frappants de cette excellente méthode. En défendant Archias qui avoit été son instituteur, et dont il parle toujours avec l'accent de la piété filiale, Cicéron divise ainsi son discours : « Je « prouverai qu'Archias est citoyen romain, et « que, s'il ne l'étoit pas, il seroit digne de l'être. » Le plan de la harangue pour Milon n'est pas moins pressant. « Milon, dit-il, n'a point tué « Clodius : s'il l'avoit tué, il auroit bien fait. » Il n'est pas donné à l'esprit humain de raisonner avec plus d'ordre et de vigueur en éloquence. Et qu'on ne croie pas que Cicéron procède ainsi par hasard dans quelques occasions particulières : car dans ses *partitions oratoires*, dans ce dialogue charmant où ce grand homme subit un examen sur l'éloquence, en répondant à toutes les questions que lui propose son fils sur l'art oratoire, Cicéron en fait un système raisonné; et il consacre comme une règle fondamentale de l'éloquence du barreau, cette

manière de diviser le discours. *Voici*, lui dit-il, *comment vous devez procéder : ou il faut nier le fait qu'on vous oppose, ou, si vous l'avouez, il faut prouver qu'il n'en résulte point les conséquences que votre adversaire en déduit* (1). J'avoue qu'il est très rare de pouvoir suivre cette marche didactique dans nos chaires, où les discussions morales ne sont jamais problématiques, et où la conscience, qui ne ment jamais, ne sauroit contester la vérité à ses remords. Mais Bourdaloue oppose souvent cette logique pressante aux excuses ou aux prétextes de la foiblesse et de la mauvaise foi. Plus nous imiterons cette méthode, plus nous approcherons de la perfection.

IX.

Du tort que l'esprit fait à l'éloquence.

A toutes ces règles que l'art prescrit pour diriger le plan du discours, hâtons-nous d'ajouter un plan général de composition, dont ne doivent jamais s'écarter les orateurs, et surtout les orateurs chrétiens. Quand on entre dans la carrière,

---

(1) *Aut ità consistendum est ut quod objicitur factum neges, aut illud quod factum fateare, neges eam vim habere atque id esse quod adversarius criminetur.* Parag. 29. 101.

le zèle dont on est animé pour le salut des âmes ne fait pas toujours oublier les avantages inséparables des grands succès. Mais souvent aussi un désir aveugle de briller et de plaire coûte la solide gloire qu'on pourroit acquérir si l'on s'abandonnoit aux seules impulsions de la piété, qui s'allie si bien avec la sensibilité nécessaire à l'éloquence. Il est à souhaiter, sans doute, que l'on n'aspire qu'à se rendre utile à la religion, en se condamnant aux travaux effrayants que ce ministère exige, et dont on ne sauroit jamais être dignement récompensé par le vain bruit de la célébrité. Mais si des motifs si élevés et si purs n'agissent point assez puissamment sur votre âme, trop éprise encore de l'attrait ou de l'espoir également trompeur d'une réputation que vos mécomptes vous apprendront tôt ou tard à mieux apprécier, calculez du moins les véritables intérêts de votre amour-propre, et voyez combien ils sont inséparables de l'efficacité apostolique de vos instructions sacrées. Dans cette carrière, une renommée solide et durable ne peut s'établir que par un auditoire vraiment religieux, et par l'affluence des fidèles qui environnent les chaires chrétiennes. Voilà les suffrages utiles, les seuls suffrages permanents, dont vous deviez vous honorer! D'ailleurs est-ce donc pour vous que vous exercez le ministère public de la pa-

role évangélique? est-ce pour vous, et pour nourrir votre orgueil, que la religion rassemble ses enfants dans ses temples? Vous n'oseriez le penser, vous rougiriez au moins de le dire; mais n'importe, je veux bien un moment ne considérer en vous qu'un orateur. Dites-moi donc : qu'est-ce que l'éloquence? Est-ce le misérable métier d'imiter cet accusé, dont nous parle si énergiquement un ancien poëte dans ses satires, *qui balançoit devant ses juges, avec des antithèses symétriques, les accusations capitales dont il étoit chargé* (1)? Est-ce le secret puéril de combiner de froids jeux de mots, d'arrondir des périodes, de dédaigner la simplicité d'un style naturel, plein de force et d'onction, pour symétriser des phrases obscures et maniérées, et de se tourmenter dans de longues veilles pour faire dégénérer une instruction si sérieuse et si sainte en un vain et sacrilége amusement? Est-ce donc là l'idée que vous avez conçue de cet art divin, qui réprouve les ornements frivoles, qui domine les plus nombreuses assemblées, va droit à la conscience, au lieu de s'abaisser à ne parler qu'à l'esprit, et donne à un seul homme la plus personnelle et la plus auguste de toutes les souverainetés, un empire

(1) *Crimina rasis librat in antithetis.* Pers. Sat. 1.

absolu sur tous les cœurs, par l'unique puissance de la parole? — Mais la gloire! dites-vous. Quoi! vous cherchèz la gloire? Vous la fuyez. Non, non, l'esprit seul n'est jamais sublime. Ce n'est que par la véhémence des passions, et, si j'ose parler ainsi, par une raison passionnée, qu'on peut être éloquent. Comptez tous les orateurs illustres de tous les pays et de tous les siècles : trouverez-vous parmi eux des écrivains ingénieux, diserts, épigrammatiques? Ah! ces hommes immortels se bornoient à émouvoir, à persuader, à faire verser des larmes : et c'est pour avoir toujours été simples qu'ils seront toujours grands. Eh quoi! vous aspirez à leurs triomphes : et vous n'osez pas marcher sur leurs traces! et vous vous abaissez aux dégradantes prétentions d'un rhéteur! et vous comparoissez, en suppliant qui mendie des suffrages, devant ces mêmes hommes qui devroient trembler au bruit de vos menaces, sous le poids des anathêmes du ciel, en vous conjurant de fléchir son courroux! Relevez-vous donc, hâtez-vous de vous préserver de cette ignominie : soyez éloquent par intérêt si vous ne l'êtes par zèle, au lieu de ne vous montrer qu'un déclamateur par vanité; et croyez hardiment que le moyen le plus sûr de bien prêcher pour soi, c'est de prêcher utilement pour les autres.

X.

De l'exorde.

L'esprit plaît dans une épigramme ou dans une chanson. Mais dans la chaire l'esprit à prétention est une espèce de miniature placée trop haut pour sa perspective optique ; il n'y produit jamais de grands effets sur une nombreuse assemblée : et la vraie éloquence proscrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour être saisies par le peuple. Eh ! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'orateur qu'une masse immobile qui, bien loin de partager les sentiments de celui qui parle ou de lui prodiguer de l'intérêt, lui accorde à peine une froide et vague attention? Le début d'un discours doit être simple et modeste pour concilier au prédicateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec beaucoup de soin. La doctrine et l'exemple des maîtres de l'art avertissent de s'y restreindre au développement d'une seule idée principale qui découvre et qui fixe toute l'étendue de l'*argument oratoire*, ou de la matière qu'on veut traiter. C'est là qu'au moment même où elle est annoncée, les points de vue de l'orateur sont indiqués sans occuper

trop d'espace; que les germes du plan se hâtent de paroître comme l'explication naturelle et nécessaire du sujet; qu'une logique de raison plutôt que de raisonnement règle le choix des rapports auxquels le ministre de la parole préfère de se borner : en mettant à l'écart tous ceux qui seroient communs, vagues, abstraits, ou stériles, et en circonscrivant le discours avec autant de discernement et d'exactitude que de clarté et de précision; et qu'enfin des principes lumineux annoncent par d'importants résultats les méditations profondes d'un orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui ajoute l'empire du talent à l'autorité de son ministère pour captiver l'attention d'une assemblée nombreuse qu'il associe à toutes ses pensées, en lui présentant un si grand intérêt. Tel est l'art de Bossuet, quand, pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, « qu'il veut dans un seul « malheur déplorer toutes les calamités du « genre humain, et dans une seule mort, faire « voir la mort et le néant de toutes les gran- « deurs humaines. » Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un discours est inutile dans un exorde. Écartons donc de cette partition oratoire les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs,

et même les images et les métaphores ambitieuses; car *il ne faut*, dit l'orateur romain, *employer alors les mots que dans leur sens le plus usité, de peur que le discours ne paroisse travaillé avec trop d'apprêt* (1). Marchons au but par le plus court chemin : tout doit être ici approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'en est que l'*avenue* (2). N'imitons point ces prolixes rhéteurs, qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent et se retournent dans tous les sens, comme un voyageur qui ne connoît pas sa route, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter. L'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le dessein du discours.

XI.

De l'exposition du sujet.

A peine le sujet est-il exposé, qu'il faut se hâter de le bien définir. Cette précaution est surtout nécessaire quand on traite des questions abstraites, telles que *la providence*, *la vé-*

(1) *In exordiendâ causâ servandum est ut usitata sit verborum consuetudo, ut non apparata oratio esse videatur.* Ad Herennium. lib. 1. 7.

(2) *Aditus ad causam.* Brutus.

rité, la conscience, etc.; et on est sûr d'errer dans des spéculations vagues, si l'on néglige de se fixer d'abord par des notions précises. Il est dangereux sans doute de vouloir trop s'élever dans ces morceaux préparatoires, et l'expérience apprend tous les jours à se méfier de la prétention des débuts éloquents. Il est néanmoins nécessaire, comme je l'ai déjà observé, d'intéresser fortement l'attention d'une assemblée distraite; et je ne vois pas que l'on viole les règles de l'art en frappant l'auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, en le mettant à la suite et à la merci de l'homme éloquent qui le captive et le domine, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, et que le triomphe de l'orateur aille toujours en croissant. « Je veux, « dit Montaigne, des discours qui donnent la « première charge dans le plus fort du doute; « je cherche des raisons bonnes et fermes, « d'arrivée. » Montaigne a raison. Rien n'est plus important et plus difficile que de s'emparer de ses auditeurs, de les réunir promptement à soi, et d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les frapper, au lieu de laisser hésiter leur intérêt et divaguer leur imagination. Dans sa tragédie de *la Troade*, Sénèque ouvre la première scène par un monologue su-

blime. Trois vers lui suffisent pour émouvoir tous les cœurs. On aperçoit dans le lointain la ville de Troie consumée par les flammes. A la vue d'un spectacle si analogue à son triste sort, Hécube chargée de fers, seule sur le théâtre, prononce en soupirant ces éloquentes paroles (1) : « Vous, potentats, qui vous fiez à votre puis- « sance; vous qui dominez sur une cour nom- « breuse; vous qui ne craignez point l'incons- « tante faveur des dieux; et vous aussi qui vous « livrez au sommeil si doux de la prospérité, « regardez Hécube, et contemplez Troie! » Qui ne rentre alors en soi-même! qui échappe à l'effroi d'un pareil contraste, et, en regardant le ciel, ne réfléchit pas du moins sur l'incertitude et sur les dangers de sa destinée! C'est ainsi qu'un grand orateur doit profiter de tout ce qui l'environne, pour intéresser et s'associer le cœur humain. C'est ainsi qu'il est beau d'enrichir le commencement d'un discours; mais je ne puis

(1) *Quicumque regno fidit, et magnâ potens*
Dominatur aulâ, nec leves metuit deos,
Animumque rebus credulum lætis dedit,
Me videat et te, Troja!....

Toute la force et la sublimité de ce trait poétique sont dans ces derniers mots, que l'incendie visible de Troie rend si énergiques : *Me videat et te, Troja!*

trop répéter qu'il faut que la suite soit digne d'être écoutée, quand on a élevé son auditoire à cette hauteur.

XII.

De la propagation des idées.

Nous, arrivons ici au moment du travail, où le talent de l'orateur va se montrer, et déployer tous les charmes qui lui sont propres. C'est cette propagation continuelle des grandes idées et des sentiments analogues, qui se suivent, s'engendrent, s'appellent et s'enchaînent mutuellement : c'est elle qui caractérise les compositions oratoires; c'est le bel art de former le tissu du style, et d'avancer sans cesse sur la même ligne tracée par le fil des conceptions progressives, qui donne de la rapidité au discours, du nerf à l'éloquence, de la grâce aux transitions, et tout l'intérêt du dialogue le plus entraînant à un monologue continu, mais toujours varié, et qui lie enfin, comme dans un seul faisceau, des réflexions privées de connexion et de suite, qu'on verroit languir sans mouvement et sans vie, si elles étoient incohérentes ou isolées. Le progrès qui soutient la marche de chaque période est l'image naturelle des élans qui doivent animer d'un bout à l'autre les compositions oratoires; d'où il ré-

sulte qu'il n'appartient qu'aux pensées vastes et fécondes de rendre un écrivain éloquent. Les phrases incises, les idées accessoires, les comparaisons descriptives, les définitions ingénieuses, la prétention de faire effet, ou de surprendre à chaque mot, enfin le luxe de l'esprit, n'enrichissent point un orateur : tout ce qui l'arrête dans sa course le gêne et l'appauvrit. Qu'il évite donc, comme les plus dangereux écueils de son talent, ces saillies séduisantes qui ralentiroient son impétuosité et son ardeur. Qu'il retranche sans pitié de ses productions cet amas de fleurs qui étouffent l'éloquence au lieu de l'embellir; et qu'il se précipite avec force, plutôt qu'avec toutes ces convulsions de rhéteur, vers son but principal, sans regretter jamais les sacrifices apparents qu'il fera sur sa route. *Qu'est-ce en effet*, dit Cicéron, *qu'est-ce donc que l'éloquence, si ce n'est le mouvement continu de l'âme* (1)? Si l'auditeur se retrouve sans cesse à la même place; s'il aperçoit la langueur de l'amplification, les variantes des idées, le pléonasme des énumérations, enfin le jeu de la phrase, ce n'est plus un orateur véhément qu'il admire avec transport, c'est un

---

(1) *Quid aliud est eloquentia, nisi motus animæ continuus?* Cicer. Orator.

déclamateur fleuri, dont il se détache à chaque instant, qu'il juge avec rigueur, et qu'il écoute sans intérêt.

Il ne l'écoute, il ne le suit même pas longtemps : il fait aussi, comme l'orateur, des réflexions oiseuses sur chaque mot : il a d'autant plus d'objections et de critiques à lui opposer qu'il ne peut pas l'interrompre : il perd sans cesse de vue le fil du discours, au milieu de ces écarts d'un rhéteur qui cherche à briller, tandis que son sujet languit énervé par tant d'esprit, sans chaleur, sans couleur et sans vie. Fatigué de cette surabondance de paroles, il sent à chaque instant son attention rebutée se lasser et mourir. Ah! si vous saviez être éloquent, faux bel esprit, qui le glacez par vos assoupissantes antithèses, il n'auroit pas la liberté de se distraire : il partageroit vos émotions : il pressentiroit tout ce que vous allez dire; il croiroit découvrir lui-même les raisons simples et frappantes que vous lui présenteriez, composer en quelque sorte avec vous un discours qui lui retraceroit et lui développeroit fidèlement ses sentiments les plus intimes : sa satisfaction seroit à son comble, ainsi que votre gloire; et vous éprouveriez que c'est toujours le charme de celui qui écoute qui assure le triomphe de celui qui parle. « Un ha-

« bile appréciateur de l'art oratoire, dit Cicé-
« ron, que je traduis ici fidèlement, n'a pas
« besoin d'entendre un orateur pour juger du
« mérite de son éloquence. Il passe; et sans
« s'arrêter, sans prêter attention, il voit d'un
« coup d'œil les juges qui tournent la tête de
« côté et d'autre, bâillent, ou conversent en-
« tr'eux, envoient et renvoient s'informer à
« chaque moment s'il n'est pas temps encore
« de finir l'audience, et de congédier le sup-
« pliant. C'en est assez pour lui : il comprend
« aussitôt que la cause n'est point plaidée par
« un homme éloquent qui sache se rendre maî-
« tre de tous les esprits, comme un joueur de
« luth gouverne à son gré les sons qu'il veut
« tirer des cordes d'un instrument. Mais, s'il
« aperçoit, au contraire, en passant, ces mê-
« mes juges attentifs, la tête haute, le regard
« fixe, et paroissant frappés d'admiration pour
« celui qui parle, comme un oiseau s'incline
« absorbé dans le charme d'une douce et ra-
« vissante harmonie; s'il voit surtout les spec-
« tateurs écouter avec cette même admiration
« un discours qui les tient, pour ainsi dire,
« en extase, se dresser pour mieux observer
« l'impression qu'il produit sur l'esprit des ju-
« ges; et, ce qui est encore plus tranchant,
« s'il voit toute l'assemblée entraînée tour à

« tour de la terreur à la pitié, de l'amour à
« la haine, et je ne sais quel mouvement in-
« volontaire agiter tout à coup les esprits par
« un redoublement de véhémence...... Ah ! il
« n'a plus aucun doute; il décide à l'instant
« qu'il y a dans ce tribunal un véritable ora-
« teur, et que l'éloquence y fait son œuvre, si
« déjà elle n'est couronnée du succès (1). »

XIII.

De l'éloquence du barreau.

Le barreau est une excellente école pour apprendre à donner aux idées cette propagation

(1) *Itaque intelligens dicendi existimator, non assidens, et attentè audiens, sed uno aspectu, et præteriens, de oratore sæpè judicat. Videt oscitantem judicem, loquentem cum altero, nonnumquàm etiam circulantem, mittentem ad horas, quæsitorem, ut dimittat rogantem: intelligit oratorem in eâ causâ non adesse, qui possit animis judicum admovere orationem, tamquàm fidibus manum. Idem si præteriens aspexerit erectos intuentes judices, aut ut avem cantu aliquo, sic illos viderit oratione quasi suspensos teneri: aut (id quod maximè opus est) misericordiâ, odio, motu animi aliquo perturbatos esse vehementiùs: ea si præteriens, ut dixi, aspexerit, si nihil audierit, tamen oratorem versari in illo judicio, et opus oratorium fieri, aut perfectum jam esse, profectò intelliget.* Brutus. 54. 200.

oratoire, qui est l'un des plus difficiles secrets de l'art. J'ai suivi les audiences du palais : j'y ai entendu quelques avocats assez éloquents, et un bien plus grand nombre de ces rhéteurs diserts que Cicéron appeloit, *non pas des orateurs, mais des ouvriers exercés à une grande volubilité de langue* (1). J'avoue cependant que j'y ai quelquefois admiré des avocats, d'ailleurs fort médiocres, qui me surprenoient par un singulier talent de distribuer parfaitement leurs plaidoyers, de disposer les preuves avec méthode, et de donner une progression soutenue au raisonnement. Ce mérite oratoire, aussi commun au barreau qu'il est rare partout ailleurs, y est aussi beaucoup moins remarqué : soit parce qu'il est réservé aux gens de l'art d'en sentir tout le prix dans le développement d'un discours : soit parce que la force des arguments étant plus graduée dans les discussions juridiques, il suffit de se conformer à l'ordre naturel des *moyens* pour les exposer avec avantage dans la défense d'une cause qui trace elle-même la route de l'orateur. Il n'en est pas ainsi des discours de morale, où la distribution des preuves étant du seul domaine du goût, tout

(1) *Non oratores, sed operarios linguâ celeri et exercitatâ*. Brutus. 18. 83.

appartient au raisonnement et rien au sujet, qu'il est si important et si difficile de développer avec une progression toujours croissante. Toute question de droit, au contraire, étant fondée sur des faits successifs, devient pour ainsi dire historique, et présente d'elle-même à l'orateur un commencement, un milieu et une fin, qu'il ne pourroit déplacer et confondre, sans en être aussitôt averti par l'impossibilité de rendre sa cause claire et intelligible.

On trouve encore au barreau des esprits très distingués et d'excellents logiciens; mais on s'y plaint depuis long-temps, et avec raison, d'une triste décadence. L'homme qui s'est acquis le plus de gloire dans ce siècle, en y exerçant les fonctions du ministère public, le chancelier d'Aguesseau, est regardé universellement comme un dialecticien exact et lumineux, un jurisconsulte profond, un écrivain élégant et correct. Voilà son vrai mérite littéraire! Il me semble que la voix publique ne lui accorde pas, à beaucoup près, la même supériorité comme orateur. Il ne fut jamais éloquent, quoiqu'il ait traité plusieurs sujets susceptibles de la plus haute éloquence. Sa célébrité oratoire, comme toutes les réputations de ce genre au palais, ne pouvoit et ne devoit pas lui survivre. Il est vrai que ce grand magistrat n'étoit pas placé dans

son véritable talent, et n'en avoit même pas encore toute la vigueur quand il exerçoit le beau ministère d'avocat-général; et il y auroit de l'injustice à ne juger un écrivain de cet ordre, très grand littérateur, très recommandable ami des lettres, que sur les discours et les plaidoyers qui furent les premières productions de sa jeunesse.

En général, les avocats ne travaillent point assez leurs causes, ou du moins leurs mémoires et les plaidoieries qu'ils écrivent. Ils parlent devant un parterre trop peu éclairé, ou trop indulgent, et ils en abusent. Ils ont quelquefois de la fécondité, jamais de la véhémence; et plusieurs d'entr'eux sacrifient la gloire à la vanité, en prolongeant leurs allocutions pour remplir plus long-temps ou plus souvent les audiences auxquelles le public assiste. Mais il ne suffit pas de se montrer, il faut être admiré quand on veut devenir célèbre. Aussi ne sauroit-on se dissimuler que les gens de lettres, accoutumés à écrire avec plus de soin, ont une supériorité marquée sur les avocats, toutes les fois qu'ils partagent leurs fonctions. Ce n'est en effet ni Le Maître, ni Patru, qui occupent le premier rang au barreau françois. Cet honneur est réservé à Pélisson, qui sut mériter une gloire immortelle, en composant ses mémoires pour le surintendant Fouquet; il appar-

tient surtout à ce fameux Antoine Arnauld, qui se signala dans la controverse, en forme juridique, par son chef-d'œuvre sur *la perpétuité de la foi* (1), dont on ne sauroit trop

(1) Arnauld composa ce chef-d'œuvre pour réfuter les trois ministres protestants Claude, Blondel et Aubertin, qui ne purent lui opposer rien de raisonnable. Voici avec quelle généreuse modestie l'auteur d'un si étonnant ouvrage avoue, ou plutôt apprend lui-même à ses lecteurs, qu'il en doit la première conception à quelques lignes de Bellarmin, dont il ne voudroit paroître que le simple commentateur. « Le cardinal Bellarmin, dit-il à la fin de « sa préface digne des plus grands éloges, emploie l'ar- « gument de la perpétuité de la foi, appliqué par les jé- « suites aux controverses avec les religionnaires, plus « particulièrement contre les calvinistes sur l'eucharis- « tie, et en fait un de ces arguments généraux qu'il expose « dans le troisième livre de ses Controverses, chap. 8. « *Pour reconnoître*, dit-il, *que notre doctrine n'est point* « *une invention nouvelle, mais que c'est l'ancienne foi de* « *l'Église, il suffit de considérer l'accord des Grecs, sur* « *ce point, avec l'Église romaine; car il y a plus de dix* « *siècles que les Grecs se sont séparés de nous : ce qui les* « *auroit empêchés de recevoir de nouvelles opinions de* « *l'Église latine. Et cependant ils n'ont jamais eu sur* « *ce point aucun différend avec les latins, et ils n'en ont* « *point encore, etc.* On peut juger par la manière dont ce « savant cardinal propose cet argument, de l'utilité qu'il « y a de développer et de mettre dans toute leur force « certaines preuves qui demeurent obscurcies dans les

admirer le style, l'éloquence du raisonnement, l'érudition et la dialectique. Arnauld composa ces trois volumes in-4° pour développer et pour démontrer une seule phrase du cardinal Bellarmin : et il fit dans sa préface le noble

« livres... Mais comme Bellarmin se contente de l'indi-
« quer, il le propose d'une manière qui frappe trop peu.
« Il ne parle que des Grecs, et il pouvoit parler de toutes
« les autres communions qui étoient séparées de l'Église
« romaine long-temps avant les Grecs..... En discutant
« à la fois tous les points controversés, il n'a pas pu
« traiter chaque preuve avec la même étendue et la
« même force qu'elles peuvent avoir dans les écrits ap-
« pliqués à chaque preuve en particulier. C'est propre-
« ment ce qu'on a eu dessein de faire de cet argument
« de Bellarmin, et que l'on pourra faire encore, tant
« de lui que d'autres écrivains catholiques, en leur
« laissant de bon cœur la gloire de les avoir trouvés les
« premiers, et en reconnoissant que l'on ne fait que
« marcher sur leurs pas et suivre leurs pensées. »

J'invite les orateurs de la chaire et du barreau à lire cet ouvrage, dans lequel un article de foi devient pour ainsi dire une simple question de fait. Ils y trouveront, ainsi que dans les autres chefs-d'œuvre de Port-Royal en ce genre, tels que *l'Unité de l'Église, les Préjugés légitimes, les Calvinistes convaincus de schisme*, etc., l'art de la dialectique dans toute sa perfection, et la véritable manière de prouver et de démontrer un fait, avec une force de raisonnement qu'il n'est pas possible de porter plus loin.

aveu, qu'il étoit redevable à un jésuite de l'idée très lumineuse de son ouvrage. Mais il ne dut qu'à son seul génie le choix d'un autre sujet dans lequel il a surpassé tous les orateurs du barreau : je veux dire son invincible *Apologie des catholiques d'Angleterre*, accusés d'une conspiration contre le roi Charles II, en 1678. Lisez cette éloquente discussion. Que de larmes Arnauld vous fera répandre sur la mort du vertueux vicomte de Stafford ! Orateur sans chercher à l'être, il ne paroît pas se proposer de vous émouvoir; mais, par le simple récit des faits, par la seule dialectique, par les dépositions des témoins sur lesquelles les catholiques furent condamnés, il prouve péremptoirement leur innocence : il vous attendrit sur le sort des infortunés dont il raconte les désastres ; il remue votre sensibilité, par le seul ressort de l'évidence, qu'il a su rendre pathétique; et il rend exécrable pour toujours la mémoire du fameux Oates, qui inventa cette absurde calomnie. Jamais on n'a porté plus loin la démonstration morale; et il ne faut point oublier, en l'honneur du défenseur officieux qui s'est tant illustré par une pareille apologie, que dans cet ouvrage, malgré les plus violentes préventions du jansénisme, Arnauld justifie victorieusement les jésuites qu'il déteste, et qui, devenus à leur

insu les clients de leur antagoniste le plus redoutable, durent être bien étonnés de l'entendre plaider leur cause, avec un zèle aussi généreux que touchant : bienfait dans lequel ils furent forcés d'admirer la plus sublime des vengeances !

Il seroit à désirer sans doute que ce célèbre Arnauld, si injustement préféré par Boileau à tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dans l'accès de la plus aveugle admiration que l'esprit de parti puisse inspirer, eût toujours traité des questions aussi propres à faire triompher son génie. Ce fameux chef de l'école de Port-Royal n'avoit pas encore atteint sa vingt-huitième année, lorsque Descartes le consulta, *comme l'homme du siècle*, disoit-il, sur ses *Méditations physiques*, et proclama lui-même dans ses lettres la prééminence de ses talents en tout genre. Il étoit né avec un esprit guerrier, et il ne composa guère que des ouvrages polémiques; mais il auroit pu être compté parmi les plus grands orateurs, comme il l'est parmi les premiers controversistes de son siècle. On sait qu'il fut un grammairien très profond, et qu'il égala Mallebranche en métaphysique (1).

---

(1) Mallebranche, malgré ses erreurs en physique et ses hypothèses idéales, conserve et mérite encore, par

Racine le révéroit et le consultoit comme le juge dont il ambitionnoit le plus le suffrage, et il étoit également l'oracle de Boileau dans toutes les questions de grammaire, de poésie et de goût. Après lui être resté courageusement fidèle durant sa longue disgrâce, Despréaux, se montrant, à son sujet, plus hardi que juste, et oubliant le génie si dominant de Bossuet qui venoit de descendre au tombeau, osa rendre encore à cet illustre proscrit, mort alors depuis dix ans, cet étonnant hommage, jusque dans l'épitaphe de Bourdaloue :

Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

XIV.

De Cicéron.

Cette digression sur le *grand Arnauld* ne m'a point éloigné de l'éloquence judiciaire, qui est ici l'objet de mes observations. Il a marqué tous ses pas dans cette carrière, par des monuments durables : il a prouvé que sans traiter des questions d'État, comme les anciens, on peut s'é-

---

le charme très attachant de son style, et par l'intérêt qu'il répand sur les matières les plus sèches ou les plus abstraites, la réputation d'être le premier de nos écrivains dans le genre de la philosophie.

lever, dans le genre délibératif, au ton d'une véritable éloquence. On prétendroit donc bien vainement excuser la distance infinie qu'on trouve entre les avocats du barreau françois et les orateurs du sénat romain, par la différence des intérêts qui leur ont été confiés. Cicéron a eu quelquefois la gloire d'être le défenseur, et même le sauveur de la république, j'en conviens; mais ne soutenoit-il pas plus souvent aussi des causes beaucoup moins importantes? Et la plus grande partie de ses plaidoyers n'est-elle pas consacrée aux affaires quelquefois obscures de ses concitoyens?

Il est donc constant que ce grand orateur, toujours éloquent devant le préteur comme dans la tribune aux harangues, n'avoit pas besoin d'une cause liée aux destins de Rome pour déployer toutes les richesses de son talent, et qu'il étoit même souvent plus éloquent lorsqu'il plaidoit au milieu du peuple, que lorsqu'il parloit en présence de César. Sa harangue pour Ligarius est écrite, il est vrai, d'un style enchanteur; mais elle est bien loin d'être estimée comme l'un de ses discours du premier ordre. Cicéron y demande la vie de Ligarius à un usurpateur, comme s'il imploroit la clémence d'un souverain légitime. Les éloges qu'il prodigue adroitement à César dans son ingénieuse péroraison semblent

justifier les reproches dont l'accabla le stoïcien Brutus, après la mort du dictateur, dans cette fameuse lettre où cet austère républicain l'accuse de flatter bassement Octave, et qui est comptée avec raison parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité. C'est dans les *Verrines*, c'est dans les *Catilinaires*, c'est dans la seconde *Philippique*, c'est dans presque toutes ses péroraisons, c'est dans ses traités immortels qui ont pour titres, *l'Orateur*, *de l'Orateur*, et *des Orateurs illustres*, qu'on trouve toute l'éloquence de Cicéron. Pour mieux accabler les ennemis de sa patrie, qu'il traduit dans les tribunaux, c'est toujours aux adversaires qu'il poursuit, c'est à Marc-Antoine, à Verrès, à Catilina, que Cicéron adresse la parole devant les juges; et la véhémence de ce style direct rend chacune de ses *actions* juridiques un véritable pugilat oratoire. Tous ces écrits classiques doivent être le manuel des orateurs chrétiens. La rapidité avec laquelle il composoit ces admirables discours, malgré la multitude et l'importance des affaires dont il étoit surchargé, ne l'empêchoit point de donner à son langage une si rare et si désespérante perfection, qu'il est aussi aisé d'entendre ses harangues, que difficile d'en reproduire le charme inexprimable, en les transportant dans notre langue.

Les étonnants exemples de fécondité que nous offrent les dernières compositions de l'orateur romain, prouvent évidemment que nos avocats ne sauroient justifier la négligence de leur élocution, par les travaux ou par les distractions inévitables de leur état. Non certes, ce n'est pas le temps seul qui leur manque pour écrire avec tant de perfection : c'est le talent, c'est le goût, c'est l'inspiration du génie. Ce fut dans un intervalle bien court, et pendant les orages continuels d'une guerre civile, que Cicéron publia tous ses fameux plaidoyers contre Marc-Antoine, qu'on appelle les *Philippiques;* et l'on ne conçoit pas qu'il ait pu conserver assez de liberté d'esprit, après la mort de César, pour entreprendre et pour achever, en si peu de temps, dans la soixante-quatrième et dernière année de sa vie, ces quatorze discours par lesquels il termina si glorieusement sa carrière. Son courage y parut agrandir encore son talent. Jamais il n'approcha de plus près de l'énergie et de la véhémence de Démosthène. Aussi son triomphe devint-il son arrêt de mort, et Marc-Antoine, triumvir, sentit si bien l'impossibilité de se défendre contre un tel accusateur, qu'il ne lui répondit qu'en forçant la main lâche d'Octave, son complice, à souscrire l'ordre d'assassiner Cicéron.

Brutus, dont le goût étoit aussi sévère que la morale, désapprouvoit dans les harangues de l'orateur romain cette inépuisable fécondité, cette abondance stérile, quoique toujours élégante et harmonieuse, ce luxe ou cette richesse d'expressions et d'images, qui énervent peut-être quelquefois sa vigueur; et il disoit à Cicéron lui-même que son éloquence manquoit de *reins*. L'impartiale postérité a pensé comme Brutus.

Ce ne fut point sans doute par un principe de goût, mais par la crainte trop bien fondée qu'Auguste ne se souvînt encore qu'Octave avoit sacrifié honteusement aux triumvirs ses collègues, son bienfaiteur Cicéron, que Virgile et Horace eurent la lâcheté de ne nommer jamais, dans leurs poésies, cet orateur aussi célèbre aujourd'hui que Rome elle-même. Virgile surtout! .... Ah! comment Virgile a-t-il pu l'oublier en solennisant la gloire du peuple romain? L'assassin de Cicéron régnoit! Et quoiqu'Auguste eût assez d'esprit et de pudeur pour dire à ses propres neveux, quand il les surprit lisant les *Philippiques*, qu'ils avoient bien raison d'admirer ces plaidoyers, et que Cicéron avoit été un grand citoyen, Virgile, qui ne croyoit pas à la clémence des remords, n'osa jamais rappeler ce nom accusateur dans ses écrits;

et le poëte courtisan n'hésita point de sacrifier aux dangereuses réminiscences d'Octave, devenu souverain de son pays, l'un des plus beaux titres de gloire de sa patrie, en accordant aux orateurs de la Grèce la supériorité de l'éloquence sur le consul de Rome : *Orabunt alii meliùs causas*, etc.

XV.

De Démosthène.

Malgré l'adulation ou l'affirmation de Virgile, les gens de lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène. Ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et, dans l'opinion de plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival, en littérature et en philosophie. Mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardoit lui-même comme son maître : il le louoit avec tout l'enthousiasme de la plus haute admiration : il traduisoit ses ouvrages ; et si ces traductions officieuses étoient parvenues jusqu'à nous, il est probable qu'en lui rendant un service trop généreux, Cicéron se seroit placé pour toujours au-dessous de Démosthène. C'est lui-même qui nous autorise à le croire, par l'éloge le plus accompli que puisse faire d'un ora-

teur l'exaltation du ravissement. C'est lui, c'est Cicéron qui trouve dans Démosthène, non-seulement un orateur parfait, mais encore toute la perfection de l'art et le beau idéal du genre oratoire. *Rien*, dit-il, *rien ne manque à Démosthène. Il ne me laisse absolument rien à désirer : il n'a de rivaux dans aucune partie de son art. Il remplit*, ajoute-t-il, *l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint le degré de perfection que j'imagine* (1).

Dans son trentième *dialogue des morts*, entre Démosthène et Cicéron, Fénélon adopte et motive cette prééminence que l'éloquent consul romain défère à l'immortel orateur d'Athènes. L'archevêque de Cambrai met en scène ces deux grands hommes, et les fait parler ainsi l'un et l'autre avec beaucoup de goût et de sagacité : « On ne pouvoit, dit Cicéron, s'empê-
« cher, en entendant mes oraisons, d'admirer
« mon esprit, d'être continuellement surpris
« de mon art, de s'extasier sur moi, de m'in-

---

(1) *Recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accommodarit ad eam quam sentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse agnoverim.* Orator. 23. *Unus eminet inter omnes, in omni genere dicendi.* Orator. 104. *Planè quidem perfectum, et cui nihil admodum desit, Demosthenem facilè dixeris.* Brutus. 35.

« terrompre pour m'applaudir, et de me com-
« bler de louanges. Tu devois, toi, être écouté
« fort tranquillement; et apparemment tes au-
« diteurs ne t'interrompoient pas.—Ce que tu
« dis, lui répondit Démosthène, ce que tu dis
« de nous deux est vrai. Tu ne te trompes que
« dans la conclusion que tu en tires. Tu occu-
« pois l'assemblée de toi-même; et moi, je ne
« l'occupois jamais que de l'affaire dont je par-
« lois. On t'admiroit; et moi, j'étois oublié par
« mes auditeurs, qui ne voyoient que le parti
« que je voulois leur faire prendre. Tu réjouis-
« sois par les traits de ton esprit; et moi, je
« frappois, j'abattois, je terrassois par des coups
« de foudre. Tu faisois dire : Qu'il parle bien!
« et moi, je faisois dire : Allons, marchons con-
« tre Philippe! On te louoit : on étoit trop hors
« de soi pour me louer. Quand tu haranguois,
« tu paroissois orné : on ne découvroit en moi
« aucun ornement; il n'y avoit dans mes pièces
« que des raisons précises, fortes, claires : en-
« suite des mouvements semblables à des fou-
« dres auxquels on ne pouvoit résister. Tu as
« été un orateur parfait, quand tu as été, com-
« me moi, simple, grave, austère, sans art ap-
« parent, en un mot quand tu as été Démos-
« thène; mais lorsqu'on a senti en tes discours
« l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'as plus été

« que Cicéron, t'éloignant de la perfection au-
« tant que tu t'éloignois de mon caractère. »

Effectivement, c'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvements oratoires, qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien : il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que les élans impétueux d'une âme ardente; il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente; comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa patrie. L'audace de son style se compose de l'emploi, de l'alliance, ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions. Son ascendant est irrésistible : tout cède devant lui à la domination de ses paroles, et sa langue s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination. *Que seroit-ce*, disoit Eschine, son rival, aux jeunes Athéniens qui l'écoutoient avec les transports de l'enthousiasme déclamer sa foudroyante harangue *sur la Couronne*, *que seroit-ce donc*, leur disoit-il, *si vous eussiez entendu le monstre lui-même?* C'est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son âme et de son

génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paroît point chercher à vous attendrir; et cependant il remue, il bouleverse tous les cœurs. Il accable ses concitoyens de reproches; mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il un argument? il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparoîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe? ce n'est plus un orateur qui parle : c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est l'ange tutélaire de sa patrie; et quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran.

On admire avec raison les *Philippiques* de Démosthène, sa fameuse harangue *pour la Couronne*, en faveur de Ctésiphon (1); mais il me

---

(1) Boileau ne pouvoit se lasser d'admirer l'oraison de Démosthène, *pro Coronâ*. C'étoit, selon lui, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. *Toutes les fois que je la lis*, disoit-il, *je voudrois n'avoir jamais écrit*. Un de ses amis lui dit un jour : « Ah ! monsieur, je lis « maintenant un auteur qui est bien mon homme : c'est « Démosthène. *Si c'est votre homme*, lui répondit « Despréaux, *ce n'est pas le mien*. Comment l'entendez-

semble que les gens de lettres et les orateurs chrétiens lisent trop peu ses autres ouvrages, son discours *sur la paix*, sa *première* et sa *seconde Olinthiaque*, sa harangue *de la Chersonèse*, et plusieurs autres chefs-d'œuvre véritablement dignes de son génie. C'est dans ces écrits trop négligés par les prédicateurs, et qui semblent même inutiles à la réputation de Démosthène, puisqu'on ne lui en tient aucun compte, c'est là que l'on pourroit trouver des titres suffisants pour justifier sa renommée, si toutes ses autres productions oratoires étoient inconnues. Bornons-nous à en citer ici un seul trait. Les ennemis de Démosthène (c'étoient, à l'exception d'Eschine, quelques écrivains sans talents, qui osoient se croire ses rivaux, parce qu'ils faisoient dans Athènes le métier de sophiste), tous ces envieux détracteurs de Démosthène, l'accusoient de chercher plutôt

---

« vous donc? lui répliqua son ami. *C'est qu'il me fait*
« *tomber la plume des mains.* »

Lettres de Boileau à Brossette, tome III, page 212.

Or, si la lecture de Démosthène inspiroit un tel découragement à un si grand poëte, quelle impression ne doit donc pas faire son éloquence sur l'esprit d'un orateur qui sait aussi en apprécier le prodigieux mérite, et peut se croire d'autant plus obligé de s'en approcher qu'il parcourt la même carrière?

dans ses discours les applaudissements de la multitude que l'utilité publique. Ce grand homme, fier de sa conscience, outragé long-temps sans se plaindre, daigna enfin confondre leurs insolentes clameurs, en présence de tout le peuple athénien; et voici ce qu'il leur dit dans sa harangue *de la Chersonèse:* « Je suis tellement « éloigné de regarder tous ces vils rhéteurs, « comme des citoyens dignes de leur patrie, « que si quelqu'un me disoit en ce moment : « Et toi, Démosthène, quels services as-tu rendus à la république? ô Athéniens! je ne « parlerois ni des dépenses que j'ai faites pour « mes concitoyens dans l'administration de mes « emplois, ni des captifs que j'ai rachetés, ni « des dons que j'ai faits à la ville, ni de tous « les monuments qui attesteront un jour mon « zèle pour mon pays; mais voici ce que je répondrois : J'ai toujours eu une conduite opposée aux maximes de ces misérables. J'aurois « pu sans doute les imiter, et vous flatter comme « eux; mais je vous ai toujours sacrifié mon « intérêt personnel, mon ambition et même le « désir d'enlever vos suffrages. Je vous ai parlé « de manière à me mettre au-dessous de pareils citoyens, en vous élevant vous-mêmes « au-dessus des autres peuples de la Grèce. « O Athéniens! il doit m'être permis de me

« rendre aujourd'hui ce témoignage. Non, je « n'ai pas cru pouvoir devenir le premier parmi « vous, si je vous rendois vous-mêmes les der- « niers de tous les hommes. » C'est à ses ennemis, c'est à la triste nécessité de les accabler de toute l'autorité de son génie et de sa gloire, que Démosthène doit ce sublime morceau, l'un des plus beaux mouvements de son éloquence. Il seroit très facile de multiplier de pareilles citations quand on parle d'un si grand orateur; mais mon intention n'est point de dispenser les prédicateurs de le lire. Je les exhorte au contraire à l'apprendre par cœur, et à transporter son énergie, sa vigueur et son pinceau, dans les compositions de la chaire qui leur présentera une foule de sujets dignes de les faire revivre. Je les exhorte surtout à se bien convaincre eux-mêmes, par la lecture de ses harangues, que son éloquence franche et impétueuse, dédaigne toute manière, toute afféterie, toute recherche d'esprit, et ne lui coûte pas le moindre effort, parce qu'elle ne s'abaisse jamais à aucune prétention. *Il se sert de la parole,* dit Fénélon (1), *comme un homme modeste de son habit, pour se vêtir et non pour se parer. Il tonne, il foudroie: c'est un torrent qui entraîne tout.*

---

(1) Lettre à l'Académie Françoise sur l'éloquence.

XVI.

De Bossuet.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle *véhéments, et en quelque sorte tragiques* (1), qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions ; un orateur qui par ses élans monte jusques aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre, durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le

---

(1) *Grandis et, ut ità dicam, tragicus orator.* Brutus. 203.

plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens ou modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain (1); un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble se transformer et s'agrandir sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers, en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes du fond de leur cercueil les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont des ouvrages classiques qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et mûrir son talent à Rome, en

---

(1) Voyez, à la fin du volume, la note n° 1.

méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène françois! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge si mémorable que faisoit Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disoit que cette statue avoit ajouté à la religion des peuples.

XVII.

De la priorité et de l'influence de la poésie sur le style oratoire.

Bossuet a été en Europe le véritable créateur et le plus parfait modèle de l'éloquence de la chaire. Lingendes, qui auroit pu prétendre et participer à cette gloire, n'osant pas se fier à notre idiome encore barbare, traduisit lui-même ses sermons en latin, après les avoir prêchés en françois, avec de grands applaudissements, sous le règne de Louis XIII, et durant la minorité de Louis XIV. Notre langue n'étoit encore garantie, à ses yeux, par aucun monument littéraire qui obligeât l'Europe de l'étudier ou même de la comprendre, pour se mettre de niveau avec les progrès des lumières et les oracles du goût; elle étoit prête à se former sous la plume de Malherbe et de Corneille, qui surent à la fois l'épurer et l'enrichir de la magnificence ou du germe de toutes les beautés du style, en la dotant d'une poésie sublime que le

naïf badinage de Marot n'avoit pas dû lui faire espérer. L'éloquence devoit venir et vint à sa suite. C'est la marche naturelle et philosophique de l'esprit humain, dans la fixation des langues, chez les peuples qui ont des lumières sans avoir encore du goût. On commence en ce genre par le plus difficile, parce qu'il faut un très grand effort, c'est-à-dire un très grand charme, pour entraîner la multitude, qu'on ne ravit et qu'on ne domine que par les grands succès populaires de la poésie. En tout temps et en tout pays, dans la Grèce, à Rome, dans la moderne Italie, en France, enfin chez tous les peuples qui ont une littérature, les poëtes du premier ordre ont précédé les grands prosateurs (1).

Faut-il en être surpris? Les annales des premiers âges du monde attestent que les élans de l'esprit, dans une nation qui se civilise, sont

---

(1) Chez les Grecs, Homère et Hésiode précédèrent Démosthène et Périclès. Lucrèce étoit admiré par les Romains long-temps avant Cicéron. La langue italienne a été illustrée par le Dante, par Pétrarque et par le Tasse, avant de pouvoir s'honorer de l'éloquence de Machiavel, de Muratori, de Tiraboschi, du cardinal Casini, et d'aucun de ses plus médiocres orateurs. Marot, Regnier, Malherbe et surtout Corneille étoient la gloire de la langue françoise, avant qu'elle fût ennoblie par aucun titre oratoire.

d'abord des hymnes d'actions de grâces qu'on offre ensemble à l'Éternel. Réunis devant les autels qu'ils érigent à l'Être suprême, les hommes ne composent plus qu'une seule famille. Cette communauté de besoins, de prières ou d'actions de grâces, appelle naturellement le chant qui en augmente l'expression; et la parole ainsi modulée, doit être nécessairement soumise à une mesure uniforme de temps, c'est-à-dire de mouvement et de repos, pour en régler et en cadencer toutes les syllabes. La religion, qui est le premier et le plus salutaire besoin de l'homme en société, crée donc ainsi à la fois la musique et la poésie; et les pieuses affections qu'elle inspire ne se réunissent, pour ainsi dire, en un faisceau, qu'avec le secours du rhythme, de la prosodie, de la rime ou de la mesure poétique (1). Avant cette réunion, tout est isolé dans une langue, et rien ne peut faire autorité dans l'art d'écrire. Il n'existe encore alors aucune convention de goût, aucune base reconnue d'harmonie, aucun point de comparaison, aucun type qu'on puisse imiter, aucun auxiliaire pour la mémoire, qui

---

(1) Il faut en excepter la seule poésie des Hébreux, qui a un mécanisme particulier. Voyez l'excellent traité de Lowth, augmenté par Michaëlis, *de sacrâ poesi Hebræorum*.

ne retient rien sans effort de ce qui a quelque étendue en prose, enfin aucun régulateur pour l'oreille, qu'on ne domine jamais que par le secret de la flatter sans cesse, et dont Cicéron préconise la superbe et suprême autorité, pour juger seule en dernier ressort de ce qui plaît à sa chatouilleuse délicatesse dans la mélodie du style : *Superbissimum auris judicium.*

C'est donc par la contrainte heureuse de la versification, première musique de l'oreille, qu'une langue acquiert d'abord l'harmonie qui lui est propre, par la combinaison de la mesure la plus analogue à ses éléments ; ensuite, la pureté et la correction de sa syntaxe plus facile à fixer et à démêler dans une marche si régulière, par le cadre des rhythmes variés qui rendent les fautes grammaticales plus saillantes au milieu du court espace de chaque vers ; la force et l'énergie, par cette sévérité du mètre qui fixe rigoureusement au poëte, dans chaque ligne, le nombre des syllabes, le condamne à une précision qui l'autorise à des licences heureuses, et agrandit sa pensée en resserrant son style ; la couleur et les images, par le besoin continuel des mots figurés, pour faire mieux ressortir les idées réduites à cette sobriété de paroles ; les mouvements impétueux de l'imagination ou de la sensibilité, par la verve des

débuts, par la rapidité et la variété des tournures que commande chaque période et quelquefois chaque ligne; l'élévation, par la liberté ou plutôt par l'essor poétique, qu'on est obligé d'accorder à une diction si contrainte et subordonnée à tant de règles; l'élégance, par l'habitude et la nécessité de choisir et de combiner toutes ses expressions; enfin le naturel et la grâce, par l'obligation singulière de paroître sans cesse indépendant et libre, malgré le poids des chaînes dont on est accablé, et de cacher à force d'art, au milieu d'un pareil esclavage, toute apparence de contrainte, de gêne, d'embarras, et même d'effort. Voilà les entraves des poëtes, et voilà aussi les services que la poésie rend à toutes les langues qui la cultivent!

On sent avec quelle promptitude le goût général d'une nation qui attache du prix aux plaisirs de l'esprit, doit se former à cette école; car le public apprend à juger, en même temps que les auteurs apprennent à écrire. Toutes ces découvertes de style se transportent, dans une proportion que le goût fixe bientôt, de la poésie à l'éloquence qui l'avoisine et la suit de près. C'est la véritable raison des avantages sensibles que donne aux orateurs l'exercice ou du moins l'essai préalable de la versification dans la car-

rière de l'éloquence (1), quoique l'éloquence de la prose et celle de la poésie n'aient presque rien de commun entr'elles, et qu'il soit très rare ou comme impossible qu'un même écrivain les réunisse, en excellant dans l'une et dans l'autre. Les orateurs arrivent donc toujours les premiers, après les poëtes, dans les sentiers du bon goût. Ainsi Pascal, qui fut parmi nous le premier écrivain classique en prose, en surpassant Amyot, Montaigne, du Vair, prosateurs

(1) La justesse de cette observation vient d'être constatée par un nouvel exemple, dans l'éloge de Corneille, qui a remporté le prix au jugement de notre Académie Françoise. L'auteur de ce discours, M. Victorin Fabre, dont le triomphe littéraire a dû m'inspirer d'autant plus d'intérêt, qu'il honore le voisinage du pays où je suis né, est à peine entré dans sa vingt-troisième année. Il s'étoit déjà fait connoître par d'autres succès d'un heureux présage dans la poésie; et cette nouvelle couronne académique a prouvé combien l'étude et l'exercice de l'art des vers avoient hâté les progrès de son talent dans le genre oratoire. Il me semble que le grand Corneille n'avoit pas encore été si bien loué. On ne pouvoit ni l'apprécier avec plus d'esprit et de goût, ni le célébrer avec plus de raison et d'éloquence. Cet éloge, qui s'est fait remarquer par des beautés du premier ordre, doit ranimer la vieille admiration des François pour le créateur des *Horaces* et de *Cinna*. Notre littérature peut donc se féliciter d'avoir un orateur de plus en ce genre, où aucun

d'une langue qui manifestement n'avoit point encore de poésie (1), Pascal, dis-je, se montra dès-lors un véritable et même un grand orateur dans quelques-unes de ses *lettres provinciales*; et aussitôt l'influence du style poétique, signalée par lui dans le style oratoire, s'étendit des ouvrages d'éloquence à tous les autres genres d'écrits en prose.

Lingendes avoit beaucoup contribué par ses

---

peuple moderne n'est encore parvenu à nous égaler. Cette lice n'est guère ouverte pour les gens de lettres, que dans la seule route des concours académiques. La haute éloquence prendroit un nouvel essor et brilleroit bientôt d'un plus grand éclat, si le gouvernement remplissoit le vœu si ardemment exprimé par Thomas, vers la fin de son *Essai sur les Éloges*, en ouvrant une carrière plus étendue et plus magnifique à nos orateurs, par des solennités semblables à celles que la Grèce avoit instituées, pour célébrer les triomphes ou honorer la mémoire de ses illustres guerriers.

(1) Je ne fais mention ici ni de Balzac ni de Voiture. Outre qu'ils écrivirent tous deux, et même hors de saison, dans le style oratoire qui paroît toujours le premier à la suite de la poésie dans toutes les langues aussitôt qu'elles s'épurent, se développent et s'enrichissent d'une littérature, il faut convenir que dans le genre de l'éloquence, ni l'un ni l'autre ne peuvent être comptés parmi les modèles, quoiqu'ils aient contribué à les former.

sermons à cette heureuse harmonie de notre langue oratoire ; mais il ne sut pas en pressentir le perfectionnement : il la répudia en traduisant et en publiant ses discours dans l'idiome de Cicéron, auquel il se confia davantage, et qu'il se flattoit de savoir beaucoup mieux. Il ne crut pas que la langue françoise pût vivre aussi long-temps que ses ouvrages, qu'elle fit bientôt oublier ; et en se déshéritant ainsi lui-même des conquêtes et des triomphes de notre littérature, il n'eut pas plus d'influence sur nos prédicateurs du grand siècle, que les anciens orateurs romains qu'il étoit si loin d'égaler.

XVIII.

De la révolution opérée par Bossuet dans la chaire.

Enfin Bossuet parut : son talent se forma et se développa d'abord dans la chaire, où il obtint des succès distingués dès sa première jeunesse. On admire des beautés du plus heureux présage dans ses essais en ce genre ; et l'on peut en citer pour exemple ce portrait si caractéristique et si fidèle de l'Oratoire, dans lequel il dit (1) « que l'amour du cardinal de Bérulle (2)

---

(1) Oraison funèbre du père Bourgoing, troisième général de la congrégation de l'Oratoire.

(2) Bossuet parle de lui, de son propre mouvement,

« pour l'Église, lui suggéra le dessein d'établir « une compagnie, à laquelle il n'a point voulu « donner d'autre esprit que l'esprit même de « l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni « d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'au-« tres liens que sa charité, ni d'autres vœux « solennels que ceux du baptême et du sacer-« doce. Là, une sainte liberté devient un enga-« gement, et, selon le résumé très juste d'un « grand magistrat, c'est un corps où tout le « monde obéit, et où personne ne commande. »

On reconnoît sans doute beaucoup de perspicacité et beaucoup de justesse analytique dans un tableau si précis et si vrai. Mais on voit étinceler de temps en temps le génie lumineux et original de Bossuet, avec un tout autre éclat, dans ces mêmes compositions par lesquelles il débuta dans la chaire. On a très judicieusement observé, en étudiant le caractère unique de son

---

dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre en 1669; et il exprime ainsi son admiration pour cet illustre cardinal : *Les prêtres de l'Oratoire, que le* GRAND PIERRE DE BÉRULLE *avoit conduits avec cette princesse, etc.* Une telle épithète décernée spontanément, avec cette solennité, par Bossuet au cardinal de Bérulle quarante ans après sa mort, seroit pour lui, indépendamment de toute autre gloire, un gage suffisant d'immortalité.

talent, dès ses premiers essais oratoires, qu'*il semble que son beau naturel commence où la grandeur des autres finit*. En voici un exemple tiré d'une superbe et frappante allégorie, qu'il étoit seul capable d'inventer, de hasarder en présence d'une cour, et surtout de soutenir, d'un bout à l'autre, avec une si étonnante vigueur d'imagination : « La vie humaine, dit-il, « est semblable à un chemin dont l'issue est « un précipice affreux. On nous en avertit dès « le premier pas; mais la loi est portée, il faut « avancer toujours. Je voudrois retourner en « arrière. Marche! marche! Un poids invinci- « ble, une force irrésistible nous entraînent; il « faut sans cesse avancer vers le précipice. « Mille traverses, mille peines nous fatiguent « et nous inquiètent dans la route. Encore si je « pouvois éviter ce précipice affreux! Non, non; « il faut marcher, il faut courir : telle est la « rapidité des années. On se console pourtant, « parce que de temps en temps on rencontre « des objets qui nous divertissent, des eaux cou- « rantes, des fleurs qui passent. On voudroit « s'arrêter. Marche! marche! Et cependant on « voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit « passé : fracas effroyable! inévitable ruine! « On se console, parce qu'on emporte quelques « fleurs cueillies en passant, qu'on voit se fa-

« ner entre ses mains du matin au soir, et quel-
« ques fruits qu'on perd en les goûtant : en-
« chantement! illusion! Toujours entraîné, tu
« approches du gouffre affreux : déjà tout com-
« mence à s'effacer, les jardins moins fleuris,
« les fleurs moins brillantes, leurs couleurs
« moins vives, les prairies moins riantes, les
« eaux moins claires : tout se ternit, tout s'ef-
« face. L'ombre de la mort se présente : on
« commence à sentir l'approche du gouffre fa-
« tal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un
« pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête
« tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher;
« on voudroit retourner en arrière; plus de
« moyens : tout est tombé, tout est évanoui,
« tout est échappé (1)! »

Voilà bien l'imagination et l'éloquence de Bossuet! Il y a des beautés de ce genre, des beautés du premier ordre dans tous les discours de sa jeunesse; et quoiqu'il les ait ensuite surpassés par les compositions oratoires de sa maturité, où, éclipsant lui-même tout ce qu'il avoit fait briller avec moins d'éclat, il atteignit une si désespérante perfection, ces ouvrages seront toujours comptés parmi ses trésors littéraires. Bossuet ne déploya toute son éloquence

(1) Sermon pour le jour de Pâques.

dans des écrits publics, que vers sa quarantième année; et dès que son talent se fut une fois montré dans toute sa splendeur, il en fit succéder les prodiges sans interruption et sans décadence jusqu'à la fin de sa carrière. Il me semble qu'il s'éleva pour la première fois, dans l'opinion de la France, à sa véritable hauteur, pour n'en plus déchoir, dans la lettre savante, lumineuse, fortement pensée et parfaitement écrite, qu'il adressa aux religieuses de Port-Royal, avant d'être évêque, pour les amener à la signature du formulaire. On vit alors le génie de l'érudition sacrée appliqué par Bossuet, avec le plus grand succès, à la dialectique théologique, comme Descartes avoit appliqué avec tant de gloire l'algèbre à la géométrie. Ce grand homme réunit ainsi au plus haut degré le double mérite qui le distingue éminemment, et que les anciens avoient caractérisé par une si ingénieuse allégorie; je veux dire, la beauté du talent oratoire, qu'ils comparoient à l'emblême de la main qui s'ouvre, et la puissance de la logique dans la force du syllogisme, qu'ils représentoient sous l'image du poing fermé. Mais ce n'est pas de ses triomphes dans le genre de la controverse que je dois m'occuper : je me borne ici à son éloquence.

Le sermon de Bossuet *sur l'unité de l'Église*,

qu'il prêcha si à propos, avec le succès le plus inouï et le mieux mérité, à l'ouverture de l'assemblée à jamais glorieuse du clergé de France, en 1681, me paroît son plus beau discours pour la chaire, et, par conséquent, incomparablement le plus magnifique ouvrage de ce genre qui ait jamais été composé dans aucune langue. C'est une création oratoire absolument à part, un prodige d'érudition, d'éloquence, de sagesse et de génie. L'exorde est le plus admirable qu'il ait jamais fait : c'est la verve, l'inspiration, l'imagination, la magnificence d'allégorie d'un prophète. Je me proposois de citer ici les passages les plus frappants de ce chef-d'œuvre, je les avois notés; et quand j'ai voulu y faire un choix, j'ai vu avec un enthousiasme mêlé de regrets que mon admiration impatiente du bonheur d'en expliquer toutes les sublimes beautés, comme je les sens, seroit obligée de le copier tout entier. Le moyen de choisir entre tant de pages sublimes qui se succèdent sans interruption! le moyen d'en rien retrancher, quand tout fournit un commentaire intéressant, pour quiconque veut s'instruire, et se connoît en éloquence! Il faut donc lire ce discours d'un bout à l'autre, et puis le relire encore, avec la certitude d'y découvrir toujours de nouveaux motifs de l'admirer.

Ce grand homme créa également un nouvel

art, et en posa la borne dans le genre de l'oraison funèbre; et par une heureuse singularité bien digne d'être remarquée, ce fut à l'âge de soixante ans qu'il eut la sagesse ou le bonheur de terminer sa carrière oratoire, en 1687, par le plus magnifiqué de ses éloges, l'oraison funèbre du grand Condé. On regrette pourtant, dans le ravissement qu'excite un si bel ouvrage, que durant les dix-sept dernières années de sa vie, Bossuet ait tenu si fidèlement la parole qu'il avoit donnée en chaire à son héros, en lui adressant ses derniers et pathétiques adieux, lorsque, rappelant la touchante leçon que lui donnoient dès-lors ses cheveux blancs, il dit à l'ombre auguste et chérie de ce prince, avec une voix interrompue par ses sanglots, que cet éloge mettroit *fin à tous ces discours*. Je dis qu'on le regrette, non pour là gloire de Bossuet qui étoit alors à son comble, mais pour celle de la religion et de l'éloquence, qu'il auroit pu enrichir encore de tant d'autres chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas ici le lieu de m'arrêter plus longtemps à ses sermons posthumes. J'ai assez témoigné, dans un autre écrit inséré dans ce recueil, la vive et profonde admiration qu'ils m'inspirent; et je me plais à la publier encore, parce qu'on aime toujours à multiplier ou à renouveler les hommages que l'on doit au génie.

Quelques siècles avant lui, saint Bernard et Gerson avoient honoré en France leur talent pour la chaire, par des sermons latins où l'on trouve de l'esprit, de la raison, de la méthode, assez de goût, et même quelquefois une douce éloquence. Tous ces genres de mérite se faisoient remarquer dans nos écrivains françois, avant le milieu du dix-septième siècle, toutes les fois qu'ils empruntoient le bel idiome des anciens Romains, dont ils imitoient en même temps la sage manière d'écrire. Le mauvais goût les entraînoit dès qu'ils vouloient se servir de leur propre langue, qui n'étoit pas encore faite, du moins pour la littérature. Maillard, Menot, Corénus, Vallayer, et une foule d'autres prédicateurs dont les noms sont inconnus ou ridicules, *disputant*, dit Massillon (1), *ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et mêlant à la parole sainte des termes qu'ils n'entendoient pas, ou des plaisanteries qu'on n'auroit pas dû entendre*, avoient avili l'éloquence de la chaire par un style abject, une érudition barbare, une mythologie indécente, de plates bouffonneries, et même quelquefois des expressions ou des images obscènes. Voilà la dégradation honteuse, dont le beau

(1) Discours de réception à l'Académie Françoise.

siècle de Louis XIV nous a enfin affranchis!

Avant d'entrer dans cette carrière, Bossuet s'étoit déjà exercé par les disputes de l'école, à la souplesse et à la vigueur de la lutte oratoire dans la controverse; et il dût peut-être à la surveillance inexorable des protestants, cette justesse d'expression, ce ton noble, cette exactitude et cette force de raisonnement, enfin cet accord fidèle de la dialectique et de l'éloquence qui formèrent le caractère constant de tous ses discours. Voulez-vous connoître et mesurer la révolution qu'il opéra dans la chaire? lisez les sermons de Bourdaloue, dont il fut le précurseur et le modèle. Un génie original et créateur se signale ainsi, dans chaque genre, par son école plus encore que par ses productions; et ses disciples achèvent de développer son influence en devenant ses émules. C'est cette espèce de paternité littéraire, c'est cette noble et brillante postérité qui consacrent les grands noms, les séparent de la médiocrité toujours stérile, toujours solitaire, et perpétuent, comme une famille adoptive, les talents et les réputations du premier ordre dans les lettres comme dans les arts. Ainsi parmi nous la véritable tige de l'éloquence, d'où sortent de si magnifiques rameaux, c'est Bossuet, dont Bourdaloue a été l'un des premiers et des plus beaux ouvrages.

Bossuet, en effet, ne me paroît jamais plus grand que lorsque je lis Bourdaloue, qui entra vingt ans après lui dans cette nouvelle route, où il sut se montrer original en l'imitant, et où il le surpassa en travail, sans pouvoir jamais l'égaler en éloquence et en génie.

Voulez-vous choisir dans des temps plus reculés un autre objet de comparaison ? placez donc Bossuet entre les orateurs les plus illustres du seizième siècle (si toutefois il y en eut de tels à cette époque), et même du siècle suivant, sur lequel il domine avec tant de majesté. Par exemple, comparez le discours, déjà cité plus haut, qu'il prononça devant notre fameuse assemblée du clergé, au sermon que l'évêque de Bitonto avoit prêché, le troisième dimanche de l'avent 1646, à l'ouverture du Concile de Trente. Vous croirez qu'il y eut entre l'évêque de Bitonto et l'évêque de Meaux le même intervalle qui s'écoula depuis l'expulsion de Tarquin jusqu'au règne d'Auguste. La différence n'est cependant guère que d'un siècle; mais ces deux époques si voisines l'une de l'autre, sont éloignées de toute la distance qui sépare la barbarie la plus grossière du goût le plus épuré.

J'ai eu, durant le cours de mes études oratoires, la curiosité de lire dans l'édition du Concile de Trente, faite à Louvain en 1567, tous

vieille prévention, du moins autant qu'un orateur peut et doit l'être, aussi soutenu et d'un aussi bon goût qu'il est sublime. La véhémence qui le caractérise, ainsi que Démosthène, me semble avoir sa principale source dans les interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un et à l'autre.

En effet, de toutes les figures oratoires, la plus dominante et la plus rapide, c'est l'interrogation; mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une espèce de déclamation et de vague qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse du sujet et des devoirs de l'homme, que les droits et les détails de la morale, animés par ce mouvement entraînant, mettent en scène, et, en quelque sorte, aux prises l'orateur et l'assemblée, imposent silence à tous les prétextes de la mauvaise foi, et aux vaines excuses de la foiblesse, frappent fortement les auditeurs, ajoutent le remords à la conviction, arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience, ou plutôt la conscience contre elle-même. C'est par des interrogations pressantes et réitérées que l'orateur, comme le poëte tragique, démontre et attaque, accuse et répond, affirme et prouve en employant les formules du

doute, émeut et instruit, éclaire et confond, et porte le flambeau effrayant de la vérité jusqu'au fond d'une âme désabusée, à laquelle il ne reste plus ni erreurs, ni illusions, ni paroles, ni d'autre langue que les larmes. Y a-t-il en éloquence une voie plus sûre pour remuer le cœur humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce qu'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche personnel, au moment même où on l'attaque directement, et où le ministre du ciel le devine sans le connoître, en l'environnant de tous les côtés du souvenir ou du tableau de ses vices? Connoissez-vous une éloquence plus poignante et plus intime? Eh! comment donneroit-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger une conscience d'autant plus éloquente contre elle-même, qu'elle reste muette pour l'assemblée dans le monologue du remords? comment le malheureux accusé peut-il échapper à un orateur qui lui ferme toutes les issues par lesquelles il cherche à s'éviter lui-même; à un orateur qui le choisit pour juge, et pour juge unique et suprême, et pour juge secret, dans le fond le plus caché de son propre cœur? Qu'opposera-t-il, si les ques-

tions générales dont il fait lui seul autant d'accusations individuelles, se précipitent, se rapprochent, s'enchaînent, se fortifient; et si à ces inculpations accablantes succède tout à coup une grande et touchante explosion d'intérêt et de pitié, qui à la suite de tant de tortures vient calmer ou plutôt agiter dans un autre sens son imagination, en lui faisant éprouver par des paroles de paix et d'amour la plus attendrissante émotion du cœur, et retentit au fond de ses entrailles, comme un cri de grâce, comme un jugement solennel de pardon et de miséricorde, que la religion se hâte d'annoncer au coupable, après l'avoir ainsi confondu? Telle est cette fameuse et sublime apostrophe que Massillon adresse à l'Éternel dans son sermon sur le petit nombre des prédestinés : *O Dieu! où sont vos élus?* Ces paroles si simples, mais si terribles, répandent une épouvante glaciale et muette comme le désespoir. Chaque auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait; il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui demande et redemande s'il est du nombre des justes qui ont conservé leur innocence, ou des pénitents qui l'ont recouvrée aux yeux de la justice divine, et dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie; et rentrant avec effroi dans son cœur qui s'explique, pour

lui du moins, par sa foi et par ses remords, le pécheur consterné croit entendre d'avance l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

Le peintre le plus vrai et le plus éloquent du cœur humain, Racine qui en connoissoit si bien tous les secrets et tous les leviers, Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées; et cette figure donne aussitôt la plus vive rapidité à son style, anime, abrége et échauffe tous ses raisonnements, qui ne sont jamais ni froids, ni languissants, ni abstraits. Quels coups de tonnerre que ces interrogations si courtes, si promptes, et si terrassantes d'Hermione à Oreste, qu'elle écrase par son désaveu, au moment même où il s'attend à être récompensé du meurtre qu'elle lui a commandé, en lui promettant sa main à ce prix :

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?. . . . .

Eh! pourquoi, dirai-je ici, pourquoi donc l'éloquence sacrée ne seroit-elle pas susceptible de la même véhémence dans les sujets et dans les situations pathétiques? Le succès de ce mouvement oratoire est infaillible en chaire, quand il est bien placé : c'est le langage naturel d'une âme profondément émue; et si l'on veut en admirer un autre exemple consacré par l'autorité d'un grand

maître, il en est un fameux qui doit se présenter ici à l'esprit de tous les lecteurs. On connoît ce beau début de Cicéron, qui, ne pouvant contenir la vive indignation de son zèle patriotique, s'élance brusquement sur Catilina, et le renverse aussitôt par l'impétuosité de ses interrogations: « Jusques à quand abuseras-tu, Catilina, de « notre patience? Combien de temps serons-nous « encore l'objet de ta fureur? Jusqu'où prétends-« tu pousser ton audace criminelle? Ne recon-« nois-tu pas à la garde qu'on fait continuelle-« ment dans la ville, à la frayeur du peuple, « au visage irrité des sénateurs, que tes perni-« cieux desseins sont découverts? Crois-tu que « j'ignore ce qui s'est passé la nuit dernière? « N'as-tu pas distribué les emplois, et partagé « toute l'Italie avec tes complices (1)? » Voilà l'éloquence! voilà la nature! c'est en parlant ainsi son langage que l'orateur perce de ses traits, dans toute sa profondeur, un cœur assiégé de remords. Quand on lit ces foudroyantes Catilinaires, on applique sans cesse à Cicéron ce qu'il a

(1) *Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ? quamdiù etiam furor iste tuus nos eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? Nihil ne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic mu-*

dit de Démosthène, ce que je me plais à répéter ici pour lui en faire hommage à lui-même, en gravant avec tout l'enthousiasme qu'inspirent leurs chefs-d'œuvre, les noms immortels des deux orateurs d'Athènes et de Rome sur la dernière borne de l'art oratoire. IL REMPLIT, dit-il, L'IDÉE QUE JE ME SUIS FORMÉE DE L'ÉLOQUENCE, ET IL ATTEINT CE BEAU IDÉAL, CE HAUT DEGRÉ DE PERFECTION QUE J'IMAGINE, MAIS DONT JE N'AI JAMAIS TROUVÉ D'AUTRE EXEMPLE.

XX.

De l'éloquence de M. Bridaine.

S'il reste encore parmi nous quelques traces de cette éloquence antique et nerveuse, qui n'est autre chose que le premier cri de la nature imité ou répété par l'art, c'est dans les missions, c'est dans les campagnes qu'il faut aller en chercher des exemples. Là des hommes apostoliques, véritables et dignes orateurs du peuple, doués d'une imagination forte et hardie, ne connoissent point d'autres succès que les conver-

---

nitissimus habendi senatûs locus, nihil horum ora vultusque moverunt? Patere tua consilia non sentis? Quid proximâ, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? etc. In Catil. Orat. 1.

sions, point d'autres applaudissements que les larmes. Quelquefois dénués de goût, ils descendent à des détails trop familiers, j'en conviens; mais ils font brèche; mais ils arrivent au but; mais ils vont se placer au milieu des consciences; mais ils enflamment l'imagination; mais tout est ou devient peuple en leur présence: ils frappent fortement les sens, la multitude les suit et les écoute avec enthousiasme, enfin plusieurs d'entr'eux ont des traits sublimes; et un orateur ne les entend point sans utilité, quand il sait observer et reproduire les grands effets de l'art.

J'ai regretté souvent avec surprise, pour l'intérêt de l'éloquence, autant que pour le triomphe du ministère, que la chaire, si riche parmi nous en chefs-d'œuvre, ne se fût point encore illustrée au même degré dans la carrière des missions, dont Fénélon eût été si digne de nous donner la *poétique*, au retour de son premier apostolat dans les campagnes de l'Aunis et de la Saintonge. Depuis saint Vincent de Paul, qui s'étoit signalé par de grands succès, nous avons eu plusieurs missionnaires renommés en France; mais, soit que leurs sermons fussent improvisés, soit que ces compositions, séparées de l'action et de l'organe qui en cachoient les négligences et en formoient le prestige, n'aient pu soutenir la nudité

de l'impression, leurs talents sont morts avec eux; et toutes ces réputations viagères ont dû s'éteindre avec les générations contemporaines, puisqu'elles n'ont eu pour appui et pour garantie que le souffle évanoui de la parole. Nous n'avons encore aucun ouvrage classique pour ce ministère, qui a été beaucoup plus et beaucoup mieux cultivé en Italie. Le Parfait Missionnaire écrit n'existe donc pas encore dans notre littérature sacrée, pour les jeunes orateurs qui voudroient suivre cette carrière. Si jamais la Providence nous destinoit un pareil modèle, ce ne seroit probablement pas à Paris qu'il se formeroit; car un grand talent de cet ordre, qui n'arriveroit point déjà exercé et même célèbre dans cette capitale, y prendroit infailliblement une autre direction.

L'homme de ce siècle le plus justement prôné parmi les missionnaires françois, M. Bridaine, étoit né avec une éloquence populaire, pleine de verve, d'images et de mouvements. Nul n'a possédé aussi éminemment que lui le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée. Il avoit un si puissant et si heureux organe, qu'il rendoit croyables tous les prodiges que l'histoire nous raconte de la déclamation des anciens; et il se faisoit entendre aussi aisément de dix mille personnes en plein air, que s'il eût parlé

sous la voûte du temple le plus sonore. On remarquoit dans tout ce qu'il disoit une éloquence naturelle qui jaillissoit des sources du génie; des élans dont la vigueur agreste découvroit plus de talent et plus d'idées que l'indigence superbe de l'imitation; des tours naturellement oratoires; des métaphores très hardies; des pensées brusques, neuves et frappantes; une élocution très simple, mais assez noble dans sa popularité; un art parfait d'exciter et de soutenir l'attention du peuple, qui ne se lassoit jamais de l'entendre; des apologues ingénieux, attachants et quelquefois sublimes; le secret merveilleux d'égayer pieusement ses auditeurs et de les faire pleurer à volonté; l'accent de l'indulgence mêlé aux cris déchirants d'une indignation douloureuse; tous les caractères d'une riche imagination; des beautés originales et inconnues, que les règles des rhéteurs n'ont jamais devinées; quelques traits ravissants, parfois même des morceaux entiers traités avec un soin qui tempéroit son imagination, et dans lesquels la régularité de sa composition attiédissoit sensiblement sa chaleur ordinaire. On peut se souvenir encore de lui avoir entendu répéter le début du premier sermon qu'il prêcha dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale voulut

l'entendre par curiosité. En arrivant à la chaire, Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, un grand nombre de personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire, et qui, dans son genre, ne paroîtra peut-être pas indigne de Bossuet ou de Démosthène.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour « moi, il semble, mes frères, que je ne devrois « ouvrir la bouche que pour vous demander « grâce en faveur d'un pauvre missionnaire, « dépourvu de tous les talents que vous exigez « quand on vient vous parler de votre salut. « J'éprouve cependant aujourd'hui un senti- « ment bien différent; et si je me sens humilié, « gardez-vous de croire que je m'abaisse aux « misérables inquiétudes de la vanité : comme « si j'étois accoutumé à me prêcher moi-même! « A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense « jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! « car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous « comme moi, au jugement de Dieu, que des « pécheurs. C'est donc uniquement devant vo- « tre Dieu et le mien que je me sens pressé dans « ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à « présent j'ai publié les justices du Très-Haut » dans des temples couverts de chaume. J'ai

« prêché les rigueurs de la pénitence à des in-
« fortunés dont la plupart manquoient de pain!
« J'ai annoncé aux bons habitans des campa-
« gnes les vérités les plus effrayantes de ma re-
« ligion! Qu'ai-je fait? malheureux! J'ai con-
« tristé les pauvres, les meilleurs amis de mon
« Dieu! j'ai porté l'épouvante et la douleur
« dans ces âmes simples et fidèles que j'aurois
« dû plaindre et consoler! C'est ici, où mes re-
« gards ne tombent que sur des grands, sur des
« riches, sur des oppresseurs de l'humanité
« souffrante ou sur des pécheurs audacieux et
« endurcis: ah! c'est ici seulement, au milieu
« de tant de scandales, qu'il falloit faire reten-
« tir la parole sainte dans toute la force de son
« tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire,
« d'un côté la mort qui vous menace, et de
« l'autre mon grand Dieu qui doit tous vous
« juger. Je tiens déjà dans ce moment votre
« sentence à la main. Tremblez donc devant
« moi, hommes superbes et dédaigneux qui
« m'écoutez! l'abus ingrat de toutes les espèces
« de grâces, la nécessité du salut, la certitude
« de la mort, l'incertitude de cette heure si
« effroyable pour vous, l'impénitence finale, le
« jugement dernier, le petit nombre des élus,
« l'enfer, et par-dessus tout, l'éternité! l'éter-
« nité! Voilà les sujets dont je viens vous en-

« tretenir, et que j'aurois dû sans doute réserver
« pour vous seuls. Eh! qu'ai-je besoin de vos
« suffrages, qui me damneroient peut-être sans
« vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis
« que son indigne ministre vous parlera; car
« j'ai acquis une longue expérience de ses mi-
« séricordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui,
« dans quelques instants, va remuer le fond de
« vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pé-
« nétrés d'horreur pour vos iniquités passées,
« vous viendrez vous jeter entre les bras de ma
« charité, en versant des larmes de componc-
« tion et de repentance; et à force de remords,
« vous me trouverez assez éloquent. »

Qui ne sent, en lisant et après avoir lu un pareil exorde, combien cette éloquence de l'âme est au-dessus des froides prétentions du bel-esprit moderne? En s'excusant, pour ainsi dire, d'avoir prêché sur l'enfer dans les villages, Bridaine regrettoit apostoliquement d'avoir été trop menaçant ou trop sévère au milieu des pauvres et bons habitants des campagnes: il se mettoit par ce zèle courageux à sa véritable place; il prenoit hautement sur son imposant auditoire tout l'ascendant qu'il avoit à craindre lui-même; il exerçoit dès son début toute l'autorité qui appartenoit à son ministère, et il préparoit ainsi tous les cœurs aux terribles vérités

qu'il se proposoit d'annoncer. Ce ton mâle et fier avec mesure lui donnoit le droit de tout dire. Plusieurs personnes dignes d'en juger ont encore présents à leur mémoire quelques traits de son sermon sur l'éternité, où il avoit pris pour texte ce verset des psaumes : *Annos æternos in mente habui*, et qui étoit divisé en trois points : *Il y a une éternité : nous touchons à l'éternité : nous sommes les maîtres de notre éternité*. Une tradition récente nous a conservé le souvenir de l'effroi prodigieux qu'il répandoit dans l'assemblée, lorsque, mêlant, selon son usage, des comparaisons populaires et frappantes à des conceptions sublimes, il s'écrioit : « Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes « frères, pour croire votre dernier jour si éloi« gné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répon« dez-vous : je n'ai encore que vingt ans, que « trente ans. Ah ! vous vous trompez du tout « au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt « ou trente ans : c'est la mort qui a déjà vingt « ans, trente ans d'avance sur vous, trente « ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder « en vous laissant vivre, que vous lui devez, « et qui vous ont rapproché d'autant du terme « où la mort doit vous achever. Prenez-y donc « garde, l'éternité marque déjà sur votre front « l'instant fatal où elle va commencer pour vous.

« Eh! savez-vous ce que c'est que l'éternité?
« c'est une pendule dont le balancier dit et redit
« sans cesse ces deux mots seulement dans le
« silence des tombeaux : Toujours, jamais! Ja-
« mais, toujours! Et toujours! Pendant ces
« effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie :
« Quelle heure est-il? Et la voix d'un autre mi-
« sérable lui répond, *l'éternité!* » L'organe tonnant de Bridaine ajoutoit, dans ces occasions, une nouvelle énergie à son éloquence; et l'auditoire, accablé par l'impétuosité de son action et la puissance de ses figures, étoit alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnoit dans l'assemblée, surtout quand il prêchoit, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, étoit interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui partoient à la fois de toutes les extrémités du temple, dont les voûtes retentissoient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissements. Ces accents d'une douleur sourde et étouffée se démêloient dans le lointain, au milieu des agitations du remords qui faisoit éclater bientôt son action secrète et profonde sur les consciences, par les coups soudains et redoublés dont chacun frappoit alors sa poitrine. Orateurs, qui ne songez qu'à votre seule renommée, reconnoissez ici votre maître! tombez aux pieds de cet homme apostolique, et

apprenez d'un missionnaire ce que c'est que la véritable éloquence ! Le peuple ! le peuple ! voilà le véritable, le premier juge de votre talent, et, dans votre carrière, l'infaillible et suprême dispensateur de la gloire !

Bridaine trouvoit dans son zèle même, l'art merveilleux de se concilier, de soutenir et de ranimer l'attention de la multitude pendant toute la durée de ses plus longs sermons (1). Il

(1) Quand ses conférences excédoient la mesure ordinaire, il profitoit des intervalles de repos qui en séparoient les différents points, pour soulager et ranimer l'attention par des cantiques spirituels qui faisoient briller dans un autre genre sa très belle voix, et que le peuple répétoit en chœur. D'autres fois il bénissoit hautement le ciel, en remerciant et en félicitant ses innombrables auditeurs de l'attention pieuse avec laquelle ils daignoient l'entendre; il en rapportoit toute la gloire à leur amour pour la religion; il disoit qu'il n'avoit jamais vu nulle part la parole de Dieu écoutée avec plus de respect et de foi; qu'il en étoit édifié et consolé; qu'un pareil recueillement lui donnoit la plus haute idée de son auditoire et de son ministère, et devenoit pour lui-même une instruction dont il conserveroit toujours le souvenir. Le peuple n'étoit pas insensible au compliment, et se montroit vivement satisfait de l'*honnêteté du missionnaire,* dont le sermon étoit ensuite toujours trop court à son gré. (Voyez, à la fin du volume, la note n° 2.)

savoit en varier sans cesse le ton et la couleur, pour mieux fixer l'intérêt de son auditoire. A la suite de ses tirades les plus véhémentes ou les plus pathétiques, il prenoit tout à coup un air calme : il changeoit de marche et de route pour arriver à son but ; et ce relâche apparent n'étoit qu'un nouveau moyen oratoire d'enfoncer plus avant, et de retourner dans tous les sens le trait dont son éloquence cachoit et augmentoit ainsi la force, en le poussant au fond de tous les cœurs. On verra dans un moment sa théorie en action. Cette espèce de délassement de l'orateur missionnaire préparoit ainsi l'auditoire, par un court intervalle de repos, au récit très adroit et très intéressant d'une allégorie parfaitement adaptée à son sujet, sans qu'on pût soupçonner jamais son intention, avant le dénouement de l'espèce de drame dont il se réservoit le secret. C'étoient des apologues qu'il tiroit d'une allusion ou d'une parabole de l'Écriture, des voyages des Missions Étrangères, de la Vie des Saints, de l'Histoire Ecclésiastique, de son imagination, ou de sa mémoire toujours inépuisable en ce genre si propre à piquer la curiosité des auditeurs, et dans lequel il savoit être familier avec éloquence.

Je peux en citer un exemple qui ne manquoit jamais de produire un très grand effet dans sa

conférence sur la communion indigne. Après avoir tonné avec toute la puissance de son zèle, de son talent et de son organe, contre les sacriléges, il s'arrêtoit; il se séparoit, pour ainsi dire, de son auditoire : il regardoit fixement l'autel en levant ses deux mains jointes : il sembloit absorbé dans le respect et dans la douleur devant le tabernacle. Ce silence frappoit encore plus que ses paroles; il l'interrompoit tout à coup, en disant lentement, les yeux fermés, avec cette demi-voix qu'il savoit si bien affoiblir, au lieu de la rendre plus sonnante, quand il vouloit commander une grande attention : *Les aveugles ! les ingrats !...... Que leur dirois-je de plus, s'ils ne partagent pas d'eux-mêmes les transes de ma foi?......* « Dieu, poursuivoit-il « en s'asseyant ou plutôt en paroissant succom-« ber à son abattement, Dieu réveille en ce mo-« ment dans mon esprit le souvenir d'une histoire « édifiante, dont vous avez tous autant besoin « que moi, pour soulager votre piété du récit « et du poids de ces horribles profanations. Il y « avoit donc, mes frères, très loin d'ici, dans « une ville que je ne dois point nommer, pour « ne pas vous faire connoître les parties intéres-« sées, il y avoit, dis-je, un jeune homme d'une « très grande famille, d'une parfaite conduite, « de la plus belle espérance, et qui jouissoit

« dans tout le pays de la meilleure réputation.
« C'étoit un fils unique connu par son excellent
« cœur, et qui faisoit la gloire et les délices de ses
« parents. Il arriva que d'autres jeunes gens de
« son âge, avec lesquels il n'avoit aucune liaison,
« se compromirent, de la manière la plus grave,
« dans une très mauvaise affaire avec sa propre
« famille, qui voulut absolument en avoir justice.
« On leur fit donc leur procès, qui fournit bien-
« tôt assez de preuves pour les pouvoir tous
« condamner à mort. La désolation étoit univer-
« selle dans la ville, où ils devoient subir leur
« triste sort au milieu de la place publique.
« Notre charitable jeune homme en fut touché;
« et ne voyant point d'autre moyen d'obtenir
« leur grâce, poussé par son bon naturel, il
« sut si bien s'y prendre, que par un effort de
« la générosité la plus extraordinaire, il inter-
« vint comme partie principale dans ce procès
« criminel, en se substituant lui-même à cette
« troupe de malheureux. Ce n'est pas tout. Il
« faut vous dire encore qu'il étoit le fils du sei-
« gneur du lieu; il poussa donc la charité jusqu'à
« se faire charger juridiquement, et à se charger
« par son propre fait de toute la responsabilité du
« crime qu'ils avoient commis, paroissant ainsi
« l'unique criminel aux yeux de la justice; de
« sorte que les juges ne virent plus et ne durent

« effectivement plus voir que lui seul à pour-
« suivre et à punir.

« On l'admira, on le plaignit. Mais la rigueur « des formes et la lettre de la loi obligèrent les « magistrats de prononcer contre lui, quoique « à regret, un arrêt de mort. Ce fut une cons- « ternation générale. Le jour de l'exécution est « fixé au lendemain. Par une disposition de la « Providence, au moment où le bourreau arrive « sur la place pour préparer l'échafaud, il est « frappé lui-même de mort subite en présence « de tout le peuple. On s'écrie sur-le-champ de « tous les côtés que c'est une déclaration mani- « feste du ciel, et qu'il faut absolument faire « grâce au pauvre patient, victime volontaire « du dévouement le plus héroïque. Tous les « cœurs déchirés poussent à la fois le même cri « en sa faveur. Mais tout à coup un autre jeune « homme fait entendre sa voix au milieu de la « multitude : c'étoit précisément l'un des com- « plices impliqués dans le même procès crimi- « nel, et auquel un si beau sacrifice venoit de « sauver la vie. Personne ne se présente, dit-il, « pour dresser l'échafaud : eh bien ! je prends « sur moi ce soin. Il n'y a point de bourreau ! « j'en ferai les fonctions, et je me charge du « supplice. Tout le monde frissonna d'horreur, « comme nous tous tant que nous sommes ici

« présents, en entendant une proposition si bar-
« bare, que les juges n'étoient pas en droit de
« rejeter. Il se mit donc à l'œuvre, et la sen-
« tence fut exécutée. Vous frémissez, mes frères !
« A la bonne heure ! Mais je suppose que vous
« me comprenez. Ce jeune homme si intéressant
« qui vient de mourir en quelque sorte devant
« vous pour le salut de ses frères, savez-vous qui
« c'est ? C'est Jésus-Christ en son état de victime
« toujours vivante dans le sacrement de l'eu-
« charistie ! Et ce bourreau d'office, ce bour-
« reau volontaire, qui est-il ? C'est vous tous,
« pécheurs sacriléges qui m'écoutez. Jésus-
« Christ, votre rédempteur et le mien, s'étoit
« donné pour vous une seconde vie par le testa-
« ment et par le prodige de son amour. Il sem-
« bloit pour toujours à l'abri d'une nouvelle
« mort dans ce tabernacle. C'est vous tous,
« malheureux Judas, c'est vous qui avez re-
« nouvelé son supplice après sa résurrection ;
« c'est vous qui, par vos communions en état
« de péché mortel, avez dit, sinon en paroles,
« au moins par le fait, ce qui est pis encore :
« Tirez Jésus-Christ du fond de ce sanctuaire
« où il est caché sous les voiles eucharistiques :
« livrez-le-moi sur cette table sainte : c'est moi
« qui vais le crucifier de nouveau : c'est moi qui
« veux élever de mes mains sa croix sur un au-

« tre Calvaire : c'est moi qui me charge d'être « son bourreau ! »

Un prédicateur à la mode se donneroit bien de garde de hasarder un pareil mouvement d'éloquence, si son talent lui en suggéroit l'idée; mais heureusement Bridaine osoit être sublime. Ces suppositions oratoires réussissent toujours, et font un merveilleux effet dans la chaire. C'est l'une des parties les plus brillantes de l'abbé Poulle, qui s'enrichissoit à propos de ces hypothèses si favorables aux orateurs. Entr'autres exemples de son art et de ses succès dans l'heureux emploi de cette figure, on peut voir, dans son sermon sur la parole de Dieu, le parti qu'il sait en tirer, en se demandant à lui-même, et en développant ce que pourroit penser du ministère évangélique un sauvage à qui notre religion et notre langue seroient inconnues, et qui entreroit tout à coup dans le temple, s'il vouloit deviner l'objet du discours par l'émotion du prédicateur et par l'indifférence de l'auditoire. « Cet infidèle, dit-il, ne s'imagineroit-il « pas, en voyant le prédicateur si ému et les « auditeurs si tranquilles, que c'est ici un cri- « minel déjà condamné, qui tâche par toutes « sortes de moyens d'attendrir et de fléchir une « multitude de juges insensibles à son infor- « tune ? » Cet apologue, rendu en quelque sorte

magique par l'action de l'orateur, excitoit une commotion d'enthousiasme dans l'assemblée ; j'en indique ici le trait principal sans oser en rapporter l'ensemble, si près de la véhémence dramatique de Bridaine, qui en éclipseroit trop l'éclat.

XXI.

Du choix des sujets.

Le succès de ce genre d'éloquence populaire est infaillible, quand on réunit à un organe éclatant des poumons assez robustes pour en soutenir l'énergie, et un tact assez délicat pour en éviter les écueils; d'où il faut conclure qu'il y a une étrange et fatale méprise à rejeter du ministère sacré ces sujets effrayants qui allument l'imagination du prédicateur comme des auditeurs, et mettent à la fois en mouvement toutes les consciences. Outre que la religion est fondée sur ces vérités terribles dont ses ministres ne sauroient éluder l'exposition, et qu'on redoute d'autant plus d'entendre qu'elles seroient plus efficaces pour opérer des conversions éclatantes; à ne les considérer même ici que sous les seuls rapports de l'éloquence et pour l'unique intérêt du talent, je ne connois point de matières qui ouvrent un plus vaste champ à l'art oratoire, et l'orateur chrétien qui les

dédaigne, ou ne sait pas en enrichir ses compositions, renonce évidemment à ses plus grands avantages. Le véritable beau, le beau idéal de tous les arts libéraux, ne se trouve que dans la haute sphère du culte, de la langue, des idées, des sentiments et des images de la religion.

Mais lorsqu'on présente ces objets de terreur à une assemblée de fidèles, on ne sauroit trop se dire à soi-même qu'il vaudroit mieux laisser les pécheurs dans l'apathie, que de les précipiter dans le désespoir; que passer le but, ce n'est plus l'atteindre; que l'Évangile est une loi de charité, et non pas un code de fureur; que le rigorisme désolant d'une morale outrée seroit un démenti donné par l'orgueil et par l'ignorance à celui qui a dit que son joug étoit doux et son fardeau léger; que les hommes étant malheureusement si foibles, et leur nature revenant simplement à son propre fonds toutes les fois qu'elle pèche, leurs fautes doivent inspirer plus de commisération que de courroux; qu'un prédicateur n'est point le ministre des vengeances du ciel, mais l'heureux interprète de ses miséricordes; qu'au lieu de rebuter les pécheurs, il doit donc les toucher, les attirer, les ramener par la crainte à l'amour, s'interposer entre le juge et les coupables, pour obtenir grâce et pardon à tous les malheureux qui se repentent

aves un cœur brisé de douleur, ne menacer jamais que pour attendrir, enfin tempérer toujours la rigueur de la loi par l'attrait de la clémence. Ah! sans doute, il seroit trop dur et trop triste de ne faire entendre que des menaces et des anathêmes à des hommes qu'on gagne beaucoup plus sûrement par des espérances et par des consolations!

Choisissez de préférence, mais avec cette mesure, et sans craindre qu'ils fassent déroger votre talent, des sujets religieux et vastes qui vous placent au milieu de la conscience de vos auditeurs, et qui, en les environnant sans cesse de l'horizon de l'éternité, embrassent tous les grands intérêts de l'homme chrétien. Méfiez-vous de ces sujets intermédiaires qui circonscrivent l'orateur dans des bornes trop étroites, qui ne tiennent à aucun précepte de l'Évangile, et qu'on ne peut lier à la religion par les fils les plus minces qu'à force de subtilité, ou qui rentrent dans tous les autres discours de morale; de ces sujets frivoles dont la surface paroît brillante, mais qui ne présentent plus, quand on veut les approfondir, qu'une pointe sans base, un angle étroit, des détails trop fins et trop déliés pour les grands tableaux qu'aime l'éloquence, des bienséances plutôt que des devoirs, ou la matière d'une lettre et d'un fragment, mais non

pas le fond d'un sermon; de ces sujets bizarres, qui ne sont pour la multitude, comme pour l'orateur lui-même, que les jeux d'un esprit à facettes, et font de la morale une pompeuse déclamation à laquelle le cœur est trop étranger pour y trouver sa part; de ces sujets philosophiques, également étrangers à la religion et à l'éloquence, plus dignes du portique ou du lycée que de la chaire évangélique, étonnée de faire entendre au peuple chrétien des discours auxquels un orateur cosmopolite n'auroit besoin de faire aucun changement pour les débiter avec la même convenance dans les mosquées de Mahomet ou dans les pagodes des Indes; enfin, de ces sujets que l'on croit neufs et piquants, et qui ne sont que recherchés et stériles, et où l'on ne tâche de montrer tant d'esprit que parce qu'on est dépourvu de talent.

Dilatez donc, vous dit Bossuet (1), *dilatez vos talents du côté du ciel.* Il reste encore aux orateurs chrétiens plusieurs beaux sujets à créer, et on peut tous les rajeunir; mais il ne faut pas avoir la prétention de les traiter, quand ils ne viennent point se présenter naturellement à l'esprit et solliciter, pour ainsi dire, sa préférence

(1) Dans la cent cinquante et unième de ses Lettres de Piété.

par l'attrait et l'inspiration du goût. Étudiez d'abord le caractère dominant de votre génie; et après en avoir essayé les facultés sur divers sujets de raisonnement, d'imagination, de sentiment, suivez avec constance le genre auquel vous êtes le plus propre, et vers lequel la nature elle-même vous attire; mais ne craignez point de vous rendre indigent et trivial en suivant les routes battues. Un orateur fécond découvre toujours de nouveaux trésors dans une morale confrontée avec l'ensemble de la religion, et développée par la connoissance du monde et des hommes.

Eh! pourquoi hésiteriez-vous de travailler sous de nouveaux rapports des matières qui ont été déjà traitées avec succès? Seroit-ce parce que nos grands maîtres s'étant emparés de leurs beautés les plus frappantes, et ayant moissonné ce terrain vierge dans la première abondance du défrichement, ils en auroient assez épuisé la fécondité, pour vous réduire à ne pouvoir plus que glaner humblement à leur suite? Cultivez avec la même ardeur les champs qui les ont enrichis, et vous leur rendrez cette fertilité primitive. Autant vaut l'orateur, autant vaudra le sujet. Soyez de bonne foi : si vous ne connoissiez point ces plans lumineux, ces idées originales, ces tableaux touchants, ces rappro-

chements sublimes, que vous admirez dans leurs écrits avec tant de justice, les auriez-vous conçus de vous-mêmes? La supériorité des modèles doit enflammer le génie, au lieu de décourager l'émulation. Si Bossuet, Bourdaloue, Massillon, revenoient sur la terre, pensez-vous que leur talent créateur, embarrassé par leurs premiers chefs-d'œuvre, ne sût pas en enfanter de nouveaux, et que ces immortels orateurs ne parvinssent point encore aujourd'hui à égaler leurs plus imposants titres de gloire? Du génie, du travail et du zèle! et les sujets qui paroissent épuisés recevront de vos méditations une nouvelle vie; et l'orateur qui saura être original en imitant ces écrivains inventeurs, renouvellera leurs prodiges en partageant leurs triomphes.

L'apologie de la religion ouvre un champ vaste et fertile à l'éloquence sacrée. C'est un genre en quelque sorte nouveau dont Massillon a su enrichir son Grand Carême, par ses deux chefs-d'œuvre *sur la vérité de la religion* et *sur la certitude d'un avenir*. Mais les jeunes orateurs ne doivent point débuter par de pareils sujets, réservés à la plénitude de l'instruction et à la maturité du talent. Si les sermons ne portoient pas la lumière et la conviction dans tous les esprits, ils pourroient y affoiblir les fonde-

ments de la foi. On ne doit jamais se permettre aucun raisonnement foible, aucune solution vacillante des difficultés qu'on se propose à soi-même, de peur que l'auditeur ne retînt beaucoup mieux l'objection que la réponse. Bannissez aussi de ces discussions publiques la sécheresse de l'argumentation, pour y substituer l'éloquence du raisonnement. Ne mésalliez jamais votre ministère apostolique avec l'étalage d'une érudition aussi ambitieuse que facile à compiler, et avec ces abstractions métaphysiques inaccessibles à l'intelligence commune, et même à la perspicacité des auditeurs les plus instruits, durant le cours rapide du débit oratoire. C'est surtout avec les armes de la charité que vous devez défendre la vérité dans nos temples, en vous interdisant sévèrement les diatribes et les injures contre des adversaires qu'on n'a jamais besoin d'outrager, quand on sait les combattre.

La manière la plus triomphante de défendre la religion en chaire, consiste surtout à bien attaquer l'incrédulité, en l'environnant sans cesse des contradictions, des inconséquences, des absurdités, de l'immoralité, des désastres publics et personnels, inséparables de ses vains systèmes. Cependant quand les réfutations sont courtes et frappantes, elles donnent beaucoup de relief aux victoires accumulées du discours.

Je vais en présenter un bel exemple, qui produiroit un très grand effet dans la bouche d'un orateur sacré; je le tire de l'admirable explication du troisième chapitre d'Isaïe, par le pieux et savant père Berthier, qui, en commentant ce prophète et les psaumes de David, s'est montré le premier écrivain ascétique du dernier siècle.

« L'histoire nous apprend que des nations « entières ont péri par ces abus, et peut-être « n'y a-t-il aucun des anciens empires qui n'ait « dû sa chute à tous ces principes destructeurs. « On faisoit illusion au peuple juif; on lui di- « soit que des nations idolâtres étoient floris- « santes, et qu'il pouvoit jouir des mêmes avan- « tages, en abandonnant le culte du vrai Dieu. « N'est-ce pas encore là le langage qu'on tient « tous les jours, et qu'on ose appuyer de so- « phismes dans des livres insidieux? On n'en- « treprend point de rappeler les absurdités de « l'idolâtrie; mais on tâche de persuader aux « peuples que la religion a causé des maux sans « nombre; que les ministres des autels ont tou- « jours abusé de leur ministère; qu'il n'y a point « de moyen plus sûr pour conserver la paix des « États, que de ramener les hommes à l'étude « de la philosophie; qu'il n'est jamais arrivé « que les athées ou les déistes aient troublé « l'ordre public; que le culte de la Divinité,

« et surtout la doctrine de l'Évangile, énerve « les esprits et détruit le ressort des passions, « sans lesquelles les hommes n'entreprennent « et n'exécutent rien de grand. En un mot, on « prétend ouvrir aux peuples la route du bon- « heur, en leur enlevant la foi d'une vie future, « la crainte d'un Dieu vengeur, le respect pour « la religion que nous ont transmis nos pères.

« O hommes! puis-je m'écrier avec le pro- « phète, *on vous trompe*, on vous séduit par « ces discours aussi artificieux que frivoles : il « ne s'agit pas ici de montrer le vice de ces « raisonnements : on les a réfutés cent fois. Je « me contente de dire qu'il n'y a jamais eu de « république d'athées, parce que la raison a « toujours démontré aux hommes la nécessité « de reconnoître un Être suprême; que s'il « pouvoit exister une pareille république, elle « seroit bientôt corrompue par les principes « qu'on y admettroit, et par l'insuffisance des « lois qu'on prétendroit y établir; qu'il y a eu « peut-être quelques hommes sans religion, « que le tempérament, la vanité, la crainte, « la nécessité, ont retenus dans les bornes d'une « sorte de sagesse purement humaine; encore « auroit-il fallu examiner de près les détails de « leur vie, pour bien juger de cette prétendue « sagesse : mais en portant même de ce petit

« nombre le jugement le plus avantageux,
« on ne pourroit espérer la même modération
« de tout le genre humain qu'on supposeroit
« tombé dans l'athéisme; puisque les passions
« livrées à elles-mêmes, le cri de l'amour-pro-
« pre non réprimé par la conscience, la soif de
« l'intérêt toujours renaissante et dégagée de
« toute crainte intérieure, l'emporteroient en
« mille occasions sur les principes spéculatifs
« de la philosophie. Il seroit aisé d'ailleurs de
« faire voir que les crimes qu'on impute à la re-
« ligion ne sont nullement son ouvrage; je
« n'aurois qu'à consulter ses livres, ses ensei-
« gnements, ses décisions authentiques. Tous
« ces monuments portent à la paix, à la cha-
« rité, à la patience, à l'obéissance, au pardon
« des injures, à tous les devoirs envers la pa-
« trie, et au zèle le plus ardent pour la servir.
« Je dirois que la foi d'une vie future rend les
« hommes humbles dans la prospérité, tran-
« quilles dans les revers, toujours prêts à sacri-
« fier leurs intérêts pour maintenir l'ordre pu-
« blic. J'opposerois aux censures calomnieuses
« des incrédules, la multitude innombrable de
« bienfaits que l'esprit de piété a répandus sur
« le genre humain, l'histoire des actions hé-
« roïques d'une infinité de chrétiens dans tous
« les siècles, la sagesse admirable qui règne

« dans toute la législation évangélique. J'obser-
« verois qu'une loi qui commande au cœur doit « l'emporter, au jugement de tous les sages, sur « toutes les institutions humaines qui ne peu-« vent régler que la conduite extérieure des « hommes; que l'Évangile seul, avec ses pro-« messes, peut consoler les malheureux, dont « le nombre est toujours le plus grand parmi les « habitants de la terre; et qu'enfin il est absurde « et pernicieux d'ôter aux hommes un moyen « de devenir foncièrement et radicalement meil-« leurs qu'ils ne sont; moyen d'ailleurs qui ap-« puie les lois extérieures, et en recommande « l'observation. Quand même ces lois pourroient « absolument et dans tous les cas suffire pour « maintenir la probité et la sûreté dans le monde, « ce qui est faux dans la généralité, il faudroit « encore recevoir la loi évangélique, parce que, « dans un si grand intérêt, il vaut mieux avoir « deux principes réprimants, deux freins qui « concourent ensemble au même but, que de « n'en établir qu'un seul. La vérité de cette as-« sertion se présente d'elle-même. »

XXII.

Des causes de la décadence de la chaire.

On ne sauroit rappeler les immortels monuments et l'excellent genre de nos orateurs clas-

siques de la chaire, sans avouer et sans déplorer les erreurs de goût qui, à la suite du grand siècle, ont sensiblement diminué parmi nous l'éclat de l'éloquence. J'aurois trop d'avantages, si, généralisant ici la question sous tous les rapports de l'art oratoire, je mettois en parallèle avec nos grands hommes de cette première époque, Fontenelle, La Motte, Marivaux et d'Aguesseau lui-même, qui furent de très beaux esprits, mais qui ne parvinrent jamais à se montrer véritablement éloquents. On ne peut refuser sans doute un tribut particulier d'admiration à la couleur et à la chaleur du style de J. J. Rousseau, qui, malgré ses contradictions et ses paradoxes, s'est élevé de nos jours à la plus haute éloquence; on ne le contestera pas non plus aux magnifiques pages de Buffon, dont l'imagination pittoresque, mais trop éprise de l'amour des systèmes, signale beaucoup plus en lui un poëte qu'un orateur, excepté néanmoins dans la neuve et très belle conception qui lui montre partout l'homme, au milieu de l'univers, comme le roi de la nature. Mais en me renfermant dans le genre sacré, je ne puis me dissimuler que depuis nos étonnants et éternels modèles du dix-septième siècle, l'éloquence est tristement déchue parmi nous dans la chaire, qui étoit son plus beau et presque son unique domaine. Il n'est

pas difficile d'en indiquer les diverses causes, dont l'action réunie devoit être et a été si funeste.

Outre l'affoiblissement toujours croissant des principes religieux, affoiblissement qui n'a cessé de refroidir depuis la régence, avec l'intérêt du public, l'émulation des prédicateurs, et l'enthousiasme que leur inspiroient à la fois leur art et leur ministère; outre les fatales contestations du jansénisme qui ont éloigné de cette carrière des talents supérieurs, en favorisant par nos débats les progrès si déplorables de l'irréligion; outre la privation presqu'absolue des grands et nombreux encouragements qui avoient appelé et exalté les orateurs du premier ordre dans cette route, sous un gouvernement créateur qui faisoit naître de grands hommes dans chaque genre, en les mettant tous à leur place; outre ces différences de temps et ces causes de décadence que je suis forcé de reconnoître, j'avoue encore que la nature, qui est une autre puissance avec laquelle il faut compter, puisqu'en dernière analyse elle règle tout; j'avoue, dis-je, avec regret, qu'en accordant des talents très distingués aux principaux successeurs des oracles de la chaire, cette même nature ne s'est pourtant pas montrée aussi prodigue de ses faveurs envers la nouvelle génération qui les a remplacés, et qu'elle ne me paroît pas les avoir

dotés, à un si haut degré, des plus heureux dons du génie (1).

Si cette infériorité de moyens est incontestable, comme je le crois, elle ne suffit que trop pour expliquer la décadence de la chaire, qu'elle rendoit inévitable. Il faut pourtant y ajouter que les prédicateurs célèbres du dix-huitième siècle, qu'on ne doit jamais comparer à leurs prédécesseurs, mais dont la plupart étoient nés avec assez de sagacité et de justesse d'esprit pour pouvoir se distinguer dans une autre car-

---

(1) Dans son *Siècle de Louis XIV*, chapitre 32, intitulé *des Beaux-Arts*, Voltaire reconnoît formellement cette décadence de nos orateurs sacrés ainsi que de tous nos autres écrivains, à la même époque. Il l'attribue uniquement à l'épuisement de chaque genre traité avec succès par des hommes de génie, et il fait de cette dégénération une espèce de loi de la nature. « L'éloquence « de la chaire, dit-il, et *surtout celle des oraisons fu-« nèbres*, sont dans le même cas (d'épuisement). Les « vérités morales une fois annoncées avec éloquence, « les tableaux des misères et des foiblesses humaines, « des vanités de la grandeur, des ravages de la mort, « étant faits par des mains habiles, tout cela devient « lieu commun. On est réduit à imiter ou à s'égarer... « Ainsi donc le génie n'a qu'un siècle, après quoi IL « FAUT QU'IL DÉGÉNÈRE. » Il ajoute que *vers le temps de « la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer*. C'est parler de la nature en poëte et non pas en méta-

rière littéraire, se mirent encore par leur propre faute dans l'impossibilité la plus manifeste de les égaler. En effet, ils n'eurent malheureusement plus en partage ce goût du beau, ce goût simple, naturel, mâle et sain, ce bon goût de l'antiquité, pour laquelle la vraie beauté étoit la force, et qui n'accordoit que du dédain ou du mépris, soit au style guindé, tendu, épigrammatique, où chaque phrase (car on ne peut pas dire chaque période) montre l'ambitieuse recherche d'un trait fin et brillant, soit au tourment que se

---

physicien. Je ne crois nullement que les dons du génie épuisent la nature, qu'ils lui coûtent même le moindre effort, et qu'elle ait besoin de repos pour les reproduire. Je crois encore moins que le génie soit ainsi condamné par la nature à dégénérer après un siècle de gloire. Je ne crois pas non plus que les vérités morales, qu'un orateur peut traiter sous tant d'innombrables rapports, partagent l'épuisement très réel des combinaisons dramatiques, quand les tableaux ont *été faits par des mains habiles*. Enfin il me semble que la composition des oraisons funèbres *surtout*, bien loin d'être la partie de l'éloquence sacrée la plus prompte à s'épuiser, comme Voltaire le prétend, est au contraire, par la diversité des caractères, des talents, des intérêts, des états, des relations, des événements et des circonstances, le plus inépuisable des genres oratoires, celui de tous qu'il est le plus facile de varier, et par conséquent de rajeunir en chaire.

donne un rhéteur pour exprimer avec emphase et prétention des idées subtiles, fausses, vagues ou communes. Journellement répandus dans la société, où l'on peut devoir sa fortune à *cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile* (1), mais où le talent ne gagne rien pour sa gloire, ils ne firent plus une étude aussi approfondie de la religion, de l'ancienne et savante littérature; distraits par d'autres travaux ou par d'autres fonctions, ils ne se consacrèrent plus si exclusivement à un genre et à un ministère qui exigent, au moins pendant les dix premières années, l'entière application de l'orateur qui veut s'y dévouer. Des différences si déplorables durent donc les rejeter à une distance encore plus grande de leurs modèles.

Mais quand on a levé l'appareil d'une plaie, il faut la sonder dans toute sa profondeur. Disons donc ici la vérité tout entière. Non-seulement ce beau ministère est ainsi déchu dans notre siècle de sa première splendeur; mais encore il me semble évident, pour tout juge impartial qui a bien étudié cette période littéraire, que nos nouveaux orateurs sont aussi restés au-dessous d'eux-mêmes : je veux dire au-dessous

---

(1) Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, catalogue des écrivains, art. de Valincourt.

des talents que leur avoit départis la nature, et qui leur eussent assuré une tout autre renommée, si, *connoissant mieux les dons du ciel*, ils avoient su ou voulu en faire usage. C'est une vérité d'autant plus importante à développer, qu'aucun critique ne l'ayant aperçue jusqu'à présent, on sera peut-être surpris de la singulière époque et de l'étrange cause que je vais assigner à la décadence de la chaire.

XXIII.

Du Petit Carême de Massillon.

Je crois donc en découvrir la véritable origine dans la dernière station prêchée à la cour, avec un applaudissement universel, par l'admirable Massillon, qui devint à son insu le premier moteur de cette funeste révolution, contre la double autorité de sa doctrine et de son exemple.

En effet, après avoir mis en sûreté son genre d'éloquence et sa gloire personnelle, par son Grand Carême, son Avent, et surtout par ses Conférences ecclésiastiques (1), riches collec-

---

(1) En composant ces magnifiques Conférences *sur les Devoirs ecclésiastiques,* l'immortel évêque de Clermont a ouvert parmi nous une nouvelle et superbe route à l'éloquence sacrée. Ses discours sont incomparablement plus originaux et plus riches en idées neuves et lumineu-

tions de chefs-d'œuvre qui dureront autant que notre langue, et contribueront à la perpétuer, Massillon, à peine nommé sous la régence à l'évêché de Clermont, fut invité à prêcher, en 1718, dans la chapelle du palais des Tuileries, en présence de Louis XV, âgé de huit ans, les premiers sermons que ce prince ait entendus. L'âge du roi fit réduire cette station à une simple dominicale, que le régent suivit

---

ses que ses sermons. Ceux qu'il prononçoit tous les ans devant son clergé augmentoient sensiblement de force et d'éclat, d'année en année, durant tout le cours de son épiscopat. Aucun de nos orateurs, dont les ouvrages ont été livrés à l'impression, ne l'a encore suivi dans cette belle carrière. Son zèle épiscopal semble y avoir entièrement changé sa méthode, sa manière et même la nature de son talent. Ce n'est plus l'indulgence et l'onction, c'est l'austérité, c'est la vigueur, c'est l'énergie qui dominent dans ces conférences. Massillon prédicateur est doux et pathétique; mais Massillon évêque, beaucoup plus frappé des abus que son ministère lui découvre parmi ses coopérateurs, ne parle presque plus que le langage de l'autorité, de la douleur, de l'indignation, de la menace et du courroux. Ces discours, qui ne contiennent rien d'approprié au diocèse de Clermont, ne sont pas aussi travaillés que ceux qu'il avoit composés pour le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Néanmoins ils doivent être lus de préférence, et le seront avec beaucoup de fruit dans les retraites ecclésiastiques.

très exactement, et qui devint un spectacle nouveau que la religion et l'éloquence semblèrent donner alors aux derniers courtisans de Louis XIV, comme la clôture de ce beau règne.

Massillon, chargé d'une mission si délicate et si glorieuse, craignit que ses anciens sermons, tant admirés par l'ancienne cour, ne parussent trop longs, et même déjà trop ascétiques peut-être à un auditoire si étrangement changé depuis 1704, époque du dernier carême qu'il avoit prêché à Versailles (1). Il eut donc la condescendance, le talent et le courage de composer, avec la plus étonnante facilité, dans le court intervalle de trois ou quatre mois, ce *Petit Carême* absolument neuf, dans toute l'étendue du mot. L'effet extraordinaire qu'il produisit surpassa toutes ses espérances. L'abbé Fleury, confesseur du jeune roi, se vit appelé par le sort à porter aussitôt un jugement public sur ces mêmes

(1) Ce fut à la fin de ce carême, que Louis XIV dit publiquement au père Massillon : *J'ai entendu dans ma chapelle plusieurs prédicateurs dont j'ai été très satisfait ; mais en vous écoutant j'ai été mécontent de moi-même. Je veux vous entendre désormais tous les deux ans*. La jalousie et l'intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence ; et Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles durant les onze dernières années du règne de Louis le Grand.

discours dont tout le monde parloit alors, comme du plus beau triomphe qu'eût jamais obtenu l'éloquence. Toujours judicieux et vrai, jusque dans ses éloges, l'abbé Fleury sut louer ce grand orateur avec autant d'esprit et de grâce que de justesse et de mesure (1), de s'être mis si heureusement à la portée du jeune monarque, auquel on avoit déjà fait apprendre par cœur plusieurs des plus beaux morceaux de ces sermons. *Il semble*, lui dit-il, *que vous ayez voulu imiter le prophète Elisée qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'enfant, et qui, après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie.*

Cette séduisante innovation du *Petit Carême* eut en chaire et a même conservé à la lecture un succès prodigieux. L'éloquent évêque de Clermont devoit exciter un si vif enthousiasme par la nouveauté de cette création oratoire; par le charme et l'onction d'une éloquence paternelle; par l'habileté avec laquelle il se prévalut de l'innocence d'un enfant roi, que rien n'of-

(1) Dans la réponse qu'il fit, la même année, au discours de réception de Massillon à l'Académie Françoise, en qualité de directeur.

fense, parce qu'on ne peut lui reprocher aucun tort, et fit entendre à la cour, pour la première fois, les vérités les plus hardies, par une censure indirecte, et alors très applaudie, du règne précédent; surtout par le mérite éminent d'un style naturel et enchanteur, plein d'inventions heureuses et de la plus belle poésie des livres saints, sans être jamais trop chargé d'imagination; d'un style qui rappeloit souvent celui de Racine, apprécié si tard et à la même époque dans *Athalie;* d'un style, si je n'ose dire sublime, du moins vraiment oratoire, et dont le tissu dans le *Petit Carême*, mais beaucoup plus encore dans les grandes compositions de Massillon, fait admirer sans cesse une pureté de goût, une élégance continue, une brillante simplicité, une abondance, une variété de ton, enfin une magie de couleur et une richesse d'harmonie si ravissantes, ou plutôt si glorieusement uniques dans la prose françoise, que notre littérature ne nous offre rien de plus ressemblant à l'élocution pompeuse et magnifique de Cicéron.

En se rapprochant ainsi de l'âge ét du rang du jeune prince, qu'il ne perd jamais de vue dans tous ces discours, comme s'il ne prêchoit que pour lui seul, Massillon crut pouvoir écarter, sans aucun inconvénient, de ce cours

d'instructions particulières, les sujets ordinaires qu'il avoit traités auparavant dans la chaire avec une si éclatante supériorité. On lui fit un très grand mérite alors d'avoir ouvert un sentier nouveau, mais très dangereux, très borné, il faut en convenir, et surtout beaucoup moins riche, à l'éloquence sacrée; tandis que dans la vérité il lui fermoit, en quelque sorte, par le triomphe inouï de cette nouveauté, son ancienne et grande route, signalée par des monuments si durables de gloire. Il se renferma donc dans la condition, dans les devoirs, dans les dangers, dans les vertus et dans les foiblesses des grands. En se restreignant ainsi à ce coin de la morale, il épuisa dans un si petit espace l'intérêt et la substance de chaque sujet qu'il tâchoit de ramener avec beaucoup d'art à la religion, et fit ainsi dans la chaire chrétienne, du principal l'accessoire, et de l'accessoire le principal de chacun de ses discours; car je n'ose plus dire, de ses sermons.

Cette morale pleine de douceur et de sensibilité, sanctifiée à force d'esprit, mais presque purement humaine; ces tableaux pathétiques, non des besoins du pauvre, comme autrefois, mais de l'oppression et de la misère du peuple; ce ton courageux avec mesure, et réservé avec finesse; ces censures neuves de la cour, et

hardies avec les formes du respect ; ces tournures d'un courtisan qui sait voiler la vérité pour la rendre plus piquante ; cette liberté, cette doctrine, cette couleur philosophiques, présages et préludes de tant d'autres innovations toujours croissantes à la suite de la souveraineté transitoire du régent, qui sembloit faire un sacrifice, tandis qu'il croyoit peut-être faire une conquête, en compromettant les droits ou les intérêts du trône, excitèrent une telle explosion d'enthousiasme, ou plutôt une telle frénésie de mode et de vogue, que le *Petit Carême* s'est trouvé pendant un demi-siècle sur la toilette des femmes, sur le bureau de Voltaire, qui n'en soupçonnoit peut-être pas toutes les conséquences, mais qui n'a jamais loué aucun ouvrage de prose avec tant d'amour, enfin continuellement dans la bouche des parlements et des autres cours souveraines qui en empruntoient de grands lambeaux dans leurs remontrances, pour faire répéter par Massillon, devant le trône, avec l'autorité de la religion et la sanction des lois fondamentales, tout ce qu'ils n'osoient pas encore dire d'eux-mêmes à leur souverain.

Tant de gloire auroit, ce me semble, étrangement inquiété Massillon, s'il en eût été le témoin. Les gens du monde, étonnés de lire de

prétendus sermons avec tant de charme, et les gens de lettres qui étoient ravis de cette morale hardie, mais qui apprécioient bien mieux encore le grand talent de l'écrivain, ne cessoient de prôner et de recommander ce nouveau genre d'éloquence sacrée, en invitant les jeunes orateurs à prendre pour modèle le *Petit Carême*, qu'ils lisoient et goûtoient beaucoup plus que le Grand Carême du même auteur. Mais en se bornant même à ce genre de mérite littéraire, ils auroient dû observer pour l'intérêt du bon goût, que les amplifications, les redondances, le vide ou le retour fréquent des mêmes idées, les cadres communs et monotones des plans, les foibles développements trop souvent substitués aux mouvements de l'éloquence, mettent ce recueil tant vanté fort au-dessous des autres ouvrages de Massillon.

Cependant, malgré l'infériorité oratoire du *Petit Carême* comparé aux Stations de Massillon, cet ouvrage vivra par le style; mais les orateurs sacrés ne le compteront jamais parmi les sermons du premier ordre qui ont assuré sa gloire. Il suffiroit d'en changer le titre pour en faire un beau livre, disons plus, un chef-d'œuvre de morale. Il ne manque presqu'à ces discours, pour réunir tous les suffrages, que de n'avoir pas été prononcés en chaire au nom

de la religion. Ils ont dû faire, et ils ont fait un honneur immortel à leur auteur comme écrivain, si l'on veut même, comme orateur et comme moraliste; mais ils ne peuvent pas être cités parmi les monuments de Massillon prédicateur. Oh! combien toutes ces consciences de courtisans, pendant les dissolutions de la régence, durent savoir gré à Massillon de n'avoir pas remué la lie infecte de leurs vices et de leurs débauches, de ne les traduire jamais au tribunal du souverain juge, et de pouvoir se distraire ainsi des remords, devant son ministère, par des applaudissements!

Massillon auroit pu s'apercevoir néanmoins de la révolution qu'il opéroit dans la chaire, par ses succès mêmes et par les moyens étranges auxquels il étoit obligé de recourir en dénaturant ouvertement sa mission. *Vos mœurs*, disoit-il (1), *donnent à la licence un air de noblesse et de bon goût. Dieu*, ajoutoit-il (2), *vous a fait naître avec plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des*

---

(1) Voyez, dans le volume du Petit Carême, le discours sur les vices et les vertus des grands.

(2) Même discours.

mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu; cette politesse qui adoucit l'humeur; cette dignité qui retient les saillies du tempérament; cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grâce. Enfin, poursuit-il, dans un autre discours du même volume (1), *il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme; ce noble respect pour votre Dieu; ce fonds solide de foi et de religion; cette exactitude* DE SI BON GOUT *aux devoirs essentiels du christianisme; cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens; cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison: qui peut vous dispenser de l'avoir, et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé?*

Comment tous ces moyens de rhéteur, si déplacés dans la bouche d'un ministre de l'Évangile; comment une morale ainsi fondée sur *le bon goût*; comment enfin un pareil langage

(1) Discours prononcé à une bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat.

et de pareils expédients, auxquels l'éloquence de Massillon se voyoit réduite en traitant des sujets si nouveaux dans la chaire chrétienne, n'avertissoient-ils pas un esprit si supérieur qu'il sortoit des voies de son ministère, et qu'il se mettoit, par cette excursion, hors des limites de la doctrine évangélique?

XXIV.

Des prédicateurs célèbres depuis Massillon.

Après le succès si contagieux du *Petit Carême*, la nouvelle génération d'orateurs qui succédèrent à Massillon, fortement entraînée vers un si dangereux écueil par l'attrait de la gloire, suivit cette fatale impulsion de l'esprit public, en dirigeant ses discours vers les matières philosophiques. Tous ou presque tous les talents distingués en ce genre se précipitèrent à l'envi dans la même route, comme si chaque auditoire eût ressemblé à la cour d'un enfant roi. On agrandit bientôt outre mesure la carrière séduisante que Massillon venoit d'indiquer à l'éloquence, en la parcourant lui-même avec tant d'éclat; et une simple nouveauté de circonstance devint une véritable révolution dans le ministère évangélique. On oublia ainsi la règle si profonde et si lumineuse que Bossuet avoit accréditée d'abord par son exemple, et

qu'il avoit consacrée ensuite solennellement au nom de toute l'Église gallicane, en présence de l'assemblée générale du clergé, lorsqu'il dit dans la première partie de son sermon, pour ainsi dire, religieusement national, *sur l'unité de l'Église*, ces paroles à jamais mémorables : *On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme.*

Les grands sujets de cette belle et solide instruction chrétienne, si bien indiqués par l'Église dans l'ordre annuel et la distribution des Évangiles; ces sujets si importants, si féconds, si riches pour l'éloquence, et sans lesquels la morale dépourvue de l'appui d'une sanction divine, et déshéritée de l'autorité vengeresse d'un juge suprême, n'est plus qu'une théorie idéale et un système purement arbitraire qu'on adopte ou qu'on rejette à son gré; ces sujets magnifiques, dis-je, furent plus ou moins mis à l'écart par les orateurs chrétiens qui composèrent malheureusement avec ce mauvais goût, et qui, en s'égarant dans ces nouvelles régions, renoncèrent d'eux-mêmes aux plus grands avantages et aux droits les plus légitimes de leur ministère. Tout fut bientôt mêlé en ce genre, et dès-lors tout fut corrompu. On ne put sanc-

tifier la philosophie : on sécularisa, pour ainsi dire, la religion.

L'ancienne et belle manière des grands maîtres qui avoient créé une école si révérée et si illustre, fut remplacée par le bel-esprit, par le philosophisme, par le mauvais goût, par le jargon de la métaphysique, par la manie de réduire toute la morale à la bienfaisance, mot nouveau, dont on fit, pour ainsi dire, le sobriquet de la charité. On s'efforça de traiter philosophiquement les sujets chrétiens, et chrétiennement les sujets philosophiques, en les ralliant ou en les suspendant, le mieux qu'on put, à l'étendard de la religion.

On prêchoit alors, je m'en souviens avec douleur, sur les petites vertus, sur le demi-chrétien, sur le luxe, sur l'humeur, sur l'égoïsme, sur l'antipathie, sur l'amitié, sur l'amour paternel, sur la société conjugale, sur la pudeur, sur les vertus sociales, sur la compassion, sur les vertus domestiques, sur la dispensation des bienfaits, etc., etc., enfin sur la *sainte agriculture;* et on auroit pu suivre un carême entier des prédicateurs à la mode, sans entendre jamais parler des quatre fins de l'homme, du délai de la conversion, d'aucune homélie, d'aucun sacrement, d'aucun précepte du Décalogue, d'aucune loi de l'Église, d'aucun mystère et d'au-

sur un péché mortel. Bossuet lui-même, avec tout son génie, ne seroit jamais parvenu à faire un vrai et beau sermon chrétien sur de pareilles matières. Ces instructions étoient si bizarres, que lorsqu'on arrivoit après l'exorde pour assister à un sermon, je l'ai souvent éprouvé, il falloit attendre l'énonciation du second point pour deviner l'énigme, et connoître l'objet du discours qu'on entendoit. Ce fut après avoir subi le dégoût mortel d'un sermon de ce genre, que le grave et vénérable père de La Valette, général de l'Oratoire, interrogé sur le jugement qu'il portoit de l'esprit du prédicateur, répondit avec autant de goût que de raison : *Je ne sais s'il faut avoir beaucoup d'esprit pour composer un pareil discours; mais il me semble que c'est en montrer bien peu, et n'avoir aucun bon sens, que de le prêcher dans une église.*

A cette corruption du genre oratoire dans les chaires chrétiennes, on vit se joindre aussitôt un courage plus que hardi dans les diatribes très indiscrètes et très applaudies dont nos temples retentirent, contre les riches, contre les grands et contre toute espèce d'autorité. Ce n'étoit plus le langage du zèle : c'étoit l'amertume de la satire qui attaquoit ouvertement, sous l'égide de la religion, tout ce qui s'élevoit au-dessus du *bon peuple*. Le ton et l'accent de

la démocratie, vers laquelle tous les esprits tendoient depuis long-temps, se firent entendre d'abord dans la bouche des prédicateurs, dont les philosophes provoquoient, exaltoient et envioient le courage, comme un droit incontestable d'un ministère qui sembloit affranchi de la censure. On faisoit au souverain sa part, et elle n'étoit pas mince, dans chaque sermon qu'on prêchoit devant lui. Cette méthode étoit devenue un moyen infaillible de se populariser parmi les courtisans, dans la chaire de Versailles. On ne pouvoit concevoir cette insouciance de la foiblesse, cet aveuglement d'une cour entraînée par l'opinion, et qui se laissoit désigner, je dirois presque, insulter publiquement. C'est à ces premières déviations de l'éloquence sacrée, c'est à cette époque déplorable qu'il faut remonter pour découvrir toute l'influence de la révolution opérée dans la chaire par le *Petit Carême* de Massillon, qui, je le répète encore, en fut ainsi le premier auteur, sans le vouloir et même sans le soupçonner.

La grande majorité des prédicateurs qui parurent après Massillon fut donc emportée par le torrent; et la chaire descendit de sa haute région à une morale purement humaine, au langage de la détraction, je pourrois dire même, à la virulence de la satire. Il y eut sans doute

des exceptions, et même des exceptions honorables, que je n'ai pas besoin d'articuler : la voix publique m'en dispense. On doit s'interdire toute désignation dans l'éloge, quand on ne veut se permettre aucune personnalité dans le blâme. Mais il faut avouer qu'il ne s'établit guère de célébrité pour les orateurs sacrés, durant cette époque de décadence, que sous la nouvelle bannière philosophique. Aussi leur goût ne s'altéra-t-il pas moins alors que leur ministère. C'étoit de la philosophie, de l'économie politique, de la morale même, surtout de la métaphysique : c'étoit une élocution sèche, alambiquée ou poétique à l'excès; mais ce n'étoit plus l'Évangile, ce n'étoit plus de la véritable éloquence. Au lieu de tableaux oratoires, on faisoit des portraits. On écrivoit d'un style précieux, maniéré, énigmatique, sentencieux, enflé et surchargé de figures ou de mots techniques; mais quand ce style ne présentoit plus de si frappants caractères du mauvais goût, il tomboit dans la langueur d'une foiblesse extrême, sans coloris, sans idées, sans fermeté, sans liaison et sans verve; et les orateurs de cette école, dont il ne restera rien pour la postérité, au lieu d'imiter la marche rapide des grands maîtres de l'art, se traînoient avec effort, et n'entraînoient jamais leur auditoire. On peut leur

appliquer avec vérité ce qu'a dit le philosophe genevois, lorsqu'en parlant de la renaissance des lettres après la prise de Constantinople, époque où l'on vit transporter en Italie les débris de l'ancienne Grèce, ce détracteur éloquent des lettres observe que *je ne sais quel jargon scientifique, pire que l'ignorance, avoit tellement usurpé l'estime publique dans le quatorzième siècle, qu'il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.*

Les coryphées de ce nouveau genre d'éloquence étoient pourtant des hommes de beaucoup d'esprit : ils avoient même du talent, et ils auroient pu montrer un vrai talent, s'ils avoient voulu le subordonner à l'ancienne méthode. C'étoit l'étude, c'étoit la connoissance et l'amour du beau, c'étoit le bon goût de l'antiquité qui leur manquoit. Je dis le goût, en prenant ce mot dans son acception la plus générale : savoir, le double bon goût de l'éloquence et de la chaire. Ils seroient parvenus à s'assurer dans cette carrière même une mémoire honorable, si une fatale erreur de principes ne les eût pas séduits; si les coteries dominantes dans la littérature, et les bureaux d'esprit, ne les avoient point égarés par une admiration aveugle; s'ils avoient su démêler et consulter le véritable public de leur ministère, qui con-

servoit encore les bonnes traditions, les souvenirs instructifs, les mesures de comparaison, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, le *feu sacré* dans la capitale, à cette époque même où les partisans des innovations dans l'éloquence sacrée méconnoissoient son autorité et étouffoient sa voix. Il n'existoit en effet aucune ville en Europe, où les orateurs chrétiens fussent aussi bien jugés que par ce petit nombre d'anciens amateurs non moins distingués par leur goût que par leurs lumières, parfaitement instruits des livres saints et des principes de la religion. Il faut donc rendre justice à tous ces talents perdus, en regrettant l'usage qu'auroient pu en faire les prédicateurs pour l'Église et pour eux-mêmes : il faut les plaindre sans les méconnoître et sans les imiter : il faut avouer, dirai-je pour leur confusion ou pour leur gloire? qu'ils valoient mieux que leurs ouvrages; que leurs sermons furent la moindre portion de leur mérite littéraire, et que dans un genre moins élévé, leur esprit mieux dirigé leur eût assuré une plus belle renommée : enfin il faut placer des signaux sur les écueils où ils ont fait naufrage, pour en écarter les malheureux imitateurs qui seroient tentés de suivre la même route.

XXV.

Du père de Neuville, jésuite.

Je ne saurois résister ici à l'occasion d'arrêter un moment mes regards sur le plus remarquable et le plus célèbre prédicateur de cette époque, sur celui qu'on regardoit, je ne sais pourquoi, comme l'héritier de Massillon, avec lequel il n'avoit absolument rien de commun, et qui a joui, dans cette capitale, d'une vogue extraordinaire pendant quarante années consécutives. C'est du père de Neuville que je veux parler. On croyoit assez généralement alors, et peut-être n'étoit-ce pas sans quelque fondement, qu'il étoit né avec du génie. Je ne le contesterai point, pourvu qu'on avoue que ce n'étoit certainement pas celui de l'éloquence. Il connoissoit très bien la religion : il la voyoit même quelquefois en grand; et quoiqu'il nous ait laissé très maladroitement, comme un tour de force peut-être, un sermon peu digne de lui sur l'*Humeur*, il eut la sagesse et la gloire d'échapper à la contagion presque universelle, en traitant tous les anciens et vrais sujets de la chaire chrétienne. Il avoit de l'étendue, quelquefois même assez d'élévation dans l'esprit, des aperçus nouveaux, du trait et même de la précision, comme, par exemple, quand il dit

dans son oraison funèbre du cardinal de Fleury, où il fit un portrait ingénieux de la cour, que *les heureux n'y ont point d'amis, puisqu'il n'en reste point aux malheureux* : il montroit aussi de la clarté et quelque profondeur dans le raisonnement; mais c'est pour avoir eu trop la manie de l'esprit, qu'il n'a que de l'esprit, un esprit sautillant et discord, si l'on peut parler ainsi, et qui fatigue ses lecteurs par une superfétation de pléonasmes, autant que la rapidité étouffante de son débit et ses interminables énumérations suffoquoient son auditoire, auquel il ne laissoit pas le temps de respirer.

Ce n'est donc plus ici un mauvais genre de sermons : c'est un mauvais genre d'éloquence, le genre déchu de Pline et de Sénèque. Le père de Neuville a beaucoup d'idées de détail qui se croisent et se supplantent pour ainsi dire; mais il n'a point de verve, point de ces jets d'éloquence qui donnent de l'unité, de la suite, de la véhémence et de la grandeur au discours; et en admirant de bon cœur son singulier talent, je regrette qu'il ne l'ait pas mieux réglé et mieux employé. Je suis ébloui de ses saillies; je n'en suis jamais frappé. Son imagination s'évapore en éclairs qui ne sont suivis d'aucun tonnerre. C'est précisément le contraire de Bridaine. Rien ne m'inspire dans la lecture de ses

sermons, et je n'en retiens presque rien quand j'ai fermé le livre. Il ne profite pas assez de l'Écriture sainte pour y trouver des traits historiques, des comparaisons lumineuses, ou des passages féconds, dont il devroit former le cadre de ses tableaux et le point central de son éloquence. Il manque totalement d'onction : il ne descend jamais dans son propre cœur, ni par conséquent dans le mien. Ses discours sont dans le genre oratoire, ce que seroit en musique un récitatif continu, sans qu'aucun air saillant, aucun chant en parties vinssent jamais le varier et l'enrichir. Le style lâche et diffus du père de Neuville ne présente, en quelque sorte, à mon esprit, dans son insipide monotonie, que la fluidité et l'uniformité mécanique d'un robinet d'eau tiède.

Son imagination brillante et enluminée, mais inquiète et vagabonde, ne sait ni se borner ni s'arrêter, ne suit aucune veine abondante, ne file aucune idée, en réunit souvent d'hétérogènes très étrangères à son sujet; et il montre malheureusement avec affectation cette recherche puérile d'antithèses symétriques qui dénote toujours dans un orateur la privation absolue du vrai talent. Il laisse quelquefois ses phrases en l'air, suspendues aux premiers mots qui les avoient commencées, et au milieu desquelles on le voit en esquisser d'autres qu'il ne finit pas.

Il l'emporte peut-être sur Diderot lui-même dans ses drames, par la multiplicité et l'abus des points mis en ligne, avec lesquels il croit sans doute se donner l'air d'un penseur profond, tandis qu'il ne montre qu'un esprit creux, en terminant ainsi, c'est-à-dire, en ne terminant point du tout plusieurs de ses périodes dans presque toutes les pages de ses discours. Son esprit promet toujours : il cherche, et ne trouve presque jamais. Il s'élance, et revient aussitôt sur ses pas, comme un voyageur qui ne connoît point sa route. On regrette sans cesse qu'il ne se fixe point sur la même ligne. Au lieu d'isoler et de creuser une belle et féconde conception oratoire qu'il a eu le bonheur de saisir et qui le rendroit éloquent, s'il savoit la développer, il la jette pour ainsi dire en ébauche dans une exclamation sans songer à l'approfondir ; et son esprit, éparpillé dans une stérile abondance de paroles, fait ainsi divaguer et avorter son malheureux génie énervé et appauvri par toutes les idées accessoires qui viennent se présenter à sa plume. Sa languissante et incurable facilité n'est trop souvent que le luxe ambitieux d'un rhéteur trop chargé de synonymes et d'épithètes. On se souvient encore que son action oratoire, parfaitement assortie à sa loquacité, se réduisoit à la seule rapidité du débit. Cette

récitation précipitée, et ses fréquentes énumérations, produisoient à peu près le même effet que la lecture à haute voix d'un vocabulaire sans liaisons et sans suite; et l'on disoit communément que ses sermons paroissoient des déclamations improvisées, comme le monologue habituel de sa conversation ressembloit à la récitation d'un discours appris de mémoire. Il passoit dans ses sociétés, dont il étoit beaucoup trop l'idole, pour l'un des hommes de France qui avoient le plus d'esprit; mais cette réputation, qui n'a pu lui survivre, ne devoit même alors exciter l'envie d'aucun bon esprit.

Les nombreux imitateurs du père de Neuville, n'ayant pas ses beautés, ont, selon l'usage, renchéri sur ses défauts; et en voyant l'école qu'il avoit formée, il ne dut pas se glorifier d'une pareille postérité. Il mâche très souvent à vide : il est tellement verbeux, qu'on pourroit retrancher presque la moitié des termes dont se compose sa diction, non-seulement sans qu'il y perdît rien, mais encore sans qu'une telle suppression y fût sensible, et y laissât le moindre vide ou du moins la moindre obscurité. Il mérite donc qu'on lui applique ce que disoit Denys d'Halicarnasse à l'un des poëtes dramatiques de son temps, qui lui demandoit son sentiment sur l'une de ses tragédies qu'il venoit

de voir représenter : *Excusez-moi*, lui répondit-il, *je ne saurois vous en rien dire. Il y avoit trop de mots : je n'ai pu la voir.*

Cependant le père de Neuville a montré quelquefois un beau talent pour la chaire. Je me plais à pouvoir en citer ici deux exemples : je tire le premier de son panégyrique de saint Jean-de-la-Croix, qui fut son premier et peut-être son meilleur ouvrage. Il le composa en professant la rhétorique à Orléans. L'orateur, embarrassé par son état de religieux, pour ne blesser aucune des deux familles du Carmel entre lesquelles la réforme de sainte Thérèse, propagée par saint Jean-de-la-Croix, excita des dissensions très vives, avant qu'elle attirât les plus cruelles persécutions aux réformateurs, sut éviter cet écueil avec un art et un bonheur infini. C'est beaucoup plus que de l'adresse oratoire : c'est un usage admirable de l'Écriture : c'est la véritable éloquence du genre et de la circonstance. « Saint Jean-de-la-Croix, dit-il, ne « fut pas seulement l'auteur de cette entrepri- « se, il en fut la victime.... Ne demanderons- « nous point ici ce que demandèrent les disci- « ples en voyant l'aveugle-né? *Quis peccavit, hic « aut parentes ejus?* (JOAN. c. 9, v. 2.) Quelle « est la cause de cette disgrâce? le péché du « fils ou le péché du père? Pouvons-nous louer

« celui qui souffre la persécution, sans con-
« damner ceux qui le persécutent? Son inno-
« cence ne feroit-elle pas leur crime? ou peut-
« il n'être point coupable, s'ils ne le sont pas
« eux-mêmes? *Quis peccavit, hic aut parentes*
« *ejus?* J'ose répondre ce que le Sauveur ré-
« pondit : *Neque hic peccavit, neque parentes*
« *ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.*
« (Ibid. v. 3.) Admirons la fermeté qui résiste
« à la violence de l'orage, n'accusons pas la
« main qui l'excite. Dieu se plaît quelquefois à
« conduire les saints par des voies extraordi-
« naires; et en les exceptant de la loi commu-
« ne, il leur fait entendre ses volontés par lui-
« même, tandis que les hommes, pour qui les
« secrets arrangements de la Providence sont
« des mystères impénétrables, agissent selon les
« règles de la prudence ordinaire. De là il ar-
« rive que ce qui, aux yeux de Dieu, n'est que
« zèle et vertu, paroît à la raison humaine ca-
« price et entêtement, jusqu'au moment où
« Dieu vient justifier ses élus, et mettre le
« sceau de l'inspiration divine à leurs entre-
« prises : *Neque hic peccavit, neque parentes*
« *ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* »

Le second exemple que je vais extraire du père de Neuville est encore plus beau, et il offre même beaucoup moins de traces de la mau-

vaise manière et des défauts qu'on peut lui reprocher. Je le tire de son sermon sur le péché mortel. Le père de Neuville se propose de peindre toute l'horreur de Dieu pour le péché. Voici comment il s'y prend : « Voulez-vous savoir, dit-« il, combien Dieu déteste le péché ? Voyez l'en-« fer. Il ne me reste rien à dire. Je me trompe : « je n'ai rien dit. L'enfer, tout affreux qu'il est, « n'exprime pas encore assez combien Dieu est « irrité par le péché... Ces hommes que Dieu « accable du poids de sa colère, et qu'il en ac-« cablera toujours, ah ! je les vois tous trempés, « tous baignés du sang de Jésus-Christ. Mes frè-« res, renonçons à notre foi, ou ne regardons « plus le péché qu'avec horreur et exécration. « Un Dieu qui meurt pour sauver les hommes, « qui réprouve ensuite ces mêmes hommes qu'il « aima jusqu'à mourir pour leur salut ! O pé-« ché ! quel est donc ton funeste pouvoir d'ar-« racher ainsi du sein de Dieu ces enfants ob-« jets d'un amour aussi tendre ; d'effacer le « sceau de leur adoption ; de leur imprimer le « caractère d'une réprobation éternelle ; d'en « faire aux yeux de leur père, et quel père ! « un objet d'anathème et de vengeance im-« mortelle ! Non, ce n'est point dans les arrêts « d'un juge équitable, c'est dans les fureurs « d'un père irrité, qui s'arme contre son pro-

« pre sang, qu'il faut aller puiser la juste
« idée d'un crime pour savoir combien Dieu
« déteste le péché; souvenez-vous combien
« Dieu a aimé le pécheur. Jésus-Christ sur la
« croix, le pécheur dans l'enfer, réunissons le
« contraste de ces deux étonnants spectacles;
« appliquons-nous à les étudier, à les creuser,
« à les approfondir. Ne craignons point d'en
« être troublés, consternés; ne craignons que
« de n'en être point assez touchés..... Jésus-
« Christ fut sur la croix; le pécheur est dans
« l'enfer; ah! mes chers auditeurs, après vous
« avoir mis devant les yeux un spectacle qui
« parle avec plus de force et d'énergie que ne
« parleroit toute l'éloquence des prophètes et
« des apôtres, ce n'est plus que par un silence
« plein d'étonnement et de douleur, qu'il con-
« vient de vous reprocher les égarements de
« votre conduite.... Qu'est-ce donc que le pé-
« ché! Dieu seul peut le savoir parfaitement;
« par conséquent Dieu seul peut me l'appren-
« dre. Oserois-je interroger le Très-Haut? il a
« prévenu mes désirs. J'entends retentir la voix
« foudroyante de la religion, dépositaire de ses
« oracles; elle lève, elle déchire le voile; elle
« m'annonce, elle me montre qu'il en a coûté le
« sang d'un Dieu pour expier le péché, et que
« pour le punir il y a un enfer! »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer ici au lecteur qui admire ces beaux morceaux, que ce fut la mine inépuisable des livres saints et de la sublime doctrine de la religion qui fournit ces trésors au père de Neuville. Le succès extraordinaire et constamment soutenu de son sermon sur le péché, dut l'avertir que c'est uniquement dans cette source qu'il faut chercher la haute éloquence de la chaire. Si nous pouvons espérer encore des orateurs sacrés du premier ordre, ce sera donc dans cette belle et unique route qui, en les ramenant aux grands sujets chrétiens, élèvera leurs talents aux mêmes triomphes oratoires. Il faut l'avouer de bonne foi : celui du père de Neuville ne se trouve nulle part en harmonie avec ce magnifique rapprochement qui lui fit tant d'honneur. Aussi une conception si heureuse ne lui appartenoit-elle point. On la voit déposée très clairement dans l'un des meilleurs ouvrages de Port-Royal, où l'on n'auroit jamais soupçonné un jésuite d'aller chercher ses emprunts oratoires : voici ce que dit Nicole dans ses réflexions toujours justes, quelquefois neuves et profondes, sur les épîtres et les évangiles (1) :

---

(1) *Troisième paragraphe pour l'explication de l'Évangile, parabole de la Samaritaine.*

« Le péché est si horrible, que Dieu dont les « jugements sont toujours pleins de justice, et « qui les tempère même par sa miséricorde, « voulant le punir, ne trouve point de peine qui « lui soit proportionnée que l'enfer, c'est-à-dire, « une peine éternelle dans sa durée et incon- « cevable dans son intensité; et que, voulant « ensuite le pardonner, il n'en accorde la ré- « mission qu'en obligeant son propre fils de mou- « rir sur une croix, pour réparer l'outrage que « le péché a fait à sa sainteté, la confusion et « la difformité qu'il a causées dans le monde. « C'est par ces deux terribles jugements de Dieu, « l'enfer et la croix, que nous pouvons nous « former quelque idée de l'énormité que Dieu « trouve dans le péché, et par là nous pouvons « aussi juger de l'excès de l'aveuglement de « l'homme. »

La pensée est évidemment et même oratoirement de Nicole : Neuville, en l'amplifiant, n'y ajoute guère que des phrases faciles à cadencer. Un véritable orateur qui auroit développé un germe si fécond, en auroit pu former un tableau beaucoup plus éloquent par l'onction ou la terreur des sentiments, et par la richesse des images.

Je n'ose me permettre plus de détails et plus de censures sur une époque si récente. Voilà

les résultats des productions et des succès de la chaire depuis près d'un siècle. Je ne dois pas pousser plus loin la comparaison entre nos orateurs. *La postérité*, dit Tacite, *mettra chacun à sa place* (1).

XXVI.

De la justice du dix-huitième siècle envers les orateurs et les écrivains du siècle précédent.

Mais en généralisant ce parallèle et en l'étendant à tous les genres de la littérature, question sur laquelle je me crois d'autant plus dispensé de développer mon opinion, que toutes les pages de cet écrit doivent l'expliquer assez nettement, j'ose avancer que nous avons incontestablement surpassé tous les écrivains du siècle de Louis XIV, dans un point remarquable de prééminence; et je me glorifie de pouvoir proclamer ici notre respectueuse supériorité : c'est par l'admiration franche et éclairée que nous décernons à leurs ouvrages, infiniment mieux appréciés aujourd'hui qu'ils ne l'étoient de leur temps : c'est par l'étude beaucoup plus impartiale et plus savante que nous avons faite des créations et des combinaisons de leurs génies, et surtout des beautés simples et ravis-

(1) *Suum cuique decus posteritas rependet.* Tacite.

santes de leur style, genre de mérite que nous avons incomparablement mieux analysé, mieux jugé, mieux senti : c'est par le concert d'acclamations et d'enthousiasme que nous inspire cet examen plus raisonné et plus approfondi, et avec lequel nous ne cessons de préconiser dans l'éloge de tous ces grands hommes, le suprême talent d'écrire. Bossuet, Corneille, Racine, Massillon, Fénélon, Molière, La Fontaine, La Bruyère et Boileau, n'avoient jamais obtenu durant leur vie cet hommage, disons mieux, ce culte du talent, et ne s'étoient jamais rendu entr'eux (1) cette justice éclatante et unanime,

(1) Entr'autres preuves que je pourrois donner du peu de justice contemporaine que se rendoient réciproquement nos grands écrivains du dix-septième siècle, il me suffira d'extraire de la correspondance intime de Boileau avec Brossette, la lettre suivante écrite à Brossette par ce même Despréaux, le 20 novembre 1699.

« Vous m'avez fait un fort grand plaisir en m'envoyant « le Télémaque de M. de Cambrai. Je l'avois pourtant « *déjà lu*. Il y a *de l'agrément dans ce livre*, et une imita- « tion de l'Odyssée que *j'approuve fort*. L'avidité avec « laquelle on le lit, fait bien voir que si on traduisoit « Homère *en beaux mots*, il feroit l'effet qu'il doit faire, « et qu'il a toujours fait. Je souhaiterois que M. de Cam- « brai eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, « et que sa morale fût répandue dans son ouvrage un peu

que notre génération se plaît à leur prodiguer avec tous les transports et tout l'orgueil de l'amour de la patrie. Si nous nous dégoûtions jamais de leurs ouvrages, qui font tant d'honneur à notre nation, nous rétrograderions aussitôt vers la barbarie. Mais tant que la France saura mettre ainsi à leur place tous ces génies im-

---

« plus imperceptiblement et avec plus d'art. Homère *est* « *plus instructif que lui;* mais ses instructions ne pa- « roissent point préceptes, et résultent de l'action du « *roman* plutôt que des discours qu'on y étale. Ulysse « par ce qu'il fait nous enseigne mieux ce qu'il faut « faire, *que par tout ce que lui* ni Minerve disent. *La* « *vérité est pourtant* que le Mentor du Télémaque *dit* « *de fort bonnes choses, quoiqu'un peu hardies,* et qu'en- « fin M. de Cambrai me paroît beaucoup meilleur poëte « que théologien; de sorte que si par son livre des « *Maximes des Saints,* il me semble très peu compa- « rable à saint Augustin, *je le trouve par son roman di-* « *gne d'être mis en parallèle avec Héliodore,* évêque de « Tydéa en Thessalie, auteur du roman des Amours de « Théagène et de Chariclée, lequel vivoit sous le règne « de Théodose le Grand. Je doute néanmoins que M. de « Fénélon fût d'humeur, comme ce dernier, à quitter « sa mitre pour son *roman.* Aussi vraisemblablement le « revenu de l'évêque Héliodore n'approchoit guère du « revenu de l'archevêque de Cambrai. Mais je vous en- « tretiens là de choses peu nécessaires. Trouvez bon « que je ne vous en dise pas davantage, et pardonnez

mortels, tant qu'elle se montrera si digne par son admiration d'avoir produit leurs chefs-d'œuvre, elle conservera le vrai goût, elle formera les talents naissants à la bonne école, elle jouira de tous les bienfaits du génie destiné à perpétuer sa gloire littéraire.

« les ratures que je fais à chaque bout de champ dans
« mes lettres, qui m'embarrasseroient fort s'il falloit
« que je les récrivisse. Je suis, etc. »

Loin de se plaindre des ratures que Boileau veut excuser dans cette lettre, Brossette son ami dut regretter, pour l'intérêt de sa gloire, qu'il n'en eût pas fait assez. Mon admiration pour le législateur de notre Parnasse m'empêche de développer les réflexions que me suggèrent les mots et les passages soulignés. Est-il possible que l'oracle du goût se soit permis un tel *déni de justice* envers le Télémaque, alors publié depuis quelques années, et déjà lu par Boileau avant que Brossette le lui eût envoyé? Étoit-ce donc ainsi qu'il devoit juger l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre langue, en osant le comparer au roman des Amours de Théagène et de Chariclée? On ne conçoit pas comment l'un des admirateurs les plus éclairés et l'un des plus dignes émules de l'antiquité, n'en a pas reconnu, au premier coup d'œil, le naturel et le charme dans le Télémaque, c'est-à-dire, dans celui de tous les ouvrages modernes, qui a le plus d'analogie et de ressemblance avec les chefs-d'œuvre des anciens. Boileau n'a donc pas senti le talent prodigieux de Fénélon; le Tasse et Quinault sont vengés.

XXVII.

Des panégyriques.

Cette fidélité ou ce retour à l'ancien genre et aux doctrines éprouvées, se recommande autant à notre émulation, par l'immortelle célébrité de nos grands orateurs, que par le malheureux exemple des rhéteurs qui, en suivant une autre route, les ont trop bien vengés, et dont les succès ont été si contestés ou si éphémères. Eh! comment pouvoient-ils se flatter en effet de donner un plus heureux essor à l'éloquence sacrée, en traitant je ne sais quels sujets nouveaux, maigres et profanes, tandis qu'aucun discours sacré du dix-huitième siècle n'a été consacré parmi nos triomphes oratoires, dans le genre même du panégyrique, où tout est neuf encore pour le talent, puisque cette carrière n'a pas été parcourue en France avec autant d'éclat que les sentiers du dogme et de la morale? La nouveauté des matières qui restent à traiter dans cette partie aux orateurs chrétiens, n'inspire cependant pas à leur génie des éloges plus éloquents que leurs autres sermons; et cette observation démontre que ce ne sont pas des sujets neufs, mais des idées neuves qui leur manquent pour exceller dans leur art.

Toutefois, rien n'est plus propre à enflammer

l'imagination d'un orateur, que l'auguste ministère de dispenser la louange aux héros chrétiens, dont les exemples honorent notre culte et accusent nos mœurs. Si c'est un grand et beau spectacle, offert au genre humain par le christianisme, que d'assembler les hommes dans un temple pour les instruire de tous les devoirs de la morale, c'est sans doute aussi une bien magnifique institution que d'ériger des autels à la vertu, et de décerner des éloges annuels aux saints les plus dignes d'être proposés par la religion à l'admiration et à l'émulation de ses enfants. Mais les hommes dont la vie, quoique d'ailleurs sans taches, a été cependant obscure ou commune, ne fournissent point assez d'aliments à l'éloquence. Il faut s'être rendu célèbre par un génie supérieur ou par des actions éclatantes; n'avoir besoin que d'être tiré de l'oubli pour se montrer grand; avoir exercé une influence marquée sur son siècle, ou du moins sur son pays; avoir fait époque dans l'histoire de la religion; s'être élevé au-dessus des vertus ordinaires; s'être signalé par de glorieux souvenirs ou par d'immortels monuments; et se présenter à la postérité avec des droits publics à une renommée imposante, pour soutenir l'éclat de ces hommages solennels; et malgré toute la pompe des déclamateurs, un saint in-

connu de l'histoire n'obtiendra jamais que des panégyriques ignorés comme lui.

Le défaut le plus ordinaire de cette espèce de discours, qui devroient réunir aux récits instructifs d'un éloge historique, l'intérêt plus animé d'un éloge oratoire, c'est cette couleur vague, ce ton de déclamation, cette emphase triviale, cette profusion dégoûtante d'épithètes et de superlatifs, enfin cette redondance de lieux communs, qui ne sauroient jamais ni s'adapter à une louange individuelle, ni retracer par conséquent le vrai caractère de l'homme qu'on veut louer. On se borne en quelque sorte aux extrémités, aux surfaces et aux dehors, au lieu de pénétrer dans le fond du sujet; et la plupart des panégyriques, distingués les uns des autres uniquement par le titre, convenant également à tous les saints du même état, n'en font connoître réellement aucun.

Un autre défaut très commun dans le même genre, est cette exagération ridicule qui affoiblit tout en outrant tout. La circonspection d'un panégyriste est la plus sûre garantie de sa bonne foi; et il devient d'autant plus persuasif qu'il montre plus de mesure. Ne vous exposez donc pas aux mécomptes d'un enthousiasme factice et solitaire, en éloignant par les fictions de votre cerveau la confiance de votre auditoire.

Vous ne célébrerez avec un plein succès les héros de la religion dans la chaire chrétienne, qu'en amenant l'admiration publique, exaltée par vos récits, à renchérir sur le tribut de vos éloges. C'est donc par des faits et non par des phrases que vous pouvez accréditer leur renommée; mais ces faits, il faut savoir les choisir, les combiner, les graduer, les lier, les grouper, les diriger vers le but moral qui doit les réunir, et en former un faisceau de preuves triomphantes qui étalent toute la richesse de votre sujet, en donnant à la fois de l'autorité et de l'intérêt à la louange.

La perfection de l'art consiste en ce genre à électriser l'admiration de l'auditeur en lui présentant, sans aucune réflexion commune, des résumés substantiels, rapides et frappants. Un texte heureux de l'Écriture est le cadre le plus favorable à l'orateur sacré pour faire ressortir la gloire de son héros, par une suite de tableaux variés et toujours croissants, qui rendent oratoire l'énumération la plus simplement historique; et réveillent toujours la pensée, sans la rassasier jamais.

Voilà, dans la distribution de la gloire, la part du saint que vous faites revivre : voici maintenant la vôtre, qui sera d'autant plus douce à votre amour pour lui, qu'elle est encore

la sienne. Ces tableaux vrais et ravissants vont produire l'heureux effet de présenter sans cesse à vos auditeurs le grand homme qu'ils verront agir en l'entendant célébrer. Ils tressailleront de tendresse et de joie devant son image. Ils ne seront occupés que de lui seul durant votre discours; et ce sera le plus beau triomphe de votre éloquence, que de vous dérober ainsi à leur admiration pour mieux vous en assurer. Il faut en effet que, dans le charme et dans l'exaltation de leur pieuse joie, ils ne songent jamais à vous au milieu du spectacle qui les environne; qu'ils ne se souviennent plus ni de l'orateur qui parle, ni s'il existe un orateur; et le premier des panégyristes est éminemment celui qui absorbe et concentre ainsi toutes les pensées de l'auditeur dans son sujet, en se faisant toujours oublier lui-même.

Les anciens, nos maîtres et nos modèles en tout genre de littérature, nous ont donné dans cette partie de l'éloquence des règles et des exemples que nous ne saurions trop méditer. Périclès, que toute la Grèce admiroit comme son plus grand orateur, prononça l'éloge funèbre des défenseurs de sa patrie, qui venoient de périr dans la première campagne de la guerre du Péloponèse; et Thucydide nous a conservé cette fameuse harangue, dans laquelle il avoue

que Périclès loua beaucoup plus l'armée que les morts. Qui ne connoît les autres monuments dont l'antiquité s'est honorée dans cette carrière de l'éloquence, tels que le panégyrique d'Hélène par Isocrate, l'éloge de Pompée par Cicéron dans son discours pour la loi Manilia, et le panégyrique de Trajan par Pline le jeune? Les pères de l'Église, qui furent aussi les premiers orateurs de leur temps, et conservèrent presque seuls l'éloquence et les lettres en Europe, surent enrichir les langues de Démosthène et de Cicéron d'éloquents discours consacrés aux regrets de l'amitié ou à la gloire des grands hommes. Nous pouvons citer avec confiance dans ce nombre l'oraison funèbre composée par saint Grégoire de Nazianze, après la mort de sa sœur Gorgonie; le panégyrique ou plutôt les panégyriques de saint Pierre et de saint Paul, que saint Jean Chrysostôme ne cesse de mêler, avec amour et enthousiasme, à presque tous ses chefs-d'œuvre; le panégyrique de saint Honorat, prêché par saint Hilaire d'Arles; l'éloge funèbre si touchant que fit saint Ambroise de son frère Satyre, et de l'empereur Théodose; enfin, quelques éloges à jamais mémorables, et par l'éloquence des hommages et par le courage des leçons qu'adressa saint Bernard, au milieu d'un traité de morale, au pape Eugène III,

son disciple, dans son livre, si courageusement véridique, intitulé : *De la Considération.*

La France ne posséda guère d'autres trésors que ces épisodes de saint Bernard, dans le genre des éloges, jusqu'au règne de Louis XIV. L'oraison funèbre fut élevée alors à un degré d'éloquence dont on ne pouvoit avoir aucune idée, et qu'on ne surpassera probablement jamais. Les panégyriques sont restés parmi nous à une distance infinie de ces magnifiques discours. C'est le domaine le moins riche de notre éloquence sacrée, quoiqu'il ait été cultivé par tous nos grands orateurs, qui, en nous fournissant dans leurs ouvrages une autre mesure de leur supériorité, nous ont donné le droit d'être si difficiles en admiration, nous ont appris à les juger, et n'ont laissé dans la carrière des éloges aucun chef-d'œuvre, soit qu'ils n'eussent pas le vrai talent de ce genre, soit plutôt qu'ils ne l'eussent pas assez étudié pour le créer, comme on devoit l'attendre de leur génie, s'ils en avoient mieux saisi le caractère et la méthode.

Cette lice oratoire n'a donc été jusqu'à présent illustrée parmi nous par aucune composition que nous puissions citer comme un ouvrage classique, comme un monument qui marque la borne au moins présumée de l'art. L'orateur panégyriste n'est donc probablement

pas encore né pour la France; et en rendant un juste tribut d'estime à plusieurs de nos éloges sacrés, je n'ose, par respect pour nos discours du premier rang, citer aucun recueil de panégyriques dignes d'être proposés comme des modèles de perfection dans ce genre d'éloquence.

XXVIII.

Des panégyriques de Bourdaloue.

Celui de nos prédicateurs qu'on doit le plus distinguer dans cette carrière, est incontestablement le père Bourdaloue. S'il faut en croire cependant sa modestie, cet immortel orateur ne s'est jamais proposé de prononcer un véritable panégyrique oratoire. La chaire chrétienne n'est nullement pour lui une simple tribune d'éloquence; il s'y occupe sans cesse du grand et unique objet d'instruire, de confondre et de ramener les pécheurs. Tout autre intérêt disparoît devant son ministère. Il nous en avertit lui-même, dans le titre remarquable qu'il donne aux seize compositions consacrées par son talent à la gloire des saints. Aucun de ces ouvrages, qui forment deux volumes de sa collection, n'est annoncé comme un éloge; ils sont tous intitulés : *Sermon pour la fête de* tel saint ou pour telle solennité.

Peu satisfait d'une pareille précaution pour indiquer le genre mixte d'éloge et de moralité auquel il se voue, Bourdaloue va nous expliquer plus nettement encore son dessein, en répétant dans presque tous ces discours, qu'il n'a pas l'intention de prêcher simplement un panégyrique. Il déclare donc qu'il songe beaucoup moins à louer les saints qu'à leur donner des successeurs, en les présentant du haut de la chaire à l'admiration et à l'émulation des fidèles. La poétique de ses éloges n'est, pour ainsi dire, qu'une nouvelle tactique de son ministère pour mieux atteindre son but, en assurant par cette voie l'instruction et la conversion de l'assemblée qui l'écoute. *La règle la plus sûre*, dit-il au commencement de son éloge de saint Jean l'Évangéliste, *la règle la plus sûre pour louer les saints, est de nous proposer leur sainteté comme le modèle de la nôtre. Ne considérez pas ce discours*, ajoute-t-il dans l'exorde de sa prédication sur la fête de saint Paul, *comme un simple éloge qui se termine à vous donner une haute idée de saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de religion, c'est une règle pour former vos mœurs, c'est un exemple que Dieu nous propose et que nous devons nous appliquer.*

En effet, Bourdaloue oublie continuellement dans ses panégyriques, qu'il fait un éloge; il

oublie jusqu'à son héros, pour se concentrer dans la pensée dominante de son cœur, dont le principal intérêt est toujours la sanctification de son auditoire. On retrouve souvent dans ces discours le même génie, la même puissance de raisonnement, la même profondeur de doctrine, le même bon goût d'érudition, que font tant admirer ses grands chefs-d'œuvre sur les mystères et sur la morale de l'Évangile. Ses panégyriques peuvent donc soutenir, sous tous ces rapports, une comparaison glorieuse avec ses autres sermons. Mais il faut avouer qu'en y déployant de si rares et si différents mérites, il ne se renferme cependant pas assez dans ce nouveau genre, pour y conserver cette belle et constante unité d'un sujet approfondi sous tous ses rapports, mais restreint à ses limites naturelles, unité à laquelle il est toujours fidèle dans son Carême et dans son Avent. C'est lui seul qui sacrifie volontairement ici une partie de ses succès oratoires aux intérêts de son zèle apostolique. Ce dernier sentiment subjugue toutes les facultés de son âme avec tant d'empire, qu'au milieu de ses éloges sacrés, le panégyriste interrompt tout à coup toutes ces formules de louange qui semblent attiédir et fatiguer son génie ainsi dépaysé, hors de sa sphère et de son élément, pour se livrer à l'impétuosité et à la véhémence d'un

missionnaire. Je peux en citer un exemple frappant tiré de l'éloge de sainte Magdelaine; et en lisant cette prosopopée imprévue dans un panégyrique de Bourdaloue, on croira sans doute entendre le morceau le plus éloquent d'un sermon sur le délai de la conversion.

« Magdelaine, dit-il, connoissoit-elle mieux « Jésus-Christ que nous ne le connoissons? La « foi du christianisme nous découvre au contraire des merveilles qui étoient alors cachées « à ses yeux. Pourquoi donc tarder davantage? « Et sans aller plus loin, pourquoi avant que « de sortir de cette église, avant que de nous « éloigner de cet autel où Jésus-Christ se trouve encore, non plus en qualité de convive, « comme chez le pharisien, mais en qualité « d'aliment et de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de sacrificateur et de pasteur, pourquoi, dis-je, ne « pas nous donner à lui? Finissons une fois, ce « que tant de fois nous avons proposé de faire; « et disons-lui : Non, Seigneur, non, ce ne sera ni dans une année, ni dans un mois, mais « dès aujourd'hui; car il n'est pas juste que je « veuille temporiser avec vous. Ce ne sera point « quand je me trouverai dégagé de telle ou telle « affaire; car il est indigne que les affaires du « monde retardent celles de mon Dieu. Ce ne

« sera point quand je me verrai sur le retour « de l'âge; car tous les âges vous appartien- « nent, et ce seroit un outrage pour vous bien « sensible de ne vouloir vous réserver que les « derniers temps et le rebut de ma vie. Dès « maintenant, Seigneur, je suis donc à vous, « et j'y veux être. Recevez la protestation que « je fais, et confirmez la résolution que j'en « forme devant vous. »

Cette logique pressante et ces mouvements accélérés caractérisent le tact et le talent suprême de Bourdaloue. Son zèle s'y abandonnoit pour le moins avec autant de liberté dans ses panégyriques que dans ses sermons. Où le déploie-t-il en effet avec plus d'éclat, qu'en terminant la première partie de l'éloge de saint André, au moment où il présente cet apôtre honoré du martyre de la croix? « Voilà donc, « dit-il, voilà, chrétiens, le prédicateur que « Dieu a suscité pour votre instruction.... c'est « saint André sur la croix. N'ayez plus nul « égard ni à mes paroles, ni à mon zèle : ou- « bliez la sainteté de mon ministère. Ce n'est « point à moi, c'est à cet apôtre à vous prêcher « sur la croix un Dieu crucifié : c'est à cet hom- « me crucifié, dont la prédication, plus pathé- « tique et plus efficace que la mienne, se fait « entendre dans toutes les Églises du monde

« chrétien. Le voilà, ce ministre irrépréhen-
« sible, ce prédicateur auquel vous n'avez rien
« à répliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous re-
« procher lui-même? Il vous prêche encore
« maintenant le même Dieu qu'il prêchoit aux
« juifs et aux païens, un Dieu qui vous a sau-
« vés par la croix. Le croyez-vous?... On vous
« a dit cent fois, et il est vrai, qu'au jugement
« de Dieu la croix paroîtra pour vous être con-
« frontée, *tunc patebit signum Filii Hominis*.
« (Math. c. 24.) Mais outre la croix de Jésus-
« Christ, on vous en confrontera une autre,
« celle de saint André. Oui, la croix de cet
« homme apostolique, après lui avoir servi de
« chaire pour nous instruire, lui servira de
« tribunal pour nous condamner. Voyez-vous
« ces infidèles? nous dira-t-il; la vue de ma
« croix les a convertis : de païens qu'ils étoient,
« j'en fis des chrétiens et de parfaits chrétiens.
« Voilà ce qui nous confondra; et ne vaut-il
« pas mieux dès aujourd'hui prévenir par une
« confusion volontaire, cette confusion forcée
« qui ne nous sera pas seulement inutile, mais
« funeste? »

Ce trait sublime, *voyez-vous ces infidèles?* etc., manifeste l'élan et la verve d'un grand orateur, et montre qu'il suffisoit à Bourdaloue de se livrer à son génie dans toutes les ma-

tières pour s'élever à la plus haute éloquence.

Indépendamment de ces beaux mouvements de son zèle apostolique, Bourdaloue suivoit aussi fréquemment dans la composition de ses panégyriques, son attrait pour les développements de la morale. Il faut donc citer ici un exemple de ces nouvelles digressions si étrangères au genre des éloges. Vers la fin de son panégyrique de saint Paul, en louant cet apôtre d'avoir bravé les tribulations, les chaînes et la mort pour aller remplir son ministère à Jérusalem, quand il déclara qu'il ne craignoit rien de tout ce qui pouvoit lui arriver, et qu'il ajouta : *Ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même*, Bourdaloue s'arrête; et il ne songe plus au sacrifice et à la gloire de saint Paul, que pour en relever le contraste avec nos mœurs. « Que répondrez-vous à cet exemple, dit-il, « hommes du siècle, hommes lâches et mon« dains, qui dans les emplois dont la Provi« dence vous a chargés, et même dans les fonc« tions qui vous attachent, comme saint Paul, « au service des autels, cherchez vos aises et « votre repos? Venez, venez vous confronter « avec cet apôtre; et dans l'opposition que vous « allez découvrir entre vous et lui, apprenez « ce que vous devez être, et confondez-vous « de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est

« immolé pour son ministère, et vous vous épar-
« gnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous
« aurez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous
« sur ce point. Je sais que l'amour-propre vous
« persuade par ses artifices qu'on doit être con-
« tent de vous, comme vous l'êtes vous-mêmes.
« Mais dites-moi, ces ménagements de votre
« personne si étudiés et si affectés; ce refus
« d'un travail nécessaire que vous devez au pu-
« blic; cette horreur de l'assiduité que vous
« traitez d'esclavage et de servitude; cette ha-
« bitude de vous divertir beaucoup et de vous
« appliquer peu, au lieu de suivre l'ordre de
« Dieu, qui seroit de vous divertir peu pour
« vous appliquer beaucoup; cette liberté que
« vous prenez de vous décharger sur autrui des
« soins les plus personnels et dont vous devez
« uniquement répondre; cette facilité à vous
« émanciper des obligations onéreuses, mais in-
« dispensables, qui sont attachées à votre état;
« cette peine à vous trouver où il faut que vous
« soyez, et cette disposition à être volontiers
« où il faut que vous ne soyez pas; cette fuite
« des affaires qui vous sont importunes et in-
« commodes, quoique Dieu et les hommes ne
« vous aient faits ce que vous êtes que pour en
« être incommodés et importunés; cette pru-
« dence de la chair à ne vous engager jamais ni

« pour la vérité, ni pour la justice ; cette crainte « de vous exposer et de vous perdre dans les oc« casions où Dieu demande que vous vous ex« posiez et que vous vous perdiez ; en un mot, « ce secret que le monde vous a appris et que « vous pratiquez si bien, de ne prendre de vo« tre condition que ce qu'elle a de doux et d'ho« norable, et d'en laisser le pénible et le rigou« reux : ce n'est pas tout ; cette indifférence, « cette froideur à la vue des scandales qui de« vroient enflammer votre zèle, et au contraire « cette impatience sur les moindres défauts « dont votre délicatesse est blessée ; cette sen« sibilité à vous offenser de tout et à ne pou« voir rien supporter dans une place qui vous « oblige à tout supporter et à ne vous offenser « de rien ; enfin ces plaintes et ces éclats dans « les traverses et les contradictions : tout cela « convient-il à un homme qui, à l'exemple de « saint Paul, veut être un ministre fidèle ; et « puisque pour être tel, il faut se résoudre à « être victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'é« tat d'une victime? »

Je respecte et j'admire comme je le dois ce sentiment et ce langage apostoliques. Je ne saurois donc regretter, pour la gloire de Bourdaloue, de voir son génie se livrer à ces épanchements de zèle et à ces développements de

morale, qui, en l'éloignant du sujet de son discours, le rapprochent si utilement de l'objet de son ministère, et lui ouvrent la conscience de tous ses auditeurs. Un pareil succès devoit lui paroître préférable sans doute à tous les triomphes oratoires. Mais je regrette, pour l'intérêt de l'art que ce grand homme a tant honoré, qu'il n'ait pas voulu borner et consacrer quelquefois en toute rigueur son grand talent au seul et unique objet des panégyriques, pour nous fournir des modèles parfaits dans toutes les créations de l'éloquence sacrée; je regrette qu'il dérobe si souvent à ma vue le héros de son discours, que tout autre intérêt fait languir; je regrette qu'il ne laisse rien à commenter et à développer à mes pensées, que les siennes épuisent et absorbent dans leur diffusion; je regrette qu'il ne se fie pas assez à son éloquence pour être bien sûr que dans un panégyrique où la morale doit sortir du fond du récit et du tableau des faits, et où elle est tout autrement intéressante quand on la voit en action que lorsqu'elle est réduite à l'aridité des préceptes, on peut supprimer ces développements superflus qui confondent tous les genres; je regrette qu'il ne prenne pas plus souvent dans sa diction et dans son coloris un ton plus haut, pour obliger son talent à des efforts heureux qui doubleroient ses forces;

que dans le style des éloges, où il montre toujours de la propriété, de la correction, de la noblesse, de la dignité, souvent même du nerf et de la précision, il néglige trop ce nombre, ce tour, cette grâce de la parole, cette imagination dans l'expression si éminemment propres aux panégyriques; je regrette que Bourdaloue ne se soit pas rappelé dans de pareils sujets la sage et lumineuse observation de Quintilien, quand il dit, avec toute l'autorité du bon goût, que « les pièces spécialement destinées à plaire « au public, quoiqu'elles soient fondées sans « aucun doute sur la vérité, COMME LES PANÉGY- « RIQUES, et tout ce qui appartient au genre « démonstratif, doivent avoir des fleurs et des « grâces dont il ne faut pas orner les plaidoyers, « où l'art est plus caché; au lieu qu'ici, non- « seulement il se montre, mais il étale toutes « ses beautés pour remplir l'attente de l'audi- « teur, qui est venu avec le seul dessein d'en- « tendre un beau discours (1) »; je regrette

(1) *Nam et iis actionibus quæ in aliquâ sine dubio veritate versantur, sed sunt ad popularem aptatæ delectationem*, QUALES LEGIMUS PANEGYRICOS, *totumque hoc demonstrativum genus, per mittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem (quæ latere plerumque in judiciis debet) non confiteri modò, sed ostentare etiam, hominibus in hoc advocatis*. Quint. de Inst. Oratoriâ. lib. 2. cap. 10.

enfin qu'en parcourant cette belle carrière où il devoit à jamais nous servir de guide, ce grand homme ait oublié que de fréquentes digressions morales ne sont pas moins déplacées dans un éloge, que ne le seroient de continuels épisodes de louanges dans un sermon.

Ainsi donc, même en retranchant de ces discours de Bourdaloue les instructives moralités auxquelles il laisse usurper trop d'espace, ils ne seroient pas encore d'irréprochables panégyriques, parce que les faits n'y seroient pas assez dominants, assez animés du génie oratoire, assez suivis, assez liés, pour atteindre ni l'instruction de l'histoire, ni l'intérêt de l'éloquence. On y admireroit sans doute un excellent esprit, une vigueur continue de raison, une marche sage, des raisonnements lumineux, des citations brillantes de l'Écriture et des pères, des connoissances profondes, et même plusieurs caractères d'un talent mâle et supérieur; mais il y manqueroit encore, pour en faire de vrais chefs-d'œuvre, ces mouvements d'éloquence, cette poésie d'expression, ce progrès d'intérêt, ce souvenir ou plutôt cette présence, cette action continuelle du héros toujours en scène sous les yeux de l'auditoire, cette belle distribution d'une vie entière méditée et coordonnée par un orateur, enfin cette fleur, que dis-je? ce

feu d'imagination et cet accent d'enthousiasme qu'un éloge solennel attend de l'éloquence, et dont l'admiration publique veut jouir.

L'attrait de son talent et surtout la connoissance approfondie de l'économie du christianisme, appeloient naturellement Bourdaloue, dans le choix de ses éloges, vers les sujets liés au berceau de la religion. Il a senti et il a montré combien ils étoient féconds pour l'éloquence. Ce savant orateur se trouvoit là sur son terrain, au milieu du théâtre de ses grandes études; et son érudition n'auroit jamais pu se déployer avec le même avantage dans les sujets modernes, que les orateurs aiment beaucoup mieux traiter, parce qu'ils semblent plus intéressants, parce qu'ils appartiennent à des époques plus riches en personnages à portraits historiques, mais surtout parce qu'ils sont incomparablement plus accessibles aux talents médiocres. Aussi Bourdaloue n'a-t-il négligé aucun de ces premiers héros de l'Évangile. Son inépuisable fécondité consacra huit éloges à cette seule période des temps apostoliques, en composant les panégyriques de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Étienne, de saint Jean l'Évangéliste, de saint André, de saint Thomas et de la Magdelaine.

Il n'est aucun de ces discours de Bourdaloue

où l'on ne retrouve son talent, et où il ne fasse admirer des beautés du premier ordre. Ses plans me semblent des conceptions uniques, dont rien n'approche dans cette partie de l'éloquence sacrée. C'est dans ses panégyriques, mieux encore que dans ses sermons, qu'on est frappé, au premier coup d'œil, de la sagacité, de la justesse et de la profondeur de son esprit, dans son étonnante manière d'envisager ses sujets et de diriger l'ordonnance de ses discours. Il n'a point de rival dans cet art, disons mieux, dans cet empire du génie sur lui-même, qui, en traçant ainsi sa marche, a la sagesse de se restreindre pour se fortifier et s'élever plus haut; d'abréger sa route en assignant son but; de se soumettre au frein qu'il se donne pour régler et augmenter son ardeur; enfin d'assurer mieux son triomphe, en s'environnant de bornes qu'il ne se permettra pas de franchir : comme un souverain affermit et étend sa puissance en s'imposant à lui-même des lois.

Parmi les exemples que je pourrois citer à l'appui d'un si juste hommage, je me bornerai à retracer ici le beau dessein de son panégyrique de saint Jean-Baptiste. Ce plan étoit contenu dans l'Évangile, à peu près comme une magnifique statue est renfermée dans le bloc de marbre d'où elle doit sortir; mais l'extraction,

c'est-à-dire la création, n'en est que plus heureuse, parce que le génie seul a su l'y découvrir, l'en tirer et l'animer de son souffle, en l'offrant ainsi à notre admiration avec autant d'éclat et de vérité que d'intérêt et de vie.

Bourdaloue prend pour texte ces paroles du premier chapitre de l'Évangile de saint Jean : *Un homme appelé Jean fut envoyé de Dieu, et il vint pour rendre témoignage à la lumière.* En développant le sens profond de ce passage, il ramène tout son sujet à l'aperçu lumineux et vaste d'une réciprocité de témoignages entre le Messie et le précurseur. Il observe que de même que saint Jean-Baptiste a servi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde a voulu servir aussi de témoin à saint Jean-Baptiste ; et il divise son éloge en ces deux points simples et vrais : Jean-Baptiste rendant témoignage au Fils de Dieu, et le Fils de Dieu rendant témoignage à Jean-Baptiste.

Voici comment il envisage et sous-divise admirablement sa première partie : « Cinq choses, « dit-il, sont nécessaires à quiconque est choisi « pour témoin et doit en faire l'office : la fidé- « lité et le désintéressement dans le témoignage « qu'il porte ; l'exacte connoissance du sujet dont « il porte témoignage ; l'évidence des preuves « sur lesquelles il appuie son témoignage ; le

« zèle pour la vérité en faveur de laquelle il « rend témoignage; enfin la constance et la « fermeté pour soutenir son témoignage. Or, je « trouve que saint Jean-Baptiste a eu dans le « degré le plus éminent toutes ces qualités; car « il a été pour le Sauveur du monde un témoin « fidèle et désintéressé, un témoin instruit et « pleinement éclairé, un témoin sûr et irré- « prochable, un témoin zélé et ardent, un té- « moin constant et ferme. »

Après avoir démontré ces cinq assertions par les faits déposés dans l'Évangile, dont le récit sembloit devoir épuiser la matière, Bourdaloue ne se montre ni moins original, ni moins riche, ni moins frappant dans les sous-divisions de la seconde partie; et le sujet ainsi présenté se prêtera merveilleusement au mouvement progressif que l'art saura donner à l'éloquence de l'orateur.

« Sans attendre, dit-il, son dernier avéne- « ment où il servira de témoin à tous les justes, « le Sauveur du monde a voulu servir de témoin, « dès cette vie, à son précurseur. Il a donc rendu « témoignage à la grandeur de sa personne : il « a rendu témoignage à la dignité de son mi- « nistère : il a rendu témoignage à l'excellence « de sa prédication : il a rendu témoignage à « l'efficacité de son baptême : enfin il a rendu

« témoignage à la sainteté de sa vie et à l'aus-
« térité de sa pénitence. »

Je ne connois ni parmi les anciens, ni parmi les modernes, aucun plan d'éloge qu'on puisse mettre en parallèle avec la distribution oratoire de ce discours. La religion seule peut ouvrir de pareilles routes à l'éloquence. C'étoit ainsi que Bourdaloue savoit creuser et raisonner les sujets que des méditations profondes mûrissoient et fécondoient devant son talent. Que l'on compare une pareille combinaison du génie, un résultat si étonnant de quelques pages de l'Évangile, aux divisions généralement communes, foibles et uniformes, qu'une facilité paresseuse fournit à Massillon; et l'on sera d'autant plus frappé du contraste, qu'il explique également plusieurs des autres différences qu'on remarque entre ces deux grands orateurs. C'étoit ce travail préparatoire qui rendoit ensuite les compositions de Bourdaloue si pleines et si coulantes, qu'on ne trouve dans ses panégyriques, depuis l'exorde (1)

(1) Je ne serois embarrassé que du choix pour en citer des exemples. Bourdaloue établit dans l'exorde de son panégyrique de saint André, que ce qui distingue cet apôtre, c'est son amour pour la croix. « J'entreprends « de justifier cet amour de la croix, dit-il, et je veux « même vous l'inspirer. » Voici comment il entre dans sa

dre (1). Aucun d'eux n'a su ou n'a pu s'emparer des premières places encore vacantes dans cette carrière. Tous les talents y ont partagé plus ou moins le même sort. L'inaptitude et la négligence des prédicateurs ont amené le dégoût du public. Ce genre en effet a été couronné parmi nous de si peu de succès mémorables, qu'il est assez généralement abandonné; et à l'exception d'un très petit nombre de sujets modernes ou nationaux auxquels on ne renoncera jamais, on ne prononce presque plus de panégyriques, durant nos grandes stations, dans les chaires de la capitale.

C'est surtout en composant ces éloges sacrés qu'on doit avoir sans cesse présente à l'esprit cette règle si lumineuse de Boileau : *Rien n'est beau que le vrai.* Il est sans doute très permis d'embellir les faits par des rapprochements ou par des contrastes, pourvu qu'un panégyriste se borne à ces innocents artifices de l'éloquence, sans se livrer jamais ni aux excès de la louange, ni moins encore à l'impudence du mensonge ; car il est absurde, et même très maladroit, d'affecter une fausse admiration que tout le monde apprécie, et que personne ne partage.

---

(1) *Tùm demùm ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio.* Lib. 8. Proœmium.

Les éloges vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les hyperboles, les exagérations du mauvais goût, décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi, et repoussent aussitôt la confiance de l'auditoire. Que l'orateur se souvienne donc toujours qu'il est assis dans la chaire de la vérité, qu'il est environné d'une foule d'auditeurs calmes et instruits, que tout ce qui s'étend au-delà des bornes de la vraisemblance devient révoltant, qu'on ne heurte et qu'on ne contredit jamais avec succès les opinions reçues, et que des hommages excessifs dévoilent toujours la bassesse qui les prodigue, sans élever jamais d'une seule ligne l'orgueil qui s'en applaudit. Lysippe disoit souvent qu'il avoit beaucoup plus honoré Alexandre, en le représentant simplement une pique à la main, qu'Apelles qui le peignoit partout lançant la foudre comme Jupiter.

Lorsque le sujet d'un panégyrique est fécond en événements, la morale doit naître de la narration historique, sans l'interrompre, sans que les faits soient étouffés sous un amas de réflexions triviales qui se présentent assez d'elles-mêmes à tous les auditeurs. Une méthode trop didactique seroit funeste au discours, dont elle suspendroit la marche progressive. Pénétrez-vous donc profondément du caractère distinctif et des ac-

tions dominantes de l'homme que vous célébrez; étudiez et saisissez d'abord les traits particuliers les plus saillants de son génie, de son âme et de ses vertus; environnez-le de ses contemporains, et peignez les intérêts, l'esprit, les mœurs de son siècle; rassemblez, rapprochez tous les détails de sa vie qui tendent au même but, pour en former vos tableaux oratoires; classez et présentez-nous en mouvement et en action, dans des cadres tirés des livres saints, les faits analogues, les talents, les actions vertueuses, les revers, les entreprises éclatantes, les succès, les obstacles, les triomphes que l'histoire offre à vos pinceaux; et vous donnerez ainsi à vos éloges toute la rapidité d'une composition dramatique, toute la progression du raisonnement, tout l'intérêt de l'éloquence.

A Dieu ne plaise que j'approuve la méthode assoupissante de ces froids panégyristes, dont l'ineptie confond la distribution oratoire avec l'ordre chronologique, de ces orateurs didactiques sur lesquels retombe l'anathême de Boileau contre les poëtes sans chaleur et sans verve, qu'on voit se traîner, comme à la tâche, sur la ligne des événements; et qui, sacrifiant infidèlement la marche du discours au calcul des dates, glaçant leurs récits de peur de déranger la série des faits,

Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur vers, exact ainsi que Mézerai,
Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.

Mais il n'en est pas moins certain qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans le plan d'un panégyrique, l'ordre progressif ou la disposition oratoire des événements, afin que l'éloge, ainsi gradué, non sur la seule suite historique, mais sur les rapports intimes des actions louables qui doivent commander l'admiration, puisse monter et se soutenir à la hauteur de l'éloquence, par l'heureux et riche développement du sujet. Eh quoi! Bossuet a su écrire en style oratoire, et de quel style! l'histoire du genre humain; et vous, orateur de profession, qui n'avez pas assurément tant de difficultés à vaincre, vous ne sauriez appliquer ce même genre de talent à la vie publique d'un héros de la religion, dont la gloire est confiée à votre ministère? Une fois lancé dans la carrière que vous avez tracée vous-même, avancez toujours sans jamais revenir sur vos pas. Dès que vous ne marchez plus en avant, l'auditoire s'arrête avec vous et s'endort au milieu de vos mouvements rétrogrades. C'est ce qu'on éprouve quand, après avoir lu dans Mascaron ou dans Massillon toutes les circonstances de la mort de Turenne

ou du martyre d'un saint, on entend ces deux orateurs annoncer la seconde partie du même panégyrique. Cette confusion du plan bouleverse l'intérêt du sujet; et l'auditeur, trompé sans cesse par ce désordre historique, se retire sans connoître celui dont on vient de lui parler pendant une heure avec tant de prolixité et d'emphase. Eh! qu'est-ce donc qu'un éloge qui ne peint point l'homme auquel il est consacré, et à la fin duquel je suis encore forcé d'aller consulter son histoire, si je veux me former une idée juste et complète de son caractère ou seulement de sa vie?

XXX.

De l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier.

C'est l'un des regrets qu'on éprouve en lisant la fameuse oraison funèbre de Turenne, que Voltaire appelle *le grand chef-d'œuvre de Fléchier* (1). L'illustre évêque de Nîmes s'est surpassé lui-même dans ce discours, par lequel il a eu le bonheur de lier sa célébrité à la renommée de l'un de nos plus grands généraux, le seul homme étranger parmi nous à la dynastie régnante, dont la mort ait jamais été pleurée en

---

(1) *Voyez* à la fin du volume la note n° 3.

France comme une calamité publique. L'élégance et la pompe de son style y brillent dans tout leur éclat. Il y déploie l'élocution, le nombre, le goût, l'harmonie et l'imagination poétique d'un orateur du premier ordre; mais je ne saurois dire qu'il en montre également la véhémence, la chaleur, la verve et l'invention. S'il possédoit à un plus haut degré le talent et les connoissances nécessaires dans le *genre instructif*, on pourroit reconnoître le disert et élégant Fléchier dans le portrait que nous a transmis Cicéron de l'orateur Callidius. « Des trois parties, « dit-il, dont se compose l'éloquence, il réunit « éminemment les deux premières : je veux dire, « celles qui tendent à instruire et à plaire; la « troisième, qui est la plus importante de toutes, « et qui consiste à toucher et à émouvoir les « esprits, lui manque absolument (1). »

Cette oraison funèbre fournit aux maîtres des exemples brillants, et plusieurs sujets de

---

(1) *Sed cùm à nobis dictum sit, tria videri esse quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret, duo summè tenuit, ut et rem illustraret disserendo, et animos eorum qui audirent demulceret voluptate; aberat tertia illa laus quæ permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus.* Brutus, seu de Claris Oratoribus, n° 276.

leçons très attachantes et très instructives (1). Il me semble pourtant qu'elle ne fait pas connoître suffisamment les vertus privées et le caractère antique du héros, dont on n'apprécie point encore assez, à mon gré, ni la belle âme ni les grandes actions après cette éblouissante lecture. C'est toujours le panégyriste que je vois, quand je voudrois n'être occupé que de Turenne. Mon admiration pour cet homme extraordinaire souffre de laisser l'orateur en deçà de l'enthousiasme qui la ravit, et d'aller plus loin que lui toutes les fois qu'il ne montre pas assez pleinement, à travers des périodes si pompeuses, cet empire étonnant que Turenne eut toujours sur lui-même, et par là sur les autres hommes; cette simplicité habituelle qu'il allioit à l'amour de la gloire; cette inaltérable égalité d'âme et cette constante uniformité de vertu qui le signaloient à la guerre, à la cour, auprès des puissances étrangères, au milieu de ses sociétés intimes et dans l'intérieur de sa maison; ces

---

(1) L'explication oratoire de cette oraison funèbre se trouve faite avec beaucoup d'esprit et de goût, dans les neuf et dixième chapitres du neuvième traité *des Genres en Prose,* quatrième volume de l'estimable ouvrage élémentaire qui a pour titre : *Principes de la littérature,* par l'abbé Batteux, de l'Académie Françoise.

prodiges innombrables de justice et d'humanité dans nos provinces envers les habitants des campagnes, et ces traits sublimes de bienfaisance et de générosité en faveur de ses officiers et de ses soldats; ce culte de dévouement, d'amour et d'enthousiasme qu'il inspiroit à toute l'armée; cet honorable tribut du désespoir de nos provinces frontières, au moment de sa mort, où l'on vit accourir vers les tribunaux les fermiers de nos plus grands domaines, pour en obtenir la résiliation de leurs baux: craignant sans doute qu'après la perte d'un tel général, la France, menacée d'une invasion inévitable, ne pût désormais cultiver ses campagnes avec l'espoir d'en recueillir les moissons; que dirai-je encore? cet éloquent tableau de la désolation de nos pères en perdant ce grand homme, et dont le peuple françois a si bien su perpétuer la mémoire par cette locution vulgaire, qui est venue si souvent le consoler dans ses revers, comme si les malheurs ordinaires n'étoient plus rien pour lui en comparaison d'un tel désastre: *ce n'est pas*, dit-il encore, *la mort de Turenne*. Enfin je cherche dans cette éloquence de Fléchier, qui devroit tout embellir, de nouveaux motifs d'admirer, de révérer et de chérir son héros; et, si j'ose le dire, confus pour l'orateur, de ne me sentir ni plus instruit, ni plus

émù, ni plus attendri par un pareil discours; affligé de n'y trouver pas même l'intérêt et le charme d'un simple récit historique, après avoir bien examiné cet éloge écrit avec tant d'art, j'éprouve le besoin de rassasier ma tendresse et mon admiration pour Turenne, en relisant aussitôt, comme on liroit une des plus attrayantes vies de Plutarque, le cinquième et dernier livre de son histoire écrite sans couleur et sans chaleur par l'abbé Raguenet. J'avoue à regret que, malgré le foible pinceau de ce biographe, la seule narration des faits m'intéresse, m'attache et me transporte cent fois plus sous sa plume que l'oraison funèbre de Fléchier (1);

(1) Non-seulement les grandes qualités morales de Turenne sont beaucoup plus développées par l'abbé Raguenet que par Fléchier, mais encore ses belles actions militaires brillent avec plus d'éclat sous la plume de l'historien qui les raconte, que sous le pinceau de l'orateur chargé de les célébrer. En voici un exemple mémorable dont l'éloquence auroit pu former un magnifique tableau, et dont le panégyriste de Turenne n'a pas même parlé. En gagnant la bataille de Turkein malgré Louvois et malgré Louis XIV lui-même, ce grand homme força les impériaux d'évacuer l'Alsace et d'aller chercher des quartiers d'hiver en Allemagne, dans le mois de janvier 1675, six mois avant sa mort. Voici comment l'abbé Raguenet rend compte de cet événe-

et je ne vois rien de plus humiliant pour l'orateur, que de produire moins d'effet qu'un pareil historien.

Or, si tel est pour tous les bons esprits le résultat de cette comparaison entre une vie historique et une oraison funèbre, l'éloge de ce grand capitaine reste donc à faire ainsi que son histoire, sans qu'une pareille rivalité doive décourager un véritable talent.

Parmi tant d'omissions historiques qui m'affligent dans le discours de Fléchier, il en est

---

ment : « Tout le monde en fut surpris; car on savoit « que le vicomte de Turenne n'avoit employé que vingt « mille hommes à chasser de l'Alsace cette armée « nombreuse, qui ne se proposoit rien moins que d'en- « vahir deux ou trois de nos provinces. Mais on fut « encore bien plus étonné, quand on sut qu'il avoit « prévu, plusieurs mois auparavant, toutes les mar- « ches des ennemis, et le succès de son entreprise : « comme on le vit par une de ses lettres que Louis XIV « fit lire devant toute la cour. Cette lettre étoit adressée « au marquis de Louvois, ministre de la guerre, auquel « le vicomte de Turenne avoit écrit, dès le mois d'octo- « bre précédent, que, feignant de ne pouvoir plus résis- « ter aux ennemis depuis la jonction de l'électeur de « Brandebourg, il alloit toujours reculer devant eux; « que pour leur donner même plus de confiance, il se « retireroit en Lorraine, pour les engager à se répandre « dans toute l'Alsace; qu'alors il tomberoit sur les quar-

deux fort remarquables, qu'on auroit dû relever beaucoup plus tôt, si un judicieux esprit de critique eût consulté l'histoire, les souvenirs traditionnels, les mémoires et les journaux du temps. Je vais tâcher d'y suppléer, d'après ces différents témoignages. Cette digression interrompra un moment la monotonie et la sécheresse de tant de théories didactiques, en les présentant sous une autre forme qui indiquera comment l'éloquence peut les mettre en action.

« tiers de cette armée de soixante mille hommes, d'un
« côté par où assurément ils ne soupçonneroient pas qu'il
« dût venir les surprendre, et qu'il les obligeroit à re-
« passer le Rhin pour aller hiverner chez eux : ce qui
« arriva effectivement comme il l'avoit prévu. Pour
« transmettre cette action à la postérité, on frappa une
« médaille avec cette légende : *Soixante mille Alle-*
« *mands chassés au-delà du Rhin en* 1675. »

Cette lecture récente et publique d'une lettre si honorable à la mémoire et au génie de Turenne, venoit de mettre le comble à sa réputation militaire en présence de toute la cour. L'effet en auroit encore été plus frappant dans la bouche de Fléchier, s'il avoit eu le courage, disons mieux, l'adresse de lire cette lettre ou plutôt de la réciter lui-même en chaire, au milieu de son discours ; mais un si beau triomphe n'inspira rien à son talent, et il n'en tira aucun parti pour la gloire de Louis XIV, pour celle de Turenne et pour la sienne propre.

On sait que Turenne étoit né dans la religion protestante. Fléchier le rappelle à ses auditeurs, dès l'ouverture de son oraison funèbre, en déplorant *le malheur de sa haute naissance dont il ne faut pas le louer*, dit-il, *mais dont il faut le plaindre*. Ce grand homme étoit très attaché à la prétendue réforme de Calvin; et durant tout le temps où il crut à la légitimité du schisme, il ne cessa de lui rendre tous les bons offices que les protestants avoient droit d'espérer de sa bonne foi, de son crédit et de sa gloire. Louis XIV respectoit tellement sa probité, qu'il n'osa jamais attendre de son ambition ou de sa politique un changement de religion que ce prince désiroit ardemment, mais qu'il ne vouloit et ne pouvoit obtenir que de l'unique et solide conviction de son esprit. Il avoit dit plus d'une fois qu'on avoit promis avec justice à cet illustre maréchal-général de ses armées, la dignité de connétable durant les troubles de la Fronde, et qu'il rempliroit volontiers cet engagement de la régente sa mère, si M. de Turenne lui en facilitoit le moyen, en se réunissant à l'Église catholique. Mais il étoit également incapable de s'exposer à un refus, par une condition offensante pour la délicatesse de Turenne, et de s'abaisser lui-même à des explications d'excuse qui répugnoient à la hauteur de son âme.

Je puis raconter avec confiance à ce sujet une anecdote précieuse à conserver, dont je n'ai d'ailleurs nul besoin de me faire une autorité. Elle se rapporte au projet éventuel, mais bien constaté, de Louis XIV, du moins pendant les premières années de sa majorité, d'élever Turenne à la dignité de connétable, dès qu'il consentiroit à l'abjuration du calvinisme.

Un jour donc le hasard fournit au roi une heureuse occasion de concilier tous les ménagements et d'observer toutes les convenances; et il saisit l'à-propos avec beaucoup d'esprit et de grâce, non pour engager Turenne à sacrifier sa conscience à ses intérêts, mais pour lui témoigner le chagrin que lui causoit cette différence de religion, en l'empêchant de payer de si grands services d'une manière digne de lui.

On venoit de présenter à Louis XIV, au moment de son lever, une épée d'un très beau travail, de laquelle il alloit se parer pour la première fois. Le roi en admira et en fit admirer l'exécution et le bon goût. Les courtisans ne manquèrent pas de renchérir aussitôt sur son approbation. Turenne, qui se trouvoit présent, prit lui-même cette épée des mains du monarque, pour l'examiner avec plus de soin, et il en parut charmé avec un air de sur-

prise qui ne lui étoit pas ordinaire. *Vous avez bien raison*, lui dit le roi, en prenant le ton grave et réfléchi d'un souverain qui avertit les spectateurs d'écouter avec une attention particulière ce qu'il va dire, *vous avez bien raison d'être pleinement satisfait de cette épée. J'ai voulu que le travail en fût fini avec toute la perfection possible. Mais savez-vous pourquoi j'ai désiré qu'elle fût si belle? Je veux vous l'apprendre. C'est l'épée que je destine au connétable de France, et que je porterai moi-même, tant que ce grand office de la couronne ne sera pas rempli. Elle vous siéroit à merveille, monsieur le maréchal, et elle sera la vôtre quand vous voudrez. Vous connoissez, et vous seul pouvez lever l'unique obstacle qui m'empêche, à mon grand regret, de la laisser dès ce moment entre vos mains.* Turenne la lui rendit aussitôt, en disant, avec un redoublement marqué de son embarras habituel, *qu'il se sentoit trop honoré et trop récompensé par un témoignage si flatteur de bienveillance, et que son cœur le préféroit à toutes les dignités.* On admira, comme on le devoit, son désintéressement et sa modestie; mais personne ne lui fit l'affront d'en être surpris.

L'explication n'eut aucune suite. On n'en parloit plus à la cour; et peut-être même, ef-

frayé du danger d'avoir un connétable, le roi étoit-il décidé à ne jamais rétablir cette dignité militaire, lorsque Bossuet composa en 1668 son *Exposition de la Doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse*, qui n'a pas cinquante pages, et dont la jalouse exactitude lui coûta près de deux années d'un travail souvent interrompu, mais toujours repris avec ardeur et perfectionné par des révisions continuelles. Bossuet n'a jamais rien écrit avec tant de soin. C'est dans ce genre un ouvrage de génie. Lui seul étoit capable d'y mettre la précision, la justesse, la clarté, la concision, la mesure, enfin la sûreté de principes et d'expressions qui rendent ce chef-d'œuvre absolument irréprochable.

Cette *Exposition*, imprimée en simple forme d'épreuve et en très petit nombre d'exemplaires, pour être examinée avec la plus scrupuleuse sévérité, détermina la conversion du marquis et de l'abbé de Dangeau son frère, arrière-petits-fils du fameux Duplessis Mornay, surnommé *le pape des huguenots*. Turenne voulut lire aussitôt la nouvelle production qui venoit de rallier à l'Église ces deux hommes, pour lesquels il avoit beaucoup de bienveillance et d'estime. Il fut tellement étonné de trouver la doctrine catholique si différente de la forme hideuse qu'on

lui attribuoit dans les écrits et surtout dans les prêches des protestants, qu'il crut d'abord, sur la foi de ses théologiens, que Bossuet l'avoit affoiblie et déguisée pour la rendre moins révoltante. Il donna communication de cette explication solennelle, comme d'un défi public, aux plus savants ministres de la secte, et il les exhorta sérieusement à réfuter *ce petit livre*, qui leur donnoit un si terrible démenti. Ils ne purent s'en dissimuler eux-mêmes l'urgente nécessité. Ils répondirent donc à l'*Exposition de la Foi*, ou du moins ils crurent y répondre, en soutenant hautement que cet ouvrage ne renfermoit point le véritable enseignement de l'Église; que Bossuet n'oseroit jamais le produire au grand jour; et que s'il le rendoit public sous son nom, il n'éviteroit pas la censure de toute la catholicité, principalement celle de Rome. L'*Exposition de la Foi* parut enfin; et elle obtint bientôt l'approbation authentique des universités, des évêques de France, de toutes les Églises catholiques, des docteurs du Saint-Siége, des cardinaux, du pape lui-même, qui reconnurent formellement dans la doctrine de l'auteur, *l'exposé le plus fidèle des sentiments du Concile de Trente.*

Le triomphe de Bossuet fut aussi éclatant qu'unanime dans une lutte si mémorable, comme ensuite dans la fameuse conférence sur l'au-

torité de l'Église, qui eut lieu en 1678, chez madame la comtesse de Roie, entre lui et le fameux ministre Claude, et dont le résultat fut la conversion immédiate de mademoiselle de Duras, nièce de Turenne. Convaincu ou du moins très ébranlé par l'*Exposition de la Foi* (1), Turenne, dont les profondes idées se développoient avec trop de suite pour qu'il pût s'arrêter avec nonchalance dans l'éclaircissement de ses doutes en matière si grave, voulut avoir, tête à tête d'abord, et même ensuite quelquefois en présence des ministres de Charenton, des conférences réglées et intimes avec l'auteur d'un ouvrage clair et précis qui avoit jeté sa raison dans la plus cruelle incertitude. La justesse et la sagacité de son esprit y furent également frappés de l'ascendant du raisonnement et de la lumière de la vérité. Il annonça enfin à Bossuet qu'il étoit résolu à faire son abjuration, et le chargea d'en aller porter lui-même la première nouvelle au roi; en même temps il ouvrit à l'évêque de Meaux son âme tout entière : *Le roi*, dit-il, *a daigné m'insinuer plus d'une fois, qu'il me feroit connétable le jour où j'abjurerois ma religion. Dites-lui de ma part que je vais y renoncer, mais qu'en devenant catholique par pure*

---

(1) *Voyez* à la fin du volume la note n° 4.

conviction, je ne dois et n'entends en recevoir aucune récompense sur la terre. Assurez-le donc que je ne mets point ma conscience à prix, et que je compte assez sur l'estime de sa majesté, pour être bien certain qu'elle ne me parlera jamais de la charge de connétable. Je n'ai pas voulu l'accepter jusqu'à présent par principe de conscience; et je crois me devoir à moi-même de la refuser toute ma vie, par un sentiment d'honneur (1).

Voilà le souvenir que nous ont transmis les contemporains d'un événement si mémorable. Bossuet se montra aussi humble que grand au moment où cette éclatante conquête vint signaler *le plus illustre triomphe* de son zèle et de son génie; et une discrétion si remarquable ne se démentit pas une seule fois durant tout le cours de sa vie, qui se prolongea encore de trente-six années. Quand on l'en félicitoit, il ne recevoit ces hommages qu'en y joignant le tribut de son admiration, pour en rapporter toute la gloire à son illustre néophyte. Bossuet eut aussi la touchante délicatesse de n'en jamais faire aucune mention, ni durant ses longues controverses avec les protestants, ni même douze ans après la mort de Turenne, dans le

(1) *Voyez*, à la fin du volume, la note n° 5.

sublime parallèle qu'il établit entre ce héros et le vainqueur de Rocroy, lorsqu'il prononça la magnifique oraison funèbre du grand Condé.

Or, Fléchier a célébré en détail la conversion de Turenne; il en a fait la matière de six grandes pages, à la fin de la seconde et au commencement de la troisième partie de l'oraison funèbre, qu'on regarde avec toute raison comme le chef-d'œuvre de son talent. Il y peint les longues hésitations d'une conscience inquiète et d'un esprit indécis, qui lui firent consulter alors ses amis les plus éclairés et les plus habiles ministres du calvinisme; et il nous le montre comme un homme conséquent dans ses principes, *bien différent de ceux qui ne sortent de l'hérésie que par des vues intéressées, ou qui, changeant de sentiments sans changer de mœurs, n'entrent dans le sein de l'Église que pour la blesser de plus près..... Turenne se montra ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition et incapable d'hypocrisie* (1).

---

(1) Il faut l'avouer, Fléchier reste, comme orateur, fort au-dessous de Mascaron dans ce long et froid récit de la conversion de Turenne. Mascaron y déploie au contraire un vrai talent, souvent aussi une belle manière d'écrire. On croit même quelquefois reconnoître dans

Ces brillantes antithèses de Fléchier ne produisent aucun effet oratoire. Les six pages vides, ternes et languissantes, que cette abjuration fournit à sa plume, n'offrent de remarquable que la belle image qu'il emprunte d'un père de l'Église, au moment où *Turenne montre à ses frères derrière lui*, selon les termes de saint Augustin, *le pont de la miséricorde de Dieu, où il vient de passer lui-même*.

Si Fléchier n'a pas cru que son héros eût sacrifié l'épée de connétable à sa religion, et que la conversion de Turenne fût l'ouvrage de Bossuet, j'avoue qu'il a très bien fait de n'en pas parler. Mais s'il avoit craint simplement de déplaire, en décernant cet hommage à l'évêque de Meaux, il faudroit le plaindre de n'a-

---

son langage l'énergique accent et la simplicité sublime de Bossuet; par exemple, quand, nous présentant son héros la veille d'un combat ou dans l'ivresse de la victoire, il dit que « M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un Dieu au-dessus de sa tête, « que dans ces occasions éclatantes où presque tous les « autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses « prières. On l'a vu même s'écarter dans les bois, où, « la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il ado- « roit dans cette humble posture le Dieu devant lequel « les légions des anges tremblent et s'humilient. »

voir pas su profiter d'une occasion si précieuse à l'éloquence. Fléchier avoit trop de talent pour redouter de semblables écueils, et pour ne pas se prémunir aisément contre tout reproche.

En exprimant ainsi mon opinion et mon vœu, je raisonne donc toujours d'après l'hypothèse que la persuasion intime de Fléchier n'opposoit aucun obstacle à l'essor de son éloquence, ou que cette prétérition n'a été de sa part qu'un oubli. J'exhale d'autant plus librement les regrets que m'arrachent ici les droits de la justice et l'intérêt de l'art, qu'il suffisoit à l'orateur chargé de célébrer la conversion de Turenne, d'y faire intervenir le grand Bossuet, dont Louis XIV consacra si noblement le triomphe, en le chargeant aussitôt de prêcher à la cour l'avent de cette même année 1668, *pour confirmer*, disent les historiens, *la réunion de Turenne à l'Église catholique*. N'est-il pas manifeste en effet que le nom, l'apparition et l'influence de ce génie immortel auroient fait du tableau en action de l'abjuration de Turenne, l'un des morceaux les plus animés, les plus dramatiques, les plus saillants et les plus sublimes de son éloge ?

Bossuet étoit présent lorsque cette oraison funèbre fut prononcée dans l'église de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676. Un court inter-

valle de sept années s'étoit à peine écoulé depuis la conversion de Turenne, dont tout l'auditoire connoissoit alors et dut nommer avec enthousiasme le véritable moteur. Et Fléchier, commensal journalier de Bossuet, son collaborateur dans l'éducation du dauphin, ne met pas en scène un seul instant dans cet éloge solennel deux interlocuteurs si dignes l'un de l'autre! Et Fléchier ne rappelle pas à ses auditeurs ces entretiens savants et intimes dans lesquels Turenne cherchoit la lumière; où Bossuet, pénétré de respect et d'admiration pour lui, guidoit et soutenoit ses premiers pas dans les sentiers de la foi, en portant devant lui le flambeau de la vérité qu'il faisoit luire jusqu'au fond de cette grande âme! Et Fléchier ne le venge pas publiquement de son silence et de sa modestie! que dis-je? il ne sait l'en venger qu'à ses propres dépens, par un languissant remplissage qui énerve son discours! Et il ne soulève pas même ce voile d'humilité qu'il auroit dû déchirer devant tant de vertu, de génie et de renommée, pour la gloire de la religion, pour la gloire de Bossuet, pour la gloire du moins de Turenne, son héros, que le ciel et la terre avoient réunis sous ses yeux, et présentoient tous ensemble à l'admiration publique, dans ce jour solennel de justice, pour les associer aux honneurs d'un si beau

triomphe ! Et au moment où il célèbre cette conversion si ardemment désirée et si long-temps attendue, un orateur tel que Fléchier ne prend pas l'initiative sur l'histoire, en anticipant sur son témoignage, en liant, comme elle l'a fait, une pareille conquête au chef-d'œuvre de l'Exposition de la foi, si digne d'en assigner l'époque à la postérité ! Et il ne consacre pas du sceau de la religion le souvenir à jamais mémorable de cette victoire de Bossuet sur Turenne, qui seule auroit suffi pour les immortaliser tous les deux ! Et le panégyriste national de ce grand homme n'évoque point son ombre auguste et chérie ! et il ne la montre pas s'élevant de son cercueil toute rayonnante de splendeur et de gloire, pour recevoir ce noble symbole de la première des dignités militaires, que son royal disciple dans la science des combats lui avait offert, et qu'il ne voulut jamais échanger contre son honneur et sa conscience, en faisant à l'ambition le sacrifice de sa religion paternelle ! Et plus timide que Mascaron sur le vœu et les regrets que la reconnoissance avoit inspirés à Louis XIV, Fléchier ne va pas chercher dans le fond du cœur même de ce monarque, pour la produire au grand jour et l'en faire jouir, une pensée si digne de la justice et de la munificence du trône ! Et Fléchier ne profère pas non plus un seul mot sur ce refus héroïque

de l'épée de Duguesclin, qu'il falloit faire briller de tout son éclat aux yeux de ses auditeurs du haut de la chaire, ou plutôt qu'il falloit déposer solennellement avec respect, au nom du roi lui-même, sur le mausolée de Turenne, sans craindre d'être ni démenti ni désapprouvé, en le proclamant connétable de France au milieu de ses funérailles! Est-il possible, hélas! que l'esprit symétrique de Fléchier, séduit par des antithèses éblouissantes, ou resserré dans l'alignement d'une diction cadencée, nombreuse et sonore, n'ait pas senti tout ce qu'un pareil tableau offroit de neuf, de sublime et même d'unique à l'éloquence sacrée! On dira tant qu'on voudra que toutes ces réticences ne pouvoient faire aucun tort à l'immense renommée de Bossuet et de Turenne. Certes j'en conviens hautement, et sans aucune inquiétude pour tant de gloire; mais en est-ce moins une perte pour la célébrité de Fléchier, qui n'a pas su partager un si magnifique triomphe en le solennisant d'une manière digne de lui?

XXXI.

De saint Vincent de Paul.

De tous les sujets d'éloges que l'histoire moderne de la religion a fournis aux orateurs sa-

crés, le plus riche et le plus favorable à l'éloquence est, ce me semble, le panégyrique de saint Vincent de Paul, homme d'une sublime vertu et, jusqu'à nos jours, d'une chétive renommée, le meilleur citoyen que la France ait eu, l'apôtre de l'humanité, qui, après avoir gardé les troupeaux durant son enfance, a laissé dans sa patrie un grand nombre d'établissements plus utiles aux malheureux que les superbes monuments de Louis XIV, son souverain.

La vie de Vincent de Paul offre aux orateurs autant de variété que d'intérêt. Il fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier général des galères, principal de collége, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Il institua en France les séminaires, les missionnaires lazaristes, les filles de la charité, dont l'héroïsme se dévoue au soulagement des malheureux; il fonda des hôpitaux pour les captifs, pour les malades, pour les enfants trouvés, pour les orphelins, pour les fous, pour les forçats et pour les vieillards. Sa généreuse commisération s'étendit sur tous les genres de malheurs dont l'espèce humaine est accablée, et l'on trouve des institutions de sa charité dans toutes les provinces de cet empire.

Vincent de Paul avoit exercé pendant quelque temps un ministère de zèle et de charité sur les galères. Il y vit un jour un malheureux forçat condamné à trois années de fers pour s'être livré, une seule fois, à la contrebande, et qui paroissoit inconsolable d'avoir laissé dans la plus affreuse misère sa femme et ses enfants. Vivement touché de sa situation, il offrit de se mettre à sa place, et l'échange fut accepté. Ce héros de la charité fut donc enchaîné dans la chiourme des galériens; et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avoit portés. On sent tout ce qu'un pareil trait doit inspirer à un orateur, et combien il resteroit au-dessous de son ministère, au-dessous même de son art, s'il le racontoit sans attendrir sensiblement ses auditeurs.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendoit les enfants trouvés dans la rue Saint-Landry, comme un vil bétail. Ces infortunés, que le gouvernement abandonnoit à la pitié, ou plutôt à la barbarie publique, périssoient presqu'en totalité; et ceux qui échappoient par hasard à tant de dangers étoient quelquefois introduits furtivement, par les complots de la cupidité, dans des familles opulentes, pour en supplanter les héritiers légitimes.

Vincent de Paul donna l'exemple en fournissant d'abord des fonds assurés pour nourrir douze de ces malheureux enfants : bientôt sa charité obtint des soulagements à tous ceux qu'on trouvoit exposés aux portes des églises; mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité alloient recommencer. Le père nourricier des orphelins ne se découragea point. Bien loin de désespérer de la Providence, il convoqua une assemblée extraordinaire : il fit placer dans son église de Saint-Lazare un très-grand nombre de ces pauvres enfants prêts à expirer, entre les bras des filles de la charité; et montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, cette allocution pleine d'âme, qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à son zèle, et que je vais transcrire de l'histoire de sa vie, composée par M. Abely, évêque de Rhodez :

« Or sus, mesdames, la compassion et la cha-
« rité vous ont fait adopter ces petites créatures
« pour vos enfants. Vous avez été leurs mères
« selon la grâce, depuis que leurs mères selon
« la nature les ont abandonnées. Voyez mainte-
« nant si vous voulez aussi les abandonner pour
« toujours. Cessez à présent d'être leurs mères,

« pour devenir leurs juges; leur vie et leur
« mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc,
« sans délibérer, prendre les voix et les suffra-
« ges. Il est temps de prononcer leur arrêt, et
« de décider irrévocablement si vous ne voulez
« plus avoir pour eux des entrailles de misé-
« ricorde. Les voilà devant vous! Ils vivront,
« si vous continuez d'en prendre un soin cha-
« ritable; et je vous le déclare devant Dieu,
« ils seront tous morts demain, si vous les dé-
« laissez. » On ne devoit répondre, on ne répondit à cette pathétique exhortation que par des pleurs et des largesses; et le même jour, au même instant, dans la même église, l'hôpital des Enfants-Trouvés de Paris fut fondé par acclamation et doté de quarante mille livres de rente.

Voilà l'homme qui ne jouit d'aucune réputation en France, et surtout en Europe! Le voilà cet homme qui, au jugement de ses détracteurs, n'eut que du zèle sans talent! *Honnis soient* les cœurs durs qui pourroient méconnoître encore un si grand bienfaiteur de l'humanité! Eh! qui voudroit donc désormais parmi nous de la gloire, si Vincent de Paul n'étoit pas compté parmi les hommes dont s'honore le plus notre nation? Sa vie fut un tissu magnifique de bonnes œuvres, et nous en jouissons avec la plus honteuse

ingratitude. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans : il étoit très assoupi la veille de sa mort. L'un de ses missionnaires lui ayant demandé la cause de ce sommeil continuel, il répondit en souriant : *C'est le frère qui vient en attendant la sœur.* C'étoit un souvenir touchant de situation qui rappeloit à son âme, parfaitement résignée, la belle expression de Virgile, *consanguineus lethi sopor.* Jamais on n'a mieux pardonné à la nature la nécessité de mourir.

Le malheur de saint Vincent de Paul, si toutefois c'en est un que d'être peu loué et même peu connu, son malheur, dis-je, fut de n'être point célébré, au moment de sa mort, le 27 septembre 1661, par cet éloquent Bossuet, dont la louange imprimoit aussitôt le sceau de la gloire, et qui composoit à la même époque ses premières oraisons funèbres. Mais l'honneur le plus solennel d'un éloge public est dû aux établissements charitables de Vincent de Paul encore plus qu'à ses vertus; et l'orateur qui saura le présenter dignement, au nom de la religion, à l'amour, à l'admiration et à la reconnoissance de ses concitoyens, aura bien mérité de la patrie, dont il acquittera l'une des dettes les plus sacrées.

En effet, jusqu'à présent saint Vincent de Paul compte quelques panégyristes, et n'a point

encore d'orateur (1). Son éloge a presque toujours été traité sur le même plan. Cette marche banale, qui ne rallioit pas l'ensemble de sa vie à une conception principale, à une idée assez dominante et assez féconde pour former le point lumineux de tout le discours, a dû autant en affoiblir l'effet qu'elle en facilitoit la composition. On ne sauroit trop se méfier de tous ces plans de routine qui, pour saint Louis comme pour saint Vincent de Paul, ont été un premier aperçu ou plutôt un premier écueil caché pour le vulgaire des panégyristes, et qui, ne coûtant aucun travail, ne promettent aucune gloire; car il faut bien se souvenir qu'un orateur s'expose à revenir sur ses pas ou à s'égarer dans le champ de l'éloquence, toutes les fois qu'il se met en route sans avoir bien combiné son chemin.

Les panégyristes de saint Vincent de Paul n'ont cessé d'en fournir la preuve, en marchant tous sur la même ligne, avec un sort pareil, à la suite les uns des autres. Ce plan de tradition, je dirois presque de hasard, met en dehors, et même absolument à l'écart, toutes les heureuses singularités de sa vie, qui présentent à l'orateur une perspective de laquelle on peut tirer un si

(1) J'écris ceci en 1779.

grand parti, comme je tâcherai de le développer dans un instant; et il appauvrit étrangement, dans toute la première moitié du discours, l'un des plus riches sujets que puisse désirer l'éloquence de la chaire, dont cet éloge me paroît le beau idéal. On n'a donc pas, ce me semble, assez heureusement caractérisé Vincent de Paul, en le présentant toujours à l'admiration publique comme le héros de la religion et comme le héros de l'humanité. C'est une antithèse séduisante, et rien de plus. La seconde partie, enrichie de tous ses établissements publics, est assurément le tableau le plus vaste et le plus intéressant que puisse retracer un orateur sacré; mais elle restreint fort mal à propos la première, qu'elle réduit uniquement à l'apostolat de ses missions et à l'institution des séminaires; objets d'une haute importance, il est vrai, et néanmoins beaucoup trop limités pour fournir sans digressions (1), sans épisodes et sans langueurs, la moitié d'un tel panégyrique.

Eh! pourquoi donc se renfermer dans une

---

(1) J'entends par digressions très contraires aux mouvements oratoires et au genre de l'éloge, toutes les réflexions économiques, morales, systématiques et glacées, sur la mendicité, sur les hôpitaux, sur les ateliers des hospices, sur les aumônes domiciliaires, sur l'oisiveté

enceinte si tristement circonscrite, quand le talent peut se mouvoir en pleine liberté dans un si grand espace? La multitude des faits ne laisse ici à l'orateur que l'embarras du choix. Il n'a qu'un plan oratoire à chercher et à travailler dans un sujet qui, sans exiger aucun autre effort, lui fournit tout le reste en abondance et à souhait. C'est l'unique embarras de cette composition; et il s'y verra long-temps arrêté, s'il ne sacrifie point l'invention pour abréger le travail, en adaptant à l'éloge de saint Vincent de Paul une division déjà connue qui ne lui conviendroit même nullement, surtout si la première partie prouvoit d'avance la seconde. J'avoue en effet qu'il n'est pas aisé, au moment où l'on médite la distribution et l'ordonnance d'un pareil discours, d'imaginer un plan lumineux et caractéristique, dont on puisse à bon droit se contenter, quand on le confronte avec tous les prodiges historiques qu'il doit renfermer, coordonner, rapprocher, graduer et faire ressortir. Il est très peu de cadres assortis à un pareil tableau; je veux dire, assez vastes et assez

---

ou l'immoralité des mauvais pauvres, et autres discussions qu'on ne sauroit trop éloigner d'un panégyrique, d'où l'intérêt des faits doit exclure de si faciles et si languissantes dissertations.

saillants pour présenter sans confusion et pour reproduire avec éclat la vie entière de Vincent de Paul, par le récit en action des merveilles dont elle est remplie.

Cependant un orateur digne de se mesurer avec un si beau sujet, saura non-seulement en retracer les événements divers sous un aspect vrai et frappant, mais encore y découvrir tant d'ensemble, tant d'unité, tant de contrastes, tant d'intérêt, tant de mouvement, tant de richesses, tant de variété, tant d'obstacles et de prodiges, qu'il concevra peut-être, dans une féconde inspiration de son enthousiasme que tous ses auditeurs partageront ensuite avec lui, le mode naturel et unique d'en préparer et d'en multiplier les effets oratoires, en saisissant le véritable plan du discours, un plan pour ainsi dire dramatique, un plan dont le développement, conduisant sans cesse l'auditoire de surprises en surprises, de triomphes en triomphes, de merveilles en merveilles, deviendroit une conquête de l'art, et seroit dans ce genre d'éloquence une innovation heureuse, de laquelle très peu de gens de goût démêleroient la combinaison, mais dont tous les auditeurs éprouveroient infailliblement l'influence et le charme.

Je veux expliquer en détail mon dessein. C'est une espèce de problème oratoire, dont l'éloge

de saint Vincent de Paul me suggère l'idée, et dont il me semble que le tableau de sa vie pourroit fournir la solution.

Parmi les innombrables amateurs du théâtre, il en est quelques-uns sans doute dont le goût pur et délicat n'y cherche que les seuls plaisirs de l'esprit. On veut être fortement ému : on veut contempler du rivage les tempêtes : on veut plaindre le malheur, s'attendrir sur les maux d'autrui, voir de près les vertus et les épreuves, les combats et les victoires, les obstacles et les succès, les dangers et les triomphes, enfin les sacrifices héroïques, les souffrances volontaires ou la joie vertueuse de ses semblables, dans les situations les plus propres à dévoiler leur âme et à développer leur caractère. Eh! d'où peuvent naître en effet ce ravissement si commun, et cet attrait si puissant attaché aux compositions dramatiques? N'est-ce donc pas de l'intérêt continu que le poëte a su vous inspirer durant l'action qu'on représente, en faveur d'un personnage dont vous partagez toutes les émotions, toutes les angoisses, tous les périls, toutes les prospérités et tous les revers? Nest-ce pas là cet enchanteur qui s'est emparé de vos affections les plus intimes, en les liant à une histoire touchante ou terrible dont le fil se noue, semble se dénouer et se renoue sans cesse devant vous,

pour tenir votre âme toujours suspendue à son gré entre l'inquiétude et la surprise, la terreur et la pitié, l'abattement et l'espérance, par le ressort de ces secousses réitérées de compassion ou d'effroi qui tour à tour vous déchirent ou vous consolent, de scène en scène, jusqu'au dénouement qui achève d'épuiser tout l'intérêt du sujet, quand la catastrophe vient mettre le comble à votre douleur ou à votre joie ?

L'éloquence de nos monologues ne peut que très difficilement atteindre aux émotions vives, profondes et variées, qu'excitent de beaux vers, l'intérêt de l'action, le concours des trois unités, l'explosion et le choc des passions, la rapidité du dialogue, le contraste des caractères, les malheurs de l'innocence, les crises redoublées des situations, enfin toutes les espèces d'illusions et de transports qui se réunissent pour émouvoir la sensibilité, et pour faire un bonheur du besoin de répandre des larmes, à la représentation des poëmes dramatiques.

Le prodige d'égaler par ce ministère la puissance oratoire aux mouvements pathétiques de la tragédie, s'est vu néanmoins deux fois dans nos temples. Bossuet en eut seul la gloire dans la péroraison de son éloge du grand Condé, et dans toute l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Il avoit assisté

dans ses derniers moments cette princesse, dont il rendit le nom immortel. Son imagination fut si frappée et son cœur tellement ému d'un pareil spectacle, que la douleur dominant heureusement son génie dans la composition de ce chef-d'œuvre, il s'y abandonna tout entier, et rendit cette mort sans cesse présente à ses auditeurs, auxquels il fit partager l'étonnant effet qu'elle avoit produit sur lui-même. On ne connoissoit rien de semblable dans l'histoire de l'éloquence. L'auditoire, atterré par les coups de foudre dont l'orateur, abattu lui-même, fit retentir l'église de Saint-Denis, voyant pleurer Bossuet, malgré tous ses efforts pour retenir ou du moins pour cacher ses larmes, répondit à ses douloureux accents par des gémissements et par des sanglots.

Il me semble donc qu'un orateur digne d'un si auguste ministère peut tenter, avec le bonheur ordinaire du courage, d'illustrer la chaire par de très grands effets d'éloquence, en suivant la même route, autant que la différence des genres le comporte. Il peut surtout hasarder un heureux essai de ses forces, avec beaucoup plus d'espoir de succès, dans l'ordonnance des panégyriques, des oraisons funèbres, de quelques mystères touchants de la religion, des homélies, enfin de tous les sujets sacrés qui

tiennent à des faits plus rapprochés d'un intérêt dramatique. Mais de tous les éloges réservés à la chaire, je n'en connois aucun qui se prête mieux à cette expérience oratoire que la vie de saint Vincent de Paul, dont la charité immense comme le malheur, et toute-puissante comme le Dieu qui l'inspire, parcourut le cercle entier des misères humaines, pour n'en laisser aucune sans soulagement.

La singularité vraiment unique de sa destinée le soumit à tant de vicissitudes, que depuis sa première enfance, disons mieux, depuis le jour même de sa naissance dans la chaumière d'un laboureur, jusqu'au milieu de sa longue carrière, chaque époque, chaque lustre, et même souvent chaque année, le placent dans une situation nouvelle qui, dans les desseins du ciel, devient en quelque sorte prophétique, en l'environnant du spectacle de toutes les calamités qu'il partage souvent, et auxquelles il doit remédier dans la suite. Son histoire nous le montre ainsi dans une continuelle succession d'épreuves tellement désespérées, qu'il est impossible non-seulement de prévoir le moyen et de concevoir la possibilité de l'en retirer, mais encore d'imaginer, avec les lumières de la seule raison, qu'un si obscur et si misérable jouet du sort puisse avoir jamais la moindre in-

fluence sur les plus grands intérêts de sa nation, de son siècle et de l'humanité tout entière. Il ne cesse de tomber et de retomber d'abîme en abîme, sans que rien l'accuse jamais, et sans que rien l'assiste : il en sort toujours ; il en sort même promptement, et il en sort uniquement par ses propres et seuls moyens, sans avoir jamais du moins d'autre protecteur que le ciel qui l'éprouve ainsi pour l'instruire. Le cours de sa vie, que l'orateur doit toujours suivre, le présente sans cesse à nos regards au fond d'un gouffre ; et pendant long-temps il se retrouve continuellement en butte à quelque nouveau danger toujours imprévu, toujours plus terrible, dont il ne peut se délivrer que par sa vertu.

C'est précisément cette longue et accablante série d'adversités forcées ou volontaires, et constamment dirigées vers sa gloire, qui lui concilie la pitié, l'admiration et le plus tendre intérêt ; c'est elle qui doit à la fois dévoiler le secret de sa vie, guider le plan et tracer la marche de son éloge. Oui, c'est cette chaîne non interrompue de misères et d'angoisses qu'il faut suivre avec lui dans les sentiers laborieux de ses désastres et de sa renommée, puisqu'en l'appelant pendant quarante années à l'école du malheur, des événements si instructifs et si di-

vers éclairent et développent sa sensibilité, annoncent ou du moins lui suggèrent et préparent de loin ses grands établissements; et qu'en paroissant terminer ainsi à chaque pas sa carrière, ils mûrissent au contraire sa destinée, tiennent tous les auditeurs d'un pareil discours, dirai-je dans un désespoir progressif ou bien dans un ravissement continuel? jusqu'au moment où une prospérité inattendue et presque incroyable, qui devient la dernière comme la plus redoutable épreuve et le plus beau triomphe de sa vertu, facilite les prodiges de sa charité, amène toutes les merveilles de sa vie publique, dont tant de situations et de revers ont été les préludes et les plus éloquentes leçons, et révèle enfin les intentions du ciel dans ce long cours de tribulations que les souvenirs de son ministère vont signaler par autant de monuments de bienfaisance.

Ainsi conduits à leur insu par une marche si dramatiquement oratoire, les auditeurs de ce panégyrique partageroient avec effroi et avec délices les rigueurs et les triomphes de la destinée de saint Vincent de Paul, en épuisant tour à tour les charmes variés d'une pareille composition oratoire, dont ils ne soupçonneroient peut-être pas les ressorts; mais d'émotions en émotions, ils pourroient entrevoir de

loin, dans la première moitié de sa vie, la main cachée et toute-puissante qui ne sauroit en régler ainsi les épreuves, sans faire pressentir d'avance les grands desseins qu'on verroit se développer en action dans le tableau non moins étonnant de son ministère public. Tel seroit le nouveau genre d'intérêt dont il me semble que l'histoire de cet homme extraordinaire pourroit devenir une source abondante, et jusqu'à présent inconnue dans la carrière de l'éloquence.

XXXII.

Des panégyriques de la sainte Vierge.

Cette digression sur les panégyristes françois prouve que jusqu'à présent Vincent de Paul, beaucoup moins bien apprécié que tous nos grands hommes, n'a pas été plus heureux en tributs d'éloges que les autres saints : il en a été ainsi de la mère du Sauveur elle-même. En effet, nos orateurs sacrés du premier rang, qui sont généralement restés au-dessous de leur renommée en louant les héros de la religion, ne se montrent guère plus éloquents ou mieux inspirés en célébrant les grandeurs de la sainte Vierge. Les différentes solennités qui lui sont consacrées par le culte public, appellent ce panégyrique dans nos chaires cinq ou six fois cha-

que année, et un retour si fréquent d'hommages pieux nous a valu quelques beaux sermons sur quelques-unes de ces fêtes particulières, spécialement l'un des ouvrages les plus approfondis, les plus étonnants et les plus parfaits de Bourdaloue, sur la corruption de l'homme, pour le jour de la Conception. Mais ce ne sont guère que des discours d'une moralité relative au mystère; et un sujet si souvent traité sous tant de rapports n'a fourni encore à la chaire aucun panégyrique dont elle puisse enrichir la collection de ses chefs-d'œuvre. C'est même une opinion assez généralement établie, et très décourageante pour les jeunes prédicateurs, que nous n'en aurons jamais aucun; que nous ne pouvons même pas en avoir; que le sujet est trop stérile en événements historiques pour soutenir l'étendue, l'intérêt et la pompe d'un éloge public; enfin qu'*une pareille composition oratoire*, comme le pensoit Massillon après plusieurs essais infructueux, *n'est facile que pour des prédicateurs sans talent, dont on n'attend rien, qui se contentent de tout, ne voient rien au-delà de leurs idées, et se flattent d'avoir fait un panégyrique, en délayant des événements dépourvus d'intérêt, dans un vide continuel de lieux communs* (1).

---

(1) Lettre de Massillon, écrite en 1738, au père Re-

Nos orateurs les plus distingués ne traitoient presque plus un éloge si difficile, qu'aucun exemple de succès ne recommandoit à leur émulation ; un éloge enfin dont Massillon désespéroit encore pour l'éloquence, à la fin de sa vie, et contre lequel s'élevoient des préventions qui sembloient consacrées par l'autorité réunie de sa renommée, de son talent et de son expérience. On auroit dû en faire l'essai, au lieu d'y renoncer entièrement sur parole. Cette épreuve, qu'il auroit fallu subir au moins une fois pour sa propre instruction, n'eût-ce été que dans le dessein de mettre plus d'ordre et de profondeur dans ses études, auroit expliqué promptement et peut-être même fécondé la stérilité apparente du sujet.

En effet, le divin législateur du christianisme n'a rien écrit pour fonder sa religion, qui est pourtant devenue le seul culte des régions les plus éclairées de l'univers. Il ne commença même qu'à sa trentième année l'exercice de sa mission, par des prédications publiques ; de sorte que les apôtres, l'ayant connu pour la première fois à cette époque, n'ont pu nous laisser que très peu de détails dans l'Évangile sur les

---

naud de l'Oratoire, qui venoit de remporter le prix d'éloquence à l'Académie Françoise.

premiers rapports de sa vie privée. Les anciens pères de l'Église étoient très instruits de tout ce que la tradition orale en avoit transmis aux chrétiens. Mais durant les premiers siècles de sa propagation, la loi si connue et si sage du secret, *lex arcani*, dut couvrir les principaux mystères de notre foi, spécialement l'incarnation et l'eucharistie, pour les soustraire aux fausses interprétations et aux calomnies des païens.

Le voile qui, à cette époque de persécutions et de suppositions également odieuses, déroboit ainsi aux regards du paganisme la personne sacrée de la mère d'un Dieu, a dû coûter ensuite de tristes et inutiles regrets à ses panégyristes. Nous ne savons plus rien de son intéressante histoire depuis la catastrophe du Calvaire, où un nouveau nuage environne encore sa solitude et ses vertus. Une tradition authentique nous apprend seulement qu'elle se retira pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie à Éphèse (1), où elle mourut dans la maison du même apôtre saint Jean qui en fut évêque, longtemps après que le Sauveur du monde lui eut

(1) Il est très remarquable que sa maternité divine y fut ensuite solennellement proclamée dans le troisième concile général, par l'anathème lancé contre Nestorius.

assigné ce disciple bien-aimé pour fils adoptif, du haut de la croix.

Le secret et le mystère durent donc envelopper les destinées de la mère du Rédempteur, jusqu'à l'heureuse époque de la liberté du christianisme dans le quatrième siècle, où l'empereur Constantin fit monter avec lui la religion chrétienne sur le trône des Césars. L'Église, toujours fidèle à ne consacrer que des faits authentiques, ne pouvant plus alors démêler avec certitude le fil de la vérité, au milieu de tous les souvenirs qui s'étoient transmis, de siècle en siècle, dans les foyers domestiques de ses enfants, relativement à la sainte Vierge, respecta comme elle le devoit la circonspection des livres saints; et l'histoire de sa vie se trouva réduite pour toujours aux seuls témoignages très laconiques de l'Évangile.

Les premiers et les plus éloquents pères de l'Église n'ont jamais traité à fond, ni dans leurs prédications, ni dans leurs autres ouvrages, ce même sujet d'éloge, dont heureusement la gloire de la reine du ciel n'a pas besoin. Ils ne parlent d'elle que par occasion, et comme dans l'effusion de la plus simple et la plus religieuse sensibilité. Saint Épiphane et saint Jean Damascène, qui se montrent ses ardents et diserts orateurs, lui ont consacré plusieurs panégyri-

elles donc pas les ornements et les tableaux d'un panégyrique à jamais mémorable, si un plan bien conçu y développoit, par une gradation vraiment oratoire, le *pouvoir des faits mis à leur place*, en les dirigeant tous vers un but d'une haute importance, auquel l'orateur rallieroit toutes ses pensées, pour donner de l'unité, de l'intérêt et de la grandeur à son discours?

C'est par des rapprochements si féconds qu'une composition de ce genre doit faire ressortir les grandes idées de la religion, et le concert admirable des conseils éternels. A Dieu ne plaise que les jeunes orateurs, plus jaloux de l'effet que de la vérité, se livrent, dans l'exercice de leur ministère, à des illusions chimériques! Les livres sacrés doivent être leurs seuls guides et leurs principaux appuis dans la route de l'éloquence. Voici donc le véritable point de vue sous lequel l'Écriture me semble offrir au talent oratoire la Vierge prédestinée pour donner le jour à celui qui, selon les principes de la religion, en sa qualité d'homme, a une mère dans ce monde sans y avoir eu de père, et qui, dans sa génération éternelle, comme Dieu, a un père et n'a pu avoir de mère dans le ciel.

En élevant cette heureuse fille de Juda, par la prérogative de la maternité divine, au-dessus de tous les êtres créés, sans aucune exception,

le Tout-Puissant avoit nécessairement la chute des anges rebelles devant l'immensité de ses regards. Pour lui, il ne peut exister en effet ni passé ni avenir, puisque tout est sans cesse présent à l'éternité de ses pensées. Un pareil spectacle lui retraçoit donc toujours les dangers de l'orgueil, qui est le plus grand et en quelque sorte le seul vice des créatures; car il engendre tous les autres. Mais il a paru en craindre surtout la puissance et les suggestions pour une vierge si favorisée, dont il alloit soumettre l'humilité à une épreuve incomparablement plus redoutable que la prééminence des esprits célestes, en la destinant à devenir la *mère du Créateur* (1). Jamais alliance de mots ne fut si étonnante dans la bouche des hommes; et cependant jamais aucune expression ne fut plus exacte et plus propre selon les principes de la foi. Le ciel voulut donc dans sa miséricorde préserver Marie des dangers de l'orgueil, qu'alloit affronter la foiblesse d'une créature élevée à une si éminente prérogative. Voilà le but de l'Éternel en fixant les destinées de Marie; voici ses moyens. Le flambeau de la religion est ici notre seule lumière.

(1) C'est le langage littéral de l'Église, *mater Creatoris*.

Par une disposition spéciale de la Providence, et certes bien digne d'émaner de la suprême sagesse, il y a eu dans le ciel, à côté de ce décret de prédilection et de magnificence en faveur d'une telle mère, un autre décret de précautions et d'épreuves, dont l'objet a dû être d'opposer, comme parle saint Paul, *à ce poids éternel de gloire que Dieu opère en nous* (1), un égal contre-poids d'humiliations, pour abaisser durant tout le cours de sa vie mortelle, et principalement sous tous les rapports de sa maternité, cette même Vierge, cette même mère placée, à un si beau titre, par la divinité de son fils, sur la première marche du trône de l'Éternel.

Or, si ce projet est démontré par les événements, comme il va l'être, le secret du conseil d'en haut ne se trouvera-t-il pas dévoilé et constaté dans les fastes sacrés de la religion? On peut indiquer un si beau dessein du ciel avec confiance et admiration aux orateurs chrétiens, sans rien ajouter à la vérité. Mais si cet aperçu est rigoureusement vrai, il en résulte encore que cette même maternité divine, qui élève Marie, ici-bas et dans le ciel, au-dessus de tout ce qui

---

(1) *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis*. 2 Corinth. cap. 4, vers. 17.

n'est pas Dieu, renferme aussi un nouveau mystère de protection et d'amour, si elle ne lui attire jamais que des abaissements sur la terre. Ainsi, par une disposition adorable de miséricorde, sa vie aura été dévouée aux humiliations, et l'éternité sera réservée à son triomphe. Je demande si l'éloquence chrétienne peut suivre un plus éclatant sillon de lumière dans le plan d'un tel panégyrique.

Un éloge oratoire, qui n'est point une vaine déclamation, a sans doute pour but principal d'inspirer beaucoup d'intérêt; mais cependant cette même émotion de l'âme, qui attache l'auditeur quand elle excite la crainte ou la pitié, le révolteroit bientôt, si elle le mettoit, pour ainsi dire, à la torture, par de cruels et continuels déchirements. Aussi n'est-ce point ce sentiment de tristesse, et peut-être de dégoût, que j'invite les orateurs à nous faire éprouver dans le panégyrique de la sainte Vierge. La première partie doit, il est vrai, développer les humiliations, et la seconde les souffrances que la maternité divine coûte à l'héroïne de ce discours, dont l'intérêt bien gradué peut aller toujours en croissant jusqu'à la péroraison. Mais pour profiter des heureux contrastes du pathétique et du merveilleux que l'histoire offre ici à l'éloquence, il faut qu'une marche parallèle ex-

plique et contre-balance les décrets du ciel ; en opposant tour à tour des prodiges de gloire aux épreuves d'humiliations ou d'abaissement, et des trésors de mérites, comme autant de titres de félicité, à chaque période d'angoisse ou de douleur. Cette perspective, que l'orateur ne devroit jamais laisser perdre de vue, développeroit sans épisodes, sans écarts, sans exagération et sans remplissage, le double décret de la Providence, qui formeroit le plan du discours par l'explication et la correspondance d'un dessein si sublime. La démonstration continue d'une vérité frappante et lumineuse, la surprise, l'admiration, l'attendrissement, ne laisseroient pas languir, ce me semble, un seul instant, l'intérêt d'un tel panégyrique dont on s'est trop effrayé, et qui manque encore aux triomphes de la chaire.

Mais une pareille matière exige de l'orateur beaucoup d'esprit et de goût pour animer, varier et faire contraster ces peintures ; beaucoup d'éloquence pour entraîner l'auditoire par tous les ressorts combinés de l'admiration et de la pitié ; beaucoup de dignité pour faire respecter dans une si haute destinée les merveilles qui sortent de l'ordre commun, en respectant soi-même jusqu'au scrupule toutes les bienséances oratoires ; surtout beaucoup de tact et de pru-

dence, pour n'exposer jamais un sujet si délicat au moindre sourire de l'irréligion ou de la malignité, par aucune idée, par aucune expression, par aucune image qui manque de mesure ou de convenance.

Ce n'est point un discours que je prétends esquisser ici; c'est une simple marche que je me contente d'indiquer au talent. Je n'ai pas besoin d'avertir un véritable orateur des sentiments attendrissants que lui suggèrera la présence de la sainte Vierge au supplice et à la mort de son fils sur le Calvaire. Le tableau en est déjà crayonné dans le récit énergique et touchant de l'Évangile qui l'a peint d'un seul mot, dont il faudroit simplement découvrir la profondeur : STABAT *juxtà crucem Jesu mater ejus*. Joan. *cap.* 19, *vers.* 25. La maternité divine, qui sembloit ne devoir l'exposer qu'aux éblouissements de l'orgueil, ne sollicite plus pour elle au pied de la croix, dans cet abîme de douleurs où elle est plongée, que la commisération et les larmes du genre humain.

De pareilles conceptions oratoires, dont la religion seule fournit la grandeur, ne méritent-elles pas d'exciter la verve et le saint enthousiasme de l'éloquence chrétienne? La vérité et la fécondité de ce plan doivent nous inspirer d'autant plus de confiance, que la sainte Vierge

explique ainsi elle-même l'origine de sa gloire, en révélant expressément le mystère de son élévation dans son divin cantique. Dieu, y dit-elle, a daigné considérer l'humilité de sa servante; et c'est pour cela même que désormais toutes les générations futures vont célébrer à l'envi mon bonheur. *Quià respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Luc. *cap.* 1, *vers.* 48.

On doit être étonné que l'auguste héroïne de ce discours ayant si formellement indiqué la cause de son triomphe, et que son éloge se trouvant renfermé et consacré dans le simple commentaire d'un verset si lumineux, ses panégyristes, qui n'ont cessé de se plaindre de la stérilité du sujet, n'aient jamais creusé cette mine que l'Évangile ouvroit à leur ministère.

Après avoir combiné ce mode heureux de composer le panégyrique de la sainte Vierge, j'ai voulu me convaincre et je me suis assuré que ce plan n'avoit encore été saisi par aucun de nos orateurs, pas même par Massillon qui l'aborda de très près dans son sermon sur la fête de l'Assomption. Ce discours se trouve dans le volume de ses Mystères. En voici la division : « Les con- « solations de la mort de Marie compensent les « amertumes antérieures dont son âme avoit « toujours été affligée durant sa vie : premier

« point. La gloire de sa mort répare les humi-
« liations qui l'avoient toujours accompagnée
« sur la terre : second point. »

Quelle perte pour le ministère sacré; qu'en se fixant uniquement auprès du lit de mort de Marie pour célébrer son entrée triomphante dans le ciel, Massillon ait fermé les yeux devant le vaste et magnifique horizon qui alloit s'offrir à sa vue! Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour se trouver environné de toutes les richesses oratoires de son sujet; et il s'arrête, en se jetant aussitôt dans un désert aride où son beau talent est réduit, après avoir ainsi répudié la véritable éloquence des faits, à masquer des lieux communs par la seule magie de son style enchanteur.

Quand un orateur du premier ordre, et dont le talent doit découvrir et répandre partout la lumière, traite un sujet si digne de l'inspirer, il est bien difficile qu'il ne saisisse, ou du moins qu'il n'entrevoie pas ses rapports les plus oratoires. Aussi, quoiqu'en général l'éloquent Massillon ait rarement montré de la profondeur et de la création dans ses plans, qui sont la partie la moins travaillée et la plus uniforme de ses compositions, un coup d'œil prolongé et souvent renouvelé sur l'histoire de la sainte Vierge, dut néanmoins suffire à la perspicacité d'un

esprit aussi supérieur que le sien, pour démêler l'éclat qu'elle avait reçu de ses abaissements. C'est une idée très neuve et très belle qu'il a ingénieusement aperçue : je le puis dire, heureusement, puisqu'il auroit pu en tirer un meilleur parti ; et je me plais à lui en décerner avec cette mesure un juste tribut d'admiration. Mais ce cours d'humiliations ne commence ici pour lui qu'au moment où elle trouve son fils, âgé de dix ans, assis dans le temple, expliquant la loi aux docteurs de la synagogue. Massillon relève d'abord avec onction dans son discours les rigueurs ou du moins l'indifférence apparente de Jésus, qui ne répond aux inquiétudes si touchantes de sa mère et de son père, dont la tendresse le cherchoit inutilement depuis trois jours, qu'en blâmant cet empressement déplacé, et en les désavouant en quelque sorte pour parents, par son affectation à ne parler devant eux que du Père céleste, dont il défend les droits. L'éloquence de l'orateur rapproche ensuite avec art trois autres dépositions de l'Évangile qui tendent au même but. Ainsi, quand aux noces de Cana, où, pour la première fois, il exerce par un prodige son empire sur la nature, d'après une simple observation de Marie, qui a paru le désirer, l'Homme-Dieu semble craindre qu'une si prompte déférence n'appelle

sur elle de trop glorieuses interprétations qu'il désavoue, et il prend soin de déclarer aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa mère et ce miracle. Lorsque le peuple, transporté d'admiration pour lui, bénit aussi par l'éloge le plus solennel, les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri, il détourne lui-même de ce cœur maternel, qui s'en seroit épanoui d'amour et de joie, de si douces bénédictions, pour leur assigner un autre objet, en les répandant sur tous les Israélites qui écoutent la parole de Dieu et y conforment leur conduite. Enfin il proteste devant tout le peuple, en présence de Marie et de Joseph, dont il est l'espérance et la gloire, qu'il ne reconnoît pour père, pour mère, pour frères, que les seuls hommes dociles à la voix de Dieu et qui accomplissent sa volonté.

Tels sont les aperçus historiques auxquels Massillon se borne dans cette partie si riche de son sujet, sans remonter jamais à la cause secrète de tant de dégoûts et d'abaissements, sans expliquer l'esprit d'une si étonnante destinée, sans chercher et sans soupçonner les vues miséricordieuses du ciel qui humilie toujours cette mère ainsi éprouvée, dans le titre même le plus propre à exalter son orgueil.

Rien n'est pourtant mieux présenté et plus noblement écrit que ce récit de Massillon, à la

fois ingénieux, vrai, touchant et neuf dans sa simplicité.

Mais par quelle fatalité, après une si riche conception, ce même orateur, qui se place à un tel point de vue, se borne-t-il à ces premiers aperçus, lui à qui l'Évangile en indiquoit tant d'autres analogues, dont il avoit enrichi bien moins à propos, et toujours partiellement, quelques-uns de ses discours sur la sainte Vierge? Faut-il lui en adresser ici le reproche ou l'hommage? Par quelle étrange distraction, ajouterai-je encore, un écrivain si fécond en ressources, n'a-t-il donc pas mis en œuvre toutes celles qui, après s'être déjà offertes ailleurs à sa plume, auroient dû se présenter alors ensemble à son sujet avec tant de propriété et de magnificence? Ah! si leur développement eût été l'idée dominante de son plan et de son esprit, il auroit vu s'ouvrir auparavant, et se terminer fort au-delà, ce cours instructif d'abaissements qui remontent en effet plus haut et s'étendent plus loin dans l'Évangile, aux yeux d'un orateur qui veut approfondir, selon le génie de la religion, les mesures concertées par la Providence pour rendre la mère d'un Dieu toujours humble, au milieu de sa gloire.

Voici les preuves que nous en fournissent les livres sacrés. Massillon, je le répète en-

core, en a recueilli plusieurs que je vais extraire de ses autres sermons sur les solennités de Marie; et je ne doute nullement qu'il ne les eût toutes réunies, si cette idée ne se fût pas retracée incidemment à son esprit dans la composition du discours pour la fête de l'Assomption, où il se trouvoit trop resserré par son plan pour découvrir tant d'objets d'éloges dans toute leur étendue.

Cette même Vierge, prédestinée à une si étonnante élévation dans l'histoire du genre humain, est issue du sang de David; mais elle se voit reléguée par son indigence dans les conditions les plus obscures, et elle ne paroîtra dans la Judée que l'épouse d'un simple artisan. Il entre dans l'économie de sa vocation, que cette maternité surnaturelle soit mise aux yeux des hommes sous la protection d'un mariage solennel, qui lui en ôtera toute la gloire dans l'opinion de sa tribu. Au moment même où elle est initiée au mystère des conseils suprêmes dont elle doit être l'instrument, ses épreuves commencent avec son ministère maternel. Obligée de se confier, dans un âge si tendre, à une révélation solitaire très glorieuse et très frappante sans doute, mais après laquelle son imagination éblouie eût été peut-être excusable dans le premier moment de redouter quelque illusion, elle

est soumise aussitôt à l'épreuve de livrer sa destinée à la foi de ce prodige instantané, sans en avoir aucun témoin pour garant. A peine les premiers signes de sa fécondité se manifestent, qu'elle se voit dévouée aux soupçons les plus humiliants, et menacée de la répudiation la plus ignominieuse. Au moment de devenir mère, un voyage long et pénible dans une situation si critique et dans une si rigoureuse saison, l'éloigne de son humble foyer et la transporte au loin, pour exécuter les prophéties, en croyant ne se soumettre qu'à la loi du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste. Arrivée enfin après tant de fatigues à Bethléem, elle n'y peut trouver pour asile la plus misérable des hôtelleries; et elle donne le jour au Rédempteur du monde dans le réceptacle des plus vils animaux, qui composent toute la cour terrestre de cette nouvelle reine du ciel.

Cette Vierge mère, cette Vierge pure comme la lumière, n'a pu recevoir sans doute aucune souillure par un enfantement divin, la plus auguste des consécrations; et cependant le seul respect dû par toutes les mères israélites aux rites sacrés de Moïse, la soumet aussitôt à la loi commune de la purification maternelle, c'est-à-dire à une cérémonie d'abaissement que la pauvreté de son offrande va rendre encore plus hu-

miliante; à une cérémonie honteuse qui la dégrade publiquement des prérogatives de sa maternité divine, en la confondant avec toutes les autres mères du peuple juif. Et quand même elle ne seroit pas touchée de cette abjection pour l'intérêt de sa propre gloire, pourroit-elle être insensible à celle de son fils, qui semble entièrement éclipsée par cette expiation légale? Le Rédempteur y paroît racheté lui-même sous la forme d'une victime vulgaire. C'est peu : il y paroît comme un pécheur, comme un enfant de colère, comme un esclave assujetti à la rançon commune; et sa malheureuse mère non-seulement en est témoin, mais encore elle est appelée à le présenter au sacrifice qui devient pour elle une image anticipée du Calvaire, où elle achèvera l'oblation de son fils unique à la justice inexorable du ciel. C'est là, c'est à Jérusalem, c'est entre les bras de Marie et sur le sein maternel, que cet agneau sans tache, réservé à s'offrir lui-même en holocauste, commence le cours de ses expiations propitiatoires, et prend sur lui seul toute la honte du péché. Sa mère ne l'avoit conduit dans le temple que pour se purifier elle-même, en le soumettant aux observances de la loi. Mais que va-t-elle y éprouver? Elle y entend les soudaines et sinistres prédictions d'un saint vieillard, qui

ouvre devant elle le livre de l'avenir pour lui montrer sa triste destinée et celle de son fils plus affreuse encore. Inspiré par un esprit prophétique, Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles, et lui prédit d'avance le sort cruel de ce même enfant dont elle pleure déjà le supplice et la mort sur son berceau.

Marie, ainsi accablée de tout le poids du présent et de tous les désastres que lui prépare l'avenir, est bientôt condamnée à fuir au loin en Égypte, pour soustraire le fils du Tout-Puissant à la jalousie d'Hérode. Après l'horrible massacre auquel sa tendresse vient de le soustraire, il faut qu'elle revienne cacher son dépôt sacré dans sa misérable demeure de Nazareth, sous la tutelle de ses pauvres parents. C'est là que sa foi, mise sans cesse à de nouvelles épreuves, doit reconnoître son Créateur et son Dieu sous la forme d'un enfant qui a voulu partager toutes les infirmités et toutes les misères de notre nature, excepté le péché. C'est là, c'est jusqu'à la trentième année de Jésus, que la prévoyance de l'Éternel exerce en silence l'humilité d'une mère qui sembloit n'avoir à craindre que l'ivresse de l'orgueil. Elle est la mère d'un Dieu, il est vrai; mais précisément parce que ce sentiment d'exaltation paroît l'a-

panage inévitable d'une si sublime prérogative, elle a pour fils un Dieu qui jamais ne la glorifie, jamais ne la consulte, jamais ne la console, et qui épure au contraire cette auguste victime, dont la gloire ne doit commencer que dans le ciel, par toutes les rigueurs accumulées dans son histoire.

Cette histoire de Marie nous expliquera bientôt en effet des précautions si sévères. Dieu sortira de son secret, et alors toutes ces duretés apparentes ne seront plus que des mesures tutélaires. Un décret terrible, et dont la nature frémit, mettra le comble aux épreuves que doivent subir la foi et le courage de cette mère de douleurs. Il faut qu'elle voie son fils non-seulement méconnu par une ingrate et aveugle nation, mais encore haï, calomnié, persécuté, mourant sur une croix. En est-ce assez pour acquitter les expiations que lui coûte la maternité divine? Non! non! la rédemption du monde sera consommée par le sacrifice du Calvaire; mais les tribulations de la Vierge qui en est témoin ne seront pas épuisées par l'horreur d'un tel spectacle. Au moment où toutes les rigueurs du ciel et de la terre semblent finir pour elle par la mort de ce fils chéri, le plus cruel de tous les tourmens pour son cœur commence; car après l'avoir vu rendre le dernier soupir,

elle est condamnée à lui survivre. Ainsi le veut la justice divine pour la rendre encore plus digne de son triomphe. Son divin fils Jésus, rentré en possession de toute sa gloire, semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes; et il faut que la vie, devenue plus cruelle pour elle que la mort, lui laisse mériter encore, pendant vingt-cinq années d'exil et de séparation, le trône si élevé qui l'attend dans le ciel. Voilà son histoire! voilà ce que lui vaut sur la terre le décret qui l'a choisie entre toutes les filles d'Adam pour mère de l'Homme-Dieu.

Quel orateur sacré osera se plaindre qu'un sujet ainsi présenté dans la chaire, susceptible avec tant de richesse et de variété, de tout le sublime intérêt qu'inspirent la vertu, et la grandeur, et la maternité, et le courage luttant contre l'infortune portée à son comble, ne fournit pas assez de matière pour composer un panégyrique?

XXXIII.

Des portraits.

C'est ordinairement dans les panégyriques et dans les oraisons funèbres, que les prédicateurs tracent les portraits des contemporains fameux qui ont été les rivaux, les émules, les amis de l'homme dont ils célèbrent les vertus. Ces mor-

ceux où l'on attend le panégyriste, et où la critique épie le jugement et le talent de l'orateur, sont ordinairement jugés avec d'autant plus de sévérité, qu'ils annoncent toujours des prétentions. L'auditeur ne les écoute point avec intérêt, si une heureuse précision ne les grave aussitôt dans sa mémoire, si chaque coup de pinceau ne forme un grand trait, si l'homme qu'on juge n'est déjà célèbre, enfin s'ils ne rassemblent pas des idées frappantes dans un très-court espace.

Lorsque Massillon prêcha son sermon analysé dans l'article précédent, sur l'assomption de la sainte Vierge, aux religieuses de Chaillot, devant la reine d'Angleterre, il crut devoir placer, de courtoisie, dans ce discours, le portrait du prince d'Orange, comme un moyen adroit et convenable de plaire à l'épouse du roi détrôné par lui, Jacques II, en présence de laquelle il parloit. Son talent le servit fort mal dans cette occasion. Il parut oublier, en ajoutant aux prétéritions de la plus injuste partialité les pléonasmes d'une élocution déclamatoire, et surtout en déguisant mal la flatterie sous le voile de la détraction, qu'il seroit jugé lui-même un jour sur cette même diatribe à laquelle il abaissoit son ministère. Massillon ne nous présente qu'une seule pensée pour peindre Guil-

laume III, et après l'avoir exprimée dès sa première phrase, sans approfondir le caractère du stathouder, sans grouper et même sans saisir les plus mémorables résultats de son histoire.

Voici donc ce portrait si diffus et si peu connu (1) : « Pour l'usurpateur qui s'est élevé « par des voies injustes, qui a dépouillé l'in- « nocent et chassé l'héritier légitime pour se « mettre à sa place, et se revêtir de sa dé- « pouille, hélas! sa gloire sera ensevelie avec « lui dans le tombeau, et sa mort développera « la honte de sa vie. C'est alors que la digue « qu'opposoient aux discours publics ses succès « et sa puissance, étant ôtée, on se vengera sur « sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été « contraint de donner à sa personne; c'est alors « que tous les grands motifs de crainte et d'es- « pérance n'étant plus, on tirera le voile qui « couvroit les circonstances les plus honteuses « de sa vie. On découvrira le motif secret de ses « entreprises glorieuses que l'adulation avoit « exaltées, et on en exposera l'indignité et la bas- « sesse. On regardera de près ces vertus héroï-

(1) On ne l'avoit encore cité dans aucun recueil, lorsque je l'insérai pour la première fois, tel qu'il est ici, dans cet *Essai sur l'éloquence*, imprimé en 1780, et tel qu'il se retrouve dans toutes les éditions suivantes.

« ques que l'on ne connoissoit que sur la bonne « foi des éloges publics, et on n'y trouvera que « les droits les plus sacrés de la nature et de la « société foulés aux pieds. On le dépouillera alors « de cette gloire barbare et injuste, dont il avoit « joui; on lui rendra l'infamie et la mauvaise « foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu « se cacher à soi-même. Loin de l'égaler aux « héros, on l'appellera un fils dénaturé, un de « ces hommes dont parle saint Paul, sans culte, « sans affection et sans principes; sa fausse « gloire n'aura duré qu'un instant, et son op- « probre ne finira qu'avec les siècles : la der- « nière postérité ne le connoîtra que par ses « crimes, que par la piété filiale foulée aux pieds « à la face des rois et des nations qui ont eu la « lâcheté d'applaudir à son usurpation; enfin « que par l'attentat qui lui a fait détrôner un « père et un roi juste, pour se mettre à sa place. « Les histoires, fidèles dépositaires de la vé- « rité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec « sa honte; et le rang où il s'est élevé aux dé- « pens des lois de l'honneur et de la probité, « le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne « servira qu'à immortaliser son ambition et « son ignominie sur la terre. »

Cette amplification, ou plutôt cette diffamation inexcusable dans la bouche d'un orateur

chrétien qui ne doit offenser personne (1), étoit beaucoup plus propre à consoler la reine d'Angleterre qu'à faire connoître le prince d'Orange; elle peut servir d'exemple pour prouver que Massillon s'étendoit trop sur la même idée, et abusoit étrangement de sa facilité, en se livrant quelquefois à des répétitions fastidieuses; mais écartons pour le moment cette discussion critique, à laquelle nous ne serons que trop obligés de revenir.

Voulez-vous voir maintenant comment Bossuet a peint le protecteur Cromwell bien autrement odieux que le prince d'Orange? Comparez à cette stérile abondance de l'évêque de Clermont, l'énergique impétuosité de l'évêque de Meaux; rien ne marque mieux la différence de leur génie (2). « Un homme s'est rencontré « d'une profondeur d'esprit incroyable, hypo« crite rafiné autant qu'habile politique, capa« ble de tout entreprendre et de tout cacher, « également actif et infatigable dans la paix et « dans la guerre; qui ne laissoit rien à la for« tune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil « ou par prévoyance; mais, au reste, si vi-

(1) *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum.* 2. Corint. 6. 3.

(2) Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

« gilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais « manqué les occasions qu'elle lui a présentées; « enfin un de ces esprits remuants et auda- « cieux qui semblent être nés pour changer le « monde. »

Massillon effleure les choses et épuise les mots : Bossuet, comme on vient de voir, fait précisément le contraire, et il n'est pas possible de prononcer un jugement plus digne de fixer l'opinion de la postérité. C'étoit elle seule, et non pas les cours de France ou d'Angleterre, que ce grand homme se représentoit devant la justice de ses pensées, quand il en sut anticiper ainsi l'arrêt. On a loué cent fois, et avec toute raison, le bon goût, le mouvement rapide, la verve, la vérité, la concision, la profondeur et l'énergie de ce portrait oratoire, où l'on ne trouve ni antithèses ni exagération. Mais quel est le rhéteur plus éclairé et plus hautement équitable, qui, élevant son admiration pour l'orateur vers un autre genre de mérite beaucoup plus frappant dans ce tableau, en ait fait jusqu'à présent honneur à sa mémoire?

L'oraison funèbre de Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne, eût été, pour un panégyriste vulgaire, une belle occasion d'environner le nom de Cromwell du souvenir de ses crimes et de ses vices. Bossuet au contraire

n'en relève aucun autre que son hypocrisie, qui fut le mode trop habituel de son caractère pour qu'on pût l'oublier, et dont il ne montre même que le *rafinement*, comme une espèce d'habileté politique : il ne lui fait point d'autre reproche : il s'interdit envers lui, non-seulement l'outrage, mais la censure : il ne veut montrer enfin dans le *protecteur* qu'un génie extraordinaire, et l'un de ces *esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le monde.*

La modération de Bossuet est très-remarquable dans l'éloge funèbre de la veuve de Charles Ier, prononcé en 1669, onze années après la mort de Cromwell, et dix ans après le rétablissement de Charles II sur le trône : c'est-à-dire, quand, depuis deux lustres révolus, la mémoire de Cromwell étoit livrée au jugement de l'histoire, et que son cadavre avoit été exhumé, traîné sur la claie dans les rues de Londres, pendu et enterré au pied du gibet.

Ce morceau, qui vient de nous fournir une si frappante leçon de justice et de circonspection oratoire, est tellement connu, que je ne l'aurois point cité, si ce rapprochement n'eût formé un contraste instructif entre Bossuet et Massillon. Mais je dois ici rendre hommage à l'illustre évêque de Clermont. Nous avons de lui un se-

cond portrait du prince d'Orange, absolument différent du premier que j'ai déjà mis sous les yeux du lecteur. « Du fond de la Hollande, dit-« il dans l'oraison funèbre du dauphin, *en ne* « *parlant plus cette fois* devant la reine d'An-« gleterre; du fond de la Hollande sort un prin-« ce profond dans ses vues, habile à former des « ligues et à réunir les esprits, plus heureux à « exciter les guerres qu'à combattre, plus à « craindre encore dans le secret du cabinet « qu'à la tête des armées, un ennemi que la « haine du nom françois avoit rendu capable « d'imaginer de grandes choses et de les exé-« cuter, un de ces génies qui semblent nés pour « mouvoir à leur gré les peuples et les souve-« rains, un grand homme enfin, s'il n'avoit ja-« mais voulu être roi. »

Ce second portrait du prince d'Orange, dont la fin paroît imitée de celui de Cromwell, peut en quelque sorte servir d'*errata* au premier, et plus il mérite d'éloges, plus aussi il vient à l'appui de mes observations. Si je n'avois voulu qu'indiquer un superbe modèle aux orateurs, j'aurois préféré de beaucoup au portrait de Cromwell celui du cardinal de Retz, par Bossuet, dans l'oraison funèbre de Le Tellier: je ne connois rien de plus parfait en ce genre, parmi les anciens et parmi les modernes. « Mais

« puis-je oublier celui que je vois partout dans
« le récit de nos malheurs? cet homme si fi-
« dèle aux particuliers, si redoutable à l'État,
« d'un caractère si haut qu'on ne pouvoit ni
« l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le
« haïr à demi : ferme génie que nous avons vu,
« en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité,
« qu'à la fin il voulut quitter, comme trop chè-
« rement achetée : tant il connut son erreur et le
« vide des grandeurs humaines! Mais pendant
« qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour
« mépriser, il remua tout par de secrets et
« puissants ressorts; et après que tous les par-
« tis furent abattus, il sembla encore se sou-
« tenir seul, et seul encore menacer le favori
« victorieux de ses tristes et intrépides re-
« gards. »

Ce dernier trait eût été envié de Tacite. On ne pouvoit peindre avec plus d'énergie et de vérité la haine implacable que le cardinal de Retz, trop fier pour se réconcilier avec son ennemi premier ministre, manifesta toujours contre Mazarin tout-puissant sur les marches du trône. C'est ainsi qu'ayant à montrer un factieux sans objet, doué d'un génie remuant et d'un grand caractère, Bossuet le juge en peu de mots, mais pleins de vigueur et d'énergie, avec la sagacité d'un moraliste, la verve d'un

orateur, la profondeur d'un publiciste, et l'impartialité d'un historien.

Ce fameux cardinal de Retz excelloit lui-même dans l'art de peindre les grands hommes. Tous les portraits qui composent la galerie si estimée du premier et du meilleur volume de ses *Mémoires*, sont autant de chefs-d'œuvre; j'en excepte pourtant celui d'Anne d'Autriche, que l'écrivain trace en homme de parti, aveuglé par la haine, et dès-lors non-seulement privé par sa passion de la perspicacité de son esprit, mais encore si préoccupé, ou plutôt tellement exagéré dans ses préventions, qu'à l'entendre, lorsque cette princesse pleuroit de colère, elle *dardoit ses larmes* sur le visage des personnes dont elle étoit entourée (1).

On ne sauroit admirer le crayon sublime de Bossuet, dans les portraits oratoires qu'il nous a tracés de ses contemporains, sans désirer de savoir comment il fut peint lui-même, quelques années après sa mort, dans la chaire chrétienne qu'il avoit tant illustrée par son génie. Heureusement le peintre n'étoit pas indigne du modèle. Voici donc l'aspect imposant sous lequel Massillon sut le présenter à l'admiration publique, dans la première partie de l'oraison funèbre du

(1) *Voyez*, à la fin du volume, la note n° 6.

dauphin, dont l'évêque de Meaux avoit été le précepteur :

« Quel soin, dit-il, que celui de former la « jeunesse des souverains ! Quel ouvrage ! Mais « aussi quel homme la sagesse du roi ne choi- « sit-elle pas pour élever son fils unique ! Un « homme d'un génie vaste et heureux, d'une « candeur qui caractérise toujours les grandes « âmes et les esprits du premier ordre ; l'orne- « ment de l'épiscopat, et dont le clergé de « France s'honorera dans tous les siècles ; un « évêque au milieu de la cour ; l'homme de « tous les talents et de toutes les sciences ; le « docteur de toutes les Églises ; la terreur de « toutes les sectes ; le père du dix-septième « siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né « dans les premiers temps, pour avoir été la « lumière des conciles, l'âme des pères assem- « blés, avoir dicté des canons et présidé à Ni- « cée et à Éphèse. »

Massillon, je l'avoue, ne pouvoit descendre à aucuns détails, en indiquant les différents objets de tous ces titres de gloire ; mais il est remarquable qu'étant lui-même un grand orateur, et devant attacher la plus haute importance aux triomphes de la parole, il s'est néanmoins abstenu, je ne sais pourquoi, de placer le mot *éloquence* à côté de son nom *corrélatif*

(en langue de grammaire), *Bossuet*, dont Quintilien auroit pu dire avec vérité, comme d'Homère et de Cicéron : *Quand je lis ses ouvrages, il me semble que je me trouve dans le temple de Delphes, et que j'y entends parler un dieu plutôt qu'un homme* (1). *On croiroit que les dieux l'ont accordé à la terre afin que l'éloquence vînt faire l'essai de toutes ses forces dans sa bouche : son nom est pour la postérité moins le nom d'un homme que celui de l'éloquence elle-même* (2).

Les portraits oratoires tracés avec un burin vigoureux et placés à propos animent puissamment un discours, et produisent toujours un grand effet. L'éloquence doit les composer de traits caractéristiques et d'idées frappantes qui, en se mêlant à des faits connus, forment, pour ainsi dire, un corps et non pas simplement des membres isolés, offrent un tableau ressemblant, parlent à l'imagination, peignent au lieu de raconter, et intéressent tout l'auditoire qui

(1) *Ut mihi non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus Homerus*. Lib. 10, cap. 1.

(2) *Dono quodam providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur : apud posteros consecutus, ut Cicero jam non hominis sed eloquentiæ nomen habeatur*. Lib. 10, cap. 1.

veut entendre un orateur, et non pas un froid historien. Mais ces morceaux brillants doivent être courts, pour se faire remarquer et retenir aisément par cette précision sans laquelle il ne sauroit y avoir ni profondeur ni énergie. C'est la grande et belle manière de Bossuet et de Tacite. Je ne multiplierai point ici les citations de l'évêque de Meaux; et il me suffira d'en choisir une seule de l'historien romain, qui excelle en ce genre. Ce grand peintre est aussi concis dans ses descriptions ou dans ses tableaux historiques, que dans ses portraits. Voici la couleur sombre et sublime qu'il emploie pour nous représenter la consternation de Rome et de l'empereur Galba, au moment où Othon est sur le point d'y arriver : « Galba étoit entraîné « çà et là par les flots opposés de la multitude; « les palais et les temples étoient pleins : par- « tout l'aspect du deuil; le peuple, la popu- « lace même étoient sans voix; mais tous les « visages étoient immobiles de stupeur, toutes « les oreilles épioient le moindre bruit. Il n'y « avoit ni tumulte ni calme; mais c'étoit ce si- « lence qui signale les grandes frayeurs et les « grandes colères (1). »

(1) *Agebatur hùc et illùc Galba, vario turbæ fluctuantis impulsu, completis undique basilicis et tem-*

XXXIV.

Des compliments.

Puisque la discussion des différentes régles auxquelles l'art de l'éloquence assujettit les orateurs chrétiens me conduit à tous ces détails, je ne dois pas m'élever vers de plus grands objets, sans m'arrêter encore quelques instants à un autre épisode de nos compositions oratoires, qui offre quelques affinités de style et de coloris avec les panégyriques, et surtout avec les portraits : je veux parler des compliments par lesquels nous sommes quelquefois obligés dans la chaire de commencer ou de finir nos discours. L'usage établi ne permet plus aux ministres de l'Évangile d'annoncer la parole sainte en présence des maîtres du monde, sans brûler devant eux quelques grains d'encens. Les rois sont donc bien à plaindre d'être poursuivis par l'adulation jusque dans ces mêmes temples où ils viennent s'instruire de leurs devoirs et s'humilier de leurs fautes ! Mais les orateurs chrétiens,

---

plis, lugubri prospectu. Neque populi aut plebis ulla vox : sed attoniti vultus, et conversæ ad omnia aures. Non tumultus, non quies ; sed quale magni metûs, et magnæ iræ, silentium est. Tacit. *Histor.* lib. 1, cap. 40.

qui devroient parler alors comme la conscience, inspirent un tout autre sentiment que la pitié, quand ils se rangent eux-mêmes dans la foule des flatteurs. Ce qui doit, sinon les excuser, les consoler du moins, c'est la certitude que des éloges commandés à celui qui les prononce, ne sauroient enorgueillir les hommes puissants auxquels on les adresse. Mais que l'on ne passe pourtant jamais les bornes du respect que l'on se doit à soi-même dans ces compliments d'étiquette; car la religion ne permet ces louanges, qu'en épargnant à la vérité l'humiliation d'en rougir ou de les désavouer. Ah! que l'on reconnoisse donc toujours un apôtre ennemi du mensonge jusque dans ces hommages commandés par la bienséance; et n'avilissons point un ministère si auguste par des éloges exagérés qui ne sauroient tromper jamais ni le grand qui les reçoit, ni l'orateur qui les prodigue, ni l'auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. L'adulation outrée déplaît à tout le monde, et sert même très mal la vanité qui la souffre. *Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas*, dit le duc de La Rochefoucauld, *c'est leur dire impunément des injures;* c'est du moins compromettre leur amour-propre, et oublier étrangement les égards qui leur sont dus en public. Eusèbe nous raconte dans *la vie de*

Constantin (1), que cet empereur eut le bon sens d'imposer silence à un prédicateur qui, en sa présence, avoit la bassesse d'imiter dans un sermon la fiction de Virgile pour l'apothéose d'Auguste, en annonçant à Constantin qu'après sa mort il seroit associé au Fils de Dieu pour gouverner l'univers.

J'aime dans Bossuet cette noble franchise avec laquelle il exprime sa réserve dans la louange, de peur de déplaire, et surtout de s'avilir, en paroissant vouloir flatter. On sent dans ses complimens je ne sais quelle respectable austérité apostolique, et une répugnance invincible pour l'adulation. Un prédicateur ordinaire qui eût été chargé de prêcher la profession de madame de La Vallière en présence de la reine Marie-Thérèse, n'auroit peut-être pas manqué de saisir cette occasion pour faire amplement les honneurs d'une si éclatante expiation, à l'épouse pieuse et délaissée de Louis XIV. « Il est « juste, lui dit Bossuet, il est juste, madame, « que faisant par votre état une partie si consi« dérable des grandeurs du monde, vous assis« tiez quelquefois aux cérémonies où l'on ap« prend à les mépriser. » L'orateur, en montrant ainsi autant de tact que de délicatesse et de me-

(1) Lib. 4, cap. 4.

sure, se renferme aussitôt dans son sujet, et ne songe plus à cette princesse que pour en écarter avec respect le souvenir dans la suite de son discours. Il eût été indécent de ne point faire mention de la reine qui présidoit à la cérémonie, et dont les spectateurs épioient tous les regards; mais il eût été maladroit et barbare de lui offrir, même de loin, comme un triomphe digne d'elle, les pleurs volontaires d'une si touchante victime.

L'aversion de Bossuet pour la flatterie est encore plus frappante dans l'oraison funèbre du grand Condé. M. le duc de Bourbon conduisoit le deuil à cette pompe funèbre qui fut célébrée dans l'église de Paris; et le sujet que traite Bossuet semble lui coûter un effort ou même un excès d'indiscrétion, pour faire en quelque sorte malgré lui un éloge sublime du fils, en racontant les détails de l'agonie et de la mort du père. Ce compliment est amené avec un naturel, c'est-à-dire, avec un art inimitable. « Comme le prince donnoit des ordres particu-« liers, dit-il, et de la plus haute importance, « puisqu'il y alloit de sa conscience et de son « salut éternel, averti qu'il falloit écrire et or-« donner dans les formes.... Quand je devrois, « monseigneur, renouveler vos douleurs, et rou-« vrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tai-

« rai pas ces paroles qu'il répéta si souvent :
« qu'il vous connoissoit, qu'il n'y avoit sans for-
« malité qu'à vous dire ses intentions, et que
« vous iriez encore au-delà. Monseigneur, qu'un
« père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas :
« c'est un sentiment que la nature inspire; mais
« qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette
« confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se
« soit reposé sur vous de choses si importantes,
« et qu'il soit mort tranquillement sur cette
« assurance, c'est le plus beau témoignage que
« votre vertu pût remporter; et, malgré tout
« votre mérite, votre altesse n'aura de moi au-
« jourd'hui que cette louange. »

Fénélon n'a jamais affoibli en chaire les saintes maximes qu'il a déposées dans le *Télémaque* contre les flatteurs. Nous n'avons de lui que deux compliments de ce genre. Le premier est même plutôt un éloge en récit. C'est Louis XIV qui en est l'objet; et ce qui le rend encore plus glorieux pour sa mémoire, c'est que ce monarque n'a jamais entendu le discours où les louanges qu'on lui décerne sont inspirées par un sentiment spontané de zèle pour la religion, au lieu d'être simplement commandées et décréditées par les bienséances de l'étiquette. Avant d'être connu à la cour, Fénélon avoit été chef des missionnaires de l'Aunis et de la Saintonge,

où son zèle fut entièrement dévoué à ce ministère. Sa réputation naissante le fit choisir, vers sa trentième année, pour prêcher à Paris, le jour de la fête en quelque sorte patronale de l'Épiphanie, qu'on célébroit avec la plus grande solennité, en l'honneur de la conversion des gentils, dans l'église des missions étrangères. Je rendrai plus loin un compte détaillé du discours trop peu connu qu'il prononça devant cette assemblée, et dont l'analyse nous fournira des citations où l'éloquence de Fénélon paroîtra sous un nouveau jour. Je veux me borner ici à la manière dont il sut louer le roi. C'est dans le genre de l'éloge le ton austère, et par là même persuasif, qu'on ne trouve guère parmi les orateurs modernes que dans Bossuet.

Les paroles manquent à l'admiration dont je me sens frappé, lorsque j'examine un compliment si éloquemment énergique, dans lequel Fénélon hasarde avec un air simple, et comme d'abondance de cœur, c'est-à-dire, sans prétention et dès-lors sans danger, les plus ambitieuses formules oratoires, la prosopopée elle-même, avec toute la familiarité d'un missionnaire et toute l'autorité de l'évidence, en ne permettant aucune enflure à ses paroles, en cachant une figure si hardie sous un style tempéré, mais plein, ferme et énergique, et dont la seule sim-

plicité forme tout l'ornement. Le compliment qu'on va lire me paroît dans cette partie un chef-d'œuvre singulièrement remarquable depuis le premier mot jusqu'à la fin, par je ne sais quel accent adroitement austère et populaire; par une ingénuité qui, en attestant au plus haut degré l'amour, la vénération, la reconnoissance de tout un peuple, enlève et justifie l'admiration; par une onction enfin si exclusivement propre à ce compliment, qu'on ne peut le lire sans en être attendri jusqu'aux larmes, et dont le dernier trait surtout rappelle la sublimité franche et originale de Démosthène, qui seul entre les anciens orateurs a su rehausser avec cet art du génie ses compositions oratoires, par de si vigoureux coups de pinceau.

« Sache, dit Fénélon au milieu de sa première « partie, sache par nos histoires la postérité la « plus reculée, que l'Indien est venu mettre « aux pieds de Louis les richesses de l'aurore, « en reconnoissance de l'Évangile reçu par ses « soins. Encore n'est-ce pas assez de nos his- « toires; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces « peuples, les pères attendris disent à leurs en- « fants pour les instruire : Autrefois, dans un « siècle favorisé de Diêu, un roi nommé Louis, « jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ « bien loin au-delà des siennes, fit passer de

« nouveaux apôtres aux Indes : c'est par là que « nous sommes chrétiens; et nos ancêtres ac« courent d'un bout de l'univers à l'autre (1) « pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui « étoient dans cet homme mortel. »

Le second compliment dont Fénélon illustra l'éloquence de la chaire, se trouve dans le second de ses chefs-d'œuvre en ce genre. Il en sut orner le beau discours qu'il prononça lorsqu'il fit à Lille, en 1708, la consécration du prince de Bavière, archevêque et électeur de Cologne. Ce morceau est également digne de Fénélon, soit que l'on considère la réserve marquée avec laquelle il loue, soit qu'on s'arrête au tour oratoire dont il se sert pour justifier la circonspection et la pudeur de l'éloge. « Vous « venez d'entendre, mes frères, tout ce que j'ai « dit à ce prince. Eh ! que n'ai-je pas osé lui « dire, et que ne devois-je pas oser lui dire, « puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité? « La plus forte louange l'honoreroit infiniment « moins que la liberté épiscopale avec laquelle « il veut que je lui parle. »

Cette manière adroite de décerner un hommage public aux vertus, sans blesser la plus

---

(1) Les ambassadeurs de Siam étaient alors à Paris.

prompte de toutes à s'effaroucher, la modestie, qu'on récompense, au contraire, en lui refusant ce qu'elle désire davantage, le bonheur d'être ignorée, est pleine d'art et de délicatesse. Il est difficile en effet d'employer dans les compliments un style direct, sans paroître exagéré ou monotone, et sans embarrasser aussi le personnage qu'on veut célébrer. Il vaut mieux se renfermer dans une paraphrase de l'Écriture sainte, dans une prière à Dieu, dans une imposante apostrophe adressée à l'auditoire, dans une seule période terminée par un trait saillant, ou dans une allusion heureuse et imprévue. Mais quelque tournure que choisisse l'orateur, il faut lier le compliment qu'on fait au sujet qu'on traite; louer par les faits pour louer sans flatterie; ennoblir l'éloge en l'associant avec courage à quelque grande et utile vérité; éviter les généralités, qui ne caractérisent et ne satisfont personne; exercer un pareil ministère public avec dignité et retenue, pour ne compromettre ni son estime ni son héros; mêler avec une sage hardiesse l'instruction aux louanges, ou plutôt la faire sortir de la louange elle-même; se borner à un petit nombre d'idées vives et frappantes; tâcher de consacrer tout éloge individuel par des pensées aussi brillantes que justes et faciles à retenir; rester avec art dans l'expression de son

estime en-deçà de la vérité, plutôt que d'aller au-delà; se bien souvenir enfin que les hommages les plus flatteurs se fondent sur cette mesure d'admiration à laquelle les auditeurs peuvent ajouter de nouveaux tributs de gloire que l'orateur leur arrache, en les forçant par son adroite réserve de renchérir sur ce qu'il dit lui-même.

Bourdaloue n'a jamais excellé dans cette partie. Tous ses compliments sont sages, mais communs; il prêcha son beau sermon sur la conception de la sainte Vierge à Versailles, deux jours après le mariage d'Adélaïde de Savoie avec le duc de Bourgogne, fils du grand-dauphin, qu'on appeloit simplement à la cour *monseigneur*. La péroraison de son discours fut enrichie d'un passage de l'Écriture sainte, dont l'application frappa vivement l'auditoire. La plupart des courtisans trouvèrent cette allusion très heureuse; ceux dont le goût fut plus délicat jugèrent qu'à force d'être exacte et littérale, elle dégénéroit en jeu de mots. Après avoir acquitté son ministère par des présages qui deviennent des leçons, Bourdaloue parle en ces termes de la jeune princesse : « Voilà, plus que son rang, ce qui me « la rend vénérable, et ce qui me fait dire, « comme le serviteur d'Abraham, Éliézer, lors- « que, voyant pour la première fois l'épouse du

« fils de son maître, il s'écria dans un transport « d'admiration et d'actions de grâces : Oui, là « voici celle que Dieu a choisie pour être l'é- « pouse du fils de *mon seigneur. Ipsa est mulier* « *quam præparavit Dominus filio domini mei.* » Genes. 24.

On n'a jamais fait dans aucun compliment un usage plus heureux de l'Écriture sainte, que Massillon dans l'exorde de son sermon pour le jour de la Toussaint. Ce compliment est digne de tous les éloges qu'il ne cesse d'obtenir des partisans du bon goût et des amateurs de la vraie éloquence. C'est l'Évangile même qui semble dicter à Massillon de si ingénieuses louanges et lui en fournit la plus riche tournure. L'orateur cite pour texte ces trois mots de l'évangile du jour : *Beati qui lugent : Bienheureux ceux qui pleurent;* et après un choix si étrange au milieu d'une cour où l'on ne s'entretenoit alors que de gloire et de prospérités, l'éloquent prédicateur, prenant le ton d'un apôtre, commente ainsi ces lugubres paroles, au début de son discours : « Sire, dit-il à Louis XIV, si le « monde parloit ici à votre majesté, il ne lui « diroit pas : *Bienheureux ceux qui pleurent.* « Heureux, vous diroit-il, heureux le prince « qui n'a jamais combattu que pour vaincre; « qui a rempli l'univers de son nom; qui, dans

« le cours d'un règne long et florissant, jouit « avec éclat de tout ce que les hommes admi- « rent, de la grandeur de ses conquêtes, de « l'estime de ses ennemis, de l'amour de ses peu- « ples, de la sagesse de ses lois!... Mais, sire, « l'Évangile ne parle pas comme le monde. » On se souvient encore qu'une éloquence si noble et si simple en apparence étonna les courtisans les plus spirituels de Versailles, et *excita dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration* (1).

Cette paraphrase paroît visiblement imitée de Fléchier, qui avoit employé le même tour, en prêchant pour la solennité de la Toussaint devant Louis XIV, plusieurs années avant Massillon. Fléchier n'étoit cependant point l'inventeur de ce compliment. Mais il est permis aux prédicateurs d'être les copistes ou les traducteurs des pères de l'Église, sans qu'on puisse les accuser de plagiat; et ce fut dans cette source que Fléchier puisa la belle idée dont il ne sut pas assez profiter. C'est en effet saint Augustin qui a paraphrasé le premier, avec beaucoup d'esprit et même de goût, les béatitudes de l'Évangile, en les appliquant aux empereurs, dans le

(1) Eloge de Massillon, par D'Alembert.

vingt-quatrième chapitre du livre cinquième de *la Cité de Dieu* (1).

---

(1) *Christianos imperatores non ideò felices dicimus, quia vel diutiùs imperarunt, vel imperantes filios morte placidâ reliquerunt, vel hostes reipublicæ domuerunt, vel inimicos cives adversùs se insurgentes et cavere et opprimere potuerunt. Hæc enim et alia vitæ hujus ærumnosæ vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad regnum Dei, quò pertinent isti: et hoc ipsius misericordiâ factum est, ne ab illo ista, qui in eum crederent, velut summa bona desiderarent. Sed felices eos dicimus, si justè imperant, si inter linguas sublimiter honorantium, et obsequia nimis humiliter salutantium non extolluntur, sed se homines esse meminerunt; si suam potestatem ad Dei cultum maximè dilatandum, majestati ejus famulam faciunt; si Deum timent, diligunt, colunt; si plus amant illud regnum ubi non timent habere consortes; si tardiùs vindicant, facilè ignoscunt; si eamdem vindictam pro necessitate regendæ tuendæque reipublicæ, non pro saturandis inimicitiarum odiis exerunt; si eamdem veniam non ad impunitatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent; si quod asperè coguntur plerumque decernere, misericordiæ lenitate, et beneficiorum largitione compensant; si luxuria tantò eis est castigatior, quantò potest esse liberior; si malunt cupiditatibus pravis, quàm quibuslibet gentibus imperare. Et si hæc omnia faciunt non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter charitatem felicitatis æternæ; si pro suis peccatis, humilitatis et misericordiæ*

Fléchier n'avoit aperçu que le *motif* de ce beau commentaire : Massillon sut le réduire, en tirer la quintessence et se l'approprier. Toute conception intellectuelle ou morale appartient en effet de plein droit à l'écrivain qui réussit le mieux à l'exprimer. Tel est le droit consacré par l'intérêt public, qui ne veut rien perdre des beautés que peut ajouter le goût à la clarté, à l'élégance, à la pureté, à la précision, à l'énergie, à la propriété, à l'éclat et à l'harmonie du style. On est donc convenu, comme d'un axiome de jurisprudence littéraire, qu'il est permis de voler à un auteur toute idée mal écrite, *pourvu qu'on le tue aussitôt*, a-t-on très-bien dit, *au jugement du goût*, en rendant la pensée dont on s'empare beaucoup plus riche et plus frappante que n'avoit fait l'inventeur.

XXXV.

Du style direct et du dialogue.

Si l'on excepte ces portraits et ces compliments, où l'orateur peut, sans déroger, s'abais-

---

et orationis sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt : tales christianos imperatores dicimus esse felices, interim spe, posteà reipsâ futuros, cùm id quod expectamus advenerit. Sanctus Augustinus. de Civitate Dei. lib. 5, cap. 24.

ser à cueillir quelques fleurs d'esprit, une mâle vigueur, dont le nerf constitue la beauté, doit animer chaque membre de son discours. Toutes les fois qu'on parle à une assemblée nombreuse, on doit tendre à se rendre maître des cœurs; il n'y a que le langage passionné d'une véhémente éloquence qui atteigne et subjugue la multitude. Les hommes réunis dans un temple pour entendre discuter leurs intérêts éternels, attendent et exigent de l'orateur un sujet attachant, un plan lumineux, des preuves convaincantes, de grands tableaux, des mouvements pathétiques, des sentiments touchants, une émotion d'âme toujours croissante, enfin un style coulant et noble, sans vide dans les idées, et sans un seul mot superflu, pour animer et embellir une élocution toujours vive, pure et majestueuse dans sa simplicité. Faut-il en être surpris? Tous les juges du bon goût ont observé que, dans les lectures ordinaires de société, il faut, pour en soutenir l'attrait, choisir plutôt des ouvrages intéressants que des livres d'instruction. La vérité satisfait en tout genre l'esprit d'un lecteur isolé. Mais, dés qu'on est réuni, on veut être ému; et l'on sent le besoin d'un intérêt progressif, quand on entend lire, pour concentrer et fixer son attention, qui n'est jamais et ne peut être qu'une préférence spon-

tanée qu'on accorde aux idées d'autrui sur les siennes propres. Des écrits d'ailleurs excellents, mais froids et surtout abstraits, cessent de plaire quand ils subissent la redoutable épreuve d'une lecture à haute voix dans un cercle. Un auteur paradoxal, systématique, et même, selon le langage de Montaigne, *un peu processif* pour la conversation, y réussit mieux que tant de beaux traités inanimés qui ne lui fournissent aucun aliment.

Orateur sacré, n'oubliez donc jamais, pour l'intérêt même et la gloire de votre ministère, que vous aussi vous destinez plus spécialement encore vos ouvrages à produire un grand effet sur un auditoire bien plus imposant par la délicatesse et la sagacité de son goût; que vous avez sans cesse à vous mesurer avec une plus nombreuse assemblée; que votre zèle et votre talent s'y trouvent toujours au milieu de vos adversaires transformés en juges; et que vous plaidez, en quelque sorte, votre propre cause, toutes les fois que vous parlez en public. *Silence!* s'écria le grand Condé, en voyant paroître Bourdaloue dans le temple où la multitude étoit réunie pour l'entendre, *silence donc! l'ennemi est en présence.*

Ne croyez pourtant pas faire un livre, lorsque vous composez un sermon. Gardez-vous

d'employer jamais les formules glaciales d'un écrivain qui parle dans la chaire, à l'exemple de quelques prédicateurs anglais, de sa plume ou de son papier, tandis que par une illusion heureuse pour lui, on vient écouter son discours comme une inspiration soudaine. Voulez-vous rendre votre éloquence naturelle et animée? Évitez la langueur du monologue par la vivacité du style direct. Conversez donc sans cesse avec tous ces interlocuteurs muets en apparence, mais dont la religion épie et démêle les soupirs, excite et recueille les larmes, entend et exauce les remords. Au lieu de vous enfoncer dans des contemplations abstraites, parlez à cette assemblée déjà comme à demi-vaincue par sa foi, et qui se livre pour être émue. Chaque auditeur qui en fait partie attend de vous en secret, au milieu de ce concours public, le sujet d'un magnifique entretien qui va s'établir devant Dieu entre votre ministère et sa conscience. Troublé peut-être d'avance à votre insu dans la solitude de ses pensées, le coupable est prêt à s'isoler par ses remords, quand votre charité laisse l'accusation collective et, pour ainsi dire, vague, tandis qu'une apostrophe plus précise feroit de chaque censure de votre zèle un reproche individuel. Fiez-vous donc sans crainte à la puissance de cette morale ainsi

généralisée; sans en diviser, surtout sans en assigner jamais les parts : chacun y démêlera et prendra la sienne.

Si vous en demandez un exemple, vous trouverez un beau modèle de ce style, toujours direct et dramatique, dans l'instruction trop peu appréciée de Massillon, sur la *ferveur des premiers chrétiens*, pour *la cérémonie de l'absoute*; exhortation unique dans son genre, qui ne ressemble à aucun autre de ses discours, et écrite avec une verve si continue qu'elle semble avoir été composée d'un seul jet. Ce ton ferme et véhément y renforce tellement le grand talent de l'évêque de Clermont, que chaque phrase en action devient un trait qui dans les mains de l'orateur remue et frappe toutes les consciences. Rien ne manqueroit à la vigueur de cette composition, animée de la plus saine éloquence, si elle étoit terminée par une péroraison d'un plus grand effet. Mais le dernier *alinéa* n'est qu'une languissante amplification des deux premières lignes qui le commencent, et Massillon refroidit lui-même l'émotion de son auditoire, après avoir si bien su l'exciter.

Ce n'est point assez de parler à ses auditeurs : il faut encore les faire parler eux-mêmes, et ajouter aux insinuations du style direct l'intérêt plus intime du dialogue. Les anciens trai-

toient ainsi les matières les plus morales, les plus littéraires, les plus philosophiques. Ces hommes qui étoient plus près que nous de la nature, ne composoient point de livres inanimés pour développer les idées qu'ils avoient recueillies dans leurs méditations; ils se rapprochoient de la forme du drame; ils mettoient en scène quelques amis éclairés, dont ils rapportoient les conférences; ils discutoient contradictoirement les questions les plus importantes avec autant de profondeur que de clarté; ils choisissoient chaque lecteur pour arbitre; et cette méthode attache aux écrits de l'antiquité l'attrait qu'on éprouve quand on entend converser, et non pas disputer, un petit nombre de convives choisis qui se combattent et s'éclairent mutuellement, en se communiquant toutes leurs pensées dans les libres épanchements d'un banquet.

Or si Platon et Cicéron sont parvenus à rendre intéressants, par le dialogue, des sujets métaphysiques (1), combien cette méthode atta-

(1) Tous les traités si lumineux de Cicéron sur l'éloquence, et ses *Offices*, sont des dialogues dont les plus savants et les plus illustres de ses contemporains deviennent les interlocuteurs. Au moment où notre langue alloit se fixer, quelques-uns de nos anciens écrivains imitèrent

chante et rapide ne doit-elle pas donner plus de mouvement et de vie à la morale dans le genre oratoire ? Le dialogue en récit y supplée aux

---

cette méthode philosophique et oratoire de l'antiquité. S'ils ne s'étoient pas formés à cette école, nous n'aurions jamais connu le véritable goût, dont les Grecs et les Romains pouvoient seuls nous fournir les principes et les modèles en tout genre. Guillaume Du Vair, évêque de Lizieux, et garde des sceaux au commencement du règne de Louis XIII, avoit composé plusieurs dialogues, où nous trouvons encore des pages éloquentes, et quelques traits d'une heureuse énergie. Le meilleur de tous est intitulé : *de la Consolation ès-calamités de la vie.* Du Vair y déplore les horreurs de la Ligue. Il dit en parlant de Brisson, de Tardif et de Larcher, conseillers au parlement, condamnés au gibet par les Seize, que *les factieux les ont proscrits, parce qu'ils savoient qu'en de tels magistrats la France avoit des arcs-boutants de sa grandeur. Mais,* ajoute-t-il, *ne désespérons pas néanmoins des destinées de notre nation. Les proscriptions de Marius et de Sylla ne furent à Rome que les cris de l'enfantement du plus grand et du plus florissant empire du monde.* On trouve aussi dans les œuvres de Du Vair plusieurs traductions de Démosthène et de Cicéron, un très-grand nombre d'éloges funèbres qu'il prononçoit aux obsèques de ses parents, de ses collègues et de ses amis. Ces discours ont été parmi nous, dans le seizième siècle, les premières lueurs de l'éloquence en prose, qui égale au moins et me semble même surpasser notre éloquence poétique.

interlocuteurs, éclaircit les idées, résout les objections, rompt la monotonie du monologue, reproduit tout le charme d'une conversation animée, fortifie le raisonnement, et inspire une douce confiance, pourvu que l'orateur n'affoiblisse jamais les difficultés qu'il doit se proposer; car si l'auditeur peut renforcer l'argument, il ne veut plus écouter la réponse : et si cette réponse n'est pas péremptoire, elle donne de plein droit gain de cause à l'adversaire. Rien n'est plus propre à renouveler l'attention, que ces suspensions interlocutoires adroitement ménagées, pour faire flotter l'auditoire dans une espèce d'hésitation et d'incertitude qui dérivent d'abord d'un mouvement de surprise inquiète, quand l'orateur se fait à lui-même de fortes objections, mais qui se changent bientôt en curiosité, en intérêt, en examen critique et en jouissance de l'esprit, au moment où il les réfute avec tout l'ascendant de la vérité.

J'aime dans Massillon ces dialogues qui tiennent les auditeurs en haleine au milieu des développements où leur intérêt pourroit se ralentir. En voulez-vous un exemple? je vais le choisir dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants* (1).

(1) Je puis en indiquer un autre exemple aussi admi-

« Les justes ôtent à l'iniquité toutes ses excu-
« ses. Direz-vous que vous n'avez fait que suivre
« les exemples établis ? mais les justes qui sont
« parmi vous s'y sont-ils conformés ? Vous excu-
« serez-vous sur les suites inséparables d'une
« naissance illustre ? vous en connoissez qui,
« avec un nom encore plus distingué que le
« vôtre, en sanctifient l'éclat. Quoi ? la vivacité
« de l'âge ? la délicatesse du sexe ? on vous en
« montre tous les jours, qui, dans une jeunesse
« florissante, et avec tous les talents propres au
« monde, n'ont des pensées que pour le ciel.
« Quoi ? la dissipation des emplois ? vous en
« voyez chargés des mêmes soins que vous, et
« qui cependant font du salut la principale af-
« faire. Votre goût pour le plaisir ? le plaisir
« est le premier penchant de tous les hommes ;
« et il est des justes en qui il est encore plus
« violent, et qui sont nés avec des dispositions
« moins favorables à la vertu que vous. Vos
« afflictions ? il y a des gens de bien malheu-
« reux. Votre prospérité ? il s'en trouve qui se

rable du même orateur : c'est l'alinéa qui s'ouvre par ces mots : *Mais quel usage plus doux et plus flatteur, etc.*, vers le commencement du second point de son sermon sur l'humanité des grands, pour le quatrième dimanche du *Petit Carême*.

« sanctifient dans l'abondance. Votre santé? « on vous en montre qui, dans un corps in- « firme, portent une âme remplie d'une force « divine. Tournez-vous de tous les côtés : au- « tant de justes, autant de témoins qui dépo- « sent contre vous. »

On ne trouveroit pas dans les orateurs profanes beaucoup d'exemples de cette logique nerveuse, et de cette analyse claire, serrée et triomphante, qui rappelle le dialogue de Corneille. Nos avocats n'en ont pas la moindre idée au barreau, où les causes présentent souvent des faits qui s'y adapteroient heureusement, si l'on savoit les lier, comme en faisceau, pour en former un corps de preuves, par le nœud de cette dialectique oratoire. C'est une conquête que l'éloquence sacrée doit au génie de Massillon. Mais des réponses qui se succèdent avec tant de célérité ne peuvent subjuguer l'auditoire, qu'en réunissant à chaque ligne la précision et l'évidence. Ce mode dramatique de dialogue, où les questions du ministre de la parole lui donnent pour interlocuteurs tous ses auditeurs, dont il ne peut se constituer l'interprète qu'en s'obligeant à ne jamais déguiser la force de leurs raisons, doit imiter, ce me semble, à certains égards, la concision de l'espèce de petit poëme le plus opposé au genre des sermons : je veux

dire, de l'épigramme, où l'on exige que chaque trait soit court, brillant et fort comme la flèche.

Pour rendre hommage à Massillon des imitations et des succès de son école, où il a créé le dialogue oratoire, il faut en citer un autre exemple tiré de l'abbé Poulle, dans la seconde partie de son sermon sur les afflictions. Le disciple approche ici du maître; mais la ressemblance eût été plus heureuse encore, s'il n'avoit pas eu la prétention de montrer plus d'esprit, en croyant donner à son style plus d'ornements que n'en avoit employés l'évêque de Clermont.

« Dans la prospérité connoît-on les hommes? « Je le demande aux grands de la terre. Leur « exemple est plus frappant et donnera plus de « force à cette vérité. Vous avez du crédit : le « vent de la faveur vous porte, vous élève, vous « soutient; n'attendez des hommes que com- « plaisance, soins assidus, louanges éternelles, « envie de vous plaire. Vous les prenez pour « autant d'amis? Ne précipitez pas votre juge- « ment. Dans peu vous lirez au fond de leur « cœur; mais il vous en coûtera votre fortune. « Ce moment critique arrive : un revers imprévu « hâte votre chute : tout s'ébranle, tout s'agite, « tout fuit, tout vous abandonne. Quoi! ces « esclaves toujours attachés à mes pas? ils vous « punissent de leurs humiliations passées. Quoi!

« ces flatteurs qui canonisoient toutes mes ac-
« tions ? Vous n'avez pas de quoi payer leur
« encens : vous n'êtes plus digne qu'ils vous trom-
« pent. Quoi ! ces ingrats que j'avois comblés
« de bienfaits ? ils n'espèrent plus rien de vous,
« ils vont vendre ailleurs leur présence et leurs
« hommages. Quoi ! ces confidents, les déposi-
« taires de mes secrets ? ils ont abusé de votre
« confiance pour travailler plus sûrement à
« votre ruine. Comptez à présent tous ceux qui
« sont restés autour de vous, et qui vous de-
« meurent fidèles après l'orage : voilà vos amis !
« Vous n'en eûtes jamais d'autres. Le monde
« n'est rempli que de ces âmes basses et vénales
« qui se livrent au plus puissant ; de ces cour-
« tisans mercenaires, prostitués à la fortune,
« et toujours courbés devant l'autel où se dis-
« tribuent les grâces. Renversez l'idole qu'ils
« adorent : ils la maudiront. Mettez à sa place
« telle autre idole qu'il vous plaira : ils l'ado-
« reront. O honte de l'humanité ! Dans le siècle
« où nous sommes, on pardonne plus aisément
« des injustices qu'une disgrâce. Un homme
« perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera
« mille approbateurs : un homme vertueux et
« sans tache, s'il est malheureux, ne trouvera
« pas un seul consolateur. »

XXXVI.

De la chaleur du style.

Plus le dialogue sera fréquent dans un discours, moins les apostrophes y seront nécessaires ; et moins on prodiguera cette dernière figure, plus elle aura d'effet. C'est dans les apostrophes que l'orateur doit déployer toute sa véhémence, s'il craint le danger et la confusion très commune de s'échauffer tout seul : semblable alors, dit Cicéron, à un homme ivre au milieu d'une assemblée à jeun, *ebrius inter sobrios*. Le sentiment s'insinue toujours mieux et produit des impressions plus profondes que le raisonnement, surtout durant ces instants d'effervescence, où le génie et l'âme du prédicateur ont besoin de s'élancer avec assez d'impétuosité pour entraîner l'auditoire, tantôt par la force des preuves, tantôt par la rapidité des mouvements. Les apostrophes multipliées, et principalement les exclamations fréquentes, décèlent un déclamateur qui ne sait point écrire, qui est troublé plutôt qu'ému ; qui montre l'épuisement de son esprit, à la fin de chaque période ; qui laisse avorter toutes ses idées, dont il ne suit jamais le fil, les développements et les rapports ; qui, en réitérant la même figure, *saute sans cesse*, dit Cicéron, *parce qu'il ne*

sait pas marcher, bien moins encore courir (1); et se flatte ainsi de suppléer aux transports de l'éloquence par des efforts stériles ou des convulsions affectées.

Il est nécessaire sans doute que l'orateur anime ses compositions de cette chaleur d'âme qui annonce la sensibilité et la réveille. S'il est dépourvu dans ses écrits de ces idées ardentes qui viennent du cœur de l'homme éloquent, et vont droit à celui de l'auditeur, son langage le plus emphatique ne sera jamais qu'un languissant jargon, destiné à s'éteindre comme un vain bruit dans l'oreille qu'il importune toujours et n'intéresse jamais.

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.

La maxime de Boileau ne sera point contestée. Mais si on entendait par le mot *chaleur* les fermentations d'un cerveau creux, dont l'exaltation n'est que du délire, et se manifeste par cette double confusion d'idées et de paroles que les Anglois appellent *de la prose ivre* (2); si l'on entendoit l'audace du paradoxe uni au mauvais goût, les

---

(1) *Crebris compellationibus orationem quasi saltu tollebat in altum : incedere, multòque minùs currere nesciens*. Brutus, seu de claris oratoribus. 37.

(2) *Some drunken prose.*

apostrophes continuelles, les mouvements divergents, les exclamations, les transports factices, les hyperboles ou l'enflure d'une élocution hydropique, les mouvements convulsifs, enfin un style gonflé de métaphores outrées... Ah! préserve-toi de ces écarts et de ces excès, jeune orateur, qui as reçu de la nature l'inépuisable présent du génie : crois que le véritable enthousiasme n'est autre chose que l'inspiration sublime d'une imagination vivement exaltée, toujours unie à la raison, qu'elle ne sacrifie pas, mais qu'elle enflamme en lui donnant l'intérêt et l'accent d'un sentiment passionné. Crois surtout, sans l'apprendre par ta propre expérience, que l'épilepsie du cerveau ne fut et ne sera jamais la verve oratoire. Veux-tu savoir ce qui est froid? c'est tout ce qui est exagéré, tout ce qui est obscur, tout ce qui est surchargé de fleurs et d'antithèses, tout ce qui est entortillé, tout ce qui est vide de sens, tout ce qui annonce de la recherche, des efforts, de la prétention au bel-esprit, tout ce qui est écrit sans imagination et sans âme, et surtout rien n'est plus froid qu'une fausse chaleur.

C'est à des caractères bien différents que l'on reconnoît le vrai talent de l'éloquence. L'orateur qui le possède sait, sans se montrer jamais commun, être toujours simple; il évite tout ce qui est ampoulé, vague, affecté; et il

veut à la fois plaire à la raison, toucher le cœur et charmer l'oreille. Maître de ses expressions comme de ses pensées, il s'élève, il s'attendrit, il se passionne, quand son sujet demande tour à tour de la noblesse, de la sensibilité, de la véhémence. Une matière bien préparée fait affluer sous ses pinceaux cette richesse de couleurs qu'Horace promet aux compositions ainsi mûries dans l'esprit de l'écrivain. *Je veux*, dit Quintilien, *que l'on soigne toutes ses expressions, mais que la principale sollicitude ait pour objet essentiel le fond des choses* (1).

Pour écarter de ses discours le remplissage de la déclamation, il faut donc qu'un orateur réfléchisse long-temps avant d'écrire; car ce n'est jamais à la suite d'une méditation profonde qu'on se livre à ce luxe stérile des mots, dans lequel un critique habile démêle aussitôt un simple jeu mécanique de la plume; ce n'est point après un pareil travail préparatoire, comme on peut s'en assurer par soi-même, que l'esprit vague et détendu se tourmente à pure perte pour trouver les expressions et les tournures les plus propres à bien rendre ce qu'on veut dire. Pourquoi ne découvre-t-on rien dans certains

(1) *Curam ergò verborum, rerum volo esse sollicitudinem*. Quintil. *Præmiorum*. lib. 7.

moments? parce qu'on ne sait réellement ni où l'on veut aller, ni ce qu'on cherche. C'est ici une poétique d'expérience qu'on apprend tous les jours dans l'art et l'habitude d'écrire. On se croit dans une léthargie de stérilité : on est seulement au milieu d'un désert et d'un nuage. Vous vous plaignez d'éprouver, à chaque membre de vos périodes, une nouvelle difficulté, pour rendre exactement votre pensée? Quand votre plume s'arrête, ne poursuivez plus l'expression qui la fuit : remontez plutôt à votre première intention oratoire : demandez vous-même à votre esprit ce qu'il se propose de développer, et son hésitation vous apprendra qu'il ne le sait pas bien. Les mots, dit Horace, viennent se présenter d'eux-mêmes à l'écrivain qui a bien médité son sujet.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

L'orateur ne doit plus avoir rien à chercher, quand il cède au besoin de jeter sur le papier les richesses conquises dans ses méditations solitaires. La composition décharge sa mémoire, et la soulage en débarrassant son esprit ainsi fécondé, au lieu d'être pour lui un effort, une fatigue, ou même un travail. Son unique indécision a pour objet le choix de ses idées : son

seul embarras consiste à bien combiner la hardiesse ou la simplicité de ses expressions, la variété de ses tournures, le ton de ses couleurs, la mesure de ses mouvements, et les rapports de son sujet avec son style. Les sacrifices qu'il fait au goût et à la rapidité de son discours n'énervent point son éloquence : ils assurent au contraire un nouveau plaisir à l'auditeur, qui sait admirer un tour d'esprit naturel et vrai dans un style coulant et laconique. Ce mérite si rare et si digne d'être universellement goûté, perd cependant tout son prix aux yeux de ces hommes qu'une fausse énergie éblouit, et qui méconnoissent le vrai beau dans les arts, depuis que leur cœur blasé ne sent plus la nature. On sait que Sénèque trouvoit l'éloquence de Cicéron trop simple, et que son disciple Néron fit dorer les statues de Lysippe. Mais Sénèque et Cicéron en sont-ils moins à leur place dans l'opinion de la postérité ?

XXXVII.

Des épithètes.

Cependant, malgré ce riche fonds d'idées que la méditation suggère à l'orateur, et dont l'éloquence tire la force de ses preuves, la fermeté de sa marche, ainsi que la véhémence de ses

mouvements, l'élocution oratoire manqueroit encore de plénitude et de vigueur, si elle étoit surchargée d'un vain luxe d'épithètes parasites. Virgile, avec lequel Racine partage aujourd'hui la primauté parmi tous les écrivains en vers les plus signalés par la poésie de style, fut doué par la nature d'un sentiment et d'un besoin du beau qui tourmentoient son goût, jusqu'à ce que son esprit eût atteint la perfection idéale dont il s'étoit formé l'image. Il est, avec Horace, celui des poëtes de l'antiquité qui a su donner le plus de relief à sa pensée par les mots auxiliaires dont il l'environne, et qui a le plus enrichi, le plus embelli ses vers par des épithètes de génie, des épithètes créées et presque toujours métaphoriques, qui agrandissent le domaine de l'imagination, en transportant, de la manière la plus heureuse, l'emploi des mots, du moral au physique et du physique au moral. Chaque page de ses poëmes en offre des exemples classiques. J'invite les orateurs à former leur goût à cette école. J'ai lu quelquefois de suite un chant tout entier de l'Énéide, en bornant mon examen à chercher et à bien approfondir la savante théorie des épithètes de Virgile ; car il faut décomposer ainsi en détail chaque partie de son style, pour en sentir tout le charme et pour en découvrir

toute la richesse. C'est une étude suivie dont j'ai voulu m'occuper sous différents rapports, en méditant les poëtes et les orateurs ; et elle m'a toujours paru aussi piquante qu'instructive.

Voltaire montre un art particulier en ce genre. Il y cherche beaucoup moins à faire briller son imagination que son esprit ; il a presque toujours visiblement le projet de former entre le substantif et l'adjectif une antithèse remarquable, non de mots, mais d'idées, dans le choix de ses épithètes. Quand on examine ses ouvrages avec cette attention analytique, on y est frappé des contrastes fréquents et sensibles d'une *absurde férocité*, d'une *atroce démence*, etc., etc., oppositions manifestement cherchées, et qui semblent indiquer l'un des secrets habituels de sa diction.

Massillon nous avoit fourni avant l'auteur de la Henriade les plus heureux exemples de ces mêmes antithèses entre les épithètes et les substantifs qu'elles contredisent. Parmi les preuves que je pourrois en produire, je me borne à cette seule phrase de son discours pour le troisième dimanche du *Petit Carême : Une* IMPIÉTÉ SUPERSTITIEUSE, dit-il, *refuse au Très-Haut la connoissance de l'avenir, et a la foiblesse d'aller consulter une pythonisse.* L'adjectif qui, selon son acception étymologique et littérale, doit

nécessairement *ajouter* une idée nouvelle à la signification incomplète d'un mot pour exprimer toute une pensée, devient donc inutile, toutes les fois qu'il ne sert point à le caractériser ou à le graduer. Toute épithète qui n'est pas nécessaire pour la clarté, l'énergie, la couleur ou l'harmonie, et qui ne figure point sensiblement dans une période, ne doit jamais y trouver place. Proscrivez-la comme un pléonasme, quand elle n'est pas commandée par ces divers besoins. La règle est facile et sûre; et c'est elle seule que doit consulter votre goût, quand vous relisez, la plume à la main, chaque page de votre composition, pour l'émonder, comme d'autant de bourgeons superflus, de toutes ces épithètes oiseuses qui affoiblissent toujours l'idée, quand elles ne contribuent pas à la fortifier.

La méthode des grands maîtres en toute espèce de style consiste à laisser le plus souvent aux lecteurs ou aux auditeurs le soin de mettre eux-mêmes l'épithète à côté du mot qui l'appelle et l'attend. C'est une jouissance de plus pour leur sagacité, et un nouveau triomphe pour le talent. Les adjectifs et les adverbes, qui semblent donner plus d'éclat et de vigueur à la pensée, l'atténuent souvent au contraire en énervant le style. Plus on veut dire, plus on croit dire, et moins on dit. La doctrine ordi-

nairement si exacte de Quintilien me semble trop relâchée sur cette règle de goût. Il réserve aux seuls orateurs la sévérité des principes, dans cette partie de l'art d'écrire ; et il se montre indulgent jusqu'au mépris envers les poëtes, déjà beaucoup trop enclins, par le besoin du mètre ou de la rime, à exténuer leurs vers par des épithètes inutiles. Mais, loin de se montrer moins difficiles et moins délicats en poésie qu'on ne doit l'être en éloquence, les vrais favoris des Muses rejetteront avec dédain une si humiliante prérogative. « Il suffit aux poëtes, dit-il, « qu'une épithète convienne au mot auquel elle « s'applique : ainsi on leur passe de l'*ivoire blanc* « et du *vin humide*. Mais dans la prose toute « épithète qui ne produit aucun effet devient « vicieuse ; et l'effet qu'elle doit produire est « d'ajouter tellement à la chose dont on parle, « que sans elle l'idée ne se trouve point expo- « sée avec assez de clarté (1). »

On a remarqué très judicieusement que dans l'analyse philosophique des langues, le substan-

---

(1) *Poetis satis est convenire verbo cui apponitur; et ità* dentes albi *et* humida vina *in his non reprehenduntur. Apud oratorem verò nisi aliquid efficitur, redundat, tùm autem efficitur si sine illo quod dicitur minùs est.* Lib. 8, cap. 6.

tif n'est jamais rien en lui-même, excepté dans l'ordre purement physique, puisque tout substantif moral est un mot abstrait et n'existe que dans la pensée, comme *puissance*, *science*, *vertu*, et tous les objets purement intellectuels ou moraux; au lieu que l'adjectif qui en dérive est tout, philosophiquement parlant, parce qu'il devient aussitôt individuel et sensible en s'attachant à un être *puissant*, *savant* ou *vertueux*.

Cette théorie est très vraie en métaphysique: c'est peut-être tant pis pour elle, au jugement des lecteurs moins idéologues, qui n'aiment pas à laisser divaguer leur esprit dans les abstractions. Il n'en est nullement ainsi dans l'éloquence, où le substantif est tout, quoiqu'il ne représente que des idées simples et primitives, et où l'adjectif au contraire n'est rien en soi, si ce n'est pour exprimer des idées complexes ou accessoires; souvent même moins que rien, quand il ne se transforme pas en épithète auxiliaire ou plutôt nécessaire: il n'apporte alors que redondance dans le style; et il va fatiguer inutilement la période, en ne renchérissant point sur le sens qu'elle présenteroit assez à l'esprit, indépendamment de toutes ces languissantes répétitions. Les épithètes sans fonction rendent l'élocution lâche et traînante. Horace, si brillant dans le choix et la grâce de ses épi-

thètes, a prononcé le plus irrévocable anathême contre toute espèce de superfluité dans le style :

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Il est des discours étincelants de traits ingénieux, et qui paroissent néanmoins vides ou pauvres d'idées, comme nous l'avons déjà reproché au père de Neuville, uniquement parce qu'on pourroit en retrancher des lignes entières, sans rien couper dans le vif et sans y laisser la moindre obscurité.

Mais si les épithètes vagues donnent au style de la diffusion et de la langueur, les épithètes à prétention peuvent le rendre bizarre et burlesque, par le ridicule d'une fausse énergie.

En voici un exemple que je vais tirer d'un orateur et d'un discours vantés dans toutes les rhétoriques. En prêchant l'oraison funèbre de madame la dauphine, le 13 juin 1690, Fléchier voulut lui faire un mérite de sa résignation durant le cours d'une maladie longue et incurable. Il crut qu'il étoit plus héroïque de conserver cette fermeté dans une mort lente, que de la déployer un moment contre une mort brusque et imprévue, « dont on peut, dit l'orateur, « triompher plus aisément, parce que l'âme, « n'étant pas alors affoiblie par de longues souf- « frances, reste entière pour lui opposer une

« constance *ramassée.* » Je ne connois dans les ouvrages de Fléchier aucun autre exemple de prétention à la création et à la vigueur des épithètes. L'essai ne lui a point réussi. Cette énergie ne lui est nullement familière; mais que dis-je? est-ce bien là de l'énergie? Il crut peut-être imiter Bossuet en employant une expression si sauvage; mais dans cette supposition il s'est étrangement trompé.

Vingt ans auparavant, le 22 août 1670, dans l'oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, Bossuet avoit fait un usage très juste du mot *ramasser*, appliqué au récit de cette mort soudaine et pour ainsi dire tragique, dont Fléchier jugeoit l'assaut plus propre à inspirer du courage aux mourants. Nous venons d'entendre le disciple ou le copiste. Voici comment le maître avoit parlé avant lui :

« Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous
« ouï?...... Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle
« avoit appelés pour l'exciter elle-même........
« Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit
« tranquille. Dieu s'est hâté : en neuf heures
« l'ouvrage s'est accompli. Voyez combien sa
« mort a été terrible! Pouvoit-elle venir plus
« prompte ou plus cruelle? C'est *ramasser* toutes
« ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus
« redoutable, que de joindre, comme elle a

« fait, aux plus vives douleurs, l'attaque la « plus imprévue. »

C'est ici le langage de la vérité et de l'éloquence. On ramasse tout ce qui se forme de différentes parties, tout ce qu'on assemble, tout ce qu'on réunit, tout ce qui est épars ou dispersé. On *ramasse* donc *ses forces*, parce qu'on les tire des secours de la religion, de sa foi, de ses espérances, de sa situation, de son repentir, de sa raison, de son caractère : voilà ce qui peut consoler et fortifier les mourants. La mort aussi *ramasse toutes ses forces* pour accabler sa victime; la promptitude de la maladie, la multitude et la violence des maux, les crises et le déchirement de la douleur; et Bossuet a parfaitement signalé ce cortége de la mort, en indiquant toutes ses plus cruelles rigueurs envers l'infortunée Henriette d'Angleterre. Mais qu'est-ce donc qu'une *constance ramassée*? La constance ne sauroit être éparpillée. Elle rallie toujours les éléments dont elle se compose, la force, le courage, la fermeté, la résignation; enfin elle *ramasse* tous ses appuis, et ne peut jamais être *ramassée*. On voit la différence des deux manières de Bossuet et de Fléchier : elle marque ici celle du bon et du mauvais goût.

Bossuet est original et admirable dans le choix de ses épithètes, dont l'emploi est presque tou-

jours une invention de son génie. Elles lui fournissent des rapports nouveaux et sublimes, comme, par exemple, ce contraste étonnant que son imagination découvre entre le néant et la magnificence des décorations funèbres dans la représentation du mausolée du grand Condé, lorsqu'il dit dans sa péroraison : « Jetez les « yeux de toutes parts : voilà donc tout ce qu'a « pu faire la piété pour honorer un héros : des « titres, des inscriptions, vaines marques de « ce qui n'est plus : des figures qui semblent « pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles « images d'une douleur que le temps emporte « avec tout le reste; des colonnes qui semblent « vouloir porter jusqu'au ciel le *magnifique* té« moignage de notre *néant*. »

Bourdaloue est très sobre en épithètes; et elles sont toujours justes, simples et nécessaires. Massillon en fait un usage très modéré et très ingénieux pour augmenter l'éclat de sa pensée, la beauté de ses images et l'harmonie de son style. Neuville en est surchargé : cette loquacité rend son élocution flasque et assoupissante. C'est pour cela que ses discours paroissent un vain bruit de paroles, quoiqu'ils soient quelquefois assez solidement prouvés, et qu'on y trouve même de la profondeur.

XXXVIII.

De la nécessité de travailler son style.

Effacez vous-même, orateur chrétien, tous ces pléonasmes. Jugez sévèrement vos productions, et bannissez avec ces redondances toutes les familiarités de style qui ravalent la majesté des idées. On n'exige pas que tout soit également frappant dans un sermon; mais on demande que tout soit écrit avec soin, et que l'éloquence dédommage par la beauté de l'élocution, de celle qui manque aux pensées : comme la sculpture supplée par les richesses des ornements à l'imitation plus difficile de la nature. C'est le grand art de Voltaire dans les scènes les moins animées de ses tragédies. Il faut des repos pour l'admiration : il en faut surtout dans la véhémence; de sorte que si l'on dit qu'il se trouve plusieurs morceaux vraiment éloquents dans un sermon écrit d'ailleurs avec noblesse, soutenu avec intérêt, et raisonné avec force, on l'aura suffisamment loué, puisqu'il n'en existe encore aucun qui soit également parfait sous tous les rapports de l'art.

Aspirez-vous au mérite d'un style pur et élégant? multipliez donc les copies de vos discours; et à l'exemple de Fénélon, qui, né avec une si prodigieuse facilité, a laissé néanmoins

onze manuscrits différents et complets de son Télémaque, écrits en entier, ou du moins raturés et corrigés de sa main, ne cessez de transcrire aussi votre ouvrage, jusqu'à ce que vous soyez parvenu à vous satisfaire vous-même. Tout orateur doit adopter la devise de César, qui *croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.* Plus on écrit, mieux on écrit; et ce n'est qu'en surmontant l'ennui de ces transcriptions réitérées, que l'on peut déployer dans son style toute la perfection de son goût. Aussi très peu de gens de lettres font-ils usage de toutes leurs forces. La plupart d'entr'eux, accoutumés à se contenter trop tôt, meurent sans avoir jamais ni connu ni fait connoître l'étendue de leur talent. Les idées accessoires, les beautés de détail, les heureuses combinaisons de la finesse, du nombre et de l'harmonie, le doux sentiment d'un morceau achevé qu'Horace a si bien défini et si bien exprimé par ces mots, *qui me mihi reddat amicum*, enfin les tournures élégantes et variées qui font le charme du style, se présentent rarement à l'esprit de l'écrivain dans le premier jet d'un ouvrage, et sont ordinairement le prix d'une longue correction. Tant qu'il est possible de changer, il est possible de mieux faire. C'est le caractère du beau dans les arts, de frapper si vivement le talent qui le

produit et le spectateur qui l'admire, qu'également épris du même enthousiasme, ils ne puissent plus rien imaginer au-delà de ce qu'ils voient.

Tous nos grands orateurs, qui ont fait de l'éloquence de la chaire l'un des plus riches domaines de notre littérature nationale, se sont plus ou moins signalés par ce mérite suprême du style qui seul assure la vie d'un ouvrage. La perpétuité de leur renommée est garantie par l'exemple et par les principes de tous les grands maîtres de l'art. Ce n'est plus moi, c'est Quintilien qu'il faut entendre parler, quand il insiste avec tant de force sur l'importance et la nécessité de ces laborieuses corrections, sans lesquelles on ne sauroit obtenir et conserver aucune gloire. *Traitons*, dit-il, *maintenant du soin de corriger ce qu'on a écrit, soin qui forme une partie considérable de la composition; car ce n'est pas sans raison qu'en prenant ce mot dans le sens propre, on a dit que le style* (la plume) *n'agit pas moins en effaçant qu'en écrivant. Ce que j'appelle corriger, c'est ajouter, retrancher et changer. La clarté est la qualité première et fondamentale du style. Il faut que rien ne manque à la phrase et qu'il n'y ait rien de trop* (1). *On ne parvient*

(1) *Sequitur emendatio, pars studiorum longè utilis-*

point à bien composer en composant vite, et l'on parvient à composer vite en composant bien (1). *Toutes nos pensées nous plaisent au moment où elles viennent se présenter à notre esprit; car autrement on ne les écriroit pas. Après ce premier jet qui ne sauroit être jamais trop rapide, il faut revenir à l'examen et remanier cette composition, dont la facilité doit toujours nous être suspecte. Imposons-nous, avant tout, la loi d'écrire le mieux qu'il nous est possible; et de cette habitude naîtra la célérité* (2). *Cicéron dit que le style est le grand maître et le principal ressort de l'éloquence* (3). *Que personne ne se flatte donc de devenir disert à peu de frais, ou par la seule fatigue*

---

sima. Nec enim sine causâ creditum est stylum non minùs agere cùm delet. Hujus autem operis est adjicere, detrahere, mutare. De institutione oratoriâ. lib. 10, cap. 4. *Nobis prima sit virtus perspicuitas; nihil neque desit, neque superfluat.* Lib. 8.

(1) *Citò scribendò non fit ut benè scribatur, benè scribendo fit ut citò.* Lib. 10, cap. 3.

(2) *Omnia enim nostra dùm nascuntur placent: alioquin nec scriberentur: sed redeamus ad judicium, et retractemus suspectam facilitatem. Primum hoc constituendum est, ut quàm optimè scribamus: celeritatem dabit consuetudo.* Lib. 10, cap. 3.

(3) *Stylum Tullius optimum effectorem ac magistrum dicendi vocat.* Lib. 10, cap. 3.

d'autrui. Qu'on se persuade bien, au contraire, qu'il faut veiller, pâlir sur un ouvrage et faire des efforts extraordinaires pour le rendre parfait. Tout orateur doit se fixer à lui-même un guide, une pratique, une manière qui lui soit propre; en sorte néanmoins que cet ordre de travail paroisse moins en lui un effet de l'art et le fruit de l'application, qu'un heureux don de la nature. L'art oratoire, s'il en est un, peut nous indiquer promptement le chemin; mais il se borne à nous découvrir les trésors de l'éloquence: c'est à nous à savoir en faire usage (1). Il est des maîtres qui après un exercice de quelques jours, et sans aucun plan, ne suivant que leur caprice, traitent les orateurs qui ont fait le plus d'honneur aux lettres, d'écrivains froids, timides, secs, ennuyeux, languissants, selon que l'une ou l'autre de ces épithètes se présente à leur plume. Ils sont en vérité bien heureux de se trouver éloquents avec si peu de peine, sans aucune

(1) *Nemo expectet ut tali vel tantùm alterius labore sit disertus. Vigilandum ducat, iterùm enitendum, pallendum. Est facienda sua cuique vis, usus, dux, ratio; nec tanquàm hæc tradita, sed tanquàm innata. Ars oratoria, si qua est, viam demonstrare velociter potest: verùm ars satis præstat si copias eloquentiæ ponit in medio: nostrum est uti iis scire.* Lib. 7, cap. 10.

science, aucun travail, aucune règle. Je les en félicite, et j'avoue qu'ils m'amusent infiniment (1).

C'est la raison, c'est le bon goût qui suggèrent à Quintilien toutes ces réflexions dont le seul exposé démontre la sagesse, et suffit pour en faire des préceptes éternels de l'art. Il faut donc retrouver, en relisant de sang-froid et en jugeant ses propres ouvrages, la même promptitude de tact et la même sévérité de critique dont on use dès le premier coup d'œil qu'on jette sur les productions d'autrui, surtout de ses rivaux, pour y démêler leurs fautes ou leurs négligences : ce qui est infiniment plus facile que d'en saisir toutes les beautés ; car pour apercevoir les défauts d'un discours il suffit de connoître les règles, et peut-être même d'avoir le sentiment des convenances ; au lieu que pour en apprécier les différents genres de mérite, il faut s'associer en quelque sorte à la composition

(1) *Invenias præceptores qui brevem dicendi exercitationem consecuti, omissâ ratione, ut tulit impetus, passim tumultuentur, eosque qui plus honoris litteris tribuerunt, et ineptos, et jejunos, et trepidos, et infirmos, ut quodque verbum contumeliosissimum occurrit, appellent. Verùm illis quidem gratulemur, sine labore, sine ratione, sine disciplinâ disertis. Nobis certè sunt voluptati.* Lib. 2, cap. 12.

de l'auteur, et avoir été doué d'une sagacité assez prompte et assez continue, pour sentir, comme par un heureux instinct, les inspirations du génie, les richesses de l'imagination, le charme d'une diction naturelle, la finesse de l'esprit et la délicatesse du goût. En effet, pour peu qu'on ait l'habitude d'écrire, on distingue d'abord les morceaux qui ne sont point assez médités ou assez travaillés, et qui échappent de la plume de l'écrivain avant d'avoir acquis dans son cerveau toute leur maturité. *Cet air facile qui fait*, dit très-bien le grand poëte lyrique Jean-Baptiste Rousseau (1), *le charme d'un ouvrage, ne consiste point dans l'inobservation des règles ; au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art.*

Une composition précipitée ou négligée se reconnoît donc aussitôt, non pas, comme on le croit communément, à l'aimable abandon d'une diction libre et naturelle dans ses tournures, mais à l'embarras de la phrase dont tous les mouvements sont roides et contraints. Plus l'écrivain se hâte, plus ensuite le style se traîne ; et quand on dit qu'un discours sent le travail, c'est une preuve évidente qu'il n'est point assez

(1) Lettre à M. de Lasseré du 29 décembre 1735.

travaillé. On n'aperçoit plus la dent de la lime, lorsque l'acier a été bien poli.

En effet, plus les idées ont acquis de substance par la méditation, plus il est aisé d'écrire d'une manière élevée et ferme tout ce que l'esprit a conçu avec profondeur. La magie d'une correction sévère donne au style un air facile, sans qu'on puisse apercevoir le moindre effort dans son élégance, qui ne paroît plus qu'un heureux présent du goût. Si votre génie a creusé et fécondé ainsi le sujet que vous traitez, la composition deviendra pour vous une jouissance; et vous ne commencerez à sentir le poids et les épines du travail qu'au moment où, devenu votre propre censeur, vous soumettrez le premier élan de votre imagination à l'examen de votre jugement.

Profitez donc, selon le langage énergique de Montaigne, des beautés *prime-sautières* de style qui viendront s'offrir à votre plume, au moment même où votre esprit effacera d'avance dans la copie suivante une partie de ce que vous écrirez alors de verve, mais avec négligence, en traçant les premiers linéaments de votre ouvrage. C'est là, c'est dans cette première effervescence du talent, que viennent se présenter d'elles-mêmes les tournures fécondes et originales, les expressions heureuses, les

traits sublimes de création et non pas de travail, qui ne subissent jamais aucun changement dans les transcriptions successives, coûtent le moins de peine à l'écrivain, et lui font pourtant le plus d'honneur; mais ce n'est pas là qu'il faut poursuivre les beautés accessoires dont la recherche anticipée écarteroit d'autres inventions plus importantes; ce n'est pas là qu'il faut attiédir l'inspiration de son talent par des distractions minutieuses. Tous les détails du style vous occuperont assez quand il faudra donner les derniers coups de pinceau à votre composition, sans vous fatiguer d'avance du soin d'orner l'édifice, au moment où vous devez en poser les bases et en régler les dimensions. Une correction prématurée ralentiroit l'essor du génie. Il ne faut revoir son travail, selon la sage maxime de Quintilien, qu'au moment où le premier feu de l'imagination est entièrement refroidi : *refrigerato inventionis ardore* (1).

Ce n'est donc pas à l'écrivain qui médite ou crée un ouvrage, mais au censeur qui se juge lui-même, que Boileau dit avec tant de raison :

Soyez-vous à vous-même un sévère critique.

Cependant cette rigidité d'un goût délicat ne doit jamais dégénérer en timidité et bien moins

---

(1) *De Prolegomenis.*

encore en scrupule, *petitesse d'esprit*, dont Fénélon nous avertit *qu'il faut s'affranchir dans le style comme dans la morale* (1). Une révision qui se fait, la plume à la main, est pour ainsi dire une répétition raisonnée de la composition primitive.

La correction qui doit résulter de cette révision oratoire ne consiste pas simplement dans la pureté grammaticale du style : elle a pour objet principal la construction de la période qui doit développer la pensée de l'orateur avec un ordre clair et progressif, pour l'accorder avec l'harmonie et la pompe de l'éloquence. On construit généralement assez bien le langage de la conversation, qui ne demande jamais une harmonie soignée, dans lequel les inflexions de la voix favorisent la clarté, et où les idées n'ont ordinairement ni beaucoup de profondeur ni beaucoup d'étendue. La disposition et la place des mots exigent plus de combinaisons dans la langue écrite, et bien plus encore dans un discours. Les effets du style doivent y appeler une rigoureuse attention, parce qu'ils embrassent une grande multiplicité d'intérêts. L'originalité et la vivacité du génie de Bossuet se font spécialement remarquer dans sa manière savante de

(1) Lettre à l'Académie Françoise.

construire ses périodes. On y reconnoît aussitôt son empreinte. Le fond de sa pensée, et par conséquent l'objet de sa phrase, sont constamment signalés par l'ordre des mots qui en marquent la place et en préparent l'effet. Rien n'est recherché dans les tournures et la coupe de sa diction : rien n'y paroît même concerté avec efforts. Que l'on essaie pourtant de refaire sa période, d'y ajouter, d'en retrancher, d'y déplacer même une seule expression ; j'ose affirmer, d'après plusieurs épreuves, qu'on n'y parviendra point sans en diminuer l'effet. Il est du très petit nombre de ces écrivains créateurs, dont le style, ainsi consacré par l'inspiration du génie, ne peut subir aucune transformation qui n'en altère aussitôt le nombre, l'éclat ou l'énergie.

Une correction soignée, quelque rebutante qu'elle soit pour la paresse, dédommage du travail, et des tourments qu'elle coûte, par le sentiment, le besoin, l'espoir de la perfection, et bien mieux encore, par la satisfaction intime du goût, pour lequel chaque changement heureux, qui lui offre dans un discours le tableau de ses conceptions fidèlement peint, animé, et fini à souhait, devient un enchantement qu'il faut avoir éprouvé pour s'en former l'idée. L'auditeur n'en saisit que l'ensemble ; au lieu

que pour l'orateur qui le compose, chaque partie a d'autant plus d'intérêt, qu'il est obligé d'en combiner tous les rapports, et d'en juger ensuite, avec un esprit inexorable de critique, toutes les idées, toutes les couleurs, toutes les preuves, tous les mouvements, toutes les expressions, j'ai presque dit toutes les syllabes.

Mais il faut avouer que ce charme, si souvent interrompu par des intervalles d'hésitation et de difficulté pour bien exprimer ce qu'on sent, ce qu'on pense ou ce qu'on veut peindre, est toujours à une énorme distance de l'ivresse de la composition, durant laquelle l'orateur, ravi de ses conquêtes, savoure avec mille fois plus de délices le premier suffrage de sa conscience littéraire, qu'il ne jouira jamais des applaudissements publics.

Voilà jusqu'où doit s'étendre la sollicitude d'une composition sévèrement travaillée. Et qu'on ne m'accuse point d'inviter ici les orateurs à dessécher leur éloquence pour épurer leur style. Je sais qu'un goût pusillanime peut affoiblir tout ce qu'il aspire à perfectionner avec trop de scrupule, et que l'impétuosité oratoire dédaigne les recherches minutieuses qui éteindroient son ardeur; mais je sais aussi qu'on peut écrire de verve, et corriger ensuite ses premières esquisses avec lenteur, sans refroidir la

chaleur primitive, et qu'il existe un juste milieu entre le danger de l'inapplication qui se permet des fautes de goût, et l'abus du travail qui, en polissant trop les phrases, amortiroit les élans du génie. Le grand *maître en l'art d'écrire* a dit avant moi aux écrivains de tout genre:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse, et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

XXXIX.

Du discours de Buffon sur le style.

Les délices d'une composition où le talent et le goût se prêtent ainsi un mutuel éclat, ont été profondément senties et pompeusement exaltées par l'un de nos plus illustres contemporains. Buffon, ce peintre sublime, qui s'est montré, je ne dirai pas un orateur du premier rang, mais le pompeux historien et quelquefois le poëte enchanteur de la nature, prononça un discours très brillant sur le style, le jour de sa réception à l'Académie Françoise. Il appartenoit sans doute à un si grand écrivain de parler de son plus beau titre de gloire, devant l'élite de notre littérature. Son ouvrage est resté; et il a même fait époque dans ce genre de harangues, qui n'avoit guère fourni avant lui que des re-

merciments ou des compliments de circonstance, trop souvent sans intérêt pour le lecteur.

L'imagination de Buffon, beaucoup plus favorable à son pinceau qu'à ses systèmes, brilla de tout son éclat dans une occasion si solennelle. Ce grand maître présente des idées neuves indiquées d'une manière vaste et lumineuse sur la composition, sur la nécessité de posséder pleinement son sujet, sur les premiers aperçus, sur les principales conceptions, sur les linéaments préparatoires du plan d'un ouvrage, dont l'esprit doit s'occuper avant de rechercher les beautés accessoires qui rempliront plus ou moins heureusement le canevas, selon qu'elles seront plus ou moins fécondes. Cette théorie d'une composition originale est très imposante sans doute, quoiqu'il ne soit pas aisé de s'élever à la hauteur de ses conceptions, de décomposer sa méthode après en avoir été ébloui, et d'étudier en détail cette métaphysique abstraite pour mettre en pratique les règles, les procédés et les leçons d'un si grand maître. Buffon ne prétendoit et ne devoit pas faire un traité de rhéteur en présence de l'Académie. J'en conviens: ce n'est pas là non plus ce que je cherche dans son discours. Mais le style en est le sujet : c'étoit par conséquent sur le style qu'un si beau génie

auroit dû nous donner de nouvelles lumières. Malheureusement pour notre instruction, son talent n'a pas suivi cette route.

Le style, dit-il, *n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* Une pareille définition nous ôte tout espoir d'être initiés dans la méthode de l'écrivain. Thomas est venu renchérir encore sur ce paradoxe qu'il n'avoit peut-être que trop adopté sur parole, quand il a voulu tracer le portrait de Bossuet dans son *Essai sur les Éloges*. Il y prétend que *le style n'est que la représentation des mouvements de l'âme;* d'où il résulteroit peut-être, à la rigueur, que le style est le discours lui-même, qui reproduit véritablement une image complète de ces émotions; il en résulteroit encore, si j'ose le dire, que toutes les fois qu'un homme de lettres écriroit sur une matière étrangère à ces mouvements, c'est-à-dire, sur un sujet abstrait et dans lequel son âme ne fût jamais émue, il ne pourroit plus avoir de style. Mais je reviens à Buffon, dont la seule doctrine doit ici m'occuper. *L'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées* forment le plan, la distribution et la progression d'un ouvrage; mais est-ce bien là le style?

La théorie du style, et surtout de celui de Buffon, qui doit peut-être à la seule magie de son

pinceau toute sa renommée, développée solennellement par lui-même au moment de son triomphe littéraire, sembloit nous promettre l'explication de l'art qu'il possédoit si éminemment, de peindre et d'agrandir tous les objets. On devoit surtout attendre de lui la méthode précise et lumineuse d'assortir son élocution à son sujet, aux effets, aux illusions même qu'on veut produire; de donner de la couleur, de l'intérêt, de l'élan, de la variété, du trait à son langage; de rendre la diction sage avec hardiesse et élégante avec simplicité, ferme et coulante, naturelle et noble, vive et correcte, nerveuse et pittoresque, et en même temps toujours concise et serrée dans les récits, riche avec pompe et majesté dans les tableaux, harmonieuse et périodique dans les descriptions, enfin pathétique et entraînante dans les mouvements oratoires; car le style n'est réellement autre chose que la manière d'exposer, d'exprimer, d'animer et de nuancer avec cet art toujours en action, mais toujours caché, les faits, les pensées, les sentiments et les images qui composent le discours.

Ce pompeux ouvrage, écrit avec une hauteur singulière d'expressions fastueuses, à la manière de Platon, suppose des conjectures imposantes, de longues méditations, des concep-

tions originales, un esprit dont l'essor aspire à de nouvelles créations pour étendre l'empire de la parole; et il annonce beaucoup de vues sur la propagation et l'enchaînement des idées, quelquefois même sur les savantes combinaisons de l'art d'écrire, qui exige le concours de l'imagination, de l'esprit, de l'âme, du goût, et l'exercice simultané de toutes les facultés intellectuelles. Un pareil tableau, dessiné par une main si habile, me semble néanmoins beaucoup plus propre à exciter l'enthousiasme qu'à éclairer l'imagination. C'est l'hymne du génie qui raconte ses jouissances et exalte sa gloire : ce n'est pas la confidence d'un talent supérieur qui nous révèle son secret; et après avoir lu, je regrette dans mon ignorance de ne pas me trouver mieux instruit de ma route par le récit d'un tel voyageur qui m'éblouit de sa magnificence, en me parlant d'un pays que je voudrois parcourir à sa suite, et d'où il a rapporté tant de richesses qu'il étale à ma vue, sans m'apprendre à les conquérir.

J'ai souvent entendu dire à Buffon qu'avant de pouvoir se contenter lui-même, il avoit transcrit plus de vingt fois, ainsi que J. J. Rousseau, tous ses ouvrages, sans même en excepter les discussions et les détails les plus étrangers au prisme de son imagination. Ces copies, dont les

corrections formeroient des leçons vivantes et intimes de goût, seroient une excellente poétique pour un écrivain qui pourroit suivre et étudier tous les perfectionnements successifs de ce style enchanteur. Je soupçonne même que ce n'est pas la seule élocution que ces changemens ont améliorée. Mais quand on médite attentivement le système que Buffon expose ou plutôt qu'il célèbre devant l'Académie, et qu'on le médite surtout, avec l'émulation encourageante de l'adapter ensuite à ses propres compositions, l'analyse de ce discours n'offre parmi tant de morceaux brillants aucune méthode didactique, aucune théorie usuelle, accessible, je ne dirai pas à l'imitation, mais du moins à l'intelligence de ses disciples, pour opposer avec succès les inspirations ou les vues de Buffon sur le style aux difficultés sans cesse renaissantes de l'art d'écrire.

Oh! si cet illustre écrivain eût daigné entrer dans les détails, qui sont tout en ce genre, sur la manière de former, d'animer et de perfectionner le style, avec autant de clarté, autant de profondeur, autant de génie qu'il en fait admirer quand il préconise et démontre, sans emphase et sans obscurité, la haute importance de l'art d'écrire, quelle rhétorique lumineuse n'eût pas consacrée Buffon accrédité par une

réputation si dominante, en devenant par ses leçons de goût l'émule de Cicéron dans ses institutions et ses partitions oratoires, après s'être montré le rival et peut-être le vainqueur d'Aristote et de Pline dans l'histoire de la nature!

« Les ouvrages bien écrits, dit-il, seront les « seuls qui passeront à la postérité. La quan- « tité des connoissances, la singularité des faits, « la nouveauté même des découvertes, ne sont « pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les « ouvrages qui les contiennent ne roulent que « sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, « sans noblesse et sans génie, ils périront, parce « que les connoissances, les faits et les décou- « vertes s'enlèvent aisément, se transportent « et gagnent même à être mises en œuvre par « des mains plus habiles. Ces choses sont hors « de l'homme : le style est l'homme même. Le « style ne peut donc ni s'enlever, ni se trans- « porter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, su- « blime, l'auteur sera également admiré dans « tous les temps; car il n'y a que la vérité qui « soit durable et même éternelle. Or, un beau « style n'est tel en effet que par le nombre in- « fini des vérités qu'il présente. Toutes les beau- « tés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les « rapports dont il est composé, sont autant de « vérités aussi utiles et peut-être plus précieu-

« ses pour l'esprit humain, que celles qui peu-
« vent faire le fond du sujet. Le sublime ne peut
« se trouver que dans les grands sujets. »

Tous ces apophthegmes, spécialement le dernier, sont dignes des anciens. On reconnoît la voix de l'oracle, quand le génie de Buffon avertit le goût des orateurs que *rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité*. Mais on pourroit abuser de l'autorité d'un si grand écrivain, quand, après avoir répandu tant de lumières sur l'importance du style, il en indique quelques procédés, et avance que *le style aura de la noblesse, si l'on a l'attention de ne nommer jamais les choses que par les termes les plus généraux*.

On se tromperoit étrangement sans doute, on interpréteroit très mal la pensée de Buffon, en se faisant un principe de goût, d'une pareille généralité d'expressions qui rendroient le style inanimé, vague et déclamatoire. Ce seroit un système absolument opposé à la méthode des anciens, qui, loin de préférer les *termes généraux*, se faisoient au contraire une règle de tout individualiser dans le choix des mots. La richesse de leurs idiomes pittoresques et de

leurs noms composés se prêtoit merveilleusement à cette excellente manière; et quand le vocabulaire manquoit au besoin de l'idée ou de l'image intellectuelle qu'ils vouloient exprimer ou peindre, ils avoient le talent d'y suppléer par le plus magnifique emploi des métaphores.

Lorsque Buffon recommandoit aussi l'usage des *termes les plus généraux*, comme le principal moyen de donner de l'élévation au style, il étoit probablement attiré à son insu vers les objets ordinaires de ses travaux et de ses études : il vouloit parler spécialement de l'histoire naturelle qu'il composoit alors, et dont les détails souvent bas et dégoûtants, surtout dans le règne animal, ont sans cesse besoin d'être relevés par les expressions les plus génériques qui sont toujours les plus nobles : il parloit de son genre, de sa manière : il parloit peut-être aussi, dans l'illusion d'une théorie trop généralisée, des descriptions où triomphe son style, où son coloris répand la plus riche magnificence, où les termes particuliers et usuels auroient dégradé ses tableaux, terni l'éclat de son imagination, et dans lesquelles il lui étoit aisé d'éblouir ses lecteurs avec la splendeur des expressions solennelles qui lui étoient si familières, mais dont il faut avouer que l'emploi, devenu trop abusif,

ne coûte plus aucun effort d'esprit quand on veut en faire usage; telles que les lois du *Créateur*, de la *nature*, du *mouvement*, de la *matière*, de l'*esprit humain*, du *sentiment*, des *passions* , de l'*instinct;* la sphère d'*action* du *génie*, de la *puissance*, de la *gloire;* l'*être*, l'*espace*, le *temps*, la *circonférence*, les *rayons*, le *centre*, etc., etc. Tout ce langage plus ou moins métaphysique, appliqué à des objets sensibles, étend quelquefois le domaine de son élocution, en lui donnant plus de pompe et de majesté; et il semble même agrandir l'horizon de ses idées, parce qu'il ne laisse d'autres bornes à ses conceptions et à ses tableaux que l'immensité et l'éternité.

Une pareille méthode ne s'appliqueroit pas, à beaucoup près, si heureusement à l'éloquence. Aussi Bossuet a-t-il une tout autre règle. Si l'on veut la comparer à celle de Buffon pour mieux sentir la différence de leur manière, on pourra choisir en l'honneur de l'historien de la nature, parmi ses superbes descriptions, une des plus belles et des plus citées, celle du cheval (1), laquelle ne fera pourtant pas oublier

---

(1) Je la copie ici pour la commodité du lecteur. « La « plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, 'est « celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui

celle de Job, celle de Virgile, que M. Delille a reproduite avec tant de magnificence dans sa traduction des Géorgiques, et même une autre plus récente, dont le talent de ce poëte a su enrichir le premier chant de ses Jardins. Je n'ai pas besoin de transcrire ici ces diverses pièces de comparaison, que tous les gens de lettres doivent savoir par cœur.

« les fatigues de la guerre et *la gloire des combats :*
« *aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril*
« *et l'affronte;* il se fait au bruit des armes, il l'aime,
« il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il par-
« tage aussi ses plaisirs : à la chasse, il étincelle; mais,
« docile autant que courageux, il ne se laisse point em-
« porter à son feu : il sait réprimer ses mouvements;
« non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le
« guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéis-
« sant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se
« précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y
« satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être
« pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait
« même la prévenir; qui, par la promptitude et la pré-
« cision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute;
« qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant
« qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à
« rien, sert de toutes ses forces, s'excède, *et même*
« *meurt pour mieux obéir.* »

L'inébranlable fermeté du cheval sur un champ de bataille est incontestable; mais est-il bien vrai qu'il soit

Or, par une heureuse singularité à laquelle on ne s'attendroit guère, en lisant les ouvrages de l'évêque de Meaux, la souplesse de son génie s'allioit avec une telle aptitude à tous les rapports de l'esprit humain, qu'après avoir rencontré dans la collection de ses œuvres un traité d'anatomie (1), on est encore plus agréa-

---

aussi intrépide que son maître, et qu'il partage avec lui la gloire des combats? Est-il même bien vrai qu'il *voie le péril et l'affronte?* Est-il bien vrai qu'il connoisse le danger quand il le brave? Est-il aussi bien vrai qu'en mourant *il meurt pour mieux obéir;* et qu'enfin sa soumission égale le courage raisonné, le dévouement et le sacrifice volontaire de son maître? Si de pareils doutes avoient quelque fondement, ce ton de déclamation altèreroit singulièrement la vérité et le mérite du tableau qu'on vante de préférence dans Buffon, et où l'on admire avec toute raison des beautés de style du premier ordre, entr'autres cette expression neuve qu'il seroit si difficile de bien traduire, *ne* REND *qu'autant qu'on veut.*

(1) Vers la fin des études du dauphin, fils unique de Louis XIV, le roi se plaignit un jour à Bossuet de ce que sa première éducation avoit été très négligée par le cardinal Mazarin, toujours disposé à craindre qu'il ne devînt trop savant sous la direction de son précepteur, M. Péréfixe de Beaumont, mort archevêque de Paris. Le roi lui dit qu'on ne lui avoit jamais donné la moindre idée de l'organisation du corps humain; et il ajouta

blement surpris d'y trouver aussi la description du cheval, qu'un seul mot de l'Écriture vint of-

---

qu'ayant voulu en acquérir quelques notions dans un âge plus mûr, il avoit été si rebuté par la nomenclature de l'anatomie, que le désespoir de la fixer jamais dans sa mémoire l'avoit totalement éloigné d'une étude déjà fort rebutante par elle-même; mais qu'il désiroit que son fils, élevé avec plus de soin, pût faire un cours abrégé de cette science à la fin de son éducation.

Bossuet s'en rapportoit à lui seul du soin d'instruire ce jeune prince. Il s'imposa donc la tâche de faire lui-même un cours d'anatomie, pour apprendre ensuite à son élève tout ce qu'on doit en savoir, quand on ne veut pas appliquer ses connoissances à l'art de guérir. On le vit fréquenter assidument, durant une partie de ses soirées d'hiver, l'amphithéâtre du célèbre Nicolas Stenon, Danois d'origine, et le plus habile démonstrateur de ce genre qu'il y eût alors à Paris.

Ce grand homme apprit bientôt l'anatomie avec assez de soin pour pouvoir en composer un cours renfermé dans trente-deux pages, que les gens du métier regardent encore aujourd'hui comme un manuel élémentaire exact et suffisant pour l'instruction des lecteurs étrangers à leur profession. Ce traité d'anatomie, où l'organisation du corps humain est expliquée avec beaucoup de justesse et de clarté, se trouve dans le dixième volume *in-quarto* des œuvres de Bossuet : il forme le second chapitre de son *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même*; et il est intitulé, *du Corps humain*. Bossuet fait mention de cet ouvrage dans sa fameuse lettre

frir à sa plume, au moment où il composoit un livre de dévotion destiné à des exercices de piété

écrite au pape Innocent XI, en 1679, pour lui rendre compte de l'éducation du dauphin.

Stenon, auquel l'anatomie doit plusieurs découvertes importantes, étoit né luthérien. Bossuet, son disciple dans cette science et très aisément son maître en théologie, réussit à le convertir; et ce ne fut pas sans doute la moindre de ses victoires en ce genre que de lui faire abjurer sa religion. Le même anatomiste embrassa l'état ecclésiastique, fut sacré, par le pape Innocent XII, évêque *in partibus* de Titiopolis en Grèce, et devint vicaire apostolique du Saint-Siége dans tout le nord de l'Europe.

Cet illustre néophyte de Bossuet étoit grand oncle de *Jacques-Bénigne* de Winslow, autre anatomiste de la première classe, dont la réputation se soutient encore à Paris. Winslow, fils d'un ministre luthérien, fut converti comme son oncle par le grand Bossuet, qui reçut également son abjuration. L'évêque de Meaux en fit son médecin, son commensal et son ami.

Winslow a été le dernier de nos contemporains qui eût vécu dans la familiarité la plus intime de Bossuet, dont il parloit toujours avec vénération, attendrissement et enthousiasme. Il mourut à Paris en 1760, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, *avec la réputation,* disent les auteurs du nouveau dictionnaire historique, *d'un des plus honnêtes hommes et des plus habiles anatomistes de la France.* On ne peut trop regretter qu'il ne nous ait point laissé de mémoires sur la vie privé de son immortel ami.

pour la communauté des visitandines de Meaux.

Buffon envisage ce superbe animal dans tout l'éclat de sa beauté et de son ardeur, sur un champ de bataille, à la chasse, aux tournois, à la course, sous la main du conducteur qui le guide, enfin dans toutes les circonstances les plus propres à manifester sa vigueur, sa grâce, son agilité, son obéissance et son impétuosité.

Bossuet, au contraire, ne le considère qu'au moment où l'écuyer le dompte, et il se contente de peindre sa docilité; il ne change même pas de ton en traitant un sujet si nouveau pour lui: il continue simplement un chapitre ordinaire d'un ouvrage de piété.

Ce morceau est, pour ainsi dire, dérobé aux gens du monde et même aux gens de lettres, sous le voile du plus ascétique de tous les écrits de Bossuet, dans ses *Méditations sur l'Évangile*, pour le 103e jour des méditations distribuées selon le cours de l'année; et l'on y voit comment il sait peindre les objets les moins familiers à ses pinceaux. Buffon est ici dans son vrai talent, et sur son terrain : Bossuet se livre en passant à une excursion imprévue absolument étrangère à son genre.

« Quand il faudra agir, dit-il, l'âme trou-
« vera ses forces entières et son action d'autant

« plus ferme qu'elle sera plus paisible, non
« plus comme ces torrents qui bouillonnent,
« écument, se précipitent et se perdent, mais
« comme ces fleuves bénins qui coulent tran-
« quillement et toujours. L'âme se remplit ainsi
« d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-
« même, mais de Dieu. Voyez ce cheval ardent
« et impétueux, pendant que son écuyer le
« conduit et le dompte. Que de mouvements
« irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et
« son ardeur vient de sa force, mais d'une force
« mal réglée. Il se compose : il devient obéis-
« sant sous l'éperon, sous le frein, sous la main
« qui le dirige à droite et à gauche, le presse,
« le retient comme elle veut. A la fin il est domp-
« té : il ne fait plus que ce qu'on lui demande :
« il sait aller le pas, il sait courir, non plus
« avec cette activité qui l'épuisoit, par laquelle
« son obéissance étoit encore désobéissante.
« Son ardeur s'est changée en force, ou plu-
« tôt, puisque cette force étoit en quelque sorte
« dans son ardeur, elle s'est réglée. Remarquez :
« elle n'est pas détruite, elle se règle. Il ne
« faut plus d'éperons, presque plus de bride;
« car la bride ne fait plus l'effet de dompter
« l'animal fougueux. Par un petit mouvement
« qui n'est que l'indication de la volonté de l'é-
« cuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force :

« et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi « dire, qu'écouter. Son action est tellement « unie à celle de son guide, qu'il ne s'ensuit « plus qu'une seule et même action. Homme « chrétien, agis ainsi; et change ton ardeur en « activité, en gravité, en douceur, en règle. « Noble animal, fait pour être conduit de Dieu « et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton cou- « rage, c'est là ta noblesse ! »

XL.

Des mots heureux.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer les expressions hardies avec simplicité, qui semblent échapper à l'élocution si naturellement énergique de Bossuet, dans cette description de rencontre où son génie découvre et indique, sans prétention et sans effort, une allégorie très frappante au milieu d'un livre de piété. On croiroit, à n'en juger que d'après la fécondité et l'exactitude de ses crayons, qu'il lui suffit d'ébaucher, en passant, un pareil tableau, pour le finir. Quand on n'est pas inspiré par un si prodigieux talent, il faut y suppléer en l'admirant de loin, par les assidues et lentes conquêtes de la méditation et de l'étude.

Un orateur laborieux, qui veut mettre la

dernière main à ses productions, est toujours récompensé de son travail. Si l'application ne lui fournit jamais les masses d'un discours, elle l'avertit du moins de ces locutions ou de ces images inconvenantes qui peuvent se glisser quelquefois dans le jet rapide de la composition; et c'est un avantage précieux, sans doute, dans un genre où l'on prétend, avec assez de vérité, qu'un mauvais mot, toujours facile à saisir, fait souvent plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont le très grand nombre des auditeurs ne peut s'apercevoir; elle lui indique des expressions heureuses qui rendent ses idées plus saillantes et sa diction plus pittoresque. De même, dit Cicéron, que les habits, inventés d'abord par le besoin, sont devenus ensuite des ornements pour le corps humain, les mots créés par la nécessité servent aussi de parure et donnent de la grâce à la pensée. Le mérite des expressions placées est si éminent dans l'art oratoire, que l'éloquence d'un trait dépend ordinairement d'un seul mot.

Je puis en citer un exemple digne d'être admiré; je le tire du beau discours que prononça le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, en présentant le corps de Louis XIV à l'abbaye de Saint-Denis. « Le prince que nous « pleurons laisse, il est vrai, DES NOMS fameux

« sur la terre; et la postérité la plus reculée « admirera comme nous Louis le Grand, le « juste, le triomphateur, le pacifique, l'ami des « lettres, et le protecteur des rois. » Si le cardinal de Rohan eût dit que ce monarque laissoit sur la terre *un nom fameux*, sa phrase eût été fort triviale; mais la même expression mise au pluriel, *des noms fameux*, en parlant d'un seul homme, et l'énumération immédiate des divers titres de gloire de Louis XIV, qui justifient aussitôt cette heureuse attribution, me paroissent un trait sublime.

Massillon connoissoit aussi cet ingénieux secret de l'art; et souvent, dans ses discours, un mot qui semble énoncer un paradoxe, exprime au contraire un nouveau sens et une idée très piquante et très vraie. Telle est cette apostrophe qu'on lit dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants*, où une épithète lui suffit pour démontrer que la véritable amitié ne va jamais prendre place parmi tant d'hommages intéressés qui environnent la faveur et le pouvoir. « Grands de la terre! l'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus « rien de doux dans le commerce des hommes, « vous est refusé; et vous n'avez plus d'amis, « parce qu'il est trop *utile* de l'être. »

L'emploi si brillant de ce mot peut nous rap-

le mot répudié en son honneur et dont elle vient usurper le droit.

Ce sont les rapports communs à deux objets qui forment la métaphore, lorsqu'ils sont faciles à démêler, et qu'ils présentent une ressemblance frappante, comme *verte* vieillesse, *enflammé* de colère, *riantes* prairies, *moisson* de gloire, etc. L'art de saisir et de rapprocher heureusement ces analogies d'abord inaperçues, de se créer ainsi une diction nouvelle avec des mots anciens et usités, d'exprimer et même de peindre une idée commune ou abstraite par une image neuve et pittoresque, d'indiquer un objet pour en faire ressortir un autre avec plus d'éclat, d'enrichir enfin son élocution en faisant comparer par le goût du lecteur ou de l'auditeur ces brillants échanges d'expressions qu'invente la langue de l'éloquence; ce bel art, dis-je, forme la figure oratoire qui donne du relief au discours, en montrant ainsi le mot propre dans le signe d'emprunt; et toute métaphore *n'est* par conséquent, dit très ingénieusement Quintilien, qu'*une comparaison abrégée* (1).

L'éloquence ne sauroit exister sans ce langage

---

(1) *In toto autem metaphora brevior est similitudo.* De Instit. Oratoriâ. lib. 8, cap. 6.

auxiliaire de l'imagination. *Le discours*, dit Cicéron, *doit frapper également l'esprit et les sens des hommes* (1). Or, les sens ne sont émus que par la vérité et la vivacité des images. La nature elle-même, qui est le type ou le premier modèle de l'art, inspire les figures les plus expressives aux sauvages de l'Amérique. Lorsqu'ils entendirent sonner l'heure pour la première fois, ils se firent expliquer la destination de cet instrument d'un mécanisme si nouveau, dont le nom même n'existoit pas dans leur indigent vocabulaire. Ils le dénommèrent aussitôt, en réunissant deux mots généraux de leur idiome, dont ils surent former une métaphore très juste, très neuve, très poétique; et ils appelèrent cette horloge *la langue du temps*, qui les avertissoit de son passage à mesure qu'il s'écouloit.

Le même langage métaphorique, commandé par le besoin et la pauvreté des langues, avant d'être inspiré par l'imagination et combiné par le goût, est également très familier aux enfants, et aux hommes de la lie du peuple, quand ils sont dominés par une forte passion. Dumarsais a judicieusement observé *qu'on employoit plus*

---

(1) *Oratio hominum sensibus et mentibus accommodata*. De Oratore. 12, 55.

de tropes à la halle que dans les académies. Il est vrai que ces métaphores populaires étant souvent peu exactes, un orateur doit s'assurer, avant de les admettre dans sa diction, qu'elles ont autant de vérité et de justesse que de hardiesse et d'éclat.

On ne sauroit citer un exemple plus frappant de l'abus qu'on peut faire de l'élocution figurée, que cet absurde galimatias de Balthazar Gratian : « Les pensées partent des vastes côtes « de la mémoire, s'embarquent sur la mer de « l'imagination, arrivent au port de l'esprit, « pour être enregistrées à la douane de l'enten- « dement. » L'archevêque anglois Tillotson, dans son sermon sur le jugement dernier, ne donne pas le même développement et la même progression de mauvais goût à ses grotesques métaphores ; mais son style n'est guère moins barbare, lorsqu'il représente le monde prêt à retomber dans le chaos, *et faisant entendre ses craquements* (1) *aux oreilles du pécheur.*

Il faut sans doute de l'imagination dans l'expression ; mais il y faut, avant tout, de la vérité et du jugement. L'image est fausse quand il y a contradiction dans les termes. L'avocat Linguet, entraîné par son irréfléchie et incurable

---

(1) *The cracks.*

facilité, abonde en exemples de ce mauvais goût, qui naît d'un défaut de logique dans le style ; je n'en veux citer qu'un seul : c'est cette phrase de sa diatribe contre les économistes : *Je remonterai à la base de vos réputations.* L'image est incohérente, lorsqu'elle peint, d'un côté, une substance physique, et de l'autre, un objet moral; et telle est cette parenthèse du même écrivain : *Je dis donc* (*et je reste toujours assis sur mes principes*). Elle est puérile et recherchée si elle forme une périphrase précieuse et inusitée, comme quand Houdard de La Motte appelle les cadrans solaires *les greffiers du soleil.* Mais elle devient pittoresque et sublime, quand elle énonce une idée hardie et juste, avec autant de simplicité que d'énergie; et c'est ainsi que Bossuet, dans son discours pour la profession de madame de La Vallière, au couvent des Carmélites, peint admirablement les fantaisies tyranniques du luxe, lorsqu'il dit que *tous les arts suent* pour le satisfaire.

Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paroît hasardée, il s'en excuse quelquefois; mais aussitôt il renchérit sur cette première image, qu'il ne trouve ni assez grande, ni assez hardie, au gré de son imagination. « Vous parle-
« rai-je, dit-il dans l'oraison funèbre de Marie-
« Thérèse, vous parlerai-je de la mort de ses

« enfants? Représentons-nous ce jeune prince,
« que *les grâces elles-mêmes sembloient avoir*
« *formé de leurs mains*. Pardonnez-moi ces
« expressions : il me semble que je vois encore
« *tomber cette fleur*. Alors, triste messager d'un
« événement si funeste, je fus aussi le témoin,
« en voyant le roi et la reine, d'un côté, de la
« douleur la plus pénétrante, et de l'autre,
« des plaintes les plus lamentables ; et, sous
« des formes différentes, je vis une affliction
« sans mesure. »

Une idée qui seroit commune et rampante sans la hardiesse d'imagination qui donne quelquefois des sens aux êtres inanimés, devient intéressante et noble sous le pinceau d'un orateur ou d'un poëte. Lorsque Racine a montré toute l'audace du style poétique dans ces vers qui paroissent si simples au premier coup d'œil :

Non, vous n'espérez plus de me revoir encor,
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector !

il auroit pu dire, sans altérer la mesure : *non, je n'espère plus de vous, etc.* ; mais qui ne sent combien cette apostrophe ainsi conservée, ou, pour mieux dire, éteinte, eût été moins attendrissante et moins vive dans la bouche d'Andromaque? L'éloquence, j'en conviens, a des droits moins étendus que la poésie, à laquelle

il faut accorder tant de licence; celle-ci est dispensée, selon la judicieuse observation de Boileau, de toutes les formules d'excuse auxquelles la prose est assujettie : *pardonnez cette expression, pour ainsi dire, si j'ose parler ainsi, etc.* Le poëte est affranchi par ses autres liens de tous ces ménagements timides : son titre établit son droit, toutes les fois que la prose seroit autorisée, avec de pareilles précautions, à s'écarter des règles. Quand les Grecs croyoient devoir se faire ainsi pardonner des métaphores trop hardies, ils appeloient, selon Quintilien, cette faveur, *demander grâce pour l'hyperbole* (1).

Cependant on trouve souvent aussi dans les grands orateurs des métaphores qu'on oseroit à peine hasarder en vers. Ces figures sont tellement fondues dans le style, qu'on ne les remarque presque point à la lecture. Massillon eût sans doute étonné Racine, sans offenser peut-être la délicatesse de son goût, lorsqu'il dit dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants :* « Le juste peut, avec confiance, « condamner dans les autres ce qu'il s'interdit « à lui-même : ses instructions ne *rougissent* « pas de sa conduite. » Le grand poëte, le

(1) Lib. 8. cap. 9.

parfait écrivain, Racine, qui possédoit au plus haut point le secret ou, pour mieux dire, le talent de cacher la hardiesse de ses expressions et de ses métaphores, avec tant d'art et sous une élocution si naturelle en apparence, qu'il faut réfléchir sur chacun des mots de sa phrase, quand on est jaloux de s'en apercevoir, Racine eût admiré cette heureuse audace de style qu'on trouve dans le même discours : « Les courtisans « de Sédécias accusoient *les larmes et les tristes « prédictions* de Jérémie sur la ruine de Jéru-« salem, d'*un secret désir de plaire* au roi de « Babylone, qui assiégeoit cette ville infor-« tunée. »

XLII.

Des comparaisons.

Mais si le style oratoire appelle sans cesse les métaphores, l'éloquence admet aussi des comparaisons plus développées, pourvu qu'elles ne deviennent pas trop fréquentes, et qu'elles ne soient jamais ni prolixes, ni recherchées, ni communes. On les regarde avec raison comme l'un des signes les plus certains d'un esprit distingué. Cette figure répand beaucoup d'éclat sur un discours, quand d'heureuses similitudes aisées à retenir y sont à la fois justes, claires, courtes, frappantes et tirées du spectacle de la

nature. Thomas en présente une grande et sublime dans son éloge de Sully, en nous rappelant les consolations et la seconde conscience que le bon Henri trouvoit tous les jours dans ses entretiens intimes avec son ministre. *L'idée seule de Sully*, dit-il, *étoit pour Henri IV ce que la pensée de l'Être suprême est pour l'homme juste, un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.* Cet orateur ne fournit, malheureusement pour sa gloire, aucun autre exemple de ce genre de beautés. Il puise ordinairement ses métaphores et ses comparaisons dans le vocabulaire ou dans les objets, toujours arides pour l'imagination, des sciences exactes et de la physique. Or, *ce qu'il faut principalement observer dans les comparaisons*, selon le grand maître Quintilien, *c'est de ne jamais présenter pour similitude une chose qui d'elle-même est obscure ou inconnue ; car il est hors de doute que ce qui est destiné à éclaircir une idée doit avoir plus de lumière qu'elle* (1).

Les règles instruisent moins que les exem-

(1) *Quo in genere id est præcipuè custodiendum, ne id quod similitudinis gratiâ adscivimus aut obscurum sit aut ignotum. Debet enim quod illustrandæ alterius rei gratiâ assumitur, ipsum esse clarius eo quod illuminat.* Lib. 8, cap. 3.

ples. Au lieu donc de répéter des leçons didactiques qu'on peut trouver dans tous les livres élémentaires, je vais mieux m'expliquer en rapportant quelques-unes des plus belles comparaisons oratoires que ma mémoire me fournit en ce moment. Je les tire uniquement de nos orateurs sacrés qui n'ont point de rivaux dans cette partie de l'art, et dont les ouvrages vont nous montrer en action tous les préceptes du goût.

Voici comment Bossuet nous présente Henriette de France, reine d'Angleterre, seule debout au milieu d'une révolution qui avoit renversé le monarque et le trône. Je ne connois pas, même dans Homère, une comparaison plus magnifique.

« O mère, ô femme, ô reine admirable! et « digne d'une meilleure fortune, si les fortunes « de la terre étoient quelque chose! Enfin il « faut céder à votre sort. Vous avez assez sou- « tenu l'État qui est attaqué par une force in- « vincible et divine : il ne reste plus désormais, « sinon que vous teniez ferme parmi les ruines. « Comme une colonne dont la masse solide pa- « roît le plus fort appui d'un temple ruineux, « lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit fond « sur elle sans l'abattre, ainsi la reine se montre « le ferme soutien de l'État, lorsque après en

« avoir porté long-temps le faix, elle n'est pas « même courbée sous sa chute. »

Quand Bossuet ne veut pas déployer cette pompe de description qui rend ses comparaisons si augustes sans qu'elles deviennent jamais trop poétiques, il se borne à un seul trait dont son imagination fait un tableau qui suffit au développement de sa pensée. Ainsi, dans son oraison funèbre de la princesse palatine, il n'a besoin que d'une phrase pour peindre toute la misère des riches, au lit de la mort. « Il ne reste plus « alors, dit-il, que la mort et le péché. Tout le « reste échappe : semblable à de l'eau gelée dont « le vil cristal se fond entre les mains qui le « serrent, et ne fait que les salir. »

Je ne me borne pas sans regret à ces deux citations de Bossuet. Ses similitudes brillent par des rapprochements imprévus, pittoresques et sublimes : il nous offre en chaque genre des modèles de perfection dans toutes les parties de l'art.

Sans avoir la même originalité, la même verve, le même éclat, la même énergie que l'évêque de Meaux, Massillon, qui est après lui le plus riche de nos orateurs sous le rapport des comparaisons, y déploie aussi un très beau talent. Il tire toujours, comme Bossuet, ses comparaisons du spectacle de la nature. « La mort,

très délicate et très vraie. Il veut dire, dans son oraison funèbre du dauphin, que l'infante d'Espagne, première épouse de ce prince, étoit morte en couche à la naissance de son premier enfant; et voici avec quelle pudeur il rappelle un événement qui sembloit embarrassant à exposer en chaire avec convenance : « Hélas! « dit-il, ces liens, que l'innocence des penchants « fortifioit encore, n'eurent que la durée d'un « instant. Semblable à la fleur qui tombe dès « qu'elle montre son fruit, le premier gage de « sa fécondité devint le signal de sa mort. »

Je m'exagère peut-être en ce moment le charme d'une si heureuse et si attendrissante similitude; mais il me semble qu'en l'admirant, Anacréon lui-même auroit pu envier l'esprit, le goût et la grâce de notre orateur.

XLIII.

Des expressions techniques.

Ne confondons jamais avec ce beau langage de l'imagination, les mots techniques qui ne sauroient appartenir qu'à la nomenclature des sciences. Malheur à un orateur, quand il faut être savant pour l'entendre! Ce n'est point pour étonner par l'étalage de son érudition qu'il parle à une multitude assemblée : c'est pour l'é-

mouvoir, c'est pour l'attendrir. Il s'écarte par conséquent de son but s'il préfère ces expressions abstraites et intellectuelles, que le vulgaire ne comprend point, aux paroles sensibles et animées qui produisent une impression générale.

Un orateur chrétien est encore plus redevable à ses auditeurs de cette simplicité d'élocution, sans laquelle il n'y aura jamais de véritable éloquence. Tous les hommes sont obligés de pratiquer les lois de la religion : il est donc juste qu'ils puissent tous entendre le ministre qui les annonce. Mais, répétons-le encore une fois, les devoirs du zèle sont en ceci, comme dans toutes les autres parties de la prédication, inséparables des intérêts de l'orateur et des règles de l'art. Voulez-vous être éloquents? soyez simples; je ne dis pas assez, soyez familiers dans vos discours. Vous ne trouverez pas un seul mot scientifique dans les grands maîtres de la chaire. Ainsi rejetez, à leur exemple, toutes ces expressions bizarres qui cacheroient vos pensées au lieu de les énoncer, et n'élevez point de nuages entre la vérité et votre auditoire. Quintilien éclaircit ce précepte de goût par une comparaison très ingénieuse, quand il dit que *les orateurs doivent regarder les mots d'une langue comme autant de pièces de monnoie*,

qu'il faut rejeter, lorsque le peuple ne les reçoit point (1).

Les expressions techniques réservées aux sciences et aux arts ne sauroient donc jamais se transporter avec succès dans le genre oratoire. Ce jargon scientifique mésallieroit l'éloquence de la chaire, qu'on vit si long-temps étouffée parmi nous par l'étalage d'une vaine érudition aussi barbare que l'ignorance. La seule langue qui lui convienne est celle d'un style analogue au ton et à la couleur du sujet; d'un style simple, noble et mâle, ennemi de toute affectation et de toute obscurité; d'un style qui, toujours en harmonie avec la matière qu'on traite, se montre tour à tour précis et coulant dans les récits, nerveux et serré dans les preuves, vif et rapide dans les mouvements, pompeux et magnifique dans les descriptions, sans vaine parure, sans jeux de mots, sans images outrées, sans recherche de bel-esprit, et surtout sans cette bouffissure qui ne fut et ne sera jamais le symbole de la force. On n'aperçoit, je veux le redire, aucune trace de ce mauvais goût dans nos modèles immortels du grand siècle. L'élocution de leurs sermons les plus admirés à la cour est encore aujourd'hui à la portée

(1) Instit. lib. 3.

du peuple; et leur exemple prouve que s'il faut être savant pour exercer avec empire le ministère de la parole, un orateur sacré ne doit jamais du moins vouloir le paroître dans son langage.

XLIV.

De la noblesse du style.

Cette popularité d'élocution ne dispense assurément point les prédicateurs de n'employer jamais dans leurs discours que des expressions nobles. Rien n'est plus opposé à la dignité du ministère que les mots bas, les allusions indécentes, les amphibologies, les alliances de termes équivoques, les tournures ou les images irréfléchies qu'un esprit de corruption peut expliquer ou travestir avec la plus perfide, la plus scandaleuse et la plus honteuse facilité. Cicéron descend à des peintures dégoûtantes dans ses accusations contre Verrès, et dans les détails de l'intempérance de Marc-Antoine. Massillon, dont le langage est ordinairement très réservé, n'a peut-être pas assez respecté la délicatesse de la chaire, dans son panégyrique de sainte Agnès.

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse,

dit Boileau, et à plus forte raison le style oratoire, le plus noble et, par là même, le plus difficile de tous.

Le moyen, en effet, de se soutenir sans une extrême attention, à la juste hauteur de l'éloquence, dans une langue qui abonde en expressions équivoques, en rencontres de syllabes, qui par leur réunion offrent un nouveau et quelquefois un mauvais sens, en tournures familières ou ignobles, et dont le caractère a tellement besoin du talent de l'écrivain, qu'on ne peut ni l'écrire comme on la parle, sans trivialité, ni la parler comme on l'écrit, sans pédanterie!

Mais avons-nous le droit d'excuser notre foiblesse, en déprimant cette même langue que Bossuet, Fénélon, Massillon et tant d'autres grands hommes ont consacrée par des ouvrages dont la tribune de Démosthène et de Cicéron auroit pu s'honorer, dans les plus beaux jours de leur éloquence? On connoît cet ancien et interminable procés des écrivains contre les langues. Montaigne, réduit à un idiome naissant que son imagination avoit le droit de trouver si pauvre, et qu'elle eut la gloire d'enrichir de tant de mots nouveaux également clairs, harmonieux et nécessaires, qu'il eût fallu adopter, au moins en grande partie (1); Montaigne, loin d'accuser son *langage natal* de lui *mal servir de*

---

(1) Ainsi le substantif *art* n'a pas tous ses dérivés dans la langue françoise : il manque spécialement de son

truchement, *cuidoit* au contraire que *toute récolte d'idées provenoit plus de cultivation et semence, que d'ingrédients du sol.*

Les orateurs et les poëtes ne sont jamais contents de leur langue. La langue latine nous inspire aujourd'hui autant d'admiration que de regrets et quelquefois d'envie. Cependant, depuis que Lucrèce avoit su l'élever à la magnificence de la plus haute poésie, tout en déplorant la primitive indigence de son origine, *patrii sermonis egestas*, jusqu'au règne de Domitien, où l'on pouvoit imputer au besoin de dissimuler et de voiler ses pensées durant la tyrannie de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, et les ténèbres de Perse, et les obscures allégories de la fiction attribuée à Pétrone, et les profondeurs cachées de Tacite, on ne cessoit de se plaindre à Rome de la stérilité du vocabulaire, ainsi que de la monotonie, du trop petit nombre et de la dureté des terminaisons du latin, en le comparant à la langue si riche et si har-

---

verbe. Montaigne avoit proposé très heureusement ce nouveau mot dont aucun écrivain ne s'est ensuite servi, lorsqu'il dit si bien, en censurant les méthodes trop artificielles des instituteurs de son temps : *Si j'étois du métier, je naturaliserois autant l'art comme ils* ARTIALISENT *la nature.*

monieuse des Grecs, dont nous reconnoissons tous la prééminence.

Quintilien nous a transmis les plaintes unanimes des écrivains de son temps contre cette belle langue du siècle d'Auguste, qui étoit dès-lors en possession de tous ses trésors ; et Quintilien ne désavoue, dans son *Institution classique de l'orateur* (1), aucun de ces reproches : il n'en dissimule et n'en réfute pas un seul ; il avoue formellement l'infériorité du dialecte de ce *peuple-roi ;* et un si habile rhéteur excite uniquement l'émulation de ses disciples à lutter avec une courageuse persévérance contre la magie de la langue d'Homère, pour contre-balancer, par les équivalents du génie, du goût et du travail, les immenses avantages qu'elle offroit à l'éloquence et à la poésie.

« Moins notre langue, dit-il, nous fournit de

---

(1) Dans le préambule du quatrième livre de son *Institution oratoire,* Quintilien, choisi par l'empereur Domitien pour présider à l'éducation de ses neveux, eut le malheur ou plutôt le tort, que je m'abstiens de caractériser par le mot propre, d'honorer, de louer, d'invoquer même comme UN DIEU ce même prince justement flétri dans l'histoire, et reconnu indigne de conserver le nom d'homme. Cet éloge auquel il prostitua son talent est détestable sous tous les rapports ; mais il ne méritoit pas d'être meilleur.

« secours, plus nous devons redoubler d'efforts « pour y suppléer par l'invention des idées. « Tirons de notre sujet des pensées sublimes « qui puissent plaire par leur noblesse et leur « variété. Animons nos discours de tous les « grands mouvements de l'éloquence : embel-« lissons-les par l'éclat des métaphores. Nous « ne pouvons atteindre à la simplicité et à la « délicatesse des Grecs ? Eh bien ! ayons plus « de force et d'énergie. Ils l'emportent sur nous « par la finesse et la légèreté ? Donnons plus de « poids et de majesté à nos paroles. Enfin la « propriété des termes, se trouvant sous leurs « mains, est-elle chez eux mieux déterminée? « Surpassons-les donc par la richesse et la « pompe de notre élocution (1). »

Cette doctrine de Quintilien s'adapte également à nos besoins et à nos ressources. Notre langue, il faut l'avouer, est à la fois la plus dédaigneuse dans son style noble, la plus dépendante du talent qui l'emploie, la plus rebelle,

---

(1) *Nàm quò minùs adjuvat sermo, rerum inventione pugnandum est. Sensus sublimes variique eruantur. Permovendi omnes affectus erunt : oratio translationum nitore illuminanda. Non possumus esse tàm graciles? Simus fortiores. Subtilitate vincimur? valeamus pondere. Proprietas penes illos est certior? Copiâ vincamus.* Inst. orat. lib. 12, cap. 10.

la plus difficile, et peut-être la plus incomplète de toutes celles qui ont une littérature. Plus on l'approfondit, plus on la cultive, plus on a de goût, de justesse d'esprit, de talent, plus aussi l'on éprouve de difficultés pour lui faire exprimer ce qu'on veut dire, de la manière dont on prétend le dire. Elle parvient à se distinguer par sa clarté, précisément parce qu'elle est sans cesse exposée par ses pronoms à l'amphibologie; elle a de la précision, parce qu'elle ne permet à la mélodie elle-même aucun mot explétif qui ne soit absolument nécessaire au sens de la phrase : sa richesse et son harmonie sont des présents qu'elle reçoit de l'imagination et du goût de l'écrivain. Elle est par la multitude et l'embarras de ses règles, comparativement aux autres langues, ce que seroit le rhythme de la poésie, rapproché des mouvements libres de la prose. Quand on a bien étudié sa métaphysique et sa grammaire, on est également effrayé de tout ce qu'elle exige, de tout ce qu'elle refuse, de tout ce qu'elle défend, de tout ce qu'elle rejette et de tout ce qui lui manque. Cependant si l'on songe ensuite aux chefs-d'œuvre immortels qu'elle a produits, on se prosterne d'admiration devant tant de gloire; et l'on est tenté, dans un accès d'enthousiasme, de la proclamer la première des langues, sinon

par ses éléments, sa richesse originelle, les familles complètes de son vocabulaire, du moins par le mérite éminent de ses grands écrivains qui ont su l'orner en tout genre, excepté dans l'épopée, de monuments du premier ordre, la doter de tous les dons du génie, l'enrichir enfin d'une littérature si variée, si vaste et tellement prédominante, qu'on ne pourroit lui opposer dans son ensemble les trésors littéraires d'aucune autre nation.

Il est constant en effet que cette même langue françoise obéit très heureusement au génie, et sait également s'abaisser et s'élever, quand on s'approprie toutes ses richesses, et qu'on a l'art de relever des expressions populaires, en les environnant de termes nobles, indépendamment même du talent d'y substituer des équivalents et des métaphores. Racine n'est-il point parvenu à peindre en très beaux vers, dans le prologue d'*Esther*, la pieuse humilité de Louis XIV, qui baisoit la terre toutes les fois qu'il sortoit de l'église, après avoir assisté à l'office divin ?

Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'illustres exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Ce mot *pavé*, si populaire et si effrayant pour

un poëte, se trouve si heureusement enchâssé dans la contexture du vers de Racine, qu'on ne s'aperçoit point qu'il ait fallu du courage et du talent pour le transporter dans la langue poétique, où il cesse d'être ignoble. Il y devient même une nouvelle beauté. On ne songe plus en effet à l'expression populaire de *pavé* dans une telle période : on est frappé d'un bien plus grand intérêt que de la noblesse du style. Il y a ici tout autre chose qu'un vers admirable pour le spectateur : c'est l'orgueil humain que le poëte a voulu faire descendre si bas pour mieux le confondre. Racine ne vous laisse plus voir que ce qu'un pareil hommage offre de majestueux à votre imagination, en absorbant vos pensées sur cet abaissement auguste d'un roi qui *humilie son front couronné de splendeur et de gloire*, en présence du Dieu devant qui *tout n'est rien*, selon le langage de Bossuet, et aux yeux duquel toute grandeur se rend justice quand elle s'anéantit. Mais un goût éclairé ne manquera pas d'observer que de telles hardiesses d'expression doivent toujours être habilement placées au milieu de la phrase, soit dans la prose, soit dans la poésie ; elles dépareroient étrangement l'élocution, au début ou à la fin d'une période, à l'hémistiche ou à la rime d'un vers, en appelant et en fixant trop périlleuse-

ment l'attention et la délicatesse du lecteur.

Racine n'auroit fait peut-être qu'un vers ridicule et burlesque, en le commençant ou en le terminant par le mot *pavé;* mais en l'entourant de si près des paroles pompeuses de *respect* et de *temple*, il a voilé pour ainsi dire ce terme abject, et l'a couvert de tout l'éclat des expressions augustes qui l'environnent. On peut donc employer et ennoblir les mots les plus bas, pourvu qu'on les sache lier à des idées qui les relèvent ou cachent en quelque sorte ce qu'elles ont de choquant, et les placer avec art dans une période, de manière que ni l'esprit ni l'oreille ne puissent jamais se reposer sur ces termes roturiers, au milieu d'une si heureuse alliance de pensées et d'un alliage si adroit de paroles.

L'éloquence partage avec la poésie le privilége de revêtir d'expressions nobles, des objets et des images qui, sans cet artifice, ne sauroient appartenir au genre oratoire. Bossuet excelle dans ce talent ou dans cette magie d'assortir les récits les plus populaires à la majesté de ses discours. Le songe de la princesse palatine eût embarrassé, sans doute, un autre orateur; et il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère, n'étoit pas aisée à ennoblir dans une oraison funèbre, où la narration d'un pareil songe ne sembloit

guère pouvoir être admise. Bossuet lutte avec gloire contre la difficulté de son sujet; et d'abord il se hâte d'imprimer un respect religieux à son auditoire. « Écoutez, s'écrie-t-il, et pre-« nez garde surtout de n'écouter point avec « mépris l'ordre des avertissements divins et la « conduite de la grâce. Dieu, qui fait entendre « ses vérités sous telles figures qu'il lui plaît, « continue à instruire la princesse comme au-« trefois Joseph et Salomon; et durant l'assou-« pissement que l'accablement lui causa, il lui « mit dans l'esprit cette parabole, si semblable « à celle de l'Évangile : elle voit paroître ce « que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous « donner comme une image de sa tendresse, « une poule devenue mère, empressée autour « de ses petits qu'elle conduisoit. »

Voyez avec quel art admirable l'orateur rapproche toutes ces allégories d'une imagination riche et brillante, l'intervention de la Divinité, la préparation oratoire d'un sommeil mystérieux, *le songe de Joseph*, *celui de Salomon*, *la parabole de l'Évangile*. Il vous familiarise d'avance avec le merveilleux, en vous environnant d'un horizon qui vous présente de tous les côtés de pareils prodiges; et par ses ornements accessoires, il vous prépare, il vous amène à entendre sans surprise les détails d'un rêve où il n'est

question que d'une poule, dont il sembloit impossible, ou, pour mieux dire, presque ridicule de parler. Rien ne prouve mieux que cet exemple, qu'un grand talent parviendra toujours à adapter avec succès au style de l'éloquence presque tout ce qu'on pourroit se permettre dans les entretiens de la société.

Dans cette même oraison funèbre, Bossuet n'hésite point d'employer des locutions vulgaires, qu'un orateur médiocre eût rejetées d'un pareil éloge, sur lequel néanmoins elles répandent le plus touchant intérêt; il dédaigne toutes les faciles périphrases capables d'altérer la simplicité naïve du trait qu'il veut faire admirer. Mais aussitôt il déploie l'autorité la plus imposante de son ministère, et il fait bien sentir que ce n'est nullement par défaut de goût qu'il descend à un langage si familier. Écoutez-le attentivement. Loin de s'en excuser, comme un bel-esprit délicat n'y eût pas manqué, il s'en félicite, il s'en glorifie, il subjugue votre admiration par la sienne propre, et il s'afflige sérieusement, dans l'enthousiasme de cette conquête oratoire, de n'avoir plus devant lui d'écueil semblable à braver.

« On ne peut retenir ses larmes, dit-il, quand
« on voit cette princesse épancher son cœur sur
« de vieilles femmes qu'elle nourrissoit. *Otons*

« *vitement*, disoit-elle, *cette bonne femme de*
« *l'étable où elle est, et mettons-la dans un de*
« *ces petits lits*. Je me plais à répéter ces paroles,
« malgré les oreilles délicates; elles effacent les
« discours les plus magnifiques, et je voudrois
« ne plus parler que ce langage. Malheur à moi,
« si dans cette chaire j'aime mieux me chercher
« moi-même que votre salut, et si je ne préfère
« à mes invitations, quand elles pourroient
« vous plaire, les expériences de cette princesse,
« qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret
« qu'à ce que je laisse. »

On a droit de tout dire quand on sait se relever par un langage si majestueux. Il ne reste donc aucune excuse aux orateurs dont le style est abject et rampant dans des détails beaucoup moins bas et moins difficiles à ennoblir. On échoue, on se brise contre cet écueil d'une élocution populaire, quand on veut descendre en chaire aux désordres particuliers de chaque condition, au lieu d'attaquer les vices communs à tous les hommes. Dès qu'un prédicateur cesse de généraliser la morale, il ne peut plus parler à ses auditeurs une langue qui les intéresse tous. Une partie de l'assemblée rit de se voir spectatrice du combat, tandis que l'autre est accablée de reproches ou livrée à la honte du ridicule. Tout est noble dans la peinture des passions

qui agitent le cœur humain : tout devient bas dans le tableau des excès réservés aux différents états qui partagent la société.

XLV.

Des transitions.

Moins vous multiplierez ces détails extérieurs ordinairement étrangers au cœur de l'homme, et qui n'ont même entr'eux aucune relation, plus aussi votre discours aura d'unité, plus les parties en seront liées et suivies. Cet art des transitions est aussi difficile à soumettre à des règles qu'à réduire en pratique. On cite avec raison, comme un chef-d'œuvre dans cette partie du talent d'écrire, l'*Histoire des Variations*, où le grand Bossuet réunit toutes les branches divergentes de son sujet par le seul lien de sa logique, et rapproche ainsi sans confusion les questions les plus abstraites et les plus disparates. Les transitions qui ne sont fondées que sur le mécanisme du style, et qui consistent uniquement dans une liaison apparente entre le dernier mot du paragraphe qui finit, et le premier mot du paragraphe qui commence, ne sont point, à proprement parler, des transitions naturelles, mais des rapprochements forcés.

Les véritables transitions oratoires sont celles qui suivent le cours du raisonnement ou du

sentiment, sans contrainte, avec assez d'art pour ne montrer aucun effort, et dont l'auditeur n'aperçoit point la liaison; celles qui unissent les masses, au lieu de suspendre seulement quelques phrases les unes aux autres; celles qui enchaînent tout le discours, et dispensent le prédicateur de faire un nouvel exorde à chaque sous-division que lui présente son plan; celles que le développement des idées fournit et place, pour ainsi dire, à l'insu de l'orateur, avec ordre et méthode; celles qui s'appellent et se correspondent par une connexion naturelle, et non par une rencontre imprévue; celles enfin que la méditation engendre en inspirant de suite et presqu'à la fois plusieurs grandes pensées, et non pas celles que la plume fait coïncider en saisissant des rapports combinés. Des idées nettes et précises se prêtent mutuellement à des transitions faciles et heureuses. *Les pierres bien taillées*, dit Cicéron, *s'unissent d'elles-mêmes, sans le secours du ciment.*

L'imagination des anciens brille ainsi avec autant d'éclat que de mesure jusque dans l'aridité du genre didactique. Quintilien nous fournit aussi sur la même matière d'admirables imitations de cette méthode, qu'il avoit apprise à l'école de Cicéron. Boileau est celui de tous

les modernes qui se montre à cet égard le plus digne rival de l'antiquité, en présentant sans cesse avec le goût le plus ingénieux, dans son immortel *Art poétique*, tous les préceptes de chaque genre, en exemples et en images.

« Les pensées ingénieuses trop multipliées, « dit Quintilien, rendent aussi le discours trop « coupé; car toute sentence renferme un sens « complet, après lequel un autre sens com- « mence; d'où il résulte que l'ouvrage paroît « décousu, plutôt formé de pièces et de mor- « ceaux que composé de plusieurs membres « analogues; il manque alors de liaison, parce « qu'il en est de ces traits d'esprit isolés, comme « des corps de figure ronde qui ne peuvent « jamais, quelqu'effort qu'on fasse, s'emboîter « et parfaitement cadrer juste les uns avec les « autres (1). Nos idées, ajoute Quintilien, doi- « vent non-seulement être placées avec beau- « coup d'ordre, mais encore être si bien liées « ensemble, qu'on n'en démêle pas la jointure: « en sorte qu'elles forment un seul corps, et

(1) *Facit res eadem concisam quoque orationem, subsistit enim omnis sententia : ideòque post eam utique aliud est initium. Undè soluta ferè oratio, et è singulis non membris, sed frustis collata, structurâ caret, cùm illa rotunda et undique circumcisa insistere invicem nequeant.* Lib. 8, cap. 5.

« non pas simplement des membres épars (1). »

Cette lumineuse doctrine des anciens sur les transitions du style, se retrouve en action et au degré le plus parfait dans les discours de Massillon. Jamais orateur n'a mieux, et même si bien justifié le bel emblème sous lequel les anciens ont peint la marche de l'éloquence, qu'ils comparent au cours non interrompu d'un ruisseau. Il n'emploie aucun de ces mouvements brusques, aucun de ces tours forcés, aucune de ces transitions artificielles, qu'on imagine pour couvrir le vide ou pour masquer la discordance des idées. Rien n'est isolé et vague dans sa composition. Une pensée ne s'y montre que pour en engendrer une autre. Ses idées semblent se suivre au lieu de se chercher. Chaque *alinéa* y forme autant de tableaux; et ses sermons, où ils se trouvent tous placés à leur plus beau point de vue comme dans une riche galerie, présentent à notre admiration sans cesse renaissante, une suite continue de propositions oratoires qu'il développe sans s'arrêter, sans hésiter, et surtout sans divaguer jamais.

---

(1) *Sensus non modò ut sint ordine collocati, elaborandum est, sed ut inter se juncti, atque ità cohærentes, ne commissura pelluceat: corpus sit, non membra.* Lib. 7, cap. 10.

XLVI.

Du style nombreux.

Si toute élocution sautillante, si une suite de phrases trop courtes, si les petites idées ne peuvent jamais se lier ainsi étroitement, hâtons-nous donc de les rejeter de nos discours. Un style sans cesse coupé et sentencieux ne fera jamais de puissantes impressions sur la multitude. L'éloquence demande un genre de diction étendue, majestueuse, sublime, pour développer les mouvements de l'âme et donner à la pensée tout son essor. Quiconque recommence à penser de ligne en ligne est toujours froid, lent, monotone et superficiel. Le vrai sublime n'est autre chose que ce que le génie découvre par-delà les premières idées ordinaires. Creusez donc vos pensées ; ne vous arrêtez point à ramasser des grains brillants de sable sur ce terrain qui couvre une mine d'or ; élancez-vous bien loin des conceptions vulgaires, et vous trouverez au-delà ce même vrai sublime entre ce qui est commun et ce qui seroit exagéré. Libre dans votre marche, ne vous renfermez point dans les limites étroites de ces phrases incidentes qu'on voit tomber à chaque instant avec l'idée qui s'évapore ; et déployez dans leur vaste étendue ces formes nombreuses et imposantes qui donnent au style de l'élo-

quence sa force, son élévation, sa véhémence, sa grandeur, ses richesses d'harmonie, en accélérant la gradation des pensées et des mouvements de l'orateur. « Les traits foudroyants de Démos« thène, disoit Cicéron, frapperoient beaucoup « moins s'ils n'étoient lancés avec toute la force « et l'impétuosité du nombre (1). »

On appelle *nombres* dans le style les repos de la phrase indiqués par la ponctuation, les syllabes coupées et senties ou accentuées dans la manière de débiter, l'espace, la mesure d'une période, ou enfin le mode de la terminer par une chute finale et harmonieuse. Voilà tous les nombres oratoires. Les rhéteurs ont employé avec raison pour désigner ces intervalles ou repos du style un nom qui suppose leur pluralité, *nombre*. En effet, l'unité de temps, de mot ou de mouvement, ne peut jamais former seule des nombres, non plus que des mesures ou des séries de cadence qui se forment nécessairement du concours combiné de plusieurs unités et d'éléments distincts, en établissant un rapport de pluralité.

Cicéron définit donc très bien le *nombre* dans l'élocution, *une étendue cadencée, divisée en portions tantôt égales, tantôt inégales, et mar-*

---

(1) *Demosthenis non tàm vibrarent fulmina illa nisi numeris contorta ferrentur.* Orator. 131.

quées par des pulsations plus ou moins sensibles. Nous pouvons compter ces intervalles, dit-il très ingénieusement, *dans les gouttes d'eau qui tombent d'un toit, d'espace en espace, et non pas dans le murmure d'un ruisseau qui coule sans interruption* (1). Mais convaincu avec raison qu'il n'existe point de véritable éloquence sans un style nombreux et même une verve à demi poétique, ce grand législateur du goût oratoire ajoute : *Il faut que le nombre, au lieu de paroître recherché, semble suivre naturellement l'arrangement des mots, et que le discours soit soutenu par la régularité des nombres, sans usurper cependant jamais la mesure ou le mètre propre des vers. Il n'est point de nombre sans un repos qui coupe la continuité du son* (2).

Au lieu de m'arrêter à cette théorie élémentaire des nombres, je veux montrer ces repos mélodieux de prononciation, notés dans la pé-

---

(1) *Distinctio et æqualium et sæpè variorum intervallorum percussio numerum conficit; quem in cadentibus guttis, quòd intervallis distinguuntur, notare possumus · in amni præcipitante non possumus.* Orator. 17.

(2) *Ut non quæsitus esse numerus videatur, sed secutus. Censeo enim numeris astrictam orationem esse debere, carere versibus. Numerus in continuatione nullus est.* Orator. 17.

riode par le talent de l'orateur, comme on désigneroit les temps séparés des mesures musicales. Je préfère à dessein pour cet effet l'exemple déjà choisi par l'abbé Batteux dans Bourdaloue, qu'on suppose trop légèrement s'être peu occupé de l'harmonie du style. Il y a plus ici qu'un heureux instinct : on découvre un goût très fin et très délicat dans la combinaison des nombres oratoires, qu'il étale au commencement de son magnifique sermon pour le jour de Pâques. A la suite de ce texte, *surrexit*, *non est hìc*, il est ressuscité, il n'est plus ici, Bourdaloue procède par une exposition cadencée, dans laquelle les espaces des nombres sont si manifestement indiqués, qu'un simple signe de repos va les faire marquer par le lecteur, s'il veut prononcer à haute voix le début de cet exorde.

« Ces paroles sont bien différent*es* de celles
« que nous voyons communément gravé*es* sur
« le tombeau des homm*es*. Quelque puissants
« qu'ils aient *été*, à quoi se réduis*ent* ces ma-
« gnifiques élog*es* qu'on leur don*ne*, et que nous
« lis*ons* sur ces superbes mausolé*es* que leur
« érige la vanité humai*ne?* à cette inscripti*on :*
« *hìc jac*et. Ce gr*and*, ce conquér*ant*, cet hom-
« me tant vanté dans le mon*de* est ici couché
« sous la pier*re*, sans que tout son pouv*oir* et
« toute sa grand*eur* l'en puissent ti*rer*. Il en

« est bien autrem*ent* à l'égard de Jésus-Chr*ist*.
« A peine est-il renfer*mé* dans le sein de la ter-
« *re*, qu'il en sort dès le troisième j*our* victo-
« rieux et triomph*ant*. Au lieu donc que la
« gloire des grands du siéc*le* se termine au tom-
« b*eau*, c'est dans le tombeau que commen*ce*
« la gloire de ce Dieu-Hom*me*. C'est pour ainsi
« par*ler* dans le centre de la foibles*se* qu'il fait
« éclater toute sa for*ce*, et jusqu'entre les bras
« de la m*ort*, qu'il reprend par sa propre ver*tu*
« une vie bienheureuse et immortell*e*. »

Voilà bien les nombres ou le repos du style. La prononciation exige ces intervalles plus ou moins courts, afin que l'esprit de l'auditeur jouisse, au gré d'une oreille musicale, du développement et de l'harmonie de la période. Bourdaloue se conforme dans la fixation des nombres à toutes les règles que le goût créateur de Cicéron avoit établies sur l'harmonie du style; et il les consacre par toute l'autorité de son exemple, de son talent et de sa gloire.

Ce même Cicéron insiste avec d'autant plus de raison sur l'importance de rechercher une si mélodieuse variété dans le monologue du discours, que c'est manifestement le genre le plus exposé à la monotonie. Son excellent goût fait même de cet art de diversifier les mouvements, tantôt prolongés, tantôt rompus de son

élocution, une règle de composition oratoire (1). Il compare d'abord, pour mieux graver sa doctrine dans tous les esprits, une suite de phrases coupées à un mur de cailloux sans ciment; et il nous présente ensuite la structure des périodes oratoires, sous l'image d'une voûte spacieuse dont les arcs se combinent pour en dessiner et en soutenir les compartiments. Il fixe enfin l'étendue de chaque période à quatre vers hexamètres, ou de six pieds, qu'on peut prononcer d'une seule haleine (2).

Mais avons-nous de véritables périodes dans notre langue, au moins en comparaison du grec et du latin, qui se plioient à tous les mouvements de l'âme avec la plus grande flexibilité, nous que chaque conjugaison assujettit à la traînante et monotone prolixité des verbes auxiliaires; nous dont tous les noms substantifs et adjectifs, loin de désigner par les désinences de leurs déclinaisons le cas grammatical, comme dans les langues anciennes, ont toujours des terminaisons uniformes; nous pour qui la cons-

---

(1) *Neque semper utendum est perpetuitate et quasi circuitu verborum; sed sæpè carpenda membris minutioribus oratio est.* De oratore. 35.

(2) *È quatuor igitur quasi hexametrorum instar versuum circulo constat ferè plena comprehensio.* Orat. 20.

truction commandée de nos phrases, gêne sans cesse l'ordonnance, la saillie, les circuits harmonieux et pittoresques de l'arrangement des mots; nous qui pouvons si rarement employer l'inversion; nous qui, réduits à lier le tissu de notre élocution par des fils si courts, si minces et si croisés, sommes obligés de présenter un sens, sinon complet, du moins toujours très clair, à quelque mot de la phrase que le lecteur veuille s'arrêter; nous qui nous trouvons assujettis à une marche forcée et languissante, où le *nominatif* touche presque toujours le *verbe* qui précède le *régime*, et qui nous plaignons avec toute justice d'être continuellement embarrassés par la répétition ou par l'équivoque de nos *pronoms*, parmi lesquels un si petit nombre a son accusatif (1); nous qui ne pouvons écrire sans être surchargés d'articles, de deux mots pour en composer nos négatifs, *ne*, *pas*, de particules, de prépositions, d'auxiliaires continuels, embarras beaucoup moins multipliés dans le latin, et qu'ils appeloient encore pourtant *impedimenta*. La théorie de nos *participes* est encore si abstraite, nos *conjonctions*

(1) Ce sont nos seuls pronoms *moi*, *toi*, *soi*, *lui*, *elle*, et notre *qui* relatif. On dit à l'accusatif, *me*, *te*, *se*, *le*, *la*, et *que*.

sont tellement insuffisantes, nos *cas*, en supposant que notre langue en ait, tellement effacés par cette uniformité du son final qui leur ôte tout relief, qu'il faut sans cesse, en écrivant, rappeler le *nominatif* ou le *pronom* qui le représente, et sacrifier la rapidité, la précision, le nombre à la clarté. Les anciens comparoient la période à une fronde qui lance plus loin la pierre après plusieurs circuits; et notre phrase ne paroît le plus souvent, sans le génie et le travail de l'orateur, qu'un langage diffus ou décousu, ampoulé ou terne, semblable à la traduction servile et lâche d'un interprète qui rendroit littéralement peut-être, mais sans esprit et sans goût, sans vigueur et sans harmonie, sans images et sans ornements, la plus riche élocution d'un bel idiome qu'il croiroit reproduire.

Bossuet déploie néanmoins dans ses oraisons funèbres toute la majesté et la puissance du nombre. Massillon nous en fait goûter la facilité et le charme dans la beauté des périodes qui forment l'enchaînement de son style. Fléchier en étale dans sa diction toute la pompe et la richesse; mais il recherche cette cadence jusqu'à l'affectation et même jusqu'à l'excès, que Cicéron appelle si bien le luxe du nombre, *numerus luxurians*. Son tableau de la mort de

Turenne, à commencer par ces mots, *je me trouble, messieurs*, forme sous sa plume une série de vingt-quatre repos ou demi-repos qui sont autant de vers d'inégale mesure, quand on les prononce comme la prose, sans faire sonner les *e* muets. On peut le vérifier en les séparant, ligne par ligne. L'orateur n'y songeoit peut-être pas ; et c'est probablement son oreille qui l'a trop bien servi, sans lui coûter aucun effort, par son penchant habituel pour la symétrie, l'antithèse et le contraste de son élocution et de ses idées (1).

XLVII.

De l'harmonie du style.

Sans ce nombre périodique, qui ne doit cependant pas, ou du moins très rarement former un vers, et surtout jamais une suite de vers d'une égale mesure, le style est lourd et sans harmonie. Un orateur chrétien ne doit donc pas dédaigner de plaire à ses auditeurs par une mélodie qui les rende plus attentifs à ses instructions, et qui par là fasse concourir les agréments de l'art au succès de son minis-

(1) *Antitheta numerum oratorium, necessitate ipsâ, efficiunt.* Cicer. Orator. 37.

tère. Nos grands maîtres ont souvent déployé dans la chaire le beau talent de peindre par les sons, et de créer par l'harmonie imitative des images auxquelles la poésie s'élèveroit à peine. Ainsi Bossuet vouloit dire dans l'oraison funèbre de Le Tellier, que ce magistrat avoit rendu le dernier soupir en récitant ce verset du psaume 88 : *Misericordias Domini in æternum cantabo, etc.* Voici comment l'orateur rend, pour ainsi dire, présente à tout son auditoire cette circonstance de la mort du chancelier, en écrivant toutefois selon son usage, avec enthousiasme et, comme disoient les Latins, *impetu*, lors même qu'il fait le plus briller son esprit : « Ravi de pouvoir pousser SES « RECONNOISSANCES jusqu'au dernier soupir, il « commença l'hymne des divines miséricordes. « *Je chanterai*, dit-il, *éternellement les misé-* « *ricordes du Seigneur*. Il expire en disant ces « mots, et continue avec les anges le sacré « cantique. »

Voulez-vous fixer vos regards et votre admiration sur une autre image non moins sublime du même orateur, quand il représente, par la plus savante combinaison de style, la retraite profonde dans laquelle s'ensevelit madame de La Vallière, au couvent des Carmelites ? « Dé- « çue, dit-il, par la liberté dont elle a fait un

« mauvais usage, l'âme songe à la contraindre « de toutes parts. Des grilles affreuses, une re- « traite profonde, une clôture impénétrable, « une obéissance entière, toutes les actions ré- « glées, tous les pas comptés, cent yeux qui « nous observent.... encore trouve-t-elle qu'il « n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer; « elle se met de tous côtés sous le joug; elle se « met des bornes de tous les côtés; et ainsi res- « serrée de toutes parts, elle ne peut plus res- « pirer que du côté du ciel. » Cette dernière perspective, ainsi préparée et restreinte, effraie l'imagination; et l'on croit voir madame de La Vallière enfoncée par sa pénitence au fond d'un gouffre d'où elle ne peut plus découvrir que le firmament.

C'est le génie seul qui forme ces grands tableaux. L'art de les produire est supérieur et inaccessible à toutes les règles. Mais il n'en est pas moins vrai que les préceptes du goût sont la boussole de l'orateur, en lui révélant ces profonds secrets du talent, qui sont devenus ceux de l'art, pour démêler le beau idéal du coloris et de l'harmonie. Vous apprendrez à l'école de nos maîtres en éloquence à ne terminer jamais vos phrases, comme Chapelain auroit pu finir ses vers, par le très petit nombre de nos monosyllabes féminins, tels que *je*,

le, etc., à moins cependant qu'un effet savant de style, dans ces moments où *souvent un beau désordre est un effet de l'art*, n'exige une finale brusque et brisée, n'appelle l'accent sourd et lugubre d'un cri plaintif et étouffé, ou que des désinences ainsi heurtées ne soient encore alors plus propres à frapper l'oreille et à soutenir la chute d'une période. Gardez-vous également de multiplier les mots dont les terminaisons uniformes introduisent des consonnances, et même des rimes que la prose doit toujours rejeter. C'est une attention de mélodie qu'on peut observer aisément en étudiant la diction de Fénélon; il s'en montre dans toutes les phrases du Télémaque le plus parfait modèle.

Une heureuse liaison de mots rend le style doux et coulant, quand on sait en marier les sons, par des élisions fréquentes et bien assorties, sans se permettre aucun des hiatus qui gêneroient la prononciation. Il faut marcher avec précaution entre ce double écueil des bâillements provoqués par la fréquence des voyelles, et des chocs durs qu'entraîne l'enchaînement des consonnes. Il faut empêcher les voyelles finales de se heurter avec d'autres voyelles initiales, comme dans cette phrase, *il a existé un Henri*. Il faut enfin consulter la délicatesse de l'oreille, pour allier tour à tour les voyelles

finales à des consonnes initiales, et les voyelles initiales aux consonnes finales qui les précèdent. On peut rendre plus sensible la théorie de ces préceptes élémentaires sur l'harmonie du langage, en citant comme un exemple frappant d'un style dur et rocailleux, dans lequel les consonnes finales d'un mot choquent rudement la consonne initiale du mot suivant, ce vers très-ridicule où les nombres sont rompus à chaque syllabe, et les membres de la phrase jetés au hasard plutôt que placés avec quelque discernement de goût. Le lecteur croit marcher sur des pointes de clous, en prononçant un vers si baroque. On a même besoin d'en compter les syllabes avec attention, pour s'assurer qu'il n'excède point la mesure du mode alexandrin.

Bouche, œil, sein, port, teint, taille, en elle tout ravit.

Vous trouverez dans le matériel de chaque langue une espèce d'harmonie mécanique, dont on ne sauroit trop faire usage. Ainsi, dans la langue françoise, les *e* muets sont une source très abondante de mélodie; plus ils sont multipliés dans les dernières syllabes des mots dont la phrase est coupée, plus ils s'élident avec le mot suivant, plus aussi l'oreille est satisfaite des accents et des repos harmonieux du style.

Me sera-t-il permis d'ajouter à ces observa-

tions, familières à tout homme qui écrit, une autre réflexion que j'ai souvent faite dans mes lectures? Il me semble donc que le style devient sensiblement plus harmonieux, lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines et féminines. Tous nos grands orateurs ont suivi plus ou moins cette méthode, en se livrant à l'instinct d'un goût naturel, sans y penser peut-être, par le seul besoin de transporter dans la prose cette jouissance de l'un des charmes de notre poésie, et de satisfaire l'habitude ou la délicatesse de l'oreille. L'art d'écrire tient souvent à des précautions si fines, et en apparence si minutieuses, que rien n'est à négliger en ce genre. Massillon surtout s'est conformé si fidèlement dans tous ses discours à la cadence et à la variété dont je parle, qu'il me paroît presque impossible que le hasard l'ait toujours si bien conseillé à l'insu de son esprit. Je n'en citerai ici qu'un exemple. J'invite le lecteur à vérifier lui-même dans les discours de l'évêque de Clermont, qu'on y observe cette manière presqu'à chaque page. La citation qui se retrace à ma mémoire est le tableau du juste mourant, dans son sermon sur la mort du pécheur.

« Il me semble, dit-il, que le juste est alors « comme un autre Moïse mourant sur la mon-

« tagne sain*te*, où le Seigneur lui avoit marqué son tomb*eau*. Avant d'expirer, il tourne la tête du haut de ce lieu sa*cré*, et jetant les yeux sur cette étendue de royau*mes* qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière *lui*, il y retrouve les périls innombrab*les* auxquels il est échap*pé*; les combats de tant de nations vain*cues*; les fatigues du dé*sert*; les embûches de Madi*an*; les murmures et les calomnies de ses frè*res*; les rochers bri*sés*; les difficultés des chemins surmon*tées*; les dangers de l'Égypte évi*tés*; les eaux de la mer Rouge fran*chies*; et touchant enfin au terme heureux de tant de tra*vaux*, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pè*res*, il chante un cantique d'actions de grâ*ces*, et regarde la montagne sainte où il va ex*pirer*, comme la récompense de ses tra*vaux*, et le terme heureux de sa cour*se*. » Je le répète encore, il est bien difficile de croire que Massillon écrive ainsi sans une intention constante de flatter l'oreille par la mélodie et la variété des intervalles de sa phrase, en empruntant le procédé et la mélodie de la versification. Quiconque voudra le lire ou plutôt l'étudier avec cette attention scrupuleuse, trouvera dans cette méthode trop d'art, et sans doute aussi trop de suite, pour n'apercevoir que du bonheur dans

le mélange de ces terminaisons si habilement et si régulièrement variées.

XLVIII.

De la variété dans le style.

Si la variété est nécessaire jusque dans les terminaisons des mots, elle est bien plus indispensable encore dans la coupe et principalement dans le tour de chaque phrase, lequel a la même importance pour faire ressortir les pensées et les figures de l'orateur, que l'attitude des personnages dans les ouvrages de sculpture ou de peinture, pour déterminer l'effet qu'on veut produire. Cicéron appelle, avec autant de vérité que d'imagination dans l'expression, ces différentes tournures des périodes, une espèce de geste du discours, *quasi gestus orationis*. Des formules monotones supposent toujours des pensées lâches. Êtes-vous donc embarrassé pour varier vos phrases et vos périodes? quittez la plume, revenez à la méditation; et chaque trait de la pensée reprendra bientôt son mouvement, son caractère et sa couleur. Les répétitions des mêmes tournures et des mêmes mots, au commencement de plusieurs alinéa, réussissent toujours dans le style de la chaire. C'est précisément dans le développement de ces morceaux de détail qu'il importe de faire contraster sans

cesse les tableaux de terreur ou de pitié, d'onction ou de menace, d'allégresse ou de douleur, et de varier les tours, les expressions, les figures et les nuances de chaque phrase, si l'on veut préserver ses auditeurs de l'ennui qui accompagne l'uniformité (1). Les sermons de l'abbé Poulle, que nous avons entendus avec beaucoup de plaisir, semblent se distinguer surtout par cette variété de pinceau, et paroissent dignes d'être cités comme des modèles sous ce rapport de l'art oratoire. Ce qui relève principalement son élocution, c'est cette heureuse fécondité qui diversifie sans cesse ses peintures, ses mouvements, son langage, et qui, montrant à chaque instant l'esprit de l'orateur sous des formes diverses, n'altère cependant jamais la simplicité du vrai talent.

XLIX.

De la clarté.

Évitons néanmoins de sacrifier la clarté à la variété; et ne devenons point vagues, obscurs et inintelligibles, à force de chercher des équivalents, des synonymes et des périphrases, pour

(1) *Variare orationem magnoperè oportebit, nam omnibus in rebus similitudo satietatis est mater.* Cicer. de invent. lib. 1, cap. 76.

éviter la répétition des expressions ou l'uniformité des tournures. On ne parle que pour être entendu. Les Grecs, dont la langue peignoit à l'esprit, et souvent aux yeux, le sens et pour ainsi dire les fonctions de chaque mot (1), appeloient la voix *lumière*. C'est peut-être par réminiscence d'une semblable allusion, que Denys d'Halicarnasse compare Démosthène à un brasier allumé au milieu des places publiques d'Athènes, pour éclairer et échauffer un peuple également aveugle et insouciant sur ses plus grands intérêts.

Telle doit être en effet la clarté de l'éloquence, qu'elle se répande par une propagation soudaine, comme la lumière, dans tous les esprits. *Non-seulement*, dit Quintilien, *il faut que l'on comprenne ce que nous disons, mais encore qu'on ne puisse jamais ne pas nous comprendre*. Un orateur ne sauroit donc se demander trop souvent à lui-même, je ne dis pas quand il compose, mais quand il revoit à loisir ses productions : *Qu'ai-je voulu dire? l'ai-je*

---

(1) Ainsi, en françois, *circonférence* est un terme abstrait dont les élémens étrangers à notre langue ne peuvent nous fournir l'explication. C'est pour les Grecs, au contraire, une simple image composée de deux mots qui signifient *tourner autour*, περιφερεια.

dit? Plus l'expression est simple, plus elle est claire; et cette simplicité double toujours sa force. C'est le goût qui indique la propriété du mot, et c'est surtout cette propriété de l'expression qui en fait la clarté; mais il faut être profondément instruit de la matière qu'on veut traiter, avant d'en faire le sujet d'un discours, pour pouvoir y coordonner clairement ses pensées. Le chancelier d'Aguesseau consacra ce principe de goût par une critique très fine, lorsqu'en lisant dans sa société, à la campagne, l'histoire de Louis XI, par Duclos, il désapprouva par un sourire de pitié l'historien qui rendoit compte de la Pragmatique Sanction, sans avoir étudié cette matière : *Ah! mon ami*, s'écria-t-il en laissant échapper le livre de ses mains, *on voit bien que tu ne sais cela que d'hier.* En effet, l'écrivain qui est obligé d'apprendre à mesure qu'il compose, est ordinairement obscur. Celui au contraire qui a laissé long-temps mûrir ses connoissances dans son esprit, où elles ont contracté une alliance intime avec ses idées, est assez maître de sa composition pour pouvoir écarter de son style le verbiage et la déclamation, qui exposent à l'équivoque et à l'amphibologie (1). L'obscurité provient du dé-

(1) On distingue, en fait d'obscurité, deux espèces de

faut de logique ou de réflexion, quand la phrase est vide de sens; de la prétention, lorsque l'expression est recherchée; de la négligence, s'il y a de l'embarras dans la construction; de la complication ou de la confusion des objets, pour peu que l'idée directe se trouve surchargée d'idées collatérales; enfin du mauvais goût, toutes les fois que le mot est plus abstrait que la pensée. Le degré de clarté dépend du rapport qu'il y a entre les idées de celui qui parle et l'intelligence de celui qui écoute; mais un prédicateur doit toujours mettre son langage à portée de la multitude. Le style de l'éloquence sacrée doit être net et en quelque sorte transparent. La rapidité du débit, qui ne laisse jamais le loisir de l'examen, exige dans un sermon toute la clarté du langage le plus familier.

L'obscurité qu'on a reprochée avec tant de raison à quelques orateurs de nos jours, étoit une juste punition de leur mauvais goût. Ils avoient trop de penchant pour le jargon et pour les abstractions de la métaphysique. Ils étoient habituellement disposés, selon l'observation de

---

galimatias, le *simple* quand ce qu'on écrit ne s'entend pas, et le *double* quand en écrivant on n'a pas pu s'entendre soi-même.

Quintilien en parlant de leurs devanciers, à être contents d'eux-mêmes, pourvu qu'ils fissent parade d'esprit, et qu'ils fussent applaudis quand ils parloient (1). Ils aspiroient surtout, disoit très bien l'abbé d'Olivet, *à paroître penser jusque dans la ponctuation, et ils croyoient briller en finissant des phrases tronquées par deux ou trois points d'admiration ou par d'autres points alignés, qui ne sont pas des figures de rhétorique, mais plutôt des figures de typographie.*

L.

Des traits frappants.

Cette clarté ne nuit jamais ni à la profondeur ni à l'énergie. Plus un trait est frappant, plus l'expression doit être lumineuse. On aime à trouver dans un sermon quelques-unes de ces idées grandes et neuves dont on est ravi, comme si l'on venoit de les créer soi-même; car *la vérité entre si naturellement dans l'esprit*, dit Fontenelle, *que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir* (2).

---

(1) *Modò sit materia ingenii mereaturque clamorem.* Lib. 12, cap. 9.

(2) *Pluralité des mondes.* Seconde soirée.

Mais ne confondons jamais les idées purement ingénieuses avec les traits frappants de l'éloquence. *Les pensées brillantes*, dit Quintilien avec son grand sens et son excellent goût, *les pensées brillantes sont comme les yeux de l'éloquence : ils sont beaux*, ajoute-t-il; *mais je ne voudrois cependant pas qu'ils couvrissent tout le corps, de peur qu'ils ne fissent perdre leurs fonctions à ses autres membres* (1). La prétention de montrer à chaque instant de l'esprit, c'est-à-dire, de faire toujours de l'effet, est pour un orateur un moyen infaillible de n'en produire aucun. Ce même Quintilien, qui proscrit si justement la manie de briller sans cesse par des traits ingénieux, nous fournit l'exemple de ces grands mouvements d'éloquence qui exercent tout leur empire sur les hommes assemblés, et que la postérité consacre ensuite par de longs souvenirs. *Lorsqu'Antoine*, dit-il, *plaidant pour Aquilius, déchira l'habit de l'accusé, et montra les blessures que son client avoit reçues en combattant pour la patrie, Antoine se fia-t-il à la force de ses raisons? Non sans doute. Mais il fit*

---

(1) *Ego verò lumina orationis velut oculos quosdam esse eloquentiæ credo; sed neque oculos esse toto corpore velim, ne cætera membra suum officium perdant.* Lib. 8, cap. 5.

violence, il arracha des larmes au peuple romain qui ne put résister à un tel spectacle ; et c'est parmi nous une tradition constante, qu'il profita de ce transport soudain de compassion pour faire absoudre son client (1).

Je me plais à rapprocher de ces traits frappants des orateurs anciens (2), les élans oratoires de Bossuet. Rien n'est plus propre à former le goût que les leçons vivantes fondées sur de pareilles comparaisons. Avant de choisir des citations très courtes en ce genre parmi les

---

(1) *Nam Aquilium defendens Antonius, cùm scissâ veste cicatrices quas pro patriâ pectore adverso suscepisset ostendit, non orationis habuit fiduciam, sed oculis populi romani vim attulit : quem illo ipso aspectu maximè motum, in hoc ut absolveret reum, creditum est.* Lib. 2, cap. 15.

(2) Les poëtes de l'antiquité sont encore plus riches en ce genre que les orateurs. Horace et Virgile en fournissent trop d'exemples pour qu'on puisse les détacher de leurs écrits, à moins de les copier presqu'entièrement. Je ne citerai donc ici que la quatrième satire de Juvénal, dans laquelle il rend la mémoire de Domitien si odieuse et si méprisable, au moment où ce prince délibère dans sa maison de campagne d'Albano, avec toute sa cour, sur la manière la plus exquise d'apprêter un énorme turbot, *spatium admirabile rhombi*. Après avoir employé dans ses vers une si belle locution, le poëte y grave avec le burin du génie le portrait des courtisans, dont le pâle vi-

innombrables exemples qu'on en trouve dans les chefs-d'œuvre les plus connus de l'évêque de Meaux (1), je veux lui faire hommage ici pour sa gloire de deux lignes seulement qui ornent ses sublimes *méditations sur l'Évangile*, pour le 169e jour. Bossuet y considère comment *le grand secret du ciel*, dit-il, le mystère de la Trinité, nous est révélé par une allégorie admirable dans le 17e chapitre de l'Évangile selon saint Jean.

Bossuet expose d'abord, d'une manière haute

---

sage annonçoit les déplaisirs mortels attachés à l'amitié des grands. « Quoi de plus cruel, ajoute-t-il, que l'o-
« reille d'un monstre, avec lequel on risquoit sa propre
« vie en parlant selon sa pensée de la pluie et du beau
« temps ! »

In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiæ.
. . . . *Sed quid violentius aure tyranni,*
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici !

(1) Je m'abstiens d'en indiquer des exemples dans son grand chef-d'œuvre du *Discours sur l'histoire universelle*. Chaque page en fourniroit des modèles uniques à notre admiration. C'est ainsi qu'en exaltant les pyramides de l'Égypte comme des monuments faits pour braver la mort et le temps, il observe tout à coup que ce sont autant de tombeaux qui proclament plus hautement le néant de l'homme.

et ravissante, ce que la foi nous enseigne sur la parfaite égalité et l'origine éternelle des trois personnes divines. On croiroit qu'il va s'applaudir ensuite d'une telle explication, et se féliciter d'un si beau triomphe de son talent. Point du tout : il se prosterne au contraire, il s'anéantit de confusion et de respect devant la majesté divine, en s'écriant avec une éloquente humilité qui rehausse la magnificence de ce tableau : *Pardonnez, Seigneur ! ces expressions : ce sont des hommes qui parlent.* Quand on se place dans la situation, je dirois presque, dans l'extase d'admiration que vient de faire éprouver la lecture de Bossuet, au moment où une excuse si étonnante et cependant si juste échappe à son génie, on est tenté de croire qu'il n'existe rien de plus frappant en ce genre d'éloquence.

Voici un autre élan plus développé de ces coups de génie si fréquents dans Bossuet. Je le découvre dans quelques débris d'un de ses sermons, dont il ne nous reste que des fragments.

« Dieu se moque dans les livres saints, s'é-
« crie Bossuet, des idoles qui portent le titre
« de dieux. *Où sont vos dieux*, dit-il aux peu-
« ples, *ces dieux dans lesquels vous avez mis*
« *votre confiance? qu'ils viennent à votre se-*
« *cours, et qu'ils vous protégent dans vos be-*

« *soins* (1). Remarquez, mes frères, que ce « grand Dieu, ce Dieu véritable et seul digne « par sa bonté de la majesté de ce titre, a des-« sein de nous faire entendre que c'est une in-« dignité insupportable de porter le nom de « Dieu, sans soutenir un si grand nom par de « grands bienfaits. Cette noble idée de puis-« sance est bien éloignée de celle que se for-« ment, dans leur esprit, les puissants du « monde; ils s'imaginent que leur grandeur « éclate plus par des ruines que par des bien-« faits : de là les guerres, de là les carnages, « de là les entreprises hautaines de ces rava-« geurs de provinces que nous appelons con-« quérants (2). »

Bossuet signale aussi l'originalité de son éloquence, par sa manière neuve et imposante de rallier quelquefois dans ses éloges les rapports des vertus humaines avec les perfections de Dieu, et par son rare talent, de rapprocher ceux

---

(1) Deuteron. 32, 37.

(2) *Fragments d'un sermon* sur les moyens de sanctifier la grandeur, *pour le quatrième dimanche de carême.* Je copiai très exactement ce passage de Bossuet lorsque je le rapportai pour la première fois dans cet *Essai*, il y a plus de trente ans, tel qu'on vient de le lire. On l'a beaucoup altéré depuis dans quelques recueils.

dont il est chargé d'exalter la gloire, de leurs plus illustres contemporains, sans frustrer ni les uns ni les autres du tribut de son admiration, quoiqu'on eût pu croire sur la foi d'un vers charmant de La Fontaine, que *l'or se peut partager, mais non pas la louange* (1). L'évêque de Meaux réunit, au plus haut degré, ce double mérite dans son oraison funèbre du chancelier Le Tellier, au moment où il célèbre la liaison intime de ce chef de la magistrature, auquel l'histoire a fait deux diverses réputations, avec le premier président de Lamoignon, qui, heureusement pour sa gloire, n'en a jamais eu qu'une seule. « La justice, dit-il, leur commune « amie, les avoit unis. Et maintenant ces deux « âmes pieuses, touchées sur la terre du même « désir de faire régner les lois, contemplent « ensemble à découvert dans leur source les

---

(1) On trouve dans les œuvres diverses de La Fontaine une lettre adressée à madame la duchesse de Bouillon. En lui parlant de madame de Mazarin sa sœur, le poëte dit :

« Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
« D'éviter la comparaison.
« *L'or se peut partager, mais non pas la louange.*
« Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
« Ne contenteroit pas, en semblables desseins,
« Deux belles, deux héros, deux auteurs ni deux saints.

« lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées ;
« et si quelque légère trace de nos foibles dis-
« tinctions paroît encore dans une si simple et
« si claire vision, elles adorent Dieu en qua-
« lité de justice et de règle. » En admirant une pensée si ingénieusement noble et élevée, on appliqueroit volontiers à Bossuet ce que Virgile disoit du prince des poëtes, qu'il seroit *plus difficile d'emprunter un vers d'Homère, que de prendre à Hercule sa massue.*

Vous croiriez ne rien connoître de plus *Bossuétique* dans l'éloquence de ce grand homme, si votre admiration ne redoubloit peut-être encore à la vue du magnifique tableau qu'il nous retrace, du calme que la religion répandit sur les derniers moments du prince de Condé, avec une simplicité et une sobriété d'expressions qui pouvoient seules rendre la vérité et la sublimité d'une pareille image. « Tout re-
« tentissoit de cris, tout fondoit en larmes : le
« prince seul n'étoit pas ému, et le trouble
« n'arrivoit pas dans l'asile où il s'étoit mis. »

J'augurerois avantageusement du goût d'un jeune candidat de la chaire qui sentiroit et développeroit de lui-même tout ce qu'il y a d'admirable dans ce contraste d'émotion et de sérénité.

Massillon ne s'élève pas si haut. Voici néan-

moins un trait frappant de son éloquence, qu'on peut citer avec honneur après tous ces insignes élans de Bossuet. Je vais l'indiquer avec d'autant plus d'intérêt, qu'il est impossible de le démêler à la lecture, quand on n'est pas instruit de l'effet mémorable qu'y ajouta l'action de l'orateur.

Massillon prit pour texte de sa médiocre oraison funèbre de Louis XIV, ces paroles de Salomon : *Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit* (1). Après avoir prononcé lentement un passage si remarquable par le contraste que le commencement forme avec la fin, et si heureusement adapté au grand effet qu'il vouloit produire dès l'ouverture de son discours, il parut frappé lui-même des réflexions que toutes ces idées de grandeur et de misère suggéroient à son esprit. Il voulut entrer en méditation pour se recueillir dans ses tristes pensées. L'émotion visible qu'il éprouvoit devint une

(1) *Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt ante me in Jerusalem..... et agnovi quòd in his quoque esset labor et afflictio spiritûs.* Ecclesiast. cap. 1, vers. 16 et 17.

heureuse préparation oratoire pour faire partager à ses auditeurs le sentiment profond de la douleur muette dans laquelle il étoit absorbé. Son silence étonna, et inspira le plus vif intérêt.

Avant de proférer un seul mot de son exorde, Massillon, avec la stupeur de l'abattement, la tête baissée et les mains appuyées sur la chaire, resta immobile et taciturne durant quelques instants dans cette attitude. Ses yeux à peine entr'ouverts se fixèrent d'abord sur le deuil de l'assemblée qui l'environnoit ; il en détourna bientôt la vue, pour chercher avec anxiété dans cette enceinte sépulcrale d'autres objets moins tristes et moins lugubres : il n'aperçut de tous les côtés sur les murs du temple que les trophées et les emblêmes de la mort. Ses regards ainsi contristés se réfugièrent vers l'autel, encore plus surchargé de symboles et de décorations funèbres. Il sembloit accablé d'un pareil spectacle, quand, se tournant avec effroi pour se distraire des doubles angoisses de cet appareil et de ses noires pensées, il découvrit la représentation funéraire élevée au milieu du temple, comme le sanctuaire de la mort. Consterné de ne voir autour de lui que des sceptres ou des diadêmes couverts de crêpes, et une image universelle du néant dans

l'anéantissement de toutes les grandeurs humaines, Massillon voulut rendre compte à l'assemblée du résultat de son silence, lui faire partager la même impression qu'il avoit éprouvée; et dès son point de départ, se montrant déjà très loin des idées vulgaires, s'enfoncer dans son sujet, en s'écriant au milieu de tous ces débris qui succédoient à tant de gloire : *Dieu seul est grand, mes frères !* Tel fut son début : il excita une émotion extraordinaire, et l'éloquence de ce genre n'en fournit aucun d'une semblable énergie.

Après de si justes hommages qu'il faut rendre au génie transcendant des évêques de Meaux et de Clermont, il est heureux de pouvoir citer avec honneur, à côté de ces noms illustres, un missionnaire de nos jours, qui s'est quelquefois signalé par les traits de la plus véhémente éloquence. Lorsque Bridaine donna une mission dont le succès inouï parut un prodige à Grenoble, où il fit assister le parlement à la procession de clôture, pour l'inauguration d'une nouvelle croix, la guerre de la France contre le duc de Savoie rassembloit dans cette ville une garnison très nombreuse. Les troupes accouroient en foule aux sermons de Bridaine. Son zèle apostolique, enflammé et souvent très heureusement inspiré par leur présence, lui

suggéra un nouvel aperçu, d'un très grand effet oratoire, dans son sermon sur le pardon de ses ennemis. Après s'être élevé contre le duel avec l'éloquence la plus pathétique, il s'arrêta un moment; et d'un ton de voix plus calme il poursuivit ainsi son discours :

« Mais n'y auroit-il pas dans cet auditoire
« quelque brave militaire impatient de m'in-
« terrompre ici pour me dire : Père mission-
« naire, savez-vous bien ce que c'est qu'un
« soufflet, selon nos principes d'honneur? —
« Oui, mon frère, je crois le savoir parfaite-
« ment.—Vous pourriez vous tromper, s'il vous
« plaît. Où l'avez-vous donc appris?—Dans un
« livre qui m'enseigne tout ce qu'il importe le
« plus d'apprendre; dans un livre qui me rend
« un pareil affront exécrable, et pour le moins
« aussi infâme qu'il peut l'être à vos yeux : c'est
« dans l'Évangile. J'y trouve donc que notre
« Seigneur Jésus-Christ n'a jamais fait le moin-
« dre reproche à ses bourreaux et à ses juges,
« au milieu des tourments de sa passion, tant
« qu'il n'a été qu'insulté, calomnié, flagellé,
« crucifié; et que l'attentat d'un soufflet est le
« seul outrage qu'il n'ait pu endurer sans se
« plaindre. Voilà l'idée que m'en donnent les li-
« vres saints; je doute que le monde vous en
« inspire plus d'horreur. Écoutez maintenant

« les propres paroles du texte sacré : *L'un des* « *officiers qui étoit présent, donna un soufflet à* « *Jésus en lui disant : Est-ce ainsi que tu ré-* « *ponds au grand-prêtre? Jésus lui répondit : Si* « *j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit;* « *mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-* « *vous* (1)? » Cette observation très fine et très juste de Bridaine est un trait sublime (2).

A la suite et très loin de Bridaine, je ne sau-

---

(1) *Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici? Respondit ei Jesus : Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo. Si autem benè, quid me cœdis?* Joan. cap. 18, vers. 22 et 23.

(2) Deux très belles réponses furent faites dans le dernier siècle au même affront. Houdard de La Motte, se trouvant très ballotté au milieu d'une foule qui l'entraînoit malgré lui, reçut un soufflet de la main d'un de ses voisins sur lequel le mouvement de la multitude le poussoit rudement malgré lui. *Ah! monsieur,* lui dit La Motte en le prenant par le bras, *vous allez être bien fâché; je suis aveugle.* Le célèbre Languet, curé de Saint-Sulpice, faisant la quête dans son église, insistoit pour obtenir quelque secours d'un inconnu qui, impatienté de ses instances, le repoussa par un soufflet. *Ce que je viens de recevoir est pour moi,* lui dit ce vénérable pasteur; *à présent ce que je demande sera pour mes pauvres.* L'inconnu lui remit aussitôt sa bourse, et disparut.

rois indiquer et préconiser les traits frappants dans le genre oratoire, dont la chaire a été illustrée par nos contemporains, sans rappeler une phrase singulièrement remarquable du père de Neuville dans la péroraison de son panégyrique de saint Augustin. « Pour détruire, dit-il, « un empire qui perd la religion, Dieu n'aura « pas besoin de déployer sa puissance en lançant « la foudre, et le ciel pourra se reposer sur la « terre du soin de le venger et de la punir. »

Enfin M. de Beauvais, évêque de Senez, auquel une pareille énergie n'étoit malheureusement pas ordinaire, sut mériter un tribut encore plus distingué d'admiration, justement décerné par toute la France à une très belle idée de ce prélat dans son oraison funèbre de Louis XV : « Le peuple, dit-il, n'a pas sans doute le droit « de murmurer; mais sans doute aussi il a le « droit de se taire, et son silence est la leçon des « rois. »

LI.

Des lieux communs.

De pareils traits vivifient un sermon, et laissent dans l'esprit de l'auditeur une impression ineffaçable. Plus on les multiplie dans sa composition, plus aussi l'on s'élève au-dessus de ces écrivains diserts, dont les productions dénuées

de génie ne sont qu'un amas de lieux communs. Par lieux communs, je n'entends nullement les sources principales de l'invention oratoire, que les anciens ont quelquefois désignées sous une pareille dénomination, pour exprimer cette abondance de raisons et d'idées, qui donne de la verve et de la plénitude au discours, *copia rerum et sententiarum;* mais j'entends les détails vagues qui s'adaptent indifféremment à tous les sermons, et qui dès-lors n'appartiennent à aucun. Chaque sujet a néanmoins ses lieux communs, qui en deviennent les idées propres dans la bouche d'un orateur énergique et original. Entrez dans une église au milieu d'un sermon. Si dans peu de minutes vous ne distinguez point l'objet du discours, si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour deviner le sujet que traite le prédicateur, affirmez hardiment qu'il s'égare hors de sa matière; qu'il se perd dans un labyrinthe de lieux communs; qu'il n'a point écrit de verve dans un moment d'inspiration; et qu'il s'est tourmenté pour suppléer, par l'abondance des mots, à la stérilité des idées. Aussi que trouverez-vous dans son intarissable loquacité? Des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, l'orgueilleuse indigence du verbiage et des antithèses, une incurable facilité à symé-

triser des phrases stagnantes et inanimées, de tristes preuves d'une médiocrité dont on ne peut rien attendre, et des discours dont on connoissoit tous les détails avant de les avoir entendus. De là ces énumérations fréquentes, qui ne sont qu'une redondance de paroles aussi insipides à la lecture qu'éblouissantes au débit. Je veux m'abstenir charitablement d'en citer des exemples.

Cette figure puérile a été long-temps applaudie par un grand nombre d'auditeurs qui regardoient, comme le plus glorieux effort du talent oratoire, le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs superflus, des épithètes oiseuses, des paradoxes abstraits, des antithèses soporifiques, des métaphores communes ou forcées, l'écho des répétitions, l'affluence des synonymes, le luxe des pléonasmes, la symétrie des figures et des tours, l'affectation et la manie des contrastes..... Mais on a enfin compris que ce ramage fatigant n'étoit point du tout la véritable éloquence, et on en a fait expier cruellement le succès aux harangueurs diserts, dont ce style déclamatoire avoit fondé et a détruit la réputation. Méfiez-vous donc de ces longues énumérations qui coûtent tant de tourment à la mémoire, et qu'on oublie aussitôt; car au moment où l'orateur étudie un

sermon, il en est lui-même le premier juge. L'expérience lui apprend tous les jours que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre, sont précisément ceux qui méritent le moins d'être appris : comme les meilleurs discours sont incontestablement au contraire ces instructions naturelles et coulantes, dont les auditeurs retiennent le plus aisément le plan, les citations, les mouvements, et un plus grand nombre de tableaux ou de pensées.

LII.

Des préparations oratoires.

Des raisonnements suivis se gravent plus aisément dans la mémoire que ces vains amas de mots vides d'idées, lorsque les développements de l'éloquence sont gradués et amenés par l'ordre et l'accroissement des preuves. Cet art si difficile et si nécessaire des préparations oratoires, dans la carrière de la chaire surtout, décide toujours de l'effet d'un discours. Le trait soudain n'est le plus souvent qu'une saillie brusque : s'il est bien préparé, il peut devenir une figure sublime. Une similitude tirée des diverses impressions que produit sur nous la variété d'un météore assez fréquent dans la nature, va rendre ma pensée plus claire et plus sensible.

Vous vous promenez seul à la campagne un



jour d'été, en vous abandonnant tour à tour aux sentiments divers que vous inspirent l'aspect des champs et le silence de la nature. Tandis que votre imagination se livre à ces douces rêveries, vous entendez tout à coup le tonnerre qui gronde sourdement dans le lointain. Ce bruit imprévu peut vous étonner d'abord : cependant le ciel est serein, l'air calme, tout paroît tranquille autour de vous ; et cette première impression de surprise s'efface aussitôt de votre esprit. Mais que l'horizon se rétrécisse peu à peu, et se cache enfin sous des nuages sombres ; que le soleil disparoisse ; que l'ouragan roule des tourbillons de poussière ; que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme, et qu'ensuite la foudre éclate en déchirant deux nuées qui s'ouvrent sur votre tête, vous serez consterné ; et votre âme, préparée par des émotions graduées à l'explosion du tonnerre, sentira plus vivement alors les secousses de ces longs ébranlements. Il en est de même dans l'éloquence : il faut, par une foule d'idées préalables et accessoires, disposer les esprits à partager tous les transports d'effroi ou de confiance, de pitié ou d'indignation, d'amour ou de haine, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs palpitants d'émotion, et comme ouverts aux impres-

sions de la grâce. Nous allons voir en action la doctrine indiquée dans cette allégorie.

Voici un morceau de Massillon, signalé avec raison par Voltaire entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'éloquence. C'est, à mon avis, le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Massillon en a fait le principal monument de sa gloire dans son fameux sermon sur *le petit nombre des élus*, où, loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique uniquement par la conduite des hommes les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. Ce sermon, également travaillé dans toutes ses parties, me paroît le plus bel ouvrage de Massillon, et le plus parfait de tous les discours de morale. Je le place avec confiance, en première ligne, à la tête de tous ses autres chefs-d'œuvre; avec son sermon sur la divinité de Jésus-Christ, et le second de l'Avent sur la mort des pécheurs et la mort des justes, quoiqu'on puisse reprocher à ce dernier une duplicité manifeste de sujet.

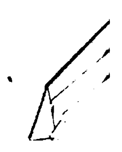
« Je m'arrête, dit-il, à vous, mes frères, qui « êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste



« des hommes. Je vous regarde comme si vous « étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui « m'occupe et m'épouvante. Je suppose donc « que c'est ici votre dernière heure et la fin de « l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos « têtes ; que Jésus-Christ va paroître dans sa « gloire au milieu de ce temple, et que vous « n'y êtes assemblés que pour l'attendre comme « des criminels tremblants, à qui l'on va pro- « noncer une sentence de grâce ou un arrêt de « mort éternelle ; car vous avez beau vous flat- « ter : vous mourrez tels que vous êtes aujour- « d'hui. Tous ces désirs de changement qui « vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit « de la mort : c'est l'expérience de tous les siè- « cles. Tout ce que vous trouverez alors en vous « de nouveau, sera peut-être un compte un « peu plus grand que celui que vous auriez au- « jourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, « si l'on venoit vous juger dans ce moment, « vous pouvez presque décider de ce qui vous « arrivera au sortir de la vie.

« Or je vous demande, et je vous le demande « frappé de terreur, ne séparant pas en ce point « mon sort du vôtre, et me mettant dans la « même disposition où je souhaite que vous en- « triez ; je vous demande donc : si Jésus-Christ « paroissoit dans ce temple, au milieu de cette

« assemblée, la plus auguste de l'univers, pour
« vous juger, pour faire le terrible discerne-
« ment des boucs et des brebis, croyez-vous
« que le plus grand nombre de tout ce que nous
« sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous
« que les choses du moins fussent égales? croyez-
« vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes,
« que le Seigneur ne put trouver autrefois en
« cinq villes toutes entières? Je vous le deman-
« de? vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même.
« Vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui
« vous appartiennent. Mais si nous ne connois-
« sons pas ceux qui lui appartiennent, nous
« savons du moins que les pécheurs ne lui ap-
« partiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici
« assemblés? Les titres et les dignités ne doi-
« vent être comptés pour rien : vous en serez
« dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils?
« beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se
« convertir; encore plus qui le voudroient,
« mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs
« autres qui ne se convertissent jamais que pour
« retomber; enfin un grand nombre qui croient
« n'avoir pas besoin de conversion : voilà le
« parti des réprouvés. Retranchez ces quatre
« sortes de pécheurs de cette assemblée sainte;
« car ils en seront retranchés au grand jour :
« paroissez maintenant, justes! Où êtes-vous?



« restes d'Israël, passez à la droite : froment
« de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille
« destinée au feu. O Dieu! où sont vos élus?
« et que reste-t-il pour votre partage? »

Le trait sublime qui fait brèche et porte l'éloquence à son comble, frappe dans toute sa force à ces derniers mots : *O Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?* C'est là que la mine fait son explosion ; mais elle avoit été chargée plus haut. Isolez cette phrase, ou placez l'exclamation à la fin d'un tableau moins effrayant, vous en détruirez tout l'effet ; elle étonnera tout au plus, si elle est jetée sans préparation et sans art ; mais elle ne pourra ni entraîner ni transporter l'auditoire. Remettez en action ce même mouvement à la place où Massillon a su lui assurer tant de vigueur, et décomposez-en tous les élémens oratoires. Voyez cette force, cette énergie, cette véhémence, qui vont toujours en croissant dans ce phénomène d'éloquence, ainsi que dans tout le discours, depuis le commencement de l'exorde jusqu'à la fin de la péroraison. Voyez ces peintures affreuses qui s'engendrent, se succèdent rapidement, et ne s'offrent qu'un instant à votre imagination pour l'enflammer et la bouleverser, par cette supposition de votre mort et de la fin du monde. Voyez ces cieux ouverts, cette apparition sou-

daine de Jésus-Christ au milieu de l'assemblée, ce spectacle du dernier jugement qui va fixer votre éternité, en vous environnant d'avance de tous ces témoignages d'une expérience universelle, qui vous annoncent qu'au terme de la vie votre conscience se retrouvèra dans le même état où elle est au moment où l'on vous parle. Voyez l'effroi du prédicateur qui se met en scène avec son auditoire pour en partager les frayeurs, comme il partage, avec chacun des pécheurs qui l'écoutent, la plus invincible ignorance sur sa propre destinée. Voyez l'explosion de désespoir que préparent ces conjectures et ces résultats évidents, qui restreignent à une si lamentable minorité le petit nombre des prédestinés, que Massillon n'ose pas étendre seulement à dix justes, vainement cherchés autrefois par le Seigneur dans cinq villes entières. Voyez l'effet soudain de tous ces raisonnements péremptoires dont on vous laisse le soin de tirer les conséquences; cette énumération des quatre classes de pécheurs qui composent l'assemblée, et parmi lesquels il ne se trouve aucun auditeur qui ne soit forcé de se reconnoître et de se ranger, quand il entend sa propre sentence dans la conclusion d'un tel dénombrement, dont l'infinité lui rend si terribles ces paroles où se trouve renfermée son éternelle réprobation;



Voilà le parti des réprouvés! Cette apostrophe si désespérante, après une division qui ne laisse peut-être plus un seul élu autour de vous, ne devient-elle pas votre arrêt? *Paroissez maintenant, justes! où êtes-vous?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre, au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre âme glacée d'effroi, quand, dans ce vide immense, il ne vous reste plus de place que parmi les réprouvés? *ô Dieu! où sont vos élus? et que vous reste-t-il pour votre partage?* Supposez, à la simple lecture de ce sermon, la religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille éloquence; et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva, par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple; enfin vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même trait de ce sermon dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon qu'on vit aussitôt changer de

visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour (1).

LIII.

Des bienséances oratoires.

C'étoit une réaction soudaine que devoit faire éprouver à la pieuse sensibilité de Massillon l'impression profonde de son discours sur l'âme

---

(1) « La première fois, dit Voltaire, que Massillon « prêcha son fameux sermon sur *le petit nombre des* « *élus*, il y eut un endroit (*c'est précisément la citation* « *sublime qu'on vient de lire*), où un transport de sai- « sissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout « le monde se leva à moitié par un mouvement invo- « lontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut « si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit « qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Cette « figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en « même temps *la plus à sa place*, est un des plus beaux « traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations « anciennes et modernes; et le reste du discours n'est « pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chefs- « d'œuvre sont très rares. » *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Éloquence*, tome 39, pages 529 et 530 de l'édition de Beaumarchais.

de ses auditeurs. Il seroit resté au-dessous de son ministère et de son talent, s'il se fût montré simple spectateur de l'émotion qu'il venoit de produire. Que dis-je? il l'auroit refroidie, en ne l'éprouvant pas dans cette même chaire d'où venoit de partir la foudre. Son silence et son attitude achevèrent son triomphe. Massillon n'eut besoin sans doute d'aucune combinaison, pour céder à ce premier mouvement de terreur que devoit lui inspirer sa propre foi. Mais le sentiment seul des bienséances oratoires, dont il se montre ordinairement un si parfait modèle, auroit suffi pour le mettre aussitôt en unisson avec la religieuse frayeur de son auditoire. Il étoit né avec un instinct de goût trop prompt et trop délicat, pour blesser sous aucun rapport cette haute et sacrée dignité des convenances qui, dans l'exercice de tout ministère public, appartiennent éminemment à la morale du genre.

Un prédicateur ne sauroit donc respecter avec trop de scrupule les bienséances de la chaire, afin que tout convienne également dans sa bouche au sujet, au lieu, aux circonstances et aux auditeurs. Dans le chapitre premier du livre onzième de ses *Institutions oratoires*, chapitre qui est l'un des plus beaux de l'ouvrage, et que les ministres de la parole ne sauroient

assez méditer, Quintilien dit : *J'insiste spécialement sur l'importance de parler de tout d'une manière convenable en dirigeant son attention non-seulement vers l'utilité, mais encore vers la bienséance. Je n'ignore point qu'elles se trouvent le plus souvent réunies ; car ce qui est bienséant est presque toujours utile. Rien n'est plus propre aussi à concilier la faveur des juges, que ce respect des convenances ; et si l'on y manque au contraire, on les prévient ordinairement contre soi. Cependant la bienséance et l'utilité peuvent être quelquefois en conflit ; et toutes les fois que cette opposition a lieu, il faut sans hésiter sacrifier l'utilité à la bienséance* (1).

Les anciens avoient la plus haute idée de la bienséance et des vastes rapports qu'elle doit embrasser, *quid deceat*. Cicéron la définit en général dans ses Offices, *l'art de placer à propos*

---

(1) *Illud est diligentiùs docendum eum demùm dicere aptè, qui non solùm quid expediat, sed etiam quid deceat inspexerit. Nec me fugit hæc esse plerumquè conjuncta ; nam quod decet, ferè semper prodest : neque aliò magis animi judicum conciliari, aut si res in contrarium tulit, alienari solent. Aliquandò tamen et hæc dissentiunt ; quoties autem pugnabunt, ipsam utilitatem vincet quod decet.* Lib. 11, cap. 1.

tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit (1). Horace recommande en un seul vers l'assortiment convenable des mots, avec autant d'intérêt que la place et l'ordre des pensées :

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

La bienséance oratoire est donc un accord parfait des idées, des sentiments, du langage, de l'action, du silence même de l'orateur, avec le sujet, les circonstances et l'auditoire, c'est-à-dire, de l'ensemble d'un discours public avec tous les objets qui peuvent y avoir rapport.

Cicéron s'en étoit imposé le joug avant d'en prescrire les règles. Il nous en offre un exemple frappant dans sa harangue pour la loi Manilia. Son éloquence venoit de tonner, mais sans désigner personne, et avec cette mesure qui ajoute à la force, contre les dilapidateurs du trésor public. Ces misérables, enhardis par sa modération, se flattèrent que pour lui fermer la bouche, il leur suffiroit d'interrompre le fil de son discours, en lui prodiguant les huées les plus bruyantes. Cicéron s'arrêta durant ce tumulte, et laissa tranquillement passer l'orage. Mais dès que le calme fut rétabli, il sut profi-

---

(1) *Scientia earum rerum quæ agentur aut dicentur, suo loco collocandarum.* Offic. lib. 1, cap. 40.

ter de ces clameurs en les dénonçant aussitôt, comme autant de témoignages solennels contre ses adversaires. *Les murmures qui s'élèvent dans cette enceinte*, dit-il, *m'annoncent que les auteurs de ces brigandages ne vous sont pas inconnus. Quant à moi, je n'accuse personne en particulier. Mon discours ne peut donc soulever contre moi que des déprédateurs déterminés, en s'accusant eux-mêmes, à faire une confession publique de leurs dilapidations* (1).

Tous nos grands écrivains se signalent à l'envi par la délicatesse des bienséances du style. Il n'en est aucun dont il ne me fût facile de produire en ce genre de très beaux exemples. Je ne puis du moins m'empêcher de décerner sous ce rapport un hommage particulier d'admiration au goût parfait de Racine. Ce grand poëte du cœur humain osa, dans sa tragédie de Britannicus, faire rappeler par Agrippine à l'ingratitude de son fils Néron, qui devint dans la suite son bourreau, que pour l'élever sur le trône, elle avoit empoisonné l'empereur Claude son époux. Un tel reproche, qui n'est plus qu'un

(1) *Vestra admurmuratio facit, Quirites, ut agnoscere videamini qui hæc fecerint. Ego autem neminem nomino: quarè irasci mihi nemo poterit, nisi qui antè de se voluerit confiteri.* Pro Lege Maniliâ, numéro 37.

aveu dans cette situation, eût révolté les spectateurs, si en se reconnoissant coupable d'un pareil forfait, Agrippine n'avoit, en quelque sorte, demandé et presque obtenu grâce par ce vers qu'elle articule à demi-voix, avec l'accent de la confusion et du remords :

Il mourut : mille bruits en courent à ma honte.

Racine venge ainsi, par la torture d'une confidence expiatoire, l'infamie du crime dont le souvenir fait horreur à la mère du monstre qui en jouit.

Mais c'est spécialement pour les orateurs sacrés que j'écris. Après avoir ainsi exposé la doctrine des anciens sur cette matière, et du plus illustre émule de l'antiquité parmi les poëtes de notre nation, je puis donc me borner aux seules bienséances oratoires de la chaire. Je vais en citer deux exemples dans un sens contraire, pour faire mieux ressortir le contraste du bon et du mauvais goût. Le premier est d'un ton qui, par sa discordance même avec cet ouvrage, pourra mieux signaler la leçon, en montrant de quel abîme d'indécence et de grossièreté il fallut tirer l'éloquence parmi nous, je ne dirai pas à une époque bien reculée, mais simplement un demi-siècle avant l'aurore de notre véritable littérature. Le second conser-

vera la tradition d'une beauté cachée dans l'un des plus étonnants chefs-d'œuvre de Bossuet, en nous révélant l'extrême réserve avec laquelle il sut respecter les bienséances oratoires les plus délicates et les plus difficiles, après s'être engagé à parler de lui en public dans l'occasion la plus solennelle.

Voici d'abord ce qu'on peut lire dans le journal de l'Étoile, sous le règne de Henri III, l'année 1583, deux jours après la procession burlesquement scandaleuse à laquelle ce prince fit assister avec lui ses mignons, les principaux seigneurs de la cour, agrégés à sa nouvelle confrérie de pénitents.

« Le dimanche 27 mars, le roi fit emprisonner le docteur Poncet, religieux bénédictin, curé de Saint-Pierre-des-Arcis, en la cité de Paris, qui prêchoit le carême à Notre-Dame, pour ce que trop librement il avoit prêché le samedi précédent contre cette nouvelle confrérie, l'appelant la confrérie des hypocrites et des athéistes. Eh ! qu'il ne soit vrai, dit-il en ces propres mots, j'ai été averti de bon lieu qu'hier soir vendredi, jour de leur procession, la broche tournoit pour le souper de ces bons pénitents, et qu'au retour ils mangèrent le gras chapon.... Ah ! malheureux hypocrites ! vous vous moquez donc de

d'Orléans; dans la *relation de la mort de madame Henriette d'Angleterre*, publiée par madame de La Fayette, sa dame d'honneur, qui ne la quitta pas un seul instant durant les neuf dernières heures de sa vie; dans le *précis historique* ou la préface de l'oraison funèbre de la même princesse, par l'abbé Feuillet, qui lui administra les derniers sacrements; enfin dans la *vie de Bossuet* par Burigny, édition de 1777. Tous ces témoignages sont uniformes sur la substance des faits que je vais raconter, et ne varient que dans la manière d'en exposer les dernières circonstances.

Madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fut attaquée dans sa vingt-sixième année, au palais de Saint-Cloud, le 29 juin 1670, à six heures du soir, d'une colique bilieuse si violente qu'elle se crut empoisonnée, et qu'aucun remède ne put en ralentir les continuels assauts. Elle annonça aussitôt sa mort comme très prochaine. Cette prédiction sinistre ne fut que trop bien justifiée après neuf heures des souffrances les plus cruelles. Les médecins, aussi effrayés qu'elle-même, conseillèrent d'abord l'administration des sacrements. La princesse, qui en fut avertie, se souvint d'avoir entendu avec attendrissement, l'année précédente, auprès du lit de mort de sa mère, reine

de la Grande-Bretagne, Bossuet, évêque de Condom, qui avoit singulièrement consolé son agonie par le langage de la piété la plus douce et par le charme de la plus touchante éloquence; et elle demanda qu'on le fît prier avec les plus vives instances de ne pas perdre un instant pour venir lui rendre ce dernier office. MONSIEUR lui expédia courrier sur courrier; mais quelque diligence qu'on leur prescrivît, Bossuet ne put arriver à Saint-Cloud qu'entre dix et onze heures du soir.

Durant cet intervalle, madame Henriette, dont les tranchées convulsives augmentoient sans cesse et ne laissoient plus aucune espérance, fit sa confession générale à l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, directeur honoré de l'estime publique, mais homme d'un caractère et d'une morale sévères jusqu'à la dureté. Les symptômes les plus alarmants obligèrent la princesse d'accepter provisoirement son ministère dans ce premier moment de trouble et d'épouvante, où Louis XIV se plaignit avec raison de ce que toute la cour et les médecins eux-mêmes avoient *entièrement perdu la tête*.

Cet impitoyable confesseur, que sa propre relation ne fait nullement aimer, lui administra donc les derniers secours spirituels. Il ne ré-

pondoit jamais aux cris lamentables de Madame, qu'en les lui reprochant comme autant de signes de rebellion contre la divine Providence, et en lui répétant avec amertume que Dieu ne punissoit pas encore ses péchés avec assez de rigueur. Madame s'humilioit devant lui avec une douceur angélique; mais, au milieu de ses convulsions les plus déchirantes, elle se tournoit quelquefois du côté de madame La Fayette pour lui demander tout bas si l'on ne voyoit pas arriver l'évêque de Condom, qu'elle attendoit avec la plus pénible impatience, et qu'elle eût été *inconsolable de ne pas entendre*, disoit-elle, *avant de mourir*.

Enfin Bossuet arriva au moment où, après avoir reçu l'extrême-onction, madame Henriette s'étant écriée dans l'excès de ses tourments : « *Mon Dieu! ces grandes douleurs ne* « *finiront-elles pas?* » l'abbé Feuillet venoit de lui répondre avec sa rudesse ordinaire : « *Quoi, madame, vous vous oubliez! Mais* « *quoique vous deviez être dans la disposition* « *d'en souffrir davantage, je puis vous assurer* « *que vos peines finiront bientôt.* » (Histoire abrégée.)

La présence de Bossuet causa autant de joie à la princesse, qu'il éprouva lui-même de saisissement et d'affliction, en la trouvant dans

une crise si affreuse. Dès qu'elle l'aperçut, elle exigea de lui la promesse de ne plus la quitter jusqu'à son dernier soupir. Dignement inspiré par une situation si propre à électriser son âme et son génie, Bossuet *se prosterna contre terre*, dit la notice, *et resta toujours à genoux, en s'appuyant sur le lit, le crucifix à la main*. Il invita MADAME, les yeux baignés de pleurs, et la voix à demi éteinte par son émotion, à s'unir simplement aux réflexions, aux prières, aux actes de contrition, de foi, d'espérance et de charité, qu'il alloit successivement adresser à Dieu pour elle et en son nom. Il étoit profondément attendri : il se surpassa lui-même dans cet exercice d'un ministère où il montroit, en assistant les mourants, une piété, un génie et une onction extraordinaires. Toutes les personnes de la cour qui étoient présentes à ce spectacle, dont elles ne nous ont malheureusement transmis qu'un simple souvenir plein de la plus haute admiration, fondoient en larmes et partageoient sa compatissante douleur. M. Feuillet déclare dans le *Précis* imprimé à la tête de son oraison funèbre, qu'il *en fut lui-même charmé*.

Bossuet n'avoit jamais paru plus sublime. Aussi son éloquence ne remporta-t-elle jamais de plus touchante victoire. Il ne cessa de consoler ou

plutôt de distraire de ses intolérables tortures madame Henriette pendant les quatre dernières heures de sa vie. La princesse l'écoutoit avec une sensible satisfaction et la plus ferme présence d'esprit. S'il s'arrêtoit un moment, elle le prioit aussitôt de continuer, en l'assurant qu'elle entendoit toutes ses paroles, et qu'elles étoient pour elle d'une urgente nécessité, comme d'un prix infini. Une soumission si parfaite aux décrets du ciel augmentoit encore aux yeux du prélat l'intérêt et le mérite d'un si grand sacrifice. La malheureuse et mourante victime le conjuroit de ne pas laisser retomber un seul instant sur elle-même son âme abattue, dont il étoit le dernier appui. Bossuet lui fit la recommandation de l'âme et lui expliqua les prières des agonisants, qui n'avoient pas encore été et ne seront probablement jamais enrichies d'un si beau commentaire. On voyoit avec attendrissement que dans un combat si terrible, l'éloquence de ce grand homme triomphoit de la douleur et de la mort, en remplissant le cœur de la princesse de foi, de componction, de confiance, de paix, de résignation et d'amour; en l'environnant du crépuscule de cette seconde vie où elle ne découvroit que repos et félicité; en écartant de ses regards inquiets l'image du trépas, par le charme puissant avec

lequel il les attiroit et les fixoit sur le principe éternel de son existence ; en l'absorbant comme en extase dans la contemplation de la Divinité ; en l'endormant enfin, au passage de la mort, du sommeil de l'espérance, sur le sein maternel de la religion.

Bossuet cache donc la vérité par modestie, quand il s'efface lui-même du récit de cette agonie ; quand il attribue tout le prodige de son propre talent aux belles et touchantes prières de l'Église ; quand il rappelle dans son oraison funèbre, toujours comme témoin, jamais comme acteur, l'héroïsme de la foi de cette princesse, dont la religion seule eut, selon lui, la gloire de *suspendre les douleurs* les plus aiguës, en lui faisant même *oublier la mort*. Nous entendrons dans un instant son témoignage.

Madame Henriette reconnut sur-le-champ, dans les mains de Bossuet, le crucifix qu'il avoit présenté à la reine régente Anne d'Autriche en la préparant à la mort, et plus récemment encore à la reine d'Angleterre, sa mère, durant son agonie. Aussitôt la princesse l'ôta de ses mains pour le coller sur ses propres lèvres, et ne le quitta plus jusqu'à son entrée dans l'éternité. C'est Bossuet qui nous raconte, dans son éloge funèbre, les détails d'une scène si pathétique, où il n'oublie que lui seul et le triomphe le plus in-

Voltaire s'est montré juste envers ce grand homme, lorsqu'en reconnoissant hautement la suprématie de son éloquence entre tous les autres orateurs simplement diserts, il a prononcé et ratifié plusieurs fois ce jugement à jamais mémorable : *Le sublime Bossuet, que j'ai appelé et que j'appelle encore* LE SEUL HOMME ÉLOQUENT *parmi tant d'écrivains élégants* (1). Il est donc aisé de se figurer l'impatience qu'une telle renommée et une semblable promesse durent exciter dans tous les esprits. On attendoit cette épreuve avec intérêt, quand l'évêque de Condom parut en chaire, pour voir comment il abrégeroit, sans le rendre obscur, ce récit qu'il ne pouvoit faire en détail.

L'orateur sut justifier sa promesse ; mais il ne se pressa nullement de remplir l'attente de ses auditeurs. Ce ne fut que vers la fin de son discours qu'il acquitta sa dette, sans recourir ni à aucune explication ni même à aucun préambule, au milieu de l'éloge si vrai et si touchant des vertus morales, telles que l'affabilité, la franchise, la solide amitié, l'indulgence, la générosité, la reconnoissance, qui distinguoient

---

(1) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article *Esprit*, première section, tome 40, page 204, édition de Beaumarchais.

éminemment madame Henriette, « dans laquelle, ajouta-t-il, tout étoit esprit, tout « étoit bonté. Que dirai-je de sa libéralité? elle « donnoit non-seulement avec joie, mais avec « une hauteur d'âme qui marquoit tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, « tantôt même par son silence elle relevoit ses « présents; et cet art de donner agréablement, « qu'elle a si bien pratiqué durant sa vie, l'a « suivie, JE LE SAIS, jusqu'entre les bras de la « mort. »

Trois syllabes relevées par un cri déchirant au milieu du récit le plus calme, *je le sais*, suffirent ainsi à Bossuet pour retracer avec autant de dignité que de mesure l'histoire généralement divulguée de cette bague qu'on voyoit briller à son doigt. C'est le triomphe des bienséances oratoires. Ces trois mots, fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens, et bien moins encore soupçonner toute l'énergie, quand on les lit dans ce discours, sans être instruit de l'anecdote qui les motive; ces trois mots que la vue de l'église de Saint-Denis a souvent rappelés à ma mémoire, sous ces mêmes voûtes où mon admiration croyoit les entendre encore

éclater et retentir; ces trois mots enfin, si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en éloquence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'auditoire, qui se montra digne de les sentir et de les apprécier, en les répétant plusieurs fois avec un transport unanime, dans la première explosion de son ravissement.

Je trouve, non pas, il est vrai, dans les compositions de Bossuet pour la chaire, mais dans le plus sublime de ses livres de piété, dans la septième *Élévation à Dieu sur les mystères*, un autre exemple encore plus difficile et plus étonnant du même Bossuet, en genre de bienséances oratoires. Ce grand homme y explique ainsi l'établissement de la circoncision dans l'ancienne loi: « La corruption, dit-il, s'étendoit « si loin et devenoit si universelle, qu'il fallut « séparer la race des enfants de Dieu, dont « Abraham devoit être le chef, par une mar- « que sensible. Ce fut la circoncision; et ce ne « fut pas en vain que cette marque fut impri- « mée *où l'on sait*, en témoignage immortel de « la malédiction des générations humaines, et « du retranchement qu'il falloit faire des pen- « sées sensuelles que le péché avoit introduites, « et desquelles nous avions à naître. O Dieu! « où en est réduit le genre humain? Le sacre-

« ment de la sanctification a dû nous faire sou-
« venir de la première honte de notre nature.
« On ne parle qu'avec pudeur, et Dieu est con-
« traint de flétrir l'origine de notre être. *Il*
« *faut le dire une fois, et, couverts de honte,*
« *mettre nos mains sur nos visages.* » Le lecteur ajoutera, en admirant ce dernier coup de pinceau, que Bossuet y réunit l'accent d'une vierge à la pureté d'un ange.

LIV.

Des précautions oratoires.

Outre ces bienséances que le respect dû à un si auguste ministère défend de blesser jamais, il est aussi des précautions oratoires qu'il est de la plus haute importance de ne pas négliger pour assurer le succès d'un discours et l'effet des plus beaux mouvements d'éloquence; précautions de modestie pour se concilier la bienveillance et la confiance de son auditoire; précautions de condescendance pour préparer avec art et tempérer des idées neuves qui pourroient révolter les esprits par une apparence de hardiesse ou de dureté, si elles heurtoient trop brusquement les préjugés qu'on veut combattre; précautions de retenue : affectez quelquefois, pour mieux exciter une honte secrète, de n'oser pas même soupçonner vos auditeurs de cer-

tains excès dont ils peuvent être coupables; et modérez tellement vos expressions, que les remords de leur conscience aillent toujours plus loin que les reproches de votre zèle. *Développez-vous des vérités amères?* dit Cicéron : *il faut que vous paroissiez y avoir été contraint* (1). Ce même Cicéron, qui s'étoit montré un juge si délicat et un modèle si parfait dans l'art des précautions oratoires, en est devenu lui-même un objet piquant dans les *Institutions* de son plus fidèle disciple. Les préventions de l'histoire semblent inspirer en effet une extrême méfiance à Quintilien, relativement au courage de l'orateur romain, dont la fin héroïque racheta un peu tard, il est vrai, mais avec éclat, les pusillanimités reprochées à sa vie. Après avoir reconnu que le célèbre consul de Rome *ne se montroit pas timide pour affronter de près le danger, mais uniquement quand il le prévoyoit de loin, comme il le prouva par sa mort qu'il subit avec beaucoup de constance et de fermeté* (2), Quintilien n'en a pas moins

(1) *Si quid persequare acriùs, ut invitus et coactus facere videare.* De Oratore. 37, 51.

(2) *Marcus Tullius parùm fortis videtur quibusdam : quibus optimè respondit ipse, non se timidum in suscipiendis, sed in providendis periculis : quod probavit*

fait de ce prétendu manque de courage le sujet d'une de ses leçons sur les précautions oratoires. « Si vous conseillez à Cicéron, dit-il (comme « Sénèque dans ses déclamations), de sous- « traire sa tête à la hache du licteur, en ayant « recours à la clémence de Marc-Antoine, ou « même en brûlant ses Philippiques, pour obte- « nir sa grâce que le triumvir lui offre à ce « prix, gardez-vous bien de l'y engager par « l'amour de la vie; car si ce motif doit le tou- « cher, il produira son effet sans que vous le « fassiez valoir. Vous pourrez donc l'exhorter « simplement à conserver ses jours pour l'in- « térêt de la république : il aura besoin d'un « prétexte pareil pour n'avoir pas à rougir de « semblables prières (1) »; précautions de convenance : il faut jeter un voile transparent sur les considérations ou sur les faits que vous voulez énoncer, sans les articuler plus clairement,

---

morte quoque ipsâ, quam præstantissimo suscepit animo. Lib. 12, cap. 1.

(1) *Quarè et cùm Ciceroni dabimus consilium ut Antonium roget, vel etiam ut Philippicas (ità vitam pollicente eo) exurat, non cupiditatem lucis allegabimus: hæc enim si valet in animo ejus, tacèntibus quoque nobis etiam valebit; sed ut se reipublicæ servet hortabimur. Hâc illi opus est occasione ne eum talium precum pudeat.* Lib. 3, cap. 8.

et surtout sans les approfondir. Bossuet ne veut pas dire en termes formels, dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, que Charles I[er] est mort sur un échafaud. Sa délicatesse répugne à proférer ce mot infâme en présence des enfants de ce malheureux prince et de toute la cour. Mais pour rappeler un si horrible événement par une heureuse citation des livres saints, il se contente de mettre dans la bouche de la reine ces paroles du prophète Jérémie, qui seul, dit-il, est capable d'égaler les lamentations aux calamités : *Voyez, Seigneur, voyez mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a porté sa main sacrilége sur ce qui m'étoit le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi; je pleurerai amèrement : n'entreprenez pas de me consoler* (1); précautions de goût : écrivez selon votre talent, et quelquefois aussi contre votre talent. Est-ce l'onction qui vous caractérise? craignez d'être languissant et monotone. Est-ce l'énergie qui vous distingue? préservez-vous avec soin de l'obscurité et de l'enflure. Voyez quel est le genre auquel vous êtes le plus propre, pour vous attacher à le suivre, et quel est aussi l'excès

(1) Jerem. *Lament.* 1, 16, etc.

vers lequel penche votre esprit, pour apprendre à l'éviter; précautions dans les chutes des phrases et surtout des alinéa : l'auditeur vous juge chaque fois que la fin de votre période lui laisse un instant de repos; et son attention se relâche si vous négligez de la ranimer et de la fixer, en terminant fréquemment vos sections oratoires par des idées saillantes ou par des images pittoresques; enfin précautions de courage: il est des sujets qui présentent des écueils où l'on vous attend avec autant d'impatience que de sévérité. Jetez-vous d'abord au milieu des difficultés, pour mieux déployer la puissance de votre génie, et attaquez toujours en vous défendant.

On n'a toute sa force en effet, on ne retrouve tout son talent que dans le danger qui l'augmente toujours, quand il ne l'éteint pas. Il en est de l'esprit comme de la bravoure. Le péril auquel on s'expose donne aussi à l'éloquence une vigueur qui l'élève au-dessus de ses mouvements ordinaires. L'orateur (qu'on me pardonne cette comparaison) éprouve alors, en luttant contre les difficultés et les obstacles, la même exaltation dont avoit été transporté ce brave soldat, qui disoit, à la vue de la citadelle de Namur, le lendemain de l'assaut : « J'escaladai hier ce rocher au milieu du feu, et au-

« jourd'hui je ne pourrois plus y grimper. » *Vraiment, je le crois bien*, lui répondit un de ses camarades; *ni moi non plus : on ne nous tire plus des coups de fusils de là-haut.*

LV.

De l'hypothèse.

On voit que dans ces occasions périlleuses la grande précaution d'un orateur consiste à ne paroître en prendre aucune, en s'abandonnant à l'impulsion de son génie. C'est aussi une excellente méthode que de choisir un tour fin et ingénieux pour faire entendre ce qu'on ne veut pas dire. L'hypothèse est très propre à donner ce ressort à l'éloquence. Cicéron emploie souvent cette figure dans ses plaidoyers, principalement dans ses *Verrines*, où il imagine à chaque instant des suppositions plus frappantes que les faits, pour rendre les exactions de Verrès encore plus odieuses au peuple romain. Il va jusqu'à supposer, par une condescendance apparente, qu'il consent à prendre pour arbitre dans cette cause le père même de Verrès; et il démontre que si cet oppresseur bourreau de la Sicile avoit son propre père pour juge, il ne pourroit pas se soustraire à la peine capitale que provoquent ses forfaits.

Bossuet, que je cite de préférence parce que

je ne connois point de si riche modèle, a fait un usage admirable de l'hypothèse dans son oraison funèbre de Le Tellier. On ne sauroit lire sans émotion cette apostrophe, à laquelle le ressort de la fiction donne tant de véhémence: « Dormez votre sommeil, riches de la terre, « s'écrie-t-il, et demeurez dans votre poussière. « Ah! si quelques générations, que dis-je? si « quelques années après votre mort, vous reve- « niez, hommes oubliés au milieu du monde, « vous vous hâteriez de rentrer dans vos tom- « beaux, pour ne point voir votre nom terni, « votre mémoire abolie, et votre prévoyance « trompée dans vos amis et dans vos créatures, « et plus encore dans vos héritiers et dans vos « enfants. Est-ce donc là le fruit du travail dont « vous vous êtes consumés sous le soleil? »

LVI.

De l'égoïsme dans les orateurs.

Comptons encore parmi les précautions et les convenances de la circonspection oratoire, l'attention de ne parler jamais ou presque jamais de soi, ni en bien ni en mal, dans les chaires chrétiennes. L'orgueil révolte toujours; et l'humilité, pour me servir d'une locution vulgaire, est trop souvent prise au mot.

J'avoue cependant qu'un orateur peut inspi-

rer quelquefois un vif intérêt, en se mettant lui-même en scène avec l'auditoire dans un sermon, pourvu qu'il n'excède pas la mesure et ne blesse jamais la dignité qu'exige son ministère. On en trouve quelques exemples dans nos grands maîtres. Massillon attendrit la cour qui lui témoigna l'estime la plus touchante, par un murmure soudain d'acclamation, quand il prit congé d'elle pour toujours, en annonçant, à la fin de son sermon de Pâques, le jour de la clôture du Petit Carême, que sa nomination à l'évêché de Clermont ne lui permettroit plus de reparoître dans cette même chaire, où il s'étoit illustré par tant de succès immortels. « Grand Dieu ! dit-il, « ces prières seront les dernières sans doute que « mon ministère, attaché désormais par les ju« gements secrets de votre providence au soin « d'une de vos Églises, me permettra de vous « offrir dans ce lieu auguste, etc. » Ces paroles simples et touchantes émurent sensiblement l'auditoire, qui manifesta par des regrets unanimes son admiration pour un si beau talent, relégué désormais dans les montagnes de l'Auvergne.

Avant Massillon, Bossuet avoit parlé aussi de lui-même dans la chaire de son église de Meaux, où il fit entendre le chant du cygne, la dernière fois qu'il y parut, vers la fin de sa vie, en di-

sant à ses diocésains que s'ils étoient jamais assez malheureux pour se séparer après sa mort, alors très prochaine, de la foi qu'il leur avoit si long-temps prêchée, ils le verroient sortir aussitôt de son tombeau pour faire justice à Dieu de leur infidélité. Mais son triomphe le plus éclatant en ce genre se trouve dans ces dernières lignes de l'oraison funèbre du grand Condé, où il mit le comble à l'intérêt qu'il venoit d'inspirer à son auditoire, en lui présentant dans le lointain l'image touchante de sa propre mort : « Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-« en éternellement par l'immortelle vertu de « ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une « voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin « à tous ces discours. Au lieu de déplorer la « mort des autres, grand prince! dorénavant « je veux apprendre de vous à rendre la mienne « sainte. Heureux si, averti par ces cheveux « blancs du compte que je dois rendre de mon « administration, je réserve au troupeau que « je dois nourrir de la parole de vie, les restes « d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui « s'éteint (1)! »

---

(1) Le grand Condé, gouverneur de la province de Bourgogne, avoit témoigné à Bossuet, dans la ville de Dijon, sa patrie, une bienveillance spéciale, dès sou

Il s'en faut de beaucoup que les autres orateurs sacrés aient parlé d'eux-mêmes d'une manière si propre à leur concilier l'intérêt de leur auditoire. On pourroit citer plusieurs prédicateurs qui ont fait une funeste expérience du danger de se rendre ridicules, en se mêlant eux-mêmes à leurs discours, et en subissant ainsi le jugement sévère d'une assemblée à laquelle c'est bien assez de livrer son talent, sans lui soumettre jamais son état ou sa personne. Une telle imprudence n'est heureusement point assez

---

enfance, qui annonça de très bonne heure l'éclat de ses talents. Ce prince avoit tellement l'habitude et l'ardeur de vaincre, comme aussi le sentiment et l'ambition de toute espèce de gloire, qu'il *fut tenté*, a-t-il dit souvent, de lutter en public contre un athlète aussi redoutable que Bossuet dans le pugilat théologique. Bossuet avoit toujours vécu, dès l'âge de vingt ans, dans la société privée de ce grand homme. « Il soutint, dit l'abbé « de Choisy, à *la cinquième page de l'éloge de Bossuet* « *qu'on trouve dans le recueil des discours de l'Académie Françoise, en* 1704, il soutint sa première thèse « de bachelier à Navarre, sous les auspices et même « sous les yeux du grand Condé, qui, supérieur aux au- « tres hommes par l'esprit et le savoir, aussi bien que « par le courage, fut tenté, à ce qu'il a dit lui-même « plus d'une fois, d'attaquer un répondant si habile et « de lui disputer les lauriers même de la théologie; et « depuis lors ce grand prince, qui ne résistoit point au

commune pour en faire ici l'objet d'une leçon spéciale. Mais, en laissant à part ces mécomptes de la vanité dans un sermon, il peut être utile d'en montrer la maladresse et les inconvénients, par un singulier exemple que nous fournissent les œuvres d'un orateur très célèbre qui, du moins, ne s'est pas donné ce tort dans l'exercice du ministère sacré. Fléchier nous offre donc le plus étrange phénomène de vanité, dans une lettre imprimée, par l'imprudence d'un zèle aveugle pour sa gloire, à la tête de ses *Oraisons funèbres*. Il y fait lui-même son portrait. On

---

« vrai mérite, lui a toujours accordé son estime et sa « tendresse. Le prélat s'en est montré reconnoissant au-« delà même du tombeau, en consacrant à sa mémoire « l'un de ces discours funèbres qui lui ont attiré tant « d'acclamations. »

L'évêque de Meaux ne pouvoit s'acquitter en effet plus noblement envers l'illustre protecteur de sa jeunesse, qu'en lui consacrant cette magnifique oraison funèbre qui, par sa liaison nécessaire avec les études de toute éducation soignée, a rendu la renommée de son héros en quelque sorte classique pour toutes les générations suivantes, et qui par là même garantit encore mieux l'immortalité de son nom, que n'auroit pu faire le souvenir de ses victoires. Il faut avouer, en l'honneur de l'éloquence, que Condé et Turenne sont redevables d'un grand accroissement de gloire à Bossuet et à Fléchier, leurs panégyristes.

croiroit qu'il envoie à son correspondant les matériaux d'un panégyrique : disons mieux, c'est un éloge tout fait, où son admiration pour ses propres talents et son orgueilleuse modestie s'efforcent de relever tour à tour, par la symétrie de ses antithèses, le tableau et le contraste de tous ses genres de mérite. Voici comment l'évêque de Nîmes se peint et s'apprécie.

« Il a, dit-il, un caractère d'esprit capable « de tout ce qu'il entreprend ; pour son style, « la nature y approche de l'art, et l'art y res- « semble à la nature. On ne peut rien ajouter « à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et « l'on n'en peut rien retrancher sans y ôter « quelque chose de nécessaire. Il sait jeter quel- « ques grains d'un encens odoriférant qui ré- « crée et n'étourdit pas ; aussi n'en reçoit-il « pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne. « On voit dans ses yeux je ne sais quoi qui ré- « pond de son esprit. Enfin il vaudroit mieux « s'il pouvoit s'accoutumer au travail, et si sa « mémoire un peu ingrate, sans être cepen- « dant infidèle, le servoit aussi bien que son « esprit ; mais il n'y a rien de parfait au monde, « et chacun a ses endroits foibles. »

En supposant que la postérité eût ratifié ce jugement qu'osa porter de ses talents et de son

goût l'évêque de Nîmes, il resteroit encore aux admirateurs de Fléchier à désirer pour sa gloire qu'il eût eu assez de pudeur pour ne pas le prononcer lui-même.

On ne doit pas craindre sans doute que jamais un orateur chrétien puisse porter l'aveuglement de l'amour-propre, jusqu'à se permettre en chaire une phrase qui approche d'un tel excès d'orgueil. La risée publique lui apprendroit bientôt combien il seroit choquant et maladroit, je ne dirai pas seulement de se louer, mais encore d'oser simplement parler de soi devant une grande assemblée. On évite même ce ridicule dans la société. C'étoit le bon goût, autant que l'humilité chrétienne, qui avoit banni le *moi* des écrits de Port-Royal. L'abbé Fleury dit que l'historien lui-même doit toujours se cacher dans sa narration (1); « en sorte que le lecteur n'ait jamais « le loisir de penser si les faits sont bien ou mal « écrits, s'ils sont écrits, s'il a un livre entre « les mains, s'il y a un auteur au monde. C'est « ainsi qu'Homère écrivoit. »

Or, s'il n'est pas permis à un historien de se faire remarquer dans ses récits, un prédicateur doit être assurément plus attentif encore à se

(1) Premier discours sur l'Histoire de l'Église.

laisser oublier de son auditoire. Il est néanmoins quelques occasions où un orateur chrétien peut se prendre modestement lui-même pour sujet d'un développement de morale qui intéresse la multitude. Mais ce n'est point pour appeler sur lui l'attention de l'auditoire, qu'il se donne alors en spectacle : c'est au contraire pour concentrer en lui seul les foiblesses, les illusions, les écarts et les inconséquences de l'esprit ou du cœur humain; et dans une telle vue plus il parleroit de lui, moins on le trouveroit personnel. Massillon excelle dans cette humble méthode de se mettre ainsi à la place des pécheurs, en déplorant ses propres contradictions, ses erreurs, ses angoisses et ses remords. Il excite le plus touchant intérêt, il attendrit ses auditeurs jusqu'aux larmes, toutes les fois que, les peignant eux-mêmes dans sa personne, avec la vérité la plus frappante, quand il dévoile les profondeurs de sa conscience, il se dénonce à Dieu comme *un ingrat*, comme *un misérable*, comme *un insensé*. Je ne citerai aucun de ces monologues fréquents et souvent sublimes. J'aime mieux, pour généraliser une règle de goût, retracer ici cette confusion salutaire d'un esprit qui s'arme de toute sa force quand il veut se combattre lui-même, et transcrire simplement, sans commentaire, un pas-

sage brillant de Fontenelle, dans son *Traité du Bonheur*. Cet ouvrage est écrit avec une précision ingénieuse et quelquefois profonde. Les idées y occupent beaucoup plus d'espace dans l'esprit du lecteur que sous la plume de l'auteur; et nous le lirions avec encore plus de charme, comme tous les autres ouvrages de cet académicien, sans même en excepter ses *Éloges*, s'il y allioit plus souvent l'intérêt de la sensibilité à la finesse de l'esprit.

« D'abord, dit-il, il faut examiner, pour « ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordon- « ner de notre bonheur. Pourquoi cette dignité « que je poursuis m'est-elle si nécessaire? C'est « qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et « pourquoi le faut-il? C'est pour recevoir leurs « respects et leurs hommages. Et que me feront « ces hommages et ces respects? Ils me flatte- « ront très sensiblement. Et comment me flatte- « ront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma di- « gnité, et non pas à moi-même? »

En développant et en s'appliquant ainsi à lui seul une maxime générale, l'orateur chrétien peut raisonner et s'émouvoir très utilement pour subjuguer son auditoire : tout autre égoïsme lui est interdit. Bossuet m'attendrit jusqu'au fond de l'âme, quand il parle de ses *cheveux blancs*. Bourdaloue me pénètre d'un saint

respect lorsqu'il est réduit à faire l'apologie de son sermon *sur l'impureté*, dans son homélie *de la Magdeleine*. Mais c'est le privilége de ces grands maîtres, de hasarder de pareilles licences, avec la certitude d'en éviter les écueils; et encore ne se les permettent-ils jamais sans une nécessité qui excuse tout, ou sans y déployer une vigueur de génie qui fait tout admirer.

Bourdaloue en fournit un exemple remarquable. Cet orateur immortel eut assez de confiance en sa renommée, et d'ascendant sur l'opinion publique, non-seulement pour oser parler de lui en chaire, mais encore pour pouvoir attribuer, en quelque sorte, à son ministère, avec l'approbation universelle, dans l'oraison funèbre du grand Condé, le premier éveil de conscience et les soudains mouvements de piété qui excitèrent ensuite ce prince à consacrer à la religion les dernières années de sa vie, en lui entendant prononcer l'éloge de Henri de Bourbon, son auguste père. Il rend d'abord un digne hommage au génie supérieur de l'évêque de Meaux : il reconnoît hautement qu'il ne lui appartient plus de peindre la fermeté de son héros, aux approches de la mort, après le magnifique tableau que venoit d'en tracer Bossuet. « Ce don étoit réservé, dit-il, à « une bouche plus sacrée et plus éloquente que

« la mienne. L'illustre et savant prélat qui vous « a parlé avant moi a déjà épuisé cette matière; « et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de « me taire. »

Voici maintenant avec quelle dignité et quelle éloquence Bourdaloue rappelle ensuite, sans orgueil et sans fausse modestie, l'impression extraordinaire que la grâce avoit fait produire à l'un de ses discours sur l'âme du prince de Condé, qui avoit enfin résolu de s'occuper sérieusement de sa conversion, en écoutant l'éloge de son père au milieu de ses obsèques, dans la bouche du même orateur.

« Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avoit don-« né comme un pressentiment de ce miracle; « et dans le lieu même où je vous parle aujour-« d'hui, dans une cérémonie toute semblable « à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, « le prince lui-même m'écoutant, j'en avois « non-seulement formé le vœu, mais comme « anticipé l'effet par une prière qui parut alors « tenir quelque chose de la prédiction. Soit ins-« piration ou transport de zèle, élevé au-dessus « de moi, je m'étois promis, Seigneur! ou plu-« tôt je m'étois assuré de vous, que vous ne lais-« seriez pas ce grand homme, avec un cœur « aussi droit que celui que je lui connoissois, « dans la voie de la perdition et de la corrup-

« tion du monde. Lui-même, dont la présence « m'animoit, en fut ému. Et qui sait, ô mon « Dieu! si, vous servant dès-lors de mon foible « organe, vous ne commençâtes pas dans ce « moment à l'éclairer et à le toucher de vos « divines lumières? Quoi qu'il en soit, mes « vœux et mes souhaits n'ont pas été vains. Il « vous a plu, Seigneur! de les exaucer, et j'ai « eu la consolation de voir ma parole accomplie. « Ce prince, qui m'avoit écouté, a depuis écouté « votre voix secrète; et parce qu'il avoit un « cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grâce. »

Ce pieux et beau mouvement de Bourdaloue qui se tourne vers Dieu au moment où il parle de lui-même à son auditoire, est d'autant mieux placé, qu'en se prosternant alors devant la majesté du Créateur, le ministre de la parole s'efface du tableau, ou du moins éloigne de lui tout soupçon de vanité, par son attention à ne célébrer que le seul triomphe de la grâce. Voilà une des citations innombrables de ses discours qu'on peut soumettre avec confiance à l'examen de la critique la plus sévère, et à la délicatesse du goût le plus exquis. Elles montrent combien le talent de ce grand homme étoit éminemment propre au genre oratoire, et combien il lui eût été facile d'y produire encore de plus grands effets, s'il avoit voulu se livrer plus souvent

à une sensibilité si pathétique et si sublime.

L'intérêt et le souvenir que consacre cette éloquente apostrophe, en forme de prière, doivent exciter naturellement le désir de la comparer aux ardentes supplications que Bourdaloue avoit adressées au ciel, en faveur du grand Condé, dans l'oraison funèbre de Henri de Bourbon, son père. Je vais donc les mettre ici sous les yeux du lecteur; et en voyant cet orateur célèbre, plein de zèle et de verve, beaucoup plus animé et plus touchant dans ses éloges que dans ses instructions morales, on regrettera sans doute que Bourdaloue n'ait pas voulu faire un plus fréquent usage de son rare talent pour émouvoir et attendrir les cœurs.

« Laissons là, *s'étoit donc écrié Bourdaloue,* « *à la fin de cette ancienne oraison funèbre, en* « *parlant du grand Condé*, laissons là ces ex« ploits de guerre dont la France a retenti, « et ces prodiges de valeur qui ont fait taire « devant lui tout l'univers. Il est ici au pied « des autels pour en faire hommage au Dieu « des armées, et il n'assiste à cette funèbre cé« rémonie que pour apprendre où doit aboutir « enfin tout l'éclat de sa renommée. C'est pour « ce fils et pour ce héros que nous faisons con« tinuellement des vœux; et ces vœux, ô mon « Dieu! sont trop justes, trop saints, trop ar-

« dents, pour n'être pas enfin exaucés de vous. « C'est pour lui que nous vous offrons des sacri- « fices : il a rempli la terre de son nom ; et « nous vous demandons que ce nom si comblé « de gloire soit encore écrit dans le ciel. Vous « nous l'accorderez, Seigneur ! et ce ne peut « être en vain que vous nous inspirez pour lui « tant de désirs et tant de zèle. Répandez donc « sur sa personne la plénitude de vos lumières « et de vos grâces. Répandez-la sur ce prince, « le fondement de toutes les espérances de sa « maison, l'héritier de son courage et de toutes « ses héroïques qualités, de sa hardiesse à en- « treprendre de grandes choses, de son acti- « vité à les poursuivre, de sa valeur à les « exécuter, des rares talents de son esprit, de « la délicatesse et de la finesse de son discerne- « ment, de sa pénétration dans les affaires, de « son génie sublime pour tout ce qu'il y a dans « les sciences de plus curieux et de plus re- « cherché..... Remplissez-le, ô mon Dieu ! de « cet esprit de religion dont je viens de lui « proposer un modèle si propre à le toucher et « si capable de le convaincre. Ajoutez à toutes « les grandeurs qu'il possède dans le monde « celle d'en faire un prince prédestiné, puis- « que hors de là toute grandeur n'est que va- « nité et que néant. Que sert-il, dit un père,

« d'avoir une croyance catholique et de mener « une vie païenne ? *Quid enim prodest si quis* « *catholicè credat et gentiliter vivat ?* »

LVII.

De Bourdaloue.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne sauroit assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs ; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques ; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique ; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours, à la tactique d'un général qui range une armée en ba-

taille (1); c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement, qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction, où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif, qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur, par-delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la

(1) *Est velut imperatoria virtus.* Inst. 2.

même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence ; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet ; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique ni rampante ; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet ; c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Évangile et y embrasser, d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne ; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connoissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien. Enfin je ne puis lire les ouvrages de ce grand

homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasoit l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : Voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense ! Je ne connois rien de plus étonnant et de plus inimitable dans l'éloquence religieuse, que les premières parties des sermons de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion*, DEI VIRTUTEM, et sur la *Résurrection*, etc. Ses discours sur l'*Ambition*, sur la *Providence*, sur le *Jugement téméraire*, sur le *Pardon des injures*, sur la *Religion chrétienne*, sont aussi admirables. C'est la borne de l'art, comme c'est la borne du genre; et on peut appliquer avec confiance à ces chefs-d'œuvre le vers si connu de Boileau :

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

Note n° 1, page 60.

Je me souviens que lorsque je décernai pour la première fois cet hommage de la préséance du génie à notre grand Bossuet, La Harpe ne fut point de mon avis, et combattit mon opinion avec beaucoup de vivacité dans nos sociétés littéraires. A cette époque il n'avoit encore lu que les oraisons funèbres, et l'Histoire universelle : création unique de l'esprit humain, étrangement méconnue par Voltaire, qui a critiqué la grande et sublime conception par laquelle tous les événements sont dirigés d'en haut vers l'établissement de la religion, c'est-à-dire, précisément ce qu'il y a de plus admirable et de plus merveilleux dans cet ouvrage. La Harpe, devenu depuis un si célèbre critique, voulut opposer alors à Bossuet, Platon, Aristote, Démosthène, Cicéron, Tacite, Leibnitz, Pascal, nos autres grands écrivains du dix-septième siècle, et principalement l'universalité supposée de l'esprit de Voltaire, qu'il exaltoit par-dessus tout. La discussion de tous ces objets de comparaison fut tellement favorable à l'évêque de Meaux, qu'elle réduisit mon adversaire au silence. Je dois ajouter à ce récit, que plus de vingt ans après notre dispute, il a rendu, de son propre mouvement, la même justice que moi au génie transcendant de Bossuet, en motivant son opinion sur une partie des raisons que je lui avois opposées. Voici comment il s'exprime, en paroissant supposer,

je ne sais pourquoi, qu'il fait un acte de courage littéraire, lorsqu'il s'honore lui-même par un si beau tribut de justice, dans le treizième volume de son *Cours de littérature*. « Un homme, *si j'ose dire ce que* « *j'en pense*, me paroît avoir été plus magnifiquement « partagé que personne, puisque seul il s'est élevé au « plus haut degré, dans ce qui est de la science et ce « qui est du génie : c'est Bossuet. Il n'a point d'égal « dans la partie de l'éloquence, dans celle de l'orai- « son funèbre, dans celle de l'histoire, dans celle des « affections religieuses*, dans celle de la controverse**; « et en même temps personne n'a été plus loin dans « une science immense qui en renferme une foule « d'autres : celle de la religion. C'est, ce me semble, « l'homme qui fait le plus d'honneur à la France et à « l'Église *des derniers siècles*. »

Je ne comprends pas bien ce qu'a voulu dire La Harpe, par la réserve de ces trois derniers mots. Aucun des pères de l'Église ne peut être comparé à Bossuet sous le rapport de l'éloquence. Saint Jean Chrysostôme, et bien plus encore saint Augustin, ont été très certainement des hommes du plus grand talent; mais le mauvais goût du siècle dans lequel ils ont vécu auroit suffi pour les placer à une extrême distance de Bossuet, quand même ils auroient été, ce que je suis loin de croire, aussi magnifiquement partagés que lui par le ciel, dans la distribution des dons du génie. Ce sont, à mon avis, les pères de l'Église que La Bruyère flatte, et non pas Bossuet, en disant de lui : *Parlons d'avance*

* Voyez ses Méditations sur l'Évangile.

** Voyez l'Histoire des Variations.

le langage de la postérité : un père de l'Église ! Cet hommage étoit assurément très honorable et très beau pour un évêque vivant qui le recevoit en personne, au milieu d'une séance publique de l'Académie Française. Mais il me semble que depuis la mort de ce grand homme, en mettant à part l'incomparable autorité que donnent le titre authentique et sacré de *père de l'Église*, et le droit d'être ainsi compté parmi les anneaux dont se forme la chaîne de la tradition ; en ne considérant que sous des rapports purement littéraires, l'érudition, la dialectique et l'éloquence des écrivains ecclésiastiques ; enfin en n'admettant dans l'échelle graduée de son admiration, pour fixer les rangs parmi les hommes les plus célèbres, aucune autre règle d'appréciation que la mesure de leurs talents individuels : il me semble, dis-je, qu'on pourroit, en jugeant ainsi Bossuet, l'appeler, avec autant de confiance que de vérité, *le premier des pères de l'Église*.

A la suite de l'opinion de La Harpe, en faveur de Bossuet qu'il regardoit comme l'écrivain qui honore le plus la France, je me plais à citer de lui un autre passage où il a montré qu'il sentoit toute la sublimité d'un si grand talent. « Qu'un homme de goût, dit-il, « le relise, qu'il le médite : il en sera terrassé d'admi-« ration. Je ne saurois exprimer autrement la mienne « pour Bossuet. Dans ses écrits on ne trouve jamais la « moindre apparence d'effort ni d'apprêt, rien qui vous « fasse songer à l'auteur. Il vous échappe entièrement, « et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, « on ne sauroit trop le répéter, la différence essentielle « du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et « du mauvais. Si votre imagination vous commande,

« vous me commandez ; et dans ce cas, je ne verrai « rien dans vous qui démente cette impression. Je ne « vous verrai rien chercher, rien affecter, rien con- « tourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, « traversant toute l'étendue de l'horizon : il vole, et « ses ailes semblent immobiles. On croiroit que les airs « le portent : c'est l'emblème de l'orateur et du poëte « dans le genre sublime, c'est celui de Bossuet. » Cette dernière image est une très belle imitation du style de Bossuet lui-même, et par là même la plus vraie et la plus heureuse manière de le louer.

NOTE n° 2, page 94.

Marmontel s'est toujours souvenu, avec des transports d'enthousiasme, d'avoir entendu dans sa première jeunesse ce grand orateur du peuple. Les plus brillants succès de collége venoient de signaler son talent naissant en rhétorique à Toulouse, quand il suivit, durant toute une mission de Bridaine, ce nouveau cours d'éloquence, dans l'église cathédrale de Clermont. Massillon assistoit très assidument aux exercices spirituels du missionnaire, dont il ne cessoit d'exalter et d'envier l'empire sur l'esprit, ou plutôt sur la conscience de ses innombrables auditeurs, qu'il faisoit fondre en larmes. *Il auroit effacé tous les prédicateurs,* disoit l'évêque de Clermont dans sa société la plus intime, *si une heureuse culture eût perfectionné de si beaux dons naturels. C'est une mine d'or,* ajoutoit-il; *mais ce saint homme, qui ne l'exploite pas pour lui-même, ne songe point à séparer le métal du sable.*

Le jeune Marmontel avoit été tellement frappé du

pouvoir de l'éloquence dans la bouche et l'action de Bridaine, qu'après plus d'un demi-siècle d'études et de comparaisons instructives, son admiration, toujours fidèle à cette première jouissance d'un grand succès oratoire, ne croit pouvoir célébrer dignement les triomphes de Bridaine, qu'en les assimilant aux prodiges qui signaloient dans l'antiquité la toute-puissance des plus beaux poëmes lyriques, au milieu des fêtes que leur consacroit le peuple le plus spirituel et le plus sensible de l'univers. « En voyant en chaire, « dit-il, le missionnaire Bridaine, les yeux enflam- « més ou remplis de larmes, le front ruisselant de « sueur, faisant retentir les voûtes d'un temple des « sons de sa voix déchirante, et unissant à la cha- « leur du sentiment le plus exalté la véhémence de « l'action la plus éloquente et la plus vraie, je l'ai « supposé quelquefois transformé en poëte, et forti- « fiant, par les accents d'une harmonie pathétique, les « sentiments ou les images dont il frappoit l'âme des « peuples; et j'ai dit : Tel devoit être Epiménide au « milieu d'Athènes, Therpandre ou Tyrtée au milieu « de Lacédémone, Alcée au milieu de Lesbos *.

Après lui avoir rendu cet hommage en prose, le même écrivain nous présente ainsi en vers et en action le tableau de l'éloquence de Bridaine dans la chaire, où il avoit été souvent témoin de son ascendant sur la multitude, qu'il électrisoit du même feu dont il étoit embrasé.

« Toutefois rendons gloire à la simple nature.
« Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture;

* Éléments de littérature, article *Lyrique*.

« Le chêne inculte règne au milieu des forêts.
« Le génie éloquent le sera sans apprêts.
« Je l'ai vu : cet exemple a frappé ma jeunesse;
« Il m'est présent encore, il le sera sans cesse;
« Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
« De s'égaler à lui l'orateur étoit loin.
« Ce n'étoit point ce style ingénieux et tendre
« Qui semble attacher l'âme au plaisir de l'entendre,
« Ce langage épuré qu'une sensible voix
« Parloit si doucement à l'oreille des rois;
« C'étoit un orateur saintement populaire,
« Qui content d'émouvoir, négligeoit l'art de plaire.
« D'une élégance vaine il dédaignoit les fleurs;
« Il n'avoit que des cris, des sanglots et des pleurs;
« Mais de longs traits de feu, jetés à l'aventure,
« D'une chaleur brûlante animoient sa peinture.
« C'étoit l'âme d'un père ouverte aux malheureux :
« Son cœur se déchiroit en gémissant sur eux.
« Le foible et l'indigent croyoient voir, à son zèle,
« L'ange consolateur les couvrir de son aile.
« Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
« Au riche impitoyable, au cruel ravisseur,
« Déclaroit-il la guerre? une voix fulminante
« A leur âme de fer imprimoit l'épouvante :
« Tout trembloit sous sa main : le méchant consterné
« D'un ténébreux abîme étoit environné.
« Il domptoit l'habitude, il domptoit la nature;
« Il faisoit du remords éprouver la torture.
« De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouilloit;
« La rapine tomboit des mains qu'elle souilloit.
« La volupté rompoit ses chaînes les plus chères;
« Ennemis et rivaux se pardonnoient en frères :
« C'étoit un nouveau peuple, et ce peuple charmé
« Bénissoit l'orateur qui l'avoit transformé. »

Discours en vers sur l'éloquence, lu dans l'assemblée de l'Académie Françoise, du 29 février 1776, jour de la réception de M. l'archevêque d'Aix.

Note n° 3, page 180.

L'intérêt d'éclaircir pour la première fois cette discussion littéraire, et l'extrême rareté des livres qui sont les pièces du procès, excuseront ces détails et l'étendue de cette note, qu'on a abrégée autant que possible.

Voyez à la fin du *Siècle de Louis XIV*, dans le catalogue des écrivains, l'article *Sévigné*.

Voltaire dit dans le trente-deuxième chapitre de son même Siècle de Louis XIV: « Jean de Lingendes, évêque « de Mâcon, aujourd'hui inconnu parce qu'il ne fit point « imprimer ses ouvrages, fut le premier orateur qui « parla dans le grand goût. Ses sermons et ses oraisons « funèbres, quoique mêlés encore de la rouille de son « temps, furent le modèle des orateurs, qui l'imitèrent « et le surpassèrent. L'oraison funèbre de Charles Em- « manuel, duc de Savoie, surnommé le Grand dans son « pays, prononcée par Lingendes en 1630, étoit pleine « de si grands traits d'éloquence, que Fléchier long- « temps après en prit l'exorde tout entier, aussi bien « que le texte et plusieurs passages considérables, pour « en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de « Turenne. »

Cette assertion de Voltaire n'a pas encore été éclaircie. On voit qu'il confond ici l'évêque Lingendes avec le père Claude de Lingendes, jésuite, qui fut en effet le premier réformateur de l'éloquence de la chaire; et qu'en citant un discours imprimé de ce prélat, il suppose *qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages*. L'oraison funèbre dont il parle n'est pas consacrée non plus, comme il le prétend, à la mémoire de Charles Emmanuel, duc de Savoie, surnommé le Grand, mais à la gloire de son fils,

le prince Victor Amédée, duc de Savoie. Elle fut prononcée le 29 octobre 1637, dans l'église métropolitaine de Paris, par l'abbé Jean de Lingendes, sacré évêque de Sarlat en 1642, et transféré à l'évêché de Mâcon en 1650. Cet éloge funèbre de Victor Amédée fut imprimé : on le trouve dans les recueils du temps, et j'en ai dans ce moment sous mes yeux deux éditions uniformes.

Voici le misérable exorde, où j'ai cherché vainement les grands traits d'éloquence, l'exorde entier, surtout le texte, dont Fléchier est accusé d'avoir orné son oraison funèbre de Turenne.

« *In mortuum produc lacrymas, et fac planctum secundùm meritum. Répands des larmes dessus le mort, et fais un deuil selon sa dignité et son mérite*. Eccles. chap. 38, vers. 18. (Tel est le texte de Lingendes.) « De toutes les pierres des tombeaux, dit-il ensuite, il « semble que la justice et la vérité bâtissent un temple « où elles veulent que la mémoire des morts soit hono- « rée. La louange et la réputation est le seul de tous les « biens du monde, selon les pensées de Platon, qui les « accompagne dans les sépulcres et après que la pompe « des vanités, l'abondance des délices et la superbe de « la vie, les a abandonnés, en cette journée terrible « de la dernière séparation d'avec les créatures. En l'é- « tat où ils tombent d'extrême pauvreté et indigence où « les hommes ne possèdent plus rien, si leur vie néan- « moins a été accompagnée de belles et grandes actions, « ils en demeurent riches à jamais par leurs prétentions « légitimes à l'immortalité et à la gloire.

« Il y a, dit Aristote, diverses espèces de larcins; et le « plus punissable de tous est celui qui peut être commis

« en la personne des morts : quoi donc! la mort après « avoir dépouillé les vivants de tous leurs biens, res- « tent-ils encore dans un état qui les expose à en souffrir « quelque violence et quelque injustice? Et peut-on les « dépouiller de quelque chose dont la mort, qui dé- « pouille de tout, ne les ait point dépouillés aupara- « vant? On le peut, certes.

« L'empire de la mort ne s'étend que sur le corps et « sur les biens mortels des hommes. Mais outre ces ri- « chesses et biens caducs, il y a encore en tout homme « vertueux, une vigueur éternellement florissante de la « vertu et du mérite qui ne peut jamais mourir. Or, « partout où il y a aveu et reconnoissance de mérites, « il y a obligation de l'honorer : tellement que dans ces « occasions, quiconque ravit, diminue ou dénie cet « honneur qui doit être rendu à la réputation des morts, « il ravit et dénie une chose qu'il est obligé de leur « donner, et se rend par conséquent coupable de larcin « et d'injustice. »

« *In mortuum produc lacrymas*, porte le sacré texte « qui a ouvert ce discours; *et fac planctum secundùm « meritum ejus* : répands des larmes dessus le mort, et « à proportion de son mérite honores-en la mémoire « par tes regrets. Actions illustres et éclatantes, rares et « éminentes qualités, perfections souhaitables et rele- « vées, ou d'esprit, ou de corps, ou de nature, ou de « fortune, ou de vertu, qui faites l'excellence des hom- « mes : il est vrai au même temps que par la mort vous « cessez de paroître devant nos yeux; vous méritez d'être « louées et pleurées; et si, dans ces déplorables événe- « ments, nous refusons ou l'un ou l'autre de ces devoirs, « nous sommes injustes envers les morts.

« La France, qui ne peut être ingrate ni insensible, « messieurs, pour ceux qui l'ont animée, ne souffre « pas cette injustice; et en ce jour de deuil qui lui re- « met devant les yeux la triste et lamentable mort d'un « prince incomparablement vertueux, se ressouvient « de ce qu'elle a perdu; et la mémoire de cette perte « l'ayant profondément touchée, pour satisfaire à ses « sentiments, elle attend de nos yeux une profusion « abondante de larmes, répandues en l'amertume de « nos pensées, et de ma bouche des éloges et des louan- « ges conçues dans la plus haute estime que l'on « puisse avoir de la vertu. . . . . .

« Le deuil que la piété chrétienne ordonne dans les « cérémonies semblables à celles-ci, n'est autre chose « à mon avis qu'un mélange doux et amer en même « temps, d'acclamations et de louanges mêlées et con- « fondues parmi des gémissements et des soupirs; il y « auroit de l'inhumanité à ne pas s'affliger amèrement « dessus la perte des grands hommes, et particulière- « ment des princes qui ont cessé de jouir de la lumière, « puisqu'en ces occasions la compassion et la piété en- « joint des larmes, *in mortuum produc lacrymas*. Et à « ces larmes chacun est obligé encore de joindre des « louanges dont la mémoire des morts soit honorée, « pour ce que la piété n'impose pas moins religieuse- « ment cette seconde obligation que la justice la pre- « mière, *et fac planctum secundùm meritum ejus*. Ainsi, « messieurs, suivant ces règles, nous voici assemblés « pour satisfaire à la piété par des larmes versées dessus « la mort de ce grand prince, et satisfaire encore à la « justice par des louanges rendues à sa vertu et à son « mérite. O Dieu! pour la conduite et l'exécution de ce

« dessein, daignez en cette chaire ouvrir mes lèvres,
« guider ma langue, animer mes pensées, élever mes
« imaginations, etc., etc. »

Tel est presque tout l'exorde de Lingendes, que Voltaire m'a obligé de copier à regret, et dont le style a déjà quelque pompe oratoire. Il n'y avoit là rien à prendre pour Fléchier, et très certainement il n'y a rien pris. Il a choisi très habilement pour texte ce passage du chapitre 9 du premier livre des Machabées : *Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodò cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel? Tout le peuple le pleura amèrement; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israel?*

Lingendes n'a jamais songé à employer ce beau texte, que Voltaire ne craint pourtant pas de lui attribuer, et dont Fléchier a su tirer un si grand parti. L'application du verset, le portrait allégorique et frappant du héros de ce discours, et le rapprochement admirable de la vie et de la mort de Judas Machabée avec la vie et la mort de Turenne, fournirent à l'orateur du général françois l'un des exordes les plus neufs, les plus remarquables par la richesse, par la variété, par la magie vraiment unique du nombre et de l'harmonie oratoire, enfin le mieux adaptés au sujet, et le plus justement vantés dans l'éloquence de la chaire.

Mais il y a dans ce magnifique exorde un passage que je dois rapporter ici. « Puissances ennemies de la France,
« vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-
« vous seulement reconnoître la justice de nos armes,

« recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant « de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes « éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheu- « reusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes « souhaits plus loin ! Les jugements de Dieu sont impé- « nétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire « un sage et vertueux capitaine, dont les intentions « étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une « vie plus longue et plus étendue. ».

Or voilà précisément le seul trait que Fléchier ait eu la maladresse de prendre, non dans l'exorde, mais dans la dixième page de l'oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes. On pourroit absoudre Fléchier ou du moins l'excuser, s'il s'étoit permis dans un moment de distraction toutes ces négligences; mais on ne sauroit lui faire grâce d'un plagiat si pauvre, et, sous tous les rapports, si indigne de lui. Il n'imite pas, il copie; et son amour pour l'harmonie d'une chute finale lui fait prendre jusqu'aux deux dernières épithètes synonymes d'*une vie plus longue et plus étendue*.

En effet Lingendes avoit dit avant lui, et presque littéralement comme lui, dans son éloge funèbre de Victor Amédée : « Puissances adversaires et ennemies « de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité « du christianisme, qui m'interdit de faire aucuns sou- « haits pour votre mort, m'en donne ou me permet « d'en concevoir beaucoup pour la correction de vos « crimes et de vos injustices. Mais vous vivez, et ce- « pendant je plains en cette chaire la mort d'un prince « de qui les mœurs et la piété paroissent mériter le « ciel plus doux et favorable, et une *vie plus longue* « *et plus étendue.* »

Ce plagiat fut dénoncé au public en 1702, huit ans avant la mort de Fléchier, par le père Houdry, dans son *Traité sur la manière d'imiter les bons prédicateurs*. Ce jésuite, par courtoisie ou par simplicité (car je n'ose pas dire par malice), en félicita hautement l'évêque de Nîmes lui-même, « dont le mérite, dit-il, est assez connu, « sans qu'il soit nécessaire de faire son éloge, et à qui « le public est obligé d'avoir, dans les excellents dis- « cours qu'il a mis au jour, enseigné la manière de bien « imiter. Voici quelques endroits qu'il a embellis en « imitant les autres prédicateurs qui l'ont précédé ; en « telle sorte qu'il a donné un tour plus éloquent à leurs « pensées et les a exprimées plus heureusement. »

Le père Houdry relève, dans le tableau de la mort de Turenne par Fléchier, une seconde imitation dans la même dixième page de l'oraison funèbre de Lingendes. « Pourquoi, s'écrie Fléchier, pourquoi, mon Dieu, si « j'ose répandre mon âme en votre présence.... pour- « quoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pres- « sante ?.... Peut-être avions-nous mis en lui trop de « confiance ; et vous nous défendez dans vos Écritures « de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux « enfants des hommes. Peut-être est-ce une punition « de notre orgueil, de nos injustices. Comme il s'élève « du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se « forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort « du cœur des peuples des iniquités dont vous déchar- « gez les châtiments sur la tête de ceux qui les gouver- « nent ou les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, « sonder les abîmes de vos jugements : je ne veux et « je ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous « nous affligez ; et, dans un siècle aussi corrompu que

« recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant « de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes « éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheu- « reusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes « souhaits plus loin ! Les jugements de Dieu sont impé- « nétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire « un sage et vertueux capitaine, dont les intentions « étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une « vie plus longue et plus étendue. ».

Or voilà précisément le seul trait que Fléchier ait eu la maladresse de prendre, non dans l'exorde, mais dans la dixième page de l'oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes. On pourroit absoudre Fléchier ou du moins l'excuser, s'il s'étoit permis dans un moment de distraction toutes ces négligences; mais on ne sauroit lui faire grâce d'un plagiat si pauvre, et, sous tous les rapports, si indigne de lui. Il n'imite pas, il copie; et son amour pour l'harmonie d'une chute finale lui fait prendre jusqu'aux deux dernières épithètes synonymes d'*une vie plus longue et plus étendue*.

En effet Lingendes avoit dit avant lui, et presque littéralement comme lui, dans son éloge funèbre de Victor Amédée : « Puissances adversaires et ennemies « de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité « du christianisme, qui m'interdit de faire aucuns sou- « haits pour votre mort, m'en donne ou me permet « d'en concevoir beaucoup pour la correction de vos « crimes et de vos injustices. Mais vous vivez, et ce- « pendant je plains en cette chaire la mort d'un prince « de qui les mœurs et la piété paroissent mériter le « ciel plus doux et favorable, et une *vie plus longue* « *et plus étendue*. »

Ce plagiat fut dénoncé au public en 1702, huit ans avant la mort de Fléchier, par le père Houdry, dans son *Traité sur la manière d'imiter les bons prédicateurs*. Ce jésuite, par courtoisie ou par simplicité (car je n'ose pas dire par malice), en félicita hautement l'évêque de Nîmes lui-même, « dont le mérite, dit-il, est assez connu, « sans qu'il soit nécessaire de faire son éloge, et à qui « le public est obligé d'avoir, dans les excellents dis- « cours qu'il a mis au jour, enseigné la manière de bien « imiter. Voici quelques endroits qu'il a embellis en « imitant les autres prédicateurs qui l'ont précédé ; en « telle sorte qu'il a donné un tour plus éloquent à leurs « pensées et les a exprimées plus heureusement. »

Le père Houdry relève, dans le tableau de la mort de Turenne par Fléchier, une seconde imitation dans la même dixième page de l'oraison funèbre de Lingendes. « Pourquoi, s'écrie Fléchier, pourquoi, mon Dieu, si « j'ose répandre mon âme en votre présence.... pour- « quoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pres- « sante?.... Peut-être avions-nous mis en lui trop de « confiance ; et vous nous défendez dans vos Écritures « de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux « enfants des hommes. Peut-être est-ce une punition « de notre orgueil, de nos injustices. Comme il s'élève « du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se « forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort « du cœur des peuples des iniquités dont vous déchar- « gez les châtiments sur la tête de ceux qui les gouver- « nent ou les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, « sonder les abîmes de vos jugements : je ne veux et « je ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous « nous affligez ; et, dans un siècle aussi corrompu que

« le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans « le déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos « misères. »

On trouve dans l'oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes, l'alinéa suivant, que l'évêque de Nîmes avoit bien certainement lu, et qu'il relisoit sans doute au moment où il écrivit le passage qu'on vient de lire: « Hélas! dit-il, la vie abrégée de tant de princes « n'est-elle point une vengeance secrète de nos offen- « ses, et l'obscurcissement de ces étoiles viendroit- « il point des vapeurs que nos péchés eussent élevées? « Je sais bien qu'il n'appartient à personne de pénétrer « dans les abîmes des jugements de Dieu;.... mais je « sais aussi que nous perdons beaucoup en cette afflic- « tion, et que Dieu, qui n'est jamais vengeur injuste, « a appesanti sa main sur nous. Il y a apparence de « craindre que nos vices n'aient attiré ces châtiments « et cette perte. Je sais davantage que dans un siècle si « malicieux et si corrompu comme est le nôtre, nous « sommes assez méchants pour ne chercher point ail- « leurs que dans la perversion et le déréglement de nos « mœurs toutes les causes de nos misères; et je sais bien « enfin que, comme les vallées fournissent la matière « des foudres qui tombent sur les montagnes, tout de « même l'iniquité des peuples mérite assez souvent des « punitions que la colère du ciel envoie sur la tête des « princes. »

Le père Houdry, croyant toujours faire infiniment d'honneur à Fléchier de savoir embellir ainsi tout ce qu'il *imite*, le loue beaucoup d'avoir rendu à Lingendes une espèce de service, en daignant retoucher ce morceau de la même oraison funèbre de Victor Amédée:

« Oh! dit Lingendes, oh! si ce divin esprit, qui est « le créateur de toutes les beautés d'une éloquence si « animée, daignoit orner et enrichir ce discours! quelle « plus noble matière est disposée à recevoir ces orne- « ments, que la vie de ce prince dont nous parlons, « nourri, élevé, et enfin mort dans les armes, *et com- « me enseveli dans la gloire de ses triomphes?* Presque « tous les effets de sa vertu militaire ont été éclatants, « conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, « passages de rivières, attaques hardies, retraites ho- « norables, veilles, travaux, périls, hasards, blessu- « res, et partout une passion ardente et généreuse de « faire croître des lauriers, pour ses couronnes, dedans « l'effusion de son sang.... De combien d'excellentes « idées et d'agréables images ne remplirois-je pas vos « esprits, si je pouvois représenter ici devant vos yeux « le succès de ses premières armes dans la première « guerre! etc. »

J'avoue qu'après ces mouvements oratoires de Lingendes, Fléchier n'avoit pas besoin de grands efforts d'imagination, et qu'il lui suffisoit presque de le transcrire, pour dire ce que je vais citer de son exorde, où il emprunte de lui, une page auparavant, cette magnifique expression, *reçut le coup mortel et demeura* COMME ENSEVELI DANS SON TRIOMPHE, superbe locution que Mascaron avoit déjà volée avant lui dans son éloge du duc de Beaufort, *héros mort et enseveli dans son propre triomphe*. « Oh! si l'esprit divin, esprit de force et de « vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives « et naturelles qui représentent la vertu, et qui la per- « suadent tout ensemble, de combien de nobles idées « remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit

« sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et « glorieuses ! Quelle matière fut jamais plus disposée à « recevoir tous les ornements d'une grave et solide « éloquence, que la vie et la mort de ce grand hom- « me? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux « de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de « places, prises de villes, passages de rivières, atta- « ques hardies, retraites honorables, campements bien « ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, en- « nemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, « lassés et consumés par une sage et noble patience? »

Le père Houdry ne se lasse point de chercher, pour la gloire de Fléchier, d'autres preuves de son admirable talent pour l'*imitation*, dans la même oraison funèbre, où il s'approprie, comme on va le voir, quatre lignes d'un autre orateur, *en leur donnant les derniers traits de l'éloquence*. Fléchier a dit : « L'éloquence de « la chaire n'est pas propre au récit des combats et des « batailles. La langue d'un prêtre, destinée à louer Jé- « sus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être « employée à parler d'un art qui tend à leur destruc- « tion. »

C'est dans l'oraison funèbre de Louis XIII, par Godeau, évêque de Vence, que le père Houdry découvre cet humiliant plagiat, comme un nouveau fleuron pour en orner la couronne oratoire de l'*imitateur* Fléchier.

« L'éloquence de la chaire, avoit dit Godeau, ignore « les termes de la guerre, et n'a point de pinceau pour « représenter ni les siéges ni les batailles. La langue des « évêques, destinée à la louange de Jésus-Christ, le « Sauveur du genre humain, ne doit pas proférer les « termes d'un art qui tend à la destruction des hommes. »

Je me borne ici aux imitations de l'éloge de Turenne. Mais le père Houdry, toujours zélé pour faire valoir le rare mérite de Fléchier dans le genre de l'imitation, ne se contente pas de l'exalter, comme on vient de le voir, en confrontant avec le discours de Lingendes cette oraison funèbre dans laquelle il découvre six lignes de Godeau; il en cite encore deux autres exemples très-insignifiants, tirés de l'éloge funèbre de madame de Montausier, par l'évêque de Nîmes : l'un est copié du panégyrique de Sainte-Anne par un abbé Ogier, et l'autre de l'oraison funèbre de Louis XIII par le même orateur.

Je ne cherche nullement à justifier Fléchier de tous ces reproches mal déguisés. Mais il n'en est pas moins vrai que ces *imitations*, dont on a fait tant de bruit, n'ont absolument rien de commun avec le texte si heureux, avec presque tout le magnifique exorde, et bien moins encore avec les plus beaux traits d'éloquence de son oraison funèbre de Turenne, tels que les premières pages de cet éloge, le tableau raccourci des campagnes de Turenne en Flandre et en Allemagne, l'apostrophe à la Flandre, la définition d'une armée, la modestie de Turenne après ses victoires, quand il se dérobe à sa réputation, le sublime récit de ses deux dernières années de guerre et des approches de sa fin : *Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus ; déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces ;* tels encore que le spectacle *tragique de ce grand homme étendu sur ses propres trophées*, au milieu duquel l'orateur refroidit tout à coup notre intérêt par cette distraction inconcevable d'un déclamateur qui manque ici de logique et

des mesure, *n'attendez pas que je fasse crier son sang ainsi que celui d'Abel :* comme si le sang de Turenne, répandu avec honneur sur un champ de bataille, pouvoit jamais *crier vengeance* avec autant de justice et de force que celui d'Abel versé par les mains d'un fratricide; tels enfin que la scène si admirable qui suit les premiers moments de la mort de Turenne, le trouble, les regrets, les plaintes de l'orateur qui la raconte, en l'environnant de tous les hommages de la douleur et de l'admiration de la France, et la belle prière qui termine ce discours. Quand on est si riche de son propre fonds, quand on a été assez bien partagé dans la distribution des dons les plus heureux de la nature, pour n'avoir à se défendre que de l'abus de l'esprit, de la fréquence des antithèses, de l'affectation du nombre ou des repos trop marqués et trop recherchés, c'est être en vérité trop modeste que d'imiter et surtout de copier les ouvrages d'autrui. Fléchier a voulu sauver quelques idées peu remarquables de l'obscurité et d'un éternel oubli. Voltaire, si rigide envers lui, ne s'est pas montré plus scrupuleux : il s'emparoit volontiers des beaux vers de nos grands poëtes, quand il les trouvoit à sa convenance, et ne dédaignoit même pas d'en emprunter plusieurs du père Le Moine, jésuite doué d'une ardente imagination, mais écrivain sans goût, dans son poëme de *saint Louis*, où peu de lecteurs seront tentés de les aller chercher.

Voltaire étudioit au collége de Louis le Grand en 1702, lorsque le père Houdry, jésuite, y publia son prétendu *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*. C'est une simple et très longue table alphabétique précédée d'une préface, laquelle forme tout ce traité

de rhétorique. Le titre du livre ne paroît donc qu'un prétexte insidieux sous un voile de courtoisie, pour dénoncer à la sourdine, comme autant d'*imitations* légitimes et admirables, quatre ou cinq plagiats manifestes, mais fort courts et très peu importants, d'un seul orateur, c'est-à-dire, uniquement de Fléchier, qui vivoit encore alors et jouissoit de toute sa réputation.

On sent quelle rumeur dut exciter cette découverte dans une telle maison d'éducation, où tous les écoliers de rhétorique avoient habituellement entre leurs mains l'oraison funèbre de Turenne, ainsi dénoncée au tribunal du public, comme remplie de larcins littéraires. L'imagination du jeune Voltaire surtout ne pouvoit pas manquer d'en être vivement frappée. Il est pour le moins très probable que dans la maturité de l'âge, où il s'épargnoit volontiers la peine de consulter les originaux, Voltaire a toujours répété de mémoire l'accusation intentée dans son enfance contre Fléchier, sur la foi du seul père Houdry, dont il n'avoit plus l'ouvrage sous les yeux. L'étrange manière dont il parle de l'oraison funèbre de Lingendes, est pour moi une démonstration qu'il ne l'avoit jamais lue, et qu'il n'en connoissoit que les citations du jésuite, auxquelles il ajoutoit poétiquement tant de suppositions idéales. On ne sauroit expliquer autrement la légèreté, les inexactitudes, les erreurs de toute espèce et les fausses assertions qu'on remarque dans son récit. Les rédacteurs de tous les dictionnaires historiques ont trouvé plus commode et plus court de transcrire les mêmes imputations, que de les vérifier. Ils ne se sont même pas contentés de les copier; ils ont renchéri encore sur les fictions du censeur, en avançant que le texte et la belle allégorie de la

mort de Machabée, si heureusement adaptée à Turenne, non-seulement se trouvoient dans la prétendue oraison funèbre de *Charles Emmanuel*, duc de Savoie, par Lingendes; mais que Fromentières, évêque d'Aire, en avoit fait auparavant usage dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort. C'est une seconde supposition imaginée pour soutenir la première.

Fromentières nous a laissé six volumes de ses compositions oratoires. Mais nous ne connoissons point d'autre oraison funèbre de ce duc de Beaufort, *le roi des halles*, que celle de Mascaron, prononcée dans l'église de Paris en 1670. Il n'en existe aucune sur le même sujet dans la collection de Fromentières, quoiqu'il rappelle lui-même, dans la première phrase de son discours sur la réparation d'un sacrilége, en présence de l'assemblée générale du clergé, dans l'église des Cordeliers à Pontoise, qu'il avoit *prêché peu de jours auparavant, devant le même auditoire, aux services de madame et de monsieur de Beaufort*. Ce n'étoit probablement pas un éloge funèbre: on ne le trouve nulle part; et l'on n'en cite pas moins ce discours inconnu, comme une seconde preuve du plagiat de Fléchier, en l'accusant d'en avoir copié le texte et l'allégorie de Machabée, pour célébrer la mort et le triomphe de Turenne.

Cependant les oraisons funèbres de Fromentières, si vainement réclamées dans cette discussion de plagiat, me fournissent deux observations relatives à l'objet de cette note.

La première, c'est qu'un texte tiré de l'Écriture sainte appartient également à tous les orateurs sacrés. C'est l'heureux usage qu'on en fait qui en établit la

propriété. Ainsi Bossuet eut tout droit et toute raison, en prononçant l'oraison funèbre de Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne, de choisir un texte si frappant et si beau après la révolution d'Angleterre, et au milieu des funérailles de la veuve de Charles Ier, quoiqu'il eût été employé, quatre ans auparavant, mais sans analogie comme sans effet, par Fromentières, pour l'éloge de la reine régente Anne d'Autriche : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. Maintenant, ô rois! apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.* Psal. II, vers. 10.

Ma seconde observation se rapporte à une phrase de Fromentières, qui se trouve au commencement de la première partie de l'oraison funèbre de Péréfixe. L'orateur dit, en parlant du frère de ce prélat, tué au siége de Dôle, *qu'il se trouva enseveli dans son propre triomphe*. Fromentières avoit pris lui-même à Lingendes, comme je l'ai déjà relevé, cette magnifique expression; mais, toute belle qu'elle est, elle ne fit aucun effet sous la plume de ces deux orateurs, parce que les sujets auxquels ils voulurent l'adapter ne pouvoient soutenir un pareil éloge : on l'admira très justement dans la bouche de Fléchier, qui sut la rendre neuve, vraie et sublime, en se l'appropriant pour l'appliquer à la mort et au triomphe de Turenne.

Instructive singularité, bien propre à dégoûter les plagiaires! Fléchier emprunta d'un orateur oublié, trois ou quatre fois dans l'un de ses discours, environ dix lignes très peu saillantes, qui, loin de concourir à son succès, compromettent jusqu'à son goût et lui attirent les plus sévères critiques; et l'on se prévaut de cette découverte pour lui enlever, pour attribuer même à

l'auteur ainsi copié tous les traits les plus originaux du meilleur de ses propres ouvrages !

NOTE n° 4, page 192.

Voici sur tous ces objets le témoignage très succinct, mais très suffisant, du président Hénault, dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, sous la date de 1668.

« Abjuration de Turenne, le 23 octobre. Il commen-
« çoit depuis long-temps à entrevoir la vérité ; mais il
« tenoit encore à l'erreur par les préjugés de l'éduca-
« tion, et par l'attachement qu'il portoit à madame de
« Turenne, sa femme, fille du duc de La Force, calvi-
« niste de bonne foi. Sa mort, arrivée en 1666, et les
« instructions de M. de Meaux, achevèrent de décider
« M. de Turenne. Ce fut pour lui qu'il composa son li-
« vre de l'*Exposition de la Foi*, ouvrage raisonnable et
« solide, que les protestants laissèrent sans réplique, et
« qui justifie surtout l'Église romaine des superstitions
« ridicules qu'on lui impute. »

Ce témoignage a d'autant plus de poids pour assurer à Bossuet la principale gloire de la conversion de Turenne, que le président Hénault étoit incontestablement, de nos jours, le témoin le plus digne de foi, comme l'homme de France qui savoit le mieux l'histoire du règne et de la cour de Louis XIV, dont il avoit connu plusieurs grands personnages. Il conserve partout, dans ses réflexions et dans ses récits, un esprit juste, impartial, circonspect; et il se montre fort éloigné d'affirmer ce qu'il ne pourroit pas prouver. Cet écrivain mérite d'ailleurs d'autant plus de confiance sur les anecdotes historiques du dix-septième

siècle, qu'il en est très sobre dans son Abrégé chronologique.

On trouve, dans le recueil des discours prononcés à l'Académie Françoise, l'éloge particulier de Bossuet par l'abbé de Choisy, le jour de la réception du cardinal de Polignac, successeur de l'évêque de Meaux. Cet orateur de notre premier corps littéraire étoit très lié avec le cardinal de Bouillon; et son témoignage, qui doit être pour nous de la plus imposante autorité, puisqu'aucun de ses contemporains ne se permit de lui opposer la moindre réclamation, attribua solennellement dans cette séance publique, au seul Bossuet et à son *Exposition de la Foi,* toute la gloire de l'abjuration de Turenne.

« Dans les conférences, dit l'abbé de Choisy, page 7 « de cet éloge, les plus habiles, les plus fameux adver- « saires de Bossuet, ne tenoient pas devant lui; et, ne « voulant pas se rendre à la force de son raisonnement, « ils ne trouvoient d'excuse à leur défaite visible, que « dans la véhémence de son discours et dans la vivacité « de ses reparties. Alors commença véritablement le « triomphe de la religion catholique..... Un héros, de « tous les côtés grand maître dans l'art de la guerre, « n'a pas dédaigné de recevoir ses instructions. Tu- « renne, le grand Turenne se rendit à la vérité, et sou- « mit aux pieds de Bossuet cette âme hautaine que tant « de victoires avoient accoutumée à l'indépendance; et, « dans toute la suite de sa vie, pénétré de reconnois- « sance pour les grâces reçues, altéré de grâces nouvel- « les, il venoit puiser dans la source où il avoit trouvé sa « guérison..... Ce fut en cette occasion, et pour un si « grand sujet, que parut le livre de l'*Exposition de la Foi*

« (on ne l'imprima que deux ans après) : livre admira-
« ble, qui dans une noble simplicité expose si claire-
« ment toutes les vérités de la religion ; qui, en ouvrant
« les yeux à tant d'âmes aveuglées, les a fait rentrer
« dans la bonne voie..... Ainsi Bossuet par ses écrits et
« par ses conférences avec les hérétiques, en dissipant
« leurs préjugés, leur aplanissoit le chemin du ciel. »

Nous n'avons besoin ni de produire d'autres preuves pour assurer la gloire de Bossuet, ni d'entrer dans d'autres détails sur la conversion de Turenne, qui fut son plus beau triomphe. On assure que les causes et les circonstances de cette abjuration se trouvent développées dans des manuscrits qui seront probablement publiés un jour. Je ne les connois point, je n'en puis rien dire. Toutes les personnes instruites savent que le cardinal de Bouillon se plaisoit à jouir, dans sa petite cour, de l'honneur d'avoir converti ce grand homme. Il étoit neveu de Turenne : il fut l'ami et le défenseur officieux de Fénélon ; et il avoit toutes les préventions de la jalousie contre Bossuet, auquel son amour-propre envioit une si honorable victoire. Malheureusement pour ses flatteurs, l'opinion qu'on avoit de son esprit et de ses connoissances théologiques ôtoit toute espèce de crédit à une pareille prétention. Ses courtisans les plus dévoués n'osèrent jamais porter l'excès de la flatterie jusqu'à le présenter au public comme le principal mobile de cette abjuration. L'on comptoit parmi eux l'oratorien Mascaron, qui eut assez d'esprit et de pudeur pour conserver beaucoup de mesure, quand il voulut décerner en chaire cette apparence d'hommage à son protecteur. Voici avec quelle réserve il sut faire au cardinal de Bouillon sa part de gloire, en portant la courtoisie aussi

loin que pouvoient le permettre les bienséances oratoires, dans la troisième partie de son éloge funèbre de Turenne :

« Les bénédictions, dit-il, et les applaudissements
« ne s'arrêtèrent pas à cet illustre converti ; ils passè-
« rent jusques à ce cher et illustre neveu qui, par ses
« conférences fréquentés, avoit *contribué* si efficace-
« ment à la conversion de ce grand homme. Certes,
« messieurs, si pour mériter l'honneur du triomphe
« parmi les Romains, et pour monter au Capitole avec
« la pourpre, il falloit avoir étendu les bornes de l'em-
« pire et défait des armées considérables : quand la
« grandeur de la naissance, la profondeur du savoir,
« l'innocence des mœurs, une sagesse consommée dans
« une grande jeunesse, n'auroient pas assuré à ce prince
« la plus éminente dignité de l'Église, il suffisoit d'avoir
« CONTRIBUÉ QUELQUE CHOSE à la conquête de cette grande
« âme, pour mériter d'entrer en triomphe, et couvert
« de la pourpre sacrée, dans le Capitole du monde
« chrétien. »

L'orateur regrette sensiblement de ne pouvoir pas dire que le neveu a été fait cardinal pour avoir ramené l'oncle dans le sein de l'Église ; il le loue modestement d'y avoir *contribué* pour *quelque chose*. L'éloge seroit mince pour le véritable ministre de la conversion de Turenne. Mascaron respecta l'opinion publique, et n'osa pas aller plus loin en présence même du cardinal de Bouillon qui officioit à cette cérémonie ; mais s'il ne flatta pas davantage sa vanité, il la consola du moins en ne proférant pas le grand nom de Bossuet, qui l'eût trop éclipsé, et qu'une époque si solennelle dut rappeler à tous les esprits, précisément parce que l'orateur l'ou-

blioit. C'étoit retrancher saint Ambroise de la conversion d'Augustin.

Au surplus, le cardinal de Bouillon et plusieurs autres grands personnages, tels surtout que le duc d'Albret, avoient fort bien pu *contribuer*, comme l'insinue Mascaron, à disposer favorablement l'esprit de Turenne en faveur de l'Église catholique. Un homme si considérable, auquel le cardinal de Richelieu avoit offert en vain, dans la plénitude de sa toute-puissance, une de ses nièces en mariage, à condition qu'il professeroit la foi catholique; un homme doué d'une telle justesse et d'une telle solidité d'esprit, qui s'occupoit sérieusement de l'étude de la religion depuis la mort de sa femme, très zélée calviniste, et bien plus encore depuis la conversion du duc de Bouillon son frère aîné, auquel il ne voulut pas se joindre, avoit sans doute beaucoup de relations de société qui pouvoient préparer de loin son esprit à ce grand changement. Mais on savoit, plusieurs mois avant son abjuration, que Bossuet avoit été admis à son conseil de conscience, et qu'il avoit avec lui des conférences suivies, dont l'objet ne devoit paroître équivoque à personne. Or, dès que Bossuet fut appelé à une pareille discussion, la supériorité de son génie, l'ascendant de sa réputation, le mérite éminent de ses ouvrages, le souvenir et l'éclat de ses victoires en ce genre, persuadèrent à toute la France, au moment surtout où Bossuet venoit de composer l'*Exposition de la Foi*, qu'un tel controversiste ne figuroit pas en seconde ligne dans de semblables occasions; et Bossuet dut être placé par l'opinion publique, comme il l'a été depuis par l'histoire, à la tête des théologiens qui concoururent à ce grand triomphe de la vérité.

Puisque j'ai rappelé dans cette note l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron, j'ajouterai ici à ce que je dis de ce discours dans le texte de mon ouvrage, qu'en traitant le même sujet, l'orateur est resté néanmoins au-dessous de Fléchier. L'exorde et toute la première partie de Mascaron sont d'un style de narration, d'une extrême foiblesse et d'une couleur très commune, à l'exception de deux ou trois beaux mouvements que son sujet lui inspire. Mais, depuis le milieu de la seconde partie jusqu'à la fin de la péroraison, il signalé son talent par de fréquentes et grandes beautés, des idées lumineuses, des traits fins et saillants, dont rien n'approche dans ses autres ouvrages; et j'avoue que dans plusieurs endroits il fait mieux connoître Turenne, et le fait aussi beaucoup plus aimer que Fléchier. Il y déploie surtout une verve oratoire et une éloquence entraînante qu'on chercheroit inutilement dans le discours de l'évêque de Nîmes. Mascaron n'avoit ni le goût, ni l'élégance, ni l'imagination, ni l'harmonie, ni le coloris de son rival. En montrant dans Turenne le grand capitaine, le sage et le chrétien, il a la maladresse de raconter et de célébrer la mort de son héros à la fin de sa première partie. Avec un mérite distingué comme prédicateur, il se montre aussi trop didactique, trop raisonneur, trop moraliste, et veut paroître un peu trop érudit dans l'oraison funèbre : *genre d'éloquence*, dit très bien Voltaire, *qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion,* QUAND ON TEND AU *sublime*. Siècle de Louis XIV, chap. 32, *des Beaux-Arts*.

Note 5, page 193.

Toutes ces anecdotes sont conformes aux Mémoires sur la Vie de Turenne publiés par Ramsai, à son histoire composée par l'abbé Raguenet, au récit des mémoires et des journaux du temps, spécialement au journal si volumineux du marquis de Dangeau, et, selon l'observation de Voltaire, aux lettres de Pélisson. Pour ne pas surcharger cette note de citations, je me bornerai à rapporter les témoignages historiques de l'abbé Raguenet et de Voltaire, relativement à la conversion de Turenne, et à son refus de l'épée de connétable, dont il auroit pu faire, plusieurs années auparavant, le prix de son abjuration.

« Le roi, est-il dit dans l'histoire du vicomte de Tu-
« renne, voulant le récompenser des services qu'il lui
« avoit rendus pendant le cours de cette guerre qui pré-
« céda la paix des Pyrénées, lui donna la charge de ma-
« réchal-général de ses camps et armées. Le cardinal
« Mazarin lui fit même entendre qu'il ne tenoit qu'à lui
« d'être élevé à une plus haute dignité; que la charge de
« connétable, qui étoit la première du royaume, avoit à
« la vérité été supprimée, à cause de la trop grande
« puissance qui y étoit attachée; que néanmoins le roi
« la rétabliroit volontiers en sa faveur, si lui-même n'y
« mettoit obstacle par la religion qu'il professoit. Mais
« le vicomte de Turenne n'étoit pas d'un caractère à se
« laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'a-
« gissoit de religion. L'offre de la première charge de la
« couronne ne fut pas capable de lui faire quitter la
« religion calviniste, tant qu'il la crut la meilleure,

« comme nulle considération ne put l'y retenir, quand « il fut persuadé du contraire. »

Il me semble que Fléchier ne pouvoit ignorer ni l'intention de Louis XIV, ni le refus de Turenne; et l'on n'en découvre aucune indication dans son oraison funèbre. On ne sauroit expliquer un pareil sacrifice oratoire dans un sujet d'éloge assurément très riche, mais qui n'offroit rien de plus favorable à l'éloquence qu'un si récent et si magnifique souvenir. En supposant, si l'on veut, que Louis XIV, instruit par vingt-cinq années de règne, eût changé d'avis, et crût funeste à son autorité le rétablissement de la première charge de la couronne; il étoit facile à un orateur tel que Fléchier de célébrer le premier dessein d'estime et de reconnoissance du roi, sans désapprouver la sage circonspection de son expérience. L'art oratoire, si fécond en expédients de ce genre, n'auroit manqué ni de moyens ni de précautions pour rendre l'hommage d'un tel vœu glorieux à Louis XIV lui-même, après la mort de Turenne, qui en auroit eu, sans compromettre personne, tout l'honneur dans son tombeau.

Le silence absolu de Fléchier est d'autant plus étonnant, que Mascaron, son émule, loin d'user d'une si timide prétérition, venoit, peu de jours auparavant, de relever franchement ce noble refus de Turenne, dans la troisième partie de son oraison funèbre. L'orateur y avoit dit, sans craindre les démentis de l'envie et sans en être blâmé de personne, ce que je vais transcrire, quand il expliquoit les délais de son abjuration jusqu'au temps où la plus ferme conviction vint s'établir dans son âme : « Jamais homme n'a été de meil-« leure foi dans l'erreur que M. de Turenne.... Il fut

blioit. C'étoit retrancher saint Ambroise de la conversion d'Augustin.

Au surplus, le cardinal de Bouillon et plusieurs autres grands personnages, tels surtout que le duc d'Albret, avoient fort bien pu *contribuer*, comme l'insinue Mascaron, à disposer favorablement l'esprit de Turenne en faveur de l'Église catholique. Un homme si considérable, auquel le cardinal de Richelieu avoit offert en vain, dans la plénitude de sa toute-puissance, une de ses nièces en mariage, à condition qu'il professeroit la foi catholique; un homme doué d'une telle justesse et d'une telle solidité d'esprit, qui s'occupoit sérieusement de l'étude de la religion depuis la mort de sa femme, très zélée calviniste, et bien plus encore depuis la conversion du duc de Bouillon son frère aîné, auquel il ne voulut pas se joindre, avoit sans doute beaucoup de relations de société qui pouvoient préparer de loin son esprit à ce grand changement. Mais on savoit, plusieurs mois avant son abjuration, que Bossuet avoit été admis à son conseil de conscience, et qu'il avoit avec lui des conférences suivies, dont l'objet ne devoit paroître équivoque à personne. Or, dès que Bossuet fut appelé à une pareille discussion, la supériorité de son génie, l'ascendant de sa réputation, le mérite éminent de ses ouvrages, le souvenir et l'éclat de ses victoires en ce genre, persuadèrent à toute la France, au moment surtout où Bossuet venoit de composer l'*Exposition de la Foi*, qu'un tel controversiste ne figuroit pas en seconde ligne dans de semblables occasions; et Bossuet dut être placé par l'opinion publique, comme il l'a été depuis par l'histoire, à la tête des théologiens qui concoururent à ce grand triomphe de la vérité.

Puisque j'ai rappelé dans cette note l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron, j'ajouterai ici à ce que je dis de ce discours dans le texte de mon ouvrage, qu'en traitant le même sujet, l'orateur est resté néanmoins au-dessous de Fléchier. L'exorde et toute la première partie de Mascaron sont d'un style de narration, d'une extrême foiblesse et d'une couleur très commune, à l'exception de deux ou trois beaux mouvements que son sujet lui inspire. Mais, depuis le milieu de la seconde partie jusqu'à la fin de la péroraison, il signalé son talent par de fréquentes et grandes beautés, des idées lumineuses, des traits fins et saillants, dont rien n'approche dans ses autres ouvrages; et j'avoue que dans plusieurs endroits il fait mieux connoître Turenne, et le fait aussi beaucoup plus aimer que Fléchier. Il y déploie surtout une verve oratoire et une éloquence entraînante qu'on chercheroit inutilement dans le discours de l'évêque de Nîmes. Mascaron n'avoit ni le goût, ni l'élégance, ni l'imagination, ni l'harmonie, ni le coloris de son rival. En montrant dans Turenne le grand capitaine, le sage et le chrétien, il a la maladresse de raconter et de célébrer la mort de son héros à la fin de sa première partie. Avec un mérite distingué comme prédicateur, il se montre aussi trop didactique, trop raisonneur, trop moraliste, et veut paroître un peu trop érudit dans l'oraison funèbre : *genre d'éloquence*, dit très bien Voltaire, *qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion*, QUAND ON TEND AU *sublime*. Siècle de Louis XIV, chap. 32, *des Beaux-Arts*.

« pourtant attaqué par tout ce qu'il y a sur la terre « de plus fort et de plus sensible..... La fortune et la « gloire le sollicitèrent par tout ce qu'elles ont de force « et d'attraits. Le roi, avant la paix des Pyrénées, eût « honoré la plus grande vertu de son royaume de la « première charge de la couronne, si M. de Turenne eût « cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands « honneurs de la terre, en foulant aux pieds la religion « qu'il professoit. Quelle perte, que tant de constance « et de fermeté n'ait pas été employée pour la bonne « cause! La Providence le permit, afin que la gloire de « sa conversion ne fût pas douteuse, et qu'il parût que, « sans le mélange d'aucun motif humain, il n'avoit « été vaincu que par l'amour de la vérité. Ce combat « intérieur.... a été l'occasion de sa plus noble victoire « et de son triomphe le plus illustre. Il employa pour « se vaincre lui-même plus d'art, plus de sagesse et « plus de courage, qu'il n'en avoit jamais employé à « vaincre les autres.... Il triompha de la mauvaise « honte qui, parmi les hommes, fait passer pour foi- « blesse un changement, lors même qu'il conduit à la « vérité ou à la vertu.... L'Église regarda cette conver- « sion avec autant de joie que celle d'un royaume tout « entier. M. de Turenne, vainqueur des ennemis de « l'État, ne causa jamais à la France une joie si uni- « verselle et si sensible que M. de Turenne vaincu par « la vérité et soumis au joug de la foi. »

Je ne remarque encore ici l'étrange silence de Fléchier, que relativement au refus de l'épée de connétable. Mascaron n'a pas su, j'en conviens, célébrer un si beau sacrifice avec l'éloquence d'un grand orateur. Mais du moins il en a parlé, il a donné à l'ima-

gination de ses auditeurs le signal de l'admiration, et il a ainsi rendu plus surprenante et moins excusable cette omission trop long-temps impunie de Fléchier.

Reprenons à présent la suite des témoignages que nous fournit l'histoire, sur ce refus de Turenne, et sur la véritable cause de sa conversion, dont l'abbé de Choisy et le président Hénault nous ont déjà fait connoître le motif le plus déterminant, dans la note précédente.

« Les occupations de la guerre, poursuit l'abbé Ra-
« guenet, n'avoient pas empêché le vicomte de Tu-
« renne de continuer à chercher dans les livres ca-
« tholiques l'éclaircissement de ses doutes au sujet
« de la religion calviniste. La paix, durant laquelle il
« étoit bien moins occupé, lui fut encore plus favo-
« rable pour s'en éclaircir. Il sentit enfin le foible du
« calvinisme; et, pressé par sa conscience, il fit con-
« noître son état à quelques évêques de ses amis;
« il s'ouvrit encore au duc d'Albret, qui leva jusqu'au
« moindre doute qui pouvoit lui faire quelque peine.
« Alors convaincu qu'il étoit hors de la véritable Église,
« quoiqu'il fût regardé parmi les calvinistes comme l'un
« des protecteurs de leur secte, il l'abandonna. Il alla
« faire son abjuration, le 23 octobre 1668, entre les
« mains de M. de Péréfixe, archevêque de Paris; et il ne
« l'avertit de son dessein que la veille du jour où il la
« devoit faire, voulant éviter l'ostentation qui accom-
« pagne ordinairement ces sortes de cérémonies, quand
« elles viennent à la connoissance du public. Le pape
« lui écrivit un bref pour le féliciter de sa conversion. »

Écoutons enfin le récit de Voltaire dans le 12[e] chapitre du *Siècle de Louis XIV*, intitulé, *Belle campagne*

blioit. C'étoit retrancher saint Ambroise de la conversion d'Augustin.

Au surplus, le cardinal de Bouillon et plusieurs autres grands personnages, tels surtout que le duc d'Albret, avoient fort bien pu *contribuer*, comme l'insinue Mascaron, à disposer favorablement l'esprit de Turenne en faveur de l'Église catholique. Un homme si considérable, auquel le cardinal de Richelieu avoit offert en vain, dans la plénitude de sa toute-puissance, une de ses nièces en mariage, à condition qu'il professeroit la foi catholique; un homme doué d'une telle justesse et d'une telle solidité d'esprit, qui s'occupoit sérieusement de l'étude de la religion depuis la mort de sa femme, très zélée calviniste, et bien plus encore depuis la conversion du duc de Bouillon son frère aîné, auquel il ne voulut pas se joindre, avoit sans doute beaucoup de relations de société qui pouvoient préparer de loin son esprit à ce grand changement. Mais on savoit, plusieurs mois avant son abjuration, que Bossuet avoit été admis à son conseil de conscience, et qu'il avoit avec lui des conférences suivies, dont l'objet ne devoit paroître équivoque à personne. Or, dès que Bossuet fut appelé à une pareille discussion, la supériorité de son génie, l'ascendant de sa réputation, le mérite éminent de ses ouvrages, le souvenir et l'éclat de ses victoires en ce genre, persuadèrent à toute la France, au moment surtout où Bossuet venoit de composer l'*Exposition de la Foi*, qu'un tel controversiste ne figuroit pas en seconde ligne dans de semblables occasions; et Bossuet dut être placé par l'opinion publique, comme il l'a été depuis par l'histoire, à la tête des théologiens qui concoururent à ce grand triomphe de la vérité.

Puisque j'ai rappelé dans cette note l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron, j'ajouterai ici à ce que je dis de ce discours dans le texte de mon ouvrage, qu'en traitant le même sujet, l'orateur est resté néanmoins au-dessous de Fléchier. L'exorde et toute la première partie de Mascaron sont d'un style de narration, d'une extrême foiblesse et d'une couleur très commune, à l'exception de deux ou trois beaux mouvements que son sujet lui inspire. Mais, depuis le milieu de la seconde partie jusqu'à la fin de la péroraison, il signale son talent par de fréquentes et grandes beautés, des idées lumineuses, des traits fins et saillants, dont rien n'approche dans ses autres ouvrages; et j'avoue que dans plusieurs endroits il fait mieux connoître Turenne, et le fait aussi beaucoup plus aimer que Fléchier. Il y déploie surtout une verve oratoire et une éloquence entraînante qu'on chercheroit inutilement dans le discours de l'évêque de Nîmes. Mascaron n'avoit ni le goût, ni l'élégance, ni l'imagination, ni l'harmonie, ni le coloris de son rival. En montrant dans Turenne le grand capitaine, le sage et le chrétien, il a la maladresse de raconter et de célébrer la mort de son héros à la fin de sa première partie. Avec un mérite distingué comme prédicateur, il se montre aussi trop didactique, trop raisonneur, trop moraliste, et veut paroître un peu trop érudit dans l'oraison funèbre : *genre d'éloquence*, dit très bien Voltaire, *qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion*, QUAND ON TEND AU *sublime*. Siècle de Louis XIV, chap. 32, *des Beaux-Arts*.

blioit. C'étoit retrancher saint Ambroise de la conversion d'Augustin.

Au surplus, le cardinal de Bouillon et plusieurs autres grands personnages, tels surtout que le duc d'Albret, avoient fort bien pu *contribuer,* comme l'insinue Mascaron, à disposer favorablement l'esprit de Turenne en faveur de l'Église catholique. Un homme si considérable, auquel le cardinal de Richelieu avoit offert en vain, dans la plénitude de sa toute-puissance, une de ses nièces en mariage, à condition qu'il professeroit la foi catholique; un homme doué d'une telle justesse et d'une telle solidité d'esprit, qui s'occupoit sérieusement de l'étude de la religion depuis la mort de sa femme, très zélée calviniste, et bien plus encore depuis la conversion du duc de Bouillon son frère aîné, auquel il ne voulut pas se joindre, avoit sans doute beaucoup de relations de société qui pouvoient préparer de loin son esprit à ce grand changement. Mais on savoit, plusieurs mois avant son abjuration, que Bossuet avoit été admis à son conseil de conscience, et qu'il avoit avec lui des conférences suivies, dont l'objet ne devoit paroître équivoque à personne. Or, dès que Bossuet fut appelé à une pareille discussion, la supériorité de son génie, l'ascendant de sa réputation, le mérite éminent de ses ouvrages, le souvenir et l'éclat de ses victoires en ce genre, persuadèrent à toute la France, au moment surtout où Bossuet venoit de composer l'*Exposition de la Foi,* qu'un tel controversiste ne figuroit pas en seconde ligne dans de semblables occasions; et Bossuet dut être placé par l'opinion publique, comme il l'a été depuis par l'histoire, à la tête des théologiens qui concoururent à ce grand triomphe de la vérité.

Puisque j'ai rappelé dans cette note l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron, j'ajouterai ici à ce que je dis de ce discours dans le texte de mon ouvrage, qu'en traitant le même sujet, l'orateur est resté néanmoins au-dessous de Fléchier. L'exorde et toute la première partie de Mascaron sont d'un style de narration, d'une extrême foiblesse et d'une couleur très commune, à l'exception de deux ou trois beaux mouvements que son sujet lui inspire. Mais, depuis le milieu de la seconde partie jusqu'à la fin de la péroraison, il signale son talent par de fréquentes et grandes beautés, des idées lumineuses, des traits fins et saillants, dont rien n'approche dans ses autres ouvrages; et j'avoue que dans plusieurs endroits il fait mieux connoître Turenne, et le fait aussi beaucoup plus aimer que Fléchier. Il y déploie surtout une verve oratoire et une éloquence entraînante qu'on chercheroit inutilement dans le discours de l'évêque de Nîmes. Mascaron n'avoit ni le goût, ni l'élégance, ni l'imagination, ni l'harmonie, ni le coloris de son rival. En montrant dans Turenne le grand capitaine, le sage et le chrétien, il a la maladresse de raconter et de célébrer la mort de son héros à la fin de sa première partie. Avec un mérite distingué comme prédicateur, il se montre aussi trop didactique, trop raisonneur, trop moraliste, et veut paroître un peu trop érudit dans l'oraison funèbre: *genre d'éloquence*, dit très bien Voltaire, *qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion*, QUAND ON TEND AU *sublime*. Siècle de Louis XIV, chap. 32, *des Beaux-Arts*.

et mort de Turenne. « Né calviniste, dit-il, il s'étoit « fait catholique l'an 1668. On savoit que Louis XIV, « en le créant maréchal-général de ses armées, lui « avoit dit ces propres paroles rapportées dans les let- « tres de Pélisson et ailleurs : *Je voudrois que vous m'o-* « *bligeassiez de faire quelque chose de plus pour vous*. « Ces paroles pouvoient avec le temps opérer une con- « version. La place de connétable pouvoit tenter un « cœur ambitieux. Il étoit possible aussi que sa con- « version fût sincère. Le cœur humain rassemble sou- « vent la politique, l'ambition, les foiblesses de l'a- « mour, les sentiments de la religion. *Enfin il est très* « *vraisemblable que Turenne ne quitta la religion de* « *ses pères que par politique; mais les catholiques*, qui « *triomphèrent de ce changement*, ne crurent pas la « grande âme de Turenne capable de feindre. »

Voltaire a trop souvent oublié, en écrivant l'histoire, cette sage règle de critique consacrée par l'autorité de Boileau :

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable;

et il s'est étrangement trompé en voulant soumettre toujours la vérité des faits aux règles de la vraisemblance. Mais ses préventions contre la religion le jettent ici dans un autre excès. L'étrange vraisemblance qu'il admet, en supposant qu'IL EST TRÈS VRAISEMBLABLE *que Turenne ne quitta la religion de ses pères que par politique*, est au contraire l'invraisemblance la plus révoltante qu'on puisse imaginer. Voltaire réfute assez lui-même son imputation, en avouant *qu'il étoit possible que la conversion de Turenne fût sincère*, imputation démentie encore plus hautement par le désaveu unanime de l'o-

pinion publique, et surtout par la droiture et l'élévation d'âme de ce grand homme, dont aucun de ses contemporains ne révoqua jamais en doute le désintéressement et la bonne foi. Voltaire seul s'est permis cet injurieux soupçon contre la véracité et la vertu de Turenne.

Si *les catholiques triomphèrent de son changement*, comme Voltaire l'assure, leur triomphe, assurément très légitime, fut du moins singulièrement modeste, au moment où ce héros, environné du respect et de l'admiration de toute la France, vint, dans son douzième lustre, se rallier à leur religion; car leur premier organe, Bossuet, qui avoit eu tant de part à une si glorieuse victoire sur les protestants, et qui auroit si bien su la célébrer, n'en a jamais dit un seul mot dans aucun de ses ouvrages.

Au reste, si les seuls catholiques crurent Turenne *incapable de feindre*, au moment de son abjuration, comme l'insinue Voltaire, ils se montrèrent par un si juste hommage seuls dignes de le juger et de le louer. Il auroit fallu que Turenne devînt connétable après s'être fait catholique, pour qu'on pût attribuer sa conversion, avec quelque ombre de vraisemblance, à ce motif intéressé que Voltaire ne craint pas d'indiquer, sans oser pourtant le garantir. Or, Turenne a survécu pendant sept ans à son abjuration : Turenne n'a jamais été connétable de France; et sa vie ne nous offre aucun indice ni de désir ni de regret qu'une si haute dignité ait jamais fait naître dans son âme. Toute la France savoit que, malgré la haine très prononcée de Louvois pour un si grand homme, Louis XIV lui avoit offert publiquement de rétablir en sa faveur la charge de connétable, dès qu'il voudroit *lever l'unique obstacle* que le calvi-

nisme opposoit à cette promotion. Toute la cour savoit également qu'à l'époque de sa conversion, la délicatesse de Turenne avoit prévenu d'avance le roi de son refus, dans le cas où sa majesté persisteroit à lui destiner une récompense si bien méritée. Enfin quand Voltaire dit que *ces paroles du roi pouvoient avec le temps opérer une conversion*, il oublie que si elles avoient pu déterminer la *conversion* de Turenne, elles l'auroient *opérée* beaucoup plus tôt et plus utilement pour sa fortune.

Note n° 6, page 247.

On a inséré dans les *Mémoires* du cardinal de Retz, un éloge de saint Louis, dont le cardinal de Retz est bien véritablement l'auteur : il est intitulé, *Sermon de saint Louis, roi de France, fait et prononcé devant le roi et la reine régente sa mère, par monseigneur Jean-François-Paul de Gondy, archevêque de Corinthe, et coadjuteur de Paris, dans l'église de Saint-Louis, des pères jésuites, le 25 août* 1648.

Le titre dit la vérité. C'est un sermon, ce n'est pas un panégyrique. Le sujet n'y est nullement traité; et l'on chercheroit inutilement dans ce discours les vertus, le caractère, la législation ou les *établissements*, la politique et le règne mémorable de saint Louis. Le style de l'auteur, souvent inférieur à celui qu'on admire dans ses *Mémoires*, où son génie étoit beaucoup plus dans sa sphère, s'y distingue déjà, de loin en loin, par sa vigueur, par son abondance, par sa noblesse, et surtout par un ton oratoire dont l'élévation et la véhémence éclatent une fois dans un trait sublime, que l'on verra briller à la fin de cette note. Le cardinal de Retz parle avec toute la dignité et l'autorité du ministère

épiscopal à Louis XIV, qui n'étoit alors que dans sa dixième année. A n'en juger que par les effets, il devoit y avoir plus d'éloquence dans les autres sermons qu'il prêchoit dans Paris, pour y exciter la guerre ridicule de la Fronde. Mais ce fut probablement moins encore par ses talents en ce genre, que par l'influence de son rang et de son caractère, qu'il eut un ascendant si absolu sur l'esprit de la multitude. Ce discours sur saint Louis n'est pas très-commun, et ne se trouve point dans toutes les éditions de ses Mémoires. Je vais donc en extraire les trois morceaux les plus remarquables, sur lesquels chaque lecteur pourra faire ses observations, et apprécier le mérite oratoire du cardinal de Retz.

Voici d'abord les leçons chrétiennes qu'il donne au jeune roi, auquel il adresse continuellement la parole, en lui appropriant ainsi presqu'exclusivement la morale de son discours, comme s'il n'avoit que lui seul pour auditeur. Cet exemple n'a été que trop suivi de nos jours.

« On ne peut, dit-il, commencer la vie de saint « Louis par rien de plus élevé que sa naissance; et « cette longue suite de rois, dont il a tiré son ori- « gine, ouvriroit avec pompe ce discours, si je n'étois « persuadé que les avantages les plus illustres, et de « la naissance et de la fortune, ne méritent jamais d'être « relevés dans les chaires chrétiennes. Ils sont trop au- « dessous de la dignité d'un lieu sanctifié par la parole « de l'Évangile, pour n'être pas ensevelis dans le si- « lence. Mais ce silence, sire, est peut-être ce qui sera « le plus instructif dans ce discours. Il apprendra à « votre majesté que cette haute naissance qui, par un « privilége dû aux seules maisons dont vous sortez, vous

leur enseignent cette vérité par leur exemple. Après cette tirade de déclamation, où un sévère esprit de critique peut relever un paradoxe appuyé sur un sophisme, le cardinal de Retz parle au monarque enfant, de la reine Anne d'Autriche, pour lui inculquer l'obéissance qu'il doit à sa mère; mais l'orateur ne lui donna pas longtemps l'exemple de cette soumission à la régente.

Le jour où ce discours fut prononcé à Paris devant Louis XIV et Anne d'Autriche, présente une date singulièrement remarquable. Ce fut le 25 août 1648, que le coadjuteur, qui étoit déjà secrètement l'un des chefs de la Fronde, prête à éclater le lendemain, fit entendre au jeune roi cette instruction sur la piété filiale, tandis qu'il étoit lui-même littéralement à la veille de se déclarer en état de pleine révolte contre la mère du roi. Lisez en effet l'Abrégé historique du président Hénault, sous la même année 1648 : vous y trouverez, que le 26 du mois d'août, c'est-à-dire le lendemain de son sermon, le cardinal de Retz, dont toute la fortune alors se bornoit à l'expectative de l'archevêché de Paris, ordonna de *barricader* les rues de la capitale. « Le cardinal Mazarin, dit-il, crut que le jour où « l'on chantoit le *Te Deum* à Notre-Dame, pour le gain « de la bataille de Lens, qui étoit le 26 août, seroit une « occasion favorable pour faire arrêter le président Po- « tier de Blanc-Ménil et Broussel..... Cet emprisonne- « ment fit plus de bruit qu'on ne s'y étoit attendu. Le « peuple les redemanda. Bientôt les chaînes furent ten- « dues dans Paris : c'est ce qu'on appelle la journée des « *barricades*; et la reine fut obligée de rendre les pri- « sonniers..... A la tête des frondeurs étoient le duc de « Beaufort, de Retz coadjuteur de Paris, qui fut depuis

« qui coule dans vos veines, et ce beau naturel que l'Eu-
« rope admire dans les commencements de votre vie, ne
« vous permettront jamais de vous dispenser, mais pour
« prendre sur ce fond un juste sujet de vous expliquer
« en peu de paroles la plus importante et sans doute la
« plus nécessaire des instructions : c'est, sire, la dis-
« tinction du droit positif de votre royaume, et du
« droit naturel qui oblige tous les hommes. Le droit po-
« sitif de votre état fait que la reine votre mère est votre
« sujette, et ainsi il la soumet à votre majesté. Le droit
« naturel, qui est au-dessus de toutes les lois, fait que
« vous êtes son fils, et ainsi il vous soumet à elle. Dis-
« tinguez, sire, ces obligations : elles ne sont point con-
« traires, mais il les faut entendre. Je ne les touche
« qu'en passant, parce que je ne doute pas que la sainte
« éducation que vous recevez ne vous permettra point
« de les ignorer. Aussi est-ce en cet endroit, et en ce
« point et en plusieurs autres, la connoissance la plus
« importante et la plus nécessaire aux princes. *Saint*
« *Louis n'eut pas plus tôt atteint un âge raisonnable,*
« *qu'il se trouva enveloppé dans une grande et difficile*
« *guerre, émue par quelques princes mécontents dans*
« *son royaume, etc.* »

Ce qui est souligné dans cette citation étoit ou a pu paroître ensuite une prédiction énigmatique, dans la bouche du cardinal de Retz, la veille des troubles de la Fronde.

Je ne saurois finir cette note, sans y ajouter quelques lignes, dans lesquelles la verve du cardinal de Retz fut excitée à un magnifique élan oratoire, par le spectacle de la mort de saint Louis. « Je m'arrête, dit-il, contre mes « sentiments, pour voir mourir ce grand monarque :

« mais non pas pour parler de sa mort. On peut exagé-
« rer la mort des hommes ordinaires, parce qu'assez
« souvent on n'en est ému qu'après de longues ré-
« flexions; mais celle des grands rois touche par la seule
« vue de leurs tombeaux. Saint Louis étendu sans sen-
« timent dans un pays ennemi, sur une terre étrangère,
« marque plus fortement la vanité du monde, que tous
« les discours qu'on pourroit faire sur ce sujet. Et à ce
« triste spectacle, je me contente de m'écrier avec le
« prophète: *Ubi gloria Israel?* Où est la gloire d'Israël?
« Où est la grandeur de la France? Où est cette floris-
« sante noblesse? Où est cette puissante armée? Où est
« ce grand monarque qui commandoit à tant de légions?
« Et au même moment que je fais ces demandes, il me
« semble que j'entends les voix confuses et *ramassées* de
« tous les hommes qui ont vécu dans les quatre siècles
« écoulés depuis sa mort, qui me répondent qu'il règne
« dans les cieux. »

Il y a sans doute de l'éloquence dans ce tableau. Toutes ces questions rapides et touchantes réunissent l'intérêt et l'éclat de l'apostrophe la plus oratoire, depuis les mots, *saint Louis étendu, etc.*, jusqu'à la dernière de ces vives interrogations; et c'est la réponse par laquelle se termine un si beau mouvement, que j'ai cru pouvoir annoncer plus haut comme un trait sublime.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

